(149)

RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES SUR LES

AMÉRICAINS,

OU

MÉMOIRES

INTÉRESSANTS

Pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une Dissertation critique par Dom Pernety; & de la Désense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.

Studio disposta sideli.

LUCRECE.

TOME PREMIER.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.

E58 P29 1771 v.1

PHILOSOPHIOUES

ANTERECAINS,

MINIMARES

TVILLESSANTE

Four fer in a l'Eigloire de l'Uffrece humaine.

THO ALE SAS

Nouvelle Edition , augmentie dianolikalimentore ericipa punDem Pennervy et de las Définiels Nascam des Recheleles et une l'implimente

Ales Alemania.

in the companion of the control of t

CHAIN MARK TEOT





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Comme les Américains forment Chapitre le plus curieux, & le moins connu de l'Histoire de l'Homme, nous nous sommes proposés d'en faire le principal objet de nos Recherches.

Nous considérerons la singularité de leur constitution physique, & quelquefois la singularité de leurs idées morales.

Il n'y a pas d'événement plus mémorable parmi les hommes, que la Découverte de l'Amérique. En remontant des temps présents aux temps les plus reculés, il n'y a point d'événement qu'on puisse comparer à celui-là; & c'est sans doute un spectacle grand & terrible de voir une moitié de ce globe, tellement disgraciée par la nature, que tout y étoit ou dégénéré, ou monstrueux.

2 2

Quel Physicien de l'Antiquité eût jamaia foupconné qu'une même Planète avoit deux Hémisphères si dissérents, dont l'un feroit vaincu, subjugué, & comme englouti par l'autre, dès qu'il en seroit connu, après un laps de siècles qui se perdent dans la nuit & l'abyme des temps?

Cette étonnante révolution, qui changea la face de la terre & la fortune des Nations, fut absolument momentanée, parce que par une fatalité prefqu'incroyable, il n'existoit aucun équilibre entre l'attaque & la défense. Toute la force & toute l'injustice étoient du côté des Européans : les Américains n'avoient que de la foiblesse; ils devoient donc être exterminés & exterminés dans un instant.

Soit que ce fût une combinaison funeste de nos destins, ou une suite nécessaire de tant de crimes & de tant de fautes, il est certain que la conquête du Nouveau Monde, si fameuse & st Pladifféabju-

eût

dès os de it &

qui tune nenprefquioute

de-

nétant lête

k fi

injuste, a été le plus grand des malheurs que l'humanité ait essuyé,

Après le prompt massacre de quelques millions de Sauvages, l'acroce vainqueur se sentit atteint d'un mal épidémique, qui, en attaquant à la sois les principes de la vie & les sources de la génération, devint bientôt le plus horrible sléau du monde habitable. L'homme, déja accablé du sardeau de son existence, trouva, pour comble d'infortune, les germes de la mort entre les bras du plaisir, & au sein de la jouissance : il se crut perdu sans ressource : il crut que la nature irritée avoit juré sa ruine.

Les Annales de l'univers n'offrent pas, & n'offriront peut-être plus, une époque semblable. Si de tels désastres pouvoient arriver plus d'une fois, la Terre seroit un séjour dangereux, où notre Espèce succombant sous ses maux, ou fatiguée de combattre contre sa destinée, parviendroit à une extinction totale, & abandonneroit cette Planète à des

Vj

êtres plus heureux ou moins persécutés.

Cependant des Politiques à projets, ne cessent, par leurs séditieux écrits, d'encourager les Princes à envahir les Terres Auftrales. Il est trifte que quelques Philosophes aient possédé le don de l'inconféquence jusqu'au point de former eux-mêmes des vœux pour le succès de cette coupable entreprise : ils ont théoriquement tracé la route que devra tenir le premier vaisseau qui, au fortir de nos ports, ira porter des chaînes aux paifibles habitants d'un Pays ignoré. Irriter la cupidité des hommes par de faux besoins & des richesses imaginaires, c'est agacer des Tigres qu'on devroit craindre & enchaîner. Les Peuples lointains n'ont déja que trop à se plaindre de l'Europe : elle a, à leur égard, étrangement abufé de sa supériorité. Maintenant la prudence, au défaut de l'équité, lui dit de laisser les Terres Australes en repos, & de mieux cultiver les fiennes, commence de 25, 41

écutés.

ojets.

ecrits.

hir les

quel+

lon de

e for-

e fuc-

ls ont

ie de-

i, au

chai-

Pays

nmes

imau'on

Peu+

à fe

leur

ipé-

au

les

Si le génie de la désolation & des torrents de sang précèdent toujours nos Conquérants, n'achetons pas l'éclaircissement de quelques points de Géographie, par la destruction d'une partie du globe; ne massacrons pas les Papous, pour connoître au Thermomètre de Réaumur, le climat de la Nouvelle Guinée.

Après avoir tant ofé, il ne reste plus de gloire à acquérir, que par la modération qui nous manque. Mettons des bornes à la sureur de tout envahir, pour tout connoître.

Il est beau, il est grand de tirer de l'obscurité des sorêts, des hordes barbares, & d'en faire des hommes; mais les Moralistes qui devroient se charger de cette tâche, trouvent trop de plaisir à nous ennuyer par leurs écrits, pour se résoudre à voyager à la Terre de Diemen. Si ceux qui prêchent la vertu chez les Nations policées, sont trop vicieux eux-mêmes, pour instruire des Sauva-

ges sans les tyranniser, laissons végéter ces Sauvages en paix, plaignons-les, fi leurs maux surpassent les nôtres; & si nous ne pouvons contribuer à leur bonheur, n'augmentons pas leurs misères.

On a fuivi, autant qu'il a été possible, dans la partie historique de cet Ouvrage, les Auteurs contemporains de la découverte du Nouveau Monde. & qui ont pu le voir avant qu'il n'eûr été entiérement bouleversé par la cruauté. l'avarice, l'infatiabilité des Européans. Il n'est presque rien resté de l'ancienne Amérique que le ciel, la terre & le fouvenir de les épouvantables malheurs.

Oviedo se plaignoit déja de son temps, qu'on avoit été si pressé d'égorger les Américains, qu'à peine les Naturaliftes avoient en le loifir de les étudier : auffien nous livrant à ce travail, avionsnous désespéré d'abord, de pouvoir tirer quelque lumière de tant de ténèbres. Il a fallu enfin s'armer d'opiniàtreté pour se frayer une route au travers végéter -les, fi 8 & fi ir bonifères. poffiet Ouins de de, & ût été auté. eans. ienne e foueurs. mpsr les ralif lier: ons r tiine-

vers

PRÉLIMINAIRE. ix des contradictions & des observations vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes, & elles ont été, sans comparaison, plus pernicieuses. Leurs préjugés qui ont voyagé avec eux, ont acquis une espèce d'autorité en passant la Ligne Equinoxiale, ou les Tropiques. De quelque sévérité qu'on use à l'égard de tant de témoins, il faut encore du bonheur, pour reconnoître & saisir la vérité, tant de sois travestie par leur imbécillité, ou violée par leur malice.

C'est sur-tout en lisant les Lettres Edisiantes des Missionnaires, qu'on se croit transporté au centre des absurdités & des prodiges. Il est étonnant qu'on ait tant de faussetés à objecter à ceux qui ont été, à ce qu'ils disent, prêcher la vérité au bout du monde. Si ces Hommes Apostoliques, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de les

décrire: on n'a pas exigé d'eux des Relations où les miracles sont répandus avec tant de profusion, qu'on y distingue à peine deux ou trois saits, qui peuvent être plus ou moins vraisemblables.

Ouand après des Recherches laborieuses & ingrates, on veut fixer les réfultats, on voit les exceptions arriver de toute part : on en est accablé, & ce qui étoit vrai dans un sens, cesse de l'être dans un autre; parce que nos fystêmes les plus raisonnables, ne peuvent jamais s'enchaîner affez exactement entr'eux pour former un cercle parfait, qui embrasse l'immensité des phénomènes : il reste toujours des vuides par où les erreurs & les plus grandes erreurs s'échappent, afin d'avertir sans cesse l'esprit humain de son impuissance, & d'accoutumer le Philosophe à douter malgré lui, malgré le penchant qui l'entraîne à décider,

L'Amérique, plus que tout autre Pays, offre des phénomènes singuliers es Re

lables. laboles ré-

rriver & ce

se de e nos

peuracte-

cercle é des

Vui-

granertir

imlofo-

ben-

utre iers

& nombreux; mais ils ont été jusqu'à présent si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable.

Les Espagnols, ces possesseurs indolents & fanatiques d'une Contrée qu'ils ont dévastée en brigands & en barbares, n'ont jamais montré la moindre curiofité à réunir les débris de cet édifice prodigieux : contents de l'avoir démoli de leurs mains avares, ils en ont négligé les ruines en partie cachées fous des ronces, en partie dispersées sur une surface immense. Nous ne nous flattons point d'avoir marché d'un pas toujours fûr, par des chemins si hérissés: ce seroit un excès de témérité, lorsque nous avons besoin d'un excès d'indulgence, auquel nous ne nous attendons cependant pas,

Si nous avons dépeint les Américains comme une race d'hommes qui ont tous les défauts des enfants, comme une efpèce dégénérée du genre-humain, lache, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait, qui surprendra par sa nouveauté, parce que l'Histoire de l'Homme Naturel a été plus négligée qu'on ne le pense. Cet Essai prouvera au moins, ce que l'on pourroit faire dans cette carrière, si de grands Mastres y excitoient l'émulation.

Comme on a eu à parcourir des objets isolés & très-différents entr'eux, on n'a point tenté de les réunir par le fil de la narration, de peur de rendre l'étude du discours plus difficile que l'étude des faits. On peut à cette occasion, reprocher aux r'atturalistes modernes d'avoir montré trop de prédilection pour lestyle pompeux & maniéré: en semant tant de sleurs sur leurs Ouvrages, ils en ont trahi & décelé les endroits foibles. On s'est apperçu qu'ils vouloient enchanter le Lecteur, pour le dédommager de n'être ni

PRÉLIMINAIRE. xiij instruit, ni convaincu. Cette perte d'éloquence, ou ce jeu de déclamation si

inutile, quand on a raison, est plus que

ridicule, quand on se trompe.

Celui qui a épuifé son sujet & recueilli des observations neuves, vraies & intéressantes, peut, sans danger, mépriser ce style enslé, excessif & accommodéaux oreilles des Lecteurs de nos jours, trop corrompus par les sutiles & les innombrables productions des beaux Esprits, pour juger équitablement des travaux de quelques Gens de Lettres, qui ont affez estimé leurs contemporains, pour ne rien facrisser au mauvais goût de leur siècle.

La connoiffance de l'Homme physique ayant été le premier objet de ces Recherches, ce seroit une bizarrerie extrême, de ne pas pardonner de certains détails qu'on pardonne tous les jours à ceux qui décrivent des insectes, & qui composent des volumes entiers sur la façon dont les Limaçons s'accouplent.

nysique, ans l'esà l'imaqui surrce que el a été se. Cet ue l'on

objets on n'a l de la de du e des epro-

l'ému-

ftyle nt de trahi tap-Lec-

e ni

Egalement éloignés d'une liberté cynique & d'une retenue trop scrupuleule, nous avons donc porté nos regards fur tous les mystères & tous les écarts de la nature animale; mais dans l'expofition qui en a été faite, on n'a attaché aux mots que des idées philosophiques, & dès-lors tous les mots sont, ou doivent être égaux aux oreilles de la

pudeur.

Comme on n'a eu jusqu'à présent que des notions fausses sur les Peuples les plus septentrionaux de l'Amérique, nous nous fommes vus à portée de répandre quelque jour fur leur histoire, fur leurs mœurs, sur leur séjour dans le voisinage du Pole, en nous servant de Manuscrits que des personnes respectables nous ont communiqués, & en confultant les dernières Relations que les Danois ont publiées touchant le Groenland en 1765, en une langue peu connue de l'Europe savante. Il étoit imposfible d'avoir des avis plus récents, plus

authentiques, & de puiser dans de meilleures sources.

En décrivant ces hommes blèmes ou blafards qu'on rencontre à l'Isthme Darien. on a fourni toutes les lumières nécessaires pour développer l'origine des Nègres blancs, & pour résoudre enfin, à force de recherches, ce grand problème qui a jusqu'à nos jours, divisé les Naturalistes, moins occupés à s'instruire des faits & à examiner la nature, qu'à imaginer des hypothèses ingénieuses que les faits & la nature contredisent. Dans cette question le génie ne pouvoit rien; tout dépendoit de la connoissance exacte du fujet : s'ils avoient rasfemblé plus de preuves avant de prononcer, s'ils avoient allégué des observations décifives, pour appuyer leurs sentiments, ils n'auroient raisonné ni fi long-temps, ni fi fubtilement; ce qui prouve presque toujours qu'on hésite, qu'on se trompe, ou qu'on est environné de l'erreur. Aussi a-t-on hérité

présent Peuples Érique, de réstoire, lans le ant de spectan conue les

roen-

npof-

plus

berté cv-

rupuleu-

regards

es écarts

s l'expo-

r'a atta-

losophi-

ont. ou

es de la

cette méthode des siècles ignorants où l'on abondoit en arguments, & où l'on manquoit de démonstrations : on avoit enseveli les sciences sous tant de délires scientifiques, qu'on n'auroit pas dû s'attendre à les voir renaître de fitôt d'une nuit qui paroissoit impénétrable à la lumière.

On a réduit en un Abrégé tout ce qui a été écrit de vrai, de vraisemblable, de faux & de ridicule fur les Patagons. depuis l'an 1520 jusqu'en 1767. On a prétendu que ce Peuple peu nombreux, & plus que miférable, qui erre dans les sables Magellaniques, étoit un Peuple de Géants, & que ces Géants avoient une taille de dix pieds.

Plusieurs Voyageurs les ont vus, difent-ils, & ils demandent ce qu'on a à leur repliquer, ce qu'on peut objecter contre le témoignage de leurs yeux. Rien, sinon que l'amour du merveilleux éblouit les observateurs prévenus, & que l'amour-propre leur fait défendre

ants où
où l'on
n avoit
de délipas dû
de fitôt
étrable

blable, agons, On a breux, ans les Peuple voient

us, dion a à ojecter yeux. erveilenus, léfendre PRÉLIMINAIRE. xvij dre leurs illusions avec opiniâtreté. Si l'imagination n'avoit pas tant de sois séduit les yeux, la somme de nos connoissances seroit infiniment plus grande, ou celle de nos erreurs infiniment moindre.

Depuis le voyage de l'exagérateur Pigafetta, qui le premier crut voir des Sauvages de stature colossale au Sud de l'Amérique, il s'est écoulé deux cents quarante-sept ans, qu'on a employés à se contredire avec acharnement.

Sebald de Wert conduisit, en 1599, une fille Patagonne en Hollande, où cette créature n'atteignit pas quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance: ceux qui se sont refusés à l'évidence, auroient dû amener, à leur tour, quelques Géants en Europe, & ne pas disputer davantage; ils auroient dû tout au moins rapporter des offements & des squelettes de ces hommes prodigieux; mais on conçoit aisément pourquoi ils ne l'ont pas fait. Turner Tome I.

zvij- A Driscours

est le seul qui se soit hazardé de montrer à Londres l'os de la cuisse d'un Patagon : depuis qu'on a prouvé à Turner que ce débri avoit appartenu à un taureau du Bresil, depuis que Mr. Hans Sloane a publié sa Gigantologie, aucun Charlatan n'a osé reparoître avec des dépouilles supposées de Géants, qu'on employoit déja pour tromper les Romains du temps d'Auguste, comme Suétone en convient, en parlant des squelettes que cet Empereur conservoit dans son cabinet.

Les articles de cet Ouvrage qui concernent le tempérament & le génie des Américains, les Anthropophages, les Hermaphrodites, la Circoncision, & l'Infibulation, sont autant de morceaux qu'on s'est efforcé de rendre intéresfants,

Comme les superstitions religieuses des Peuples de l'Amérique ont eu un rapport sensible avec celles qu'ont pratiqué les Nations de l'ancien ContiPRÉLIMINAIRE. XIX nent, on n'a parlé de ces absurdités que pour en faire la comparaison, &

pour démontrer que, malgré la diversité des climats, l'imbécillité de l'esprit hu-

main a été constante & immuable.

Je n'ai qu'un mot à dire des Notes répandues dans mon Quvrage : si je m'étois apperçu après coup qu'elles ne sont pas toujours instructives, & qu'elles n'occupent que de la place, je les aurois retranchées, sans hésiter, & me serois applaudi de ce sacrifice; mais comme dans une si grande diversité des matières importantes, on a du quelque sois se commenter soi-même, il est arrivé que les Notes renserment autant d'intérêt que le Texte; & si on les en détachoit, elles sormeroient seules un Recueil qui ne seroit rien moins que vuides de choses.

ui connie des
es, les
on, &
orceaux
ntéres-

le moni

l'un Pa-

à Tur-

nu à un

Ir. Hans

aucun

vec des

, qu'on

es Ro-

comme

ant des

lervoit

gieuses eu un nt pra-Conti-

20 1 216

TABLE GÉNÉRALE DU PREMIER TOME.

PREMIERE PARTIE.

Du Climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitantes, de la découverte du Nouveau Monde, &c. Page 3

SECONDE PARTIE.

SECTION 1.

De la variété de l'espèce humaine en Amérique, p. 131

College Land Control of the College Control of the College Control of the College Coll

De la couleur des Américains ; p. 175

- SECTION MILES SE

Des Anthropophuges ; in 207

DU SALVE SPENIE PARITE.

Des Eskimaux, 200 p. 241

SECTION II.

Des Patagons, p. 281

Fin de la Table des Matières.

RE-

ALE ME.

LIE.

omplexion ouverte du

Page 3

1 E.

en Amé-

p. 131

P. 175

p. 207

PTE.

P. 241

p. 281

RE-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

PREMIERE PARTIE.

Tome 1.

A



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

PREMIERE PARTIE.

Du climat de l'Amérique, de la complexion altérée de ses habitants, de la découverte du Nouveau Monde, &c.



a placeral, à la tête de cet Ouvrage, quelques observations frappantes & décilives, afin de donner d'abord une notion précise du Climat du Nouveau Monde : je décriral ensuire ses habitants, seur consti-

tution & leur tempérament avec toute l'exactitude dont je suis capable. Quelle que soit la circonsérence & l'étendue, de mon plan, j'ni ce témoignage à me rendre, de

As

Les matières qu'on discutera, quoiqu'également intéressantes, seront néanmoins fort disparates & plus attrayantes les unes que les autres. Il faut se figurer qu'on va traverser successivement des terreins incultes & dépeuplés, & des paysages riants & pitoresques.

Cette variété n'est pas une consusion qui puisse brouiller les objets, ou troubler la composition du tableau, c'est une conséquence qui résulte bien plus du fujet, que de l'arrangement arbitraire de l'Auteur.

Le Climat de l'Amérique étoit au moment de la découverte, très-contraire à la plupart des animaux quadrupèdes, qui s'y font trouvés plus petits d'un fixième que leurs analogues de l'ancien Continent.

Ce Climat étoit sur-tout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une façon étonnante.

La terre, ou hérisse de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers Aventuriers qui y firent des Etablissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine ou les derniers maux de la disette.

Les Espagnols surent de temps en temps contraints de manger des Américains, & même des Espagnols, saute d'autre nourriture. Les Florides, en voyant ces abominables repas, jugerent dès lors, quelle seroit un jour la férocité de leur vainqueur, si acharné à sa conquête, que la faim ne l'essrayoit plus.

mes conjectuont j'ai cru ens la nature mê-

oiqu'également parates & plus faut le figurer rreins incultes pitoresques.

ion qui puisse position du tae bien plus du l'Auteur.

moment de la des animaux tits d'un sixièinent.

aux hommes es parties de

s en pic, on it l'aspect d'un venturiers qui à essuyer les de la disette, ps contraints à Espagnols, a voyant ces elle seroit un mé à sa con-

Les premiers Colons Français envoyés dans ce monde infortuné, finirent par se dévorer entr'eux. Les Anglais qui firent la conquête de la Virginie, en revinrent affamés sur les vaisseaux du Commodor Drack; on les prità Londres pour des spectres, & on ne trouva plus personne dans toute la Grande Bretagne, qui voulût de long temps s'embarquer pour un tel Pays; mais quand on eut appris que la terre y cachoit dans ses abymes d'inépuisables trésors, la soif de l'or affronta tous les dangers, surmonta tous les obstacles, & vainquit la nature même.

Quel qu'ait été jusqu'à présent le progrès du travail & de l'industrie des Commerçants & des Planteurs, il y a encore, aux Indes Occidentales, plusieurs Colonies secondaires absolument hors d'état de se nourrir de leurs propres productions : elles se dissiperoient, si les Métropoles Européanes n'avoient soin de les

pourvoir de vivres.

Dans les parties méridionales & dans la plupart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaisantes & même mortelles, lorsque l'ardeur du soleil y occasionnoit une espèce de fermentation: il s'y en élevoit des brouillards épais & chargés de sel marin, auquel les Physiciens de l'ancien monde avoient resusé la faculté de s'exalter. Le fait a prouvé le contraire: on y recueille encore de nos jours, sur les mangliers & d'autres végetaux, un sel qui repatt sans cesse, parce qu'il s'éleve sous la forme de vapeur, & se crystallise ensuite sur chaque seuille trempée de cette saumure.

Ce terrein fétide & marécageux faifoit végéter

plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois parties du reste de l'univers connu : on en exprimoit ce suc si redoutable dont les sauvages armoient la pointe de leurs sleches, qui en esseurant seulement l'épiderme des hommes & des animaux, donnoient la mort la plus prompte possible.

La principale nourriture des Américains établis à la Côte Orientale, étoit une Plante empoisonnée qu'on ne rendoit comestible que par adresse. Je parie de tant d'espèces de Jucas & de Manibots, qui sont presque toutes mortelles, lorsqu'on les mange crues, & comme elles fortent du sein de la terre. (*) C'étoit néanmoins ce Manibot qui tenoit lleu aux Indiens du feigle & du froment, qu'ils ne connoissoient point. Il faut avouer que l'histoire de l'ancien Continent me nous offre pas d'exemple pareil, & quelle qu'y sois la somme des malheurs, on n'y voit point de Peuple entier qui ait été contraint de tirer son premier aliment d'un végétal vénéneux; hormis peut-être, dans des temps d'une disette momentanée & extraordinaire, où l'on a eu recours à la racine de l'Arum, qui est de toutes les plantes Européanes la plus approchante du Manibot. par sa qualité caustique, & nutritive quand on la prépare.

La plupart des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été retrouvés en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes;

^(*) Le véritable contrepoison du suc de Manihot, est le sel d'Absynthe delayé dans de l'eau de Menthe. On se sert auss, dans quelques sses, de la lie du Rocou, mais avec un moindre succès.

t dans les trois n en exprimole noient la pointé nent l'épiderme la mort la plus

fricains établis empoisonnée resse. Je parlo bots, qui sont ange crues . & e. (*) C'étoit ux Indiens du oient point. It tinent Respus fois la fomme ple entier qui nent d'un vé s temps d'une où l'on a cut de toutes les du Manibot quand on la

que tendres retrouvés en ous-arbuftes;

Manihot, est lenthe. On se Rocou, mais trop grande abondance. Quand on voulut, pour la premiere fois, dans la Nonvelle France, employer les cendres de bois pour blanchir le linge, on fut bien étonné de voir cette lessive découper en un instant toute la toile en lambeaux & la réduire ensuire en parenchyme, ce qu'on attribua, avec rasson, à la violence du set scre & copieux que cette cendre receloit.

La surface de la terre, frappée de putrésaction, y étoit inondée de Lésards, de Couleuvres, de Serpents, de Réptiles, & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de teur posson, qu'ils tiroient des sucs abondants de ce sol inculte, vicié, abandonné à lui-même, & où la seve nourriciere s'aigrissoit, comme le lait dans le sein des animaux qui n'exercent pas la puissance de se propager.

Les Chenilles, les Papillons, les Mille-pieds, les Scarabées, les Araignées, les Grenouilles & les Crapauds y étoient pour la plupart d'une taille gigantelque dans leur espece, & multipliés au delà de l'imagination. En jettant les yeux sur les excellentes figures des des limées à Surinam, par Mademoiselle Merian, (*) on est frappé de la grosseur prodigieuse des Papillons, qui égalent le volume de nos Oiseaux.

Les plus anciens Etablissements des Européans en Amérique ne sont pas encore de nos jours, exactement nettoyés de bêtes immondes ou vénimeuses, dont l'humidité de l'Athmosphère facilite la population. Pa-

^(*) Edition in-folio d'Oosterwyck, 1719. Amsterdam. Voyez aussi les quatre Volumes da Trésor de Seba,

8 RECHERCHES PHILOSOPH.

nama est affligé par des Serpents. Carthagène par des nuées d'énormes Chauve-fouris. Portobello par des Crapauds, Surinam par des Kakerlaques, la Guadeloupe & les autres Colonies des Isles, par des Ravets & des Scarabées-rongeurs, Quito par des Picques, Lima par des Pucerons & des Punaises. Les anciens Rois du Mexique & les Empereurs du Pérou n'avoient trouvé d'autre moven pour délivrer leurs sujets de la Vermine. qui les dévoroit, qu'en leur imposant des tributs d'une certaine quantité de Pucerons, qu'ils étoient obligés d'apporter tous les ans; Fernand Cortez en trouva des facs pleins dans le Palais de Montezuma. Garcilasso dit que les Péruviens étoient également contraints d'en livrer annuellement un cornet rempli aux Incas, ce qui revient à peu près à ce tribut de têtes de moineaux qu'on exige des Paysans au Palatinat.

M. Dumont dit dans ses Mémoires sur la Louifiane, qu'il y crost des Grenouilles qui pesent jusqu'à trente-sept livres, & dont le cri imite le beuglement des veaux : il n'existe pas de monstres semblables dans le reste du monde.

Les Fourmis ravageoient tellement les Contrées du Sud de l'Amérique, qu'on y furnommoit cet Infecte le Roi du Bresil: il Rey di Brasil. (*) Du temps que par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains étoient entiérement abatardis.

^(*) Du temps que les Hollandais étoient en possession du Bresil, on présent à la Compagnie des Indes un projet pour délivrer cette Province de l'Amérique des fourmis qui la devastent. Ce projet n'a jamais été rendu public. Il parost que le meilleur moyen seroit d'encourager la multiplication du grand & du petit Fourmillier.

hagène par des, hagène par des Crala Guadeloupe.
Ravets & des, ues, Lima par, ciens Rois du avoient trouvé de la Vermine, stributs d'une stoient obligés en trouva des Garcilaffo dit traints d'en liIncas, ce qui de moineaux

fur la Louipelent jusqu'à le beuglement mblables dans

les Contrées amoit cet In-(*) Du temps s, les Tigres nt abatardis,

en possession les un projet des fourmis idu public. Il ger la multipetits, pufillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique, qui ne connoissent ni les bornes de leur férocité, ni tout le pouvoir de leurs forces, le Canada nourrissoit une espèce de Tigre si peu vaillant, qu'on lui a donné le nom de Tigre poltron. c'est le Cougouar. Les Loups, les Gloutons, & les Ours avoient aussi dans ce Pays la taille rapetissée, & moins de bravoure que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien Continent. Il paroît même, selon les observations de Mr. du Pratz & de quelques autres, que les Caimans & les Crocodiles Américains n'ont ni l'impétuosité, ni la fureur de ceux de l'Afrique. Enfin une altération & un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les animaux quadrupèdes jusqu'aux premiers principes de l'existence & de la génération.

Dès qu'on y perçoit la terre à la profondeur defix à sept pouces, on la trouvoit très-froide, & même dans la Zone Torride. (*) Les graines tendres qu'on y semoit d'un doigt trop avant, se glaçoient & ne germoient pas : aussi a-t-on remarqué que la plupart des arbres indigènes de l'Amérique, au-lieu d'enfoncer leurs racines perpendiculairement, les faisoient tracer, comme par instinct, sur la superficie horizontale, pour éviter le froid de l'intérieur du sol. Pison, Margraff & Oviedo ont sait cette observation tant aux Isles qu'au Continent. En même temps, les troncs & les tousses de ces arbres y nourrissoient une multitude de végétaux implantés & parasites, des Polypodes, des Guis,

^(*) Voyez Pifen, Introduction à l'Histoire Naturelle du Brefil.

des Agarics, des Champignons, des Cuscutes, des Mousses & des Lichens provenus du sédiment d'un suc impur, que la végétation y pompoit de cette terre qui n'avoit jamais été émondée par l'industrie, & où la nature, faute d'être dirigée par la main de l'homme, succomboit sous ses propres efforts. Il s'y engendroit par-tout un nombre inconcevable de vers, dont le corps humain & les productions des deux Regnes sous-froient sans rélâche. Toutes les plaies & les blessures négligées pendant deux ou trois jours, y regorgeoient d'animalcules.

Les vers rongeurs des digues & des vaisseaux, en ont été transportés (*) par une Escadre Française en Europe, où l'on ne les connoissoit pas, il v a soixante ans : leur multiplication a été si prodigieuse & si rapide dans nos Mers, qu'ils ont actuellement infecte tous les Ports, & ajouté de nouveaux dangers aux dangers de la navigation, en cribiant fons le pied du Matelot. la Carène des Navires. Ces Insectes qui ont fait trembler la Zélande, étoient aussi probablement originaires de l'Amérique, à laquelle les Européans ont rendu les Rats & les Souris qui n'v existoient pas avant: le découverte. & qui ensuite ont tellement pullulé. qu'ils sont devenus un véritable fléau pour les Colonies. Si dans de certaines Isles, les Souris n'avoient trouvé des ennemis dangereux dans les Serpents, elles auroient peuplé au point d'y commettre les mêmes

^(*) Voyez un Mimoire de Mr. Des Landes, Commissaire de la Marine: il nomme les vaisseaux & les Officiers qui commandoient sur l'Escadre, qui rapports des Isles de l'Amérique, les premiers vers Tarèts en France.

Culcutes des u fédiment d'un it de cette terre induffrie & où ain de l'homme. l s'v engendroit vers, dont le ux Regnes fouf-& les bleffures y regorgeoiene

es vaiffeaux, en re Françaife en il y a foixante gieuse & si ra-Hement infects x dangers aux ous le pied du niectes qui one obablement ori-Européans ont pient pas avant: ement pullule our les Colouris n'avoient Serpents, elles re les mêmes

des , Commissaire

s Officiers qui

es Isles de l'A-

ravages, que les Lapins commirent jadis dans les Ifles Baléares & en Espagne. (*)

En comparant les expériences qu'ont fait avec des Thermomètres, Mrs. de la Condamine & Juan d'Ulioù au Pérou. & l'infatigable Mr. Adanson au Sénegat, on peut aisément s'appercevoir que l'air est moins chaud au Nouveau Monde, que dans l'ancien Continent. En évaluant, le plus exactement possible, la différence de température, je pense qu'on la trouvera de douze degrés de latitude, c'est-à dire, qu'il fait aussi chaud en Afrique à trente degrés de l'Equateur, qu'à dix-huit degrés seulement de cette Ligne, en Amérique. Les Thermomètres n'ont guères monté plus haut au Pérou, au centre de la Zone Torride, qu'ils n'arrivent en France au fort de l'été. (**) Quebec, qui est à peu près à la même hauteur que Paris. a un Climat fans comparaison plus apre & plus froid que Paris : la différence est également sensible, entre

(**) En 1736, le 31 Mai au matin, le Thermomètre marquoit à Quito, ville située à 13 minutes seulement de l'Equateur.... 1011. A midi.... 1014. Le premier Juin au matin ... , 1011, & à midi 1013. Quant aux expériences faites dans la Zone Torride de notre continent, voyez l'Histoire naturelle de Sénegal avec la relation abrégée d'un voyage fait en ces Pays, en 1749, 50, 51, 52 & 53, par Mr. Adanfen, Cor-

respondant de l'Académie des Sciences,

^(*) En 1524, un vaisseau de l'Escadre envoyée à la dé-couverte des Terres Australes, par l'Evêque de Plaisance, ayant passé le Détroit de Magellan, arriva au Port de la ville de los Reis : dans ce navire se trouvèrent les premiers Rats qu'on eut jamais vus au Pérou, & depuis ils ont furieusement multiplié. On juge qu'il faut qu'il s'en foit trouvé des petits dans les Caisses & Ballots de Marchandises. Les Indiens les appellent Ococha, ce qui signifie une chose qui est venue de in Mer. Zanate Conq. du Pérou , pag. 155.

la Tamife & la Baie de Hudson, qui ont la même.

Il n'existoit au Nouveau Continent, entre les Tropiques, aucun grand Animal quadrupède. Les Naturalistes qui ont depuis long-temps fait attention à cette particularité, ont soupçonné que les grands germes ne pouvoient se développer dans ce climat defavantageux aux principales productions du regne animal, & favorable seulement aux Insectes & aux Serpents. Il paroît plutôt que la convulsion des Eléments, avoit jadis détruit en Amérique tous les grands animaux de la Zone Torride: les ossements prodigieux qu'on y déterre, rendent cette conjecture fort probable, & l'on s'y arrêtera davantage, lorsqu'on traitera de la nature de ces Os fossiles en particulier, dans la suite de cet Ouvrage.

Quant aux animaux indigènes du Nouveau Monde, ils étoient pour la plupart d'une taille peu élégante, & quelquefois si mal tournée, que les premiers Dessinateurs ont eu de la peine à sassir leurs contours & à rendre leurs caractères sensibles. On a observé que la queue manquoit au plus grand nombre des genres, & qu'il y avoit une certaine irrégularité dans la division des doigts des pieds antérieurs, comparés à ceux de derriere; ce qui est fort frappant dans le Tapir, le Fourmillier, le Glama de Margrass, le Paresseux, & le Cabiai.

Les Autruches qui n'ont que deux doigts unis par une membrane dans notre Continent, avoient tous quatre doigts divisés en Amérique.

Les animaux d'origine Européane ou Asiatique,

i ont la même

ent, entre les upède. Les Naait attention à les grands gerce climat des du regne anites & aux Serdes Eléments, les grands anients prodigieux
êture fort proréqu'on traitera
culier, dans la

Nouveau Montaille peu éléque les preaisir leurs conbles. On a obgrand nombre ne irrégularité irieurs, comfrappant dans Margraff, le

doigts unis

u Afiatique,

qu'on y a transplantés immédiatement après la découverte, se sont rabougris ; leur taille s'est dégradée, & ils ont perdu une partie de leur instinct ou de leur génie. Les cartilages & les sibres de leur chair sont devenus plus rigides & plus coriaces : la viande de bœus est si pleine de silasses, qu'on a peine à la macher à St. Domingue.

Les Cochons seuls y ont acquis une corporance étonnante, parce qu'ils se plaisent dans des Pays uligineux, abondants en fruits aquatiques, en insectes & en reptiles: la qualité de leur chair s'est beaucoup pérsectionnée, & les Médecins des Indes l'ordonneut aux malades présérablement à toute autre. Herrera fait mention de l'Isle de Cubagua, où les Cochons amenés de la Castille changerent en peu de temps de forme, au point de devenir méconnoissables: leurs ongles pousserent tellement, que la corne en atteignit une demi-palme de longueur.

Les Moutons de l'Europe souffrent aussi une forte altération à la Barbade; & on sait que les Chiens amenés de nos Pays, perdent la voix, & cessent d'aboyer dans la plupart des Contrées du Nouveau Continent.

Ceux d'entre les quadrupedes transmigrés, qui y ont le moins réussi, ce sont certainement les Chameaux. Au commencement du seizieme siècle, on en apporta quelques uns de l'Afrique au Perou, où le froid dérangea leurs organes destinés à la réproduction, & ils no jaissement aucune postérité.

Les Portugais ont eu plusieurs fois l'idée de transporter des Eléphants au Bresil, mais il y a toute appa-

rence que ces animaux y effuyeroient le même destin que les Chameaux au Pérou, & qu'ils ne progréeroient pas . quand même on les abandonneroit dans les Forêts à leur propre inclination : le changement de nourriture & de climat étant infiniment plus sensible. aux Eléphants, qu'aux autres quadrupèdes de la premiere grandeur.

Entre les végétaux exotiques, importés en Amérique, les arbres à noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérisiers, les Noyers y ont falblement prospéré & presque pas du tout. Les Péchers & les Abricouers n'ont fructifié qu'à l'Isle de Juan Fernandès : ils ont dégénéré ailleurs. Les plantes aquatiques ou succulentes qui exigent une terre humide & pateuse, comme les Cannes à Sucre, les Melons, les Citrouilles. les Choux & les Raves, ont surpassé l'attente même des Cultivateurs. Notre Seigle & notre Froment n'ont pas pris, sinon dans quelques quartiers du Nord. Le Ris qui sime à être submergé. & les Féveroles qui se plaisent dans des marécages, ont donné des récoltes avantageuses.

On peut juger plus sûrement de la nature d'un Climat par ses productions végétales & animales, que par toutes les autres espèces d'observations, & c'est pourquoi nous nous sommes plutôt attachés à ces remarques, qu'à celles qui ont paru moins décisives ou plus vagues.

Les Lésards Iguans ou les Coqs de joute, dont tant d'Américains se nourrissoient, y renforçoient, sans qu'on le sût, le principe vérolique dont tous les hommes & beaucoup d'animaux étoient atteints depuis

le même destin ne procréeroient neroit dans les changement de nt plus sensible. pèdes de la pre-

ortés en Améri-Amandiers , les ont falblement Péchers & les le Juan Fernanintes aquatiques humide & pt es Melons, les ont furpassé l'atzie & notre Froses quartiers du é, & les Féveont donné des

la nature d'un animales, que tions. & c'est achés à ces reas décisives ou

e joute, done renforcoient. dont tous les atteints demais

le Détroit de Magellan jusqu'à la Terre de Labrador. où finissoit le mai vénérien pour faire place au Scorbut muriatique, qui n'en paroît être qu'une modification.

Il faut observer que la même espèce de Lésards Iguans est fort nombreuse dans l'Asie Méridionale, où l'on en a mangé la chair de tout temps, sans que jamais cet aliment y ait produit le moindre symptôme du Mal d'Amérique; ainsi il développe & aigrit ce virus par-tout où il le réncontre, sans le faire germer dans le fang de ceux qui en sont exempts.

L'Iguan est un vrai Lésard, de quatre à cinq pieds de long & de vingt pouces de circonférence ; tout son corps est couvert d'écailles rigides, tuilées, brunatres, & mouchetées de grandes taches blanches. Il a le dos armé d'un peigne, dont les dents très-nigues commencent au chignon du col, & vont en diminuant insensiblement, jusqu'à l'extrémité de la queue : les pointes qui passent sur la convexité du dos, sont les plus longues. Comme il dreffe ou déprime cette denture à proportion qu'il est en colere, les Hollandais & les Français lui ont donné le nom de Coq de joute. (*)

Cet étrange animal a sous la mâchoire inférieure, une poche, ou un fac pointu comme un capuchon, que les Naturalistes nomment un goltre. La texture de ce gottre est de la même substance que la pellieule & l'appendice qui ornent la gorge & la tête du Coq d'Inde : sa partie extérieure est hérissée de quelques dents assez petites : l'autre côté qui regarde la poitrine, est entié-

^(*) Seba Thesaurus rerum naturalium, pag. 149. T. L. Tab. 95 & 96, &c.

rement édenté. Des écailles très-menues d'un bleumourant, d'un jaune-brun & d'un rouge-obscur, uspissent cette espece de sac au dehors.

L'Iguan a quatre pattes, divisées en cinq doigts, garnis d'ongles crochus & effilés: son regard est horrible; il a ies yeux grands, étincelants, bordés d'un cercle rouge, & les oreilles environnées de cette même pesu froncée qui forme son gottre. Sa langue est fourchue, applatie, & sa gueule osseuse est garnie de dents en faucille, fort tranchantes, mais courtes. Les écallles qu'il porte autour du col, sont plus relevées que les autres, & les débordent.

Il n'attaque jamais les hommes, sinon quand il est en chaleur & qu'on l'inquiete : alors il s'élance avec force, & mord opiniatrément ce qu'il faisit, sans quitter prise : sa morsure n'est pas dangereuse, sa bave n'étant impregnée d'aucune qualité vénimeuse. P

C

q

fi

b

h

.

iį

P

le

p

On le chasse principalement au printemps, parce qu'ayant brouté alors beaucoup de sleurs, & des sommités de végétaux, il est plus gras qu'en d'autres temps. Sa queue & ses cuisses sont plus chamues que le reste du corps ensemble, & peuvent servir à repatare quaire personnes. On présere les semelles, parce que leur chair est plus tendre, plus blanche, & a le même goûs que celle du poulet. (*) Ces semelles pondent

^(*) Quelques Voyageurs paroissent faire grand cas de la chair de l'Iguan, & n'en sauroient trop exalter la délicatesse & la tendreté; cependant Pison le Naturaliste, assure qu'elle est sade, & qu'il saut y être accoutume pour ne pas la trouver détestable : elle a le même goût que les cuisses de grenouilles en Europe.

es d'un bleuge-obscur, us-

n cinq doigus, egard est horriordés d'un cerde cette même angue est fourgarnie de dents rtes. Les écallus relevées que

on quand il est il s'élance avec fit, sans quitter sa bave n'étant

intemps, parce
s, & des fomqu'en d'autres
charnues que
fervir à repatemelles, parce
unche, & a le
Ces femelles
pondent

e grand cas de exalter la délilaturaliste, asccoutumé pour le goût que les pondent sur les rivages de la mer, depuis treize jusqu'à vingt-sinq œufs, sans jaune, gros comme ceux de pigeons, & qui ont la même vertu que la chair.

On a découvert jusqu'à présent, quatre à cinq espèces de ces Lésards en Amérique, qui ne dissèrent que par la taille, l'arrangement & la marbrure des écailles: on en trouve au Bresil, à la Guyane, au Mexique, à la Nouvelle Espagne, dans différents autres endroits du Continent, & dans les Isles.

Tel est cet animal si funeste à ceux qui en mangent, lorsqu'ils sont infectés du mal vénérien : nonseulement cet aliment irrite incroyablement cette indisposition, mais la ranime & la réveille lorsqu'elle paroit assoupie. Les Nègres, qui ont en général un penchant marqué à se nourrir de Serpents & de Lésards. par préférence à toute autre viande, sont aussi extrêmement friands de la chair de l'Iguan; mais pour peu qu'ils soient viciés, leurs membres tombent en putréfaction, & pour les échapper de la mort, il faut leur administrer des remèdes très-efficaces. & sur-tout des bouillons de Tortues. Les Européans mangent aussi la chair & les œufs de cet animal, cependant avec plus de retenue & de précaution que dans les premieres années de la découverte de l'Amérique, où l'on en ignoroit la propriété malfaisante ; on ne la soupconnoit pas.

Quelques Auteurs veulent que les Nègres aient porté cette maladie de l'Afrique aux Indes Occidentales; mais cette opinion cent fois réfutée, est d'autant plus risible, que ces prétendus Auteurs n'ont jamais connu la véritable époque de l'arrivée des premiers

Tome L.

Nègres au Nouveau Monde : quoiqu'il soir difficile de la fixer, (*) on fait cependant avec certitude, qu'elle est postérieure aux temps où les Compagnons de Christophe Colomb, & sur-tout un certain Margarita. & un Moine nommé Buellio ramenèrent le mal vénérien de St. Domingue. Dans l'histoire générale de Ferreras, ce fougueux Missionnaire est appellé Pierre Boil Supérieur de l'Ordre de St. Benoit; dès qu'il fut débarqué à St. Domingue, il y excommunia Christophe Colomb, qui a été par conséquent le premier Européan excommunié en Amérique : Buellio ne se contenta par de cette basse méchanceté, il rerourna en Espagne, où il infecta ses compatriotes, &

Le Ministère Espagnol accorda, en 1516, un privilège exclusif pour l'achat & la vente des Nègres, au Sieur de Chièvres, qui ne se voyant pas en état d'en tirer parti, le revendit, pour 23 mille Ducats, à des Marchands Génois. qui formerent une Compagnie qui porta long-temps le nom de la Compagnie des Grilles : elle devoit fournir, la premiere année, quatre mille Nègres des deux sexes; mais elle comprit trop bien ses intérêts, pour ne point éluder une partie de son contract, & n'amena que mille pieces d'Indes, 500 mâles & 500 femelles, qui débarquerent au commencement de 1517, à l'Îste de St. Domingue ; on en envoya fur le champ.

^(*) Il est constant que pendant les treize premières années de la découverte de l'Amerique, les Espagnols n'y ont transporté aucun Nègre. Ce ne fut qu'en 1517, que se fit le premier transport régulier. Le plan de ce commerce, d'abord rejetté par le Cardinal Ximenès & approuvé par le Cardinal Adrien, avoit été conçu & rédigé par un Prerre nomme Las Cafas, qui par la derniere bizarrerie donc l'esprit humain soit capable, sit un grand nombre de Mé-moires pour prouver que la conquête de l'Amérique étoit une injustice atroce, & imagina en même temps de réduire les Africains en servitude, pour les faire labourer ce Pays fi injustement conquis, dans lequel il consentit Ini-même à posséder le riche Evêché de Chiapa.

qu'il soir difficite avec certitude, s Compagnons de ertain Margarita, rent le mal vénépire générale de est appellé Pierre Benoit; dès qu'il y excommunia onséquent le prepiérique : Buellio échanceté, il re-

compatriotes, &

treize premières les Espagnols n'y

u'en 1517, que se

de ce commerce,

& approuve par

edige par un Pre-

re bizarrerie donc d nombre de Mél'Amérique étois

temps de reduire

labourer ce Pays

sentit lui-même à

16, un privilège

Intrigua tant à la Cour, qu'il parvint à faire mettre Colomb aux fers. Ce grand homme se voyant en proie aux fureurs d'un si vil fanatique, se repentit d'avoir découvert un Monde nouveau.

Les habitants des Antilles, où le mal vénérien sévissoit plus qu'ailleurs, disoient qu'il leur étoit jadis venu du Continent de l'Amérique : ceux du Continent affuroient qu'il leur étoit venu de Antilles; personne ne vouloit l'avoir vu naître dans sa patrie; mais ils tomboient tous d'accord, qu'ils avoient été de temps immémorial affligés de ce sléau, que les Européans reçurent en échange de la petite Vérole, qu'ils portèrent à leur tour au Nouveau Monde. Le pre-

Ia moitié au Mexique, où la dépopulation étoit extrême. Ces premiers Noirs revinrent à un prix exorbitant : en effet, on ne voit pas trop, pourquoi on permit à Chièvres de revendre une commission qu'il ne pouvoit lui-même exécuter; ce qui accumula inutilement les fraix de la traite. Les Génois qui retinrent long-temps entre leurs mains le trasic des Nègres pour les Indes Espagnoles, y gagnèrent des sommes considérables.

Cet odieux commerce qui fait frémir l'humanité, avois rependant été autorisé & accordé aux Portugais, par une Bulle du Pape, de l'an 1440. L'Infant Henriquès de Portugal sut le premier Prince Chrétien qui se servir d'éclaves Nègres: Ferdinand le Catholique en sit passer aussi quelquesuns en Amérique, pour son propre compte, dès l'an 1510, sans demander la permission au Pape. En 1539, on tenoit à Lisbonne un marché public de Nègres & de Basanés, & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'on y vendit aussi des Bressiens: on trouve dans une Lettre du Chevalier Goes, qu'on négocioit, vers ce temps, 10 à 12 mille Nègres par an à Lisbonne, & qu'on les achetoit depuis 10, 12, 20, 30 jusqu'à 50 Ducats la pièce: dans une autre Lettre à Paul Jove, il dit que les Africains méritoient bien d'être traités en bêtes, puisqu'ils parloient Arabe & qu'ils étoient circoncis. Fragment d'un Discours sur l'Origine de la Traise des Nègres, que je composai il y a quelques années,

res, au Sieur de en tirer parti, le irchands Génois, ng-temps le nom mir, la premiere ; mais elle comlluder une partie

ces d'Indes, 500 commencement ya fur le champ,

mier Américain de distinction qui mourut de cette per tite Vérole transplantée, sut le frère du timide & malheureux Montezuma, Empereur du Mexique : le premier Européan de distinction que le mal d'Amérique emporta, fut le Roi François I; mais jusqu'à cet événement, arrivé en 1547, cette maladie avoit déja fait d'immenses ravages dans notre Continent; la rapidité de sa propagation sut étonnante : les Maures chassés d'Espagne en inoculèrent les Asiatiques & les Afrieains. En moins de deux ans elle pénétra depuis Barcelone jusques dans la France Septentrionale. En 1406. le Parlement de Paris, toutes les Chambres assemblées, porta le fameux Edit qui défendoit à tous les Citovens atteints du mal d'Amérique, de se montrer dans les rues, sous peine d'êrre pendus, ordonnant sous la même peine, aux étrangers infectés, de quitter la Capitale en vingt-quatre heures. (*) Deux ans après, on voit déja cette même contagion se manifester en Saxe; au moins les Scholastiques de Leipsig foutinrent-ils des Thèses sur la nature du mat vénérien, qu'ils ne connoissoient point, dès l'an 1498 : ils

, Sera fait cry public de par le Roi, que tout ma-lade de ceste maladie de Grosse Vérele, estrangiers tant hom-

^(*) Nous nous contenterons de rapporter le premier article de cet Edit, qu'on trouve tout entier dans Fontanon.

[&]quot; Pour pourveoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour, par la fréquentation & communication des malades qui font de présent en grand nombre en cette ville de Paris, de certaine maladie contagieuse, nommée la Groffe Férole, ont esté advisez, concluds, & déliberez par Revérend Pere en Dieu, Monsieur l'Evêque de Paris, les Officiers du Roi, Prévôts des Marchands & Eschevins, & le Conseil, & l'avis de plusieurs grants & notables personnages de tous Estats, les points & articles qui s'ensuivent.

urut de cette pes u timide & mal-Mexique : le premal d'Amérique s jusqu'à cet évélie avoit déja fait inent; la rapidité Maures chassés ues & les Afrinétra depuis Baronale. En 1496, Chambres affemendoit à tous les de se montrer ndus, ordonnant nfectés, de quites. (*) Deux ans ntagion fe maniliques de Leipsig

re du mal vénéès l'an 1498 : ils porter le premier ier dans Fontanon. s qui adviennene mmunication des

bre en cette ville nommée la Groffe lberez par Révéaris, les Officiers yins, & le Cons perfonnages de uivent.

i, que tout maangiers tant homse dirent à cette occasion, des injures effroyables en latin barbare, firent beaucoup d'arguments en forme, & ne guérirent aucun malade.

Le premier Poëte qui composa des vers sur un si grand malheur, fut un Flamand, nommé le Maire: en lisant son Poëme, on s'apperçoit que les principaux symptomes qui accompagnoient alors cette épidémie du genre-humain, ont entiérement disparu de nos jours : on ose presque croire qu'après s'être mitigée d'un siècle à l'autre, elle s'usera par sa propagation comme la lepre, dont les germes vénéneux se décomposèrent & se détruisirent, pour s'être, pour ainsi dire, trop étendus en superficie. Enfin, un des plus grands Médecins de l'Europe a prédit que le fang de notre dixième génération sera réellement purifié, & qu'on verra la nature & l'amour rentrer dans tous leurs droits. Il est à souhaiter, sans doute, que cette prédiction foit plus heureuse que celle de Maynard, qui annonça l'extinction du virus vénérien, pour l'an 1584, & jamais il n'occasionna une plus grande mortalité qu'en cette année-là.

mes que femmes, qui n'étoient demourans & résidents en ceste ville de Paris, alors que la dite maladie les a prins, vingt & quatre heures après le dit cry sait, s'envoisent & parient hors de ceste ville de Paris, és Pays & lieux dont ils sont natiss, où là où ils saisoient leur résidence, quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent és Portes de St. Dénis & St. Jacques, où ils trouveront gens députez, lesquels leur delivreront à chacun quatre Sols parisis, en prenant leur nom par escript & leur faisant désenses sur la peine que dessus, de non rentrer en ceste ville jusques à ce qu'ils soient entiérement gasis de cette maladie, &c.

RECHERCHES PHILOSOPH.

Le mai de Guinée, qu'on nomme Taws & Erabyaws, est une indisposition si différente du mai d'Amérique, que le mercure est absolument contraire aux Nègres affligés des Taws: d'ailleurs les caractères & les suites de ces maladies n'ont rien de commun.

Ce qui prouve, sans replique, que la peste vénérienne est née en Amérique, c'est la quantité de remèdes auxquels les Peuples de ces Contrées avoient eu recours pour en retarder les progrès extrêmes : ils usoient de plus de soixante simples différents, que le danger pressant les avoit forcés à connoître. Il seroit souverainement absurde de dire que les Américains auroient cherché des remèdes si multipliés, pour guérir une maladie inconnue parmi eux. Oviedo, qui, au rapport de Faloppe, s'étoit infecté à Naples, fut affez ingénieux pour conjecturer que fon mal venant des Indes Occidentales, il trouveroit aussi, aux Indes, le plus puissant spécifique ou la meilleure recette : il entreprit le voyage, & ne se trompa point : les Sauvages de St. Domingue, en le voyant seulement au front, connurent qu'il étoit gangréné, & lui montrèrent l'arbre du Gaïac. Oviedo fut heureux par son malheur. & fit une fortune immense en Espagne, où il. rapporta la réfine, les écorces, & l'aubier du Gafac evec la véritable préparation selon la méthode des Américains. Carpi, qui découvrit les vertus du Mercure en Italie, devint aussi le plus riche particulier de son siècle, & son luxe éclipsa celui de tous les Princes ultramontains.

La grande humidité de l'athmosphère en Amérique, & l'incroyable quantité d'eaux croupissantes ré-

ente du mal d'Aménent contraire aux s les caractères & de commun.

, que la peste véest la quantité de s Contrées avoient grès extrêmes : ils s différents, que à connoître. Il see que les Amérisi multipliés, pour ix. Oviedo, qui, cté à Naples, fut e fon mal venane it aussi, aux Inmeilleure recette: a point : les Sauant seulement au é . & lui montrèeux par son mal-Espagne, où il aubier du Gafac la méthode des vertus du Merhe particulier de

hère en Américroupissantes ré-

tous les Princes

pandues fur sa surface, étoient, dit-on, les suites d'une inondation considérable qu'on y avoit essuyée dans les vallées & les bas-fonds, & dont je ne me suis pas proposé de parler ici fort au long : il n'est pas improbable d'attribuer à cet événement physique, admis comme vrai, la plupart des causes qui y avoient vicié & dépravé le tempérament des habitants; & il femble qu'on peut adopter cette opinion avec moins de difficultés que l'hypothèse de Mr. de Buffon, qui suppose que la nature, encore dans l'adolescence en Amérique, n'y avoit organisé & vivisié les êtres que depuis peu. Ce sentiment entraîne des discussions métaphyliques, longues, obscures, & qui heureusement pour nous sont inutiles. D'ailleurs il n'est pas aisé de concevoir que des êtres quelconques seroient, au sortir de leur création, dans un état de décrépitude & de caducité; il paroît, au contraire, que leurs forces n'étant pas usées ou affoiblies, ils devroient jouir d'une vigueur d'autant plus grande, que leur espèce feroit plus nouvelle.

*Ceux qui se sont imaginé que l'Amérique n'a jamais été sujette à des inondations, parce qu'on ne trouve pas des coquillages sur la cime des montagnes du Pérou, ignoroient apparemment qu'on rencontre à la Terre del Fuego, au Chyli, aux Antilles, à la Louisiane & à la Caroline des lits, des bancs & des collines entières de dépouilles marines. Pourquoi les sommets des Cordelières sourniroient-ils des coquillages, puisqu'on n'en trouve déja plus sur les plus hautes pointes des Alpes, qui sont cependant de plus de six mille cinq cents pieds moins

élevées que la tête du mont Chimboraço, au Pérou? (*)

Comme le soleil enlève, par son action continuelle, les fels les plus subtils dans toute la prosondeur de l'Humus qu'il dessèche, il est croyable que le climat du Nouveau Monde devient d'année en année plus sain & plus salubre. Il se peut que les végétaux s'y corrigent, parce que les fibres de leurs racines puisent moins de sucs caustiques & corrosifs : la multiplication des Insectes & des Serpents y diminue sensiblement : l'air même peut s'y être purifié. Du temps de Christophe Colomb, il suffisoit d'y séjourner quelque temps, pour gagner la goutte sereine & le mal vénérien sans contact, les germes en étant comme répandus dans l'Athmosphere, par l'expiration des habitants : aujourd'hui on n'y contracte plus cette dernière maladie que par le contact immédiat de ceux qui en sont infectés.

Par des observations plus exactes, on pourra un jour

^(*) Il est prouvé, par des observations, qu'on n'a jamais découvert des pétrifications sur la cime des montagnes les plus élevées, & même très-rarement sur le sommet des moyennes. Les pointes de ces montagnes n'étoient donc, dans le temps des inondations, que des siles de différente hauteur & largeur, baignées par la surface des eaux, comme toutes les siles connuès de nos jours.

^{.....} Quod observationibus constet, in apicibus celsissimorum montium nunquam reperiri petrificata, & vel varissime in fastigiis minus altorum. Extantes igitur illi montium apices totidem tuno temporis insula erant, vari altitudine & latitudine, in summis aguis extense; quemadmodum bodièque, quotquot babensur insule aquis circumdata, non esse videntur nist montes im fundo aqui rum radicati quorum culmina plus, minus lata, de maris superficie sese efferunt, ut solum babitabile exhibeant. Seba Thesaur. Rer. Nat. Tab. CVI. pag. 125. Tom. IV. Edition d'Amsterd. 1765.

boraço, au Pé-

raction contitoute la profoncroyable que le
année en année
que les végétaux
curs racines puicolifs: la multiy diminue fenfirifié. Du temps
féjourner quelreine & le mai
étant comme rération des habis cette dernière
de ceux qui en

Les Chiens Alains, que les Espagnols jettèrent dans différentes Isles & plusieurs cantons du nouveau Continent, furent bientôt aussi atteints de la peste vénérienne.

Ceux qu'on y mène à présent se conservent sains. J'avoue que cela peut venir de ce qu'on ne les nourrit plus avec la chair des Américains, dont l'usage abominable & continuel avoit peut-être gâté la race des premiers chiens transplantés en Amérique, cet aliment n'étant aure chose qu'un vrai levain variolique dans sa plus grande activité. (*)

On prétend que toutes les aurres espèces d'animaux Européans dégénèrent moins aujourd'hui aux Indes Occidentales, que dans le premier siècle de la découverte : ce qui semble prouver au moins, que le climat s'y est un peu amendé.

Il est certain que le travail des Cultivateurs qui ont éclairei les forêts, purgé la terre de bêtes im-

déterminer à quelle hauteur les eaux se sont élevées sur notre planète, pendant les plus sortes inondations qu'elle a essuyées. Mr. Haller dit qu'on ne trouve aucune espèce de coquillage sur les plus hautes pointes des Alpes, d'où l'on peut déja calculer, à peu près, l'élévation des eaux dans notre Hémisphère; ce qui n'est guères favorable au système qui forme les montagnes par l'action du slux, du reslux, & du mouvement régulier, qui emporte les eaux de l'Océan, d'Orient en Occident, puisqu'en ce sens, on devroit découvrir des coquillages sur les montagnes les plus élevées: Woadward qui pressentoit cette difficulté, assure hardiment qu'on en trouve sur toutes les pointes montagneuses, mais cela est très-saux, par la seule inspection.

(*) Les Chiens du Pérou, qui sont de la première race transplantée, éprouvent encore aujourd'hui des accès du mal vénérien. L'humidité de l'athmosphère en Amérique, est la véritable cause de ce que ces animaux n'enragent jamais dans aucune partie du Nouveau Monde.

ns, qu'on n'a jatme des montatent fur le fomtagnes n'étoient des lifes de diftrace des eaux, 5.

ibus celfissimorum arissimò in fastim apices totidem. I latitudine, in quotquot babenir nissi montes in minus lata, de abile exbibeans. Tom. IV. Edi-

pourre un jour

*6 RECHERCHES PHILOSOPH.

mondes, dirigé le cours des rivières, saigné les marais & déstriché de grands espaces, doit avoir contribué, indépendamment des autres causes, à corriger la qualité de l'air. Les forêts, ainsi que les sommets des montagnes, en fixant les nuages, rendent par là les terreins adjacents humides & tourbeux, jusqu'au point d'y former des lacs, dont les eaux stagnantes, & viciées, par la décomposition & la réproduction des végétaux & des insectes, exhalent des vapeurs extrêmement nuisibles à ceux qui n'y sont point accoutumés.

Mr. Hume dit qu'il est surprenant que les petites armées Espagnoles, qui soumirent & dévastèrent ces grandes régions, n'aient presque rien eu à souffrir des maladies : il se trompe, faute de s'être instruit dans les Historiens de ce temps-là. Les troupes commandées par les srères Pizarres, surent attaquées au Pérou de gouttes aux yeux & de pustules pestilentielles: (*) de tous les pelotons qui étoient sous les ordres de Gonsalve, à peine échappa-t-il dix hommes. Cortez sut lui-même, avec une partie de ses troupes, atteint, dans le tourbillon de ses conquêtes, du mai vénérien, dont il seroit mort, si les Mexicains ne l'avoient guéri par la vertu de leurs simples; les Mé-

^{(*),} ils furent aussi attaqués dans ce même lieu, de cette espèce de maladie dont nous avons parlé au Chapitre quatrième du premier Livre, c'est-à-dire d'une manière de verrues, ou de cloux fort dangereux, & il n'y tent presque personne dans toute l'armée qui en sut exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les sit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommodités. , Zarate, Hist. de le Conquête du Pérou, Livre second, Ch. I. pag. 80.

doit avoir contridoit avoir contrides, à corriger la e les fommets des rendent par là les reux, jusqu'au eaux stagnantes, la réproduction dent des vapeurs y sont point ac-

dévastèrent ces dévastèrent ces den eu à souffrir l'être instruit dans coupes commauattaquées au Péules pestilentielent sous les oril dix hommes, de ses troupes, quêtes, du mai lexicains ne l'apples; les Mé-

decins Espagnols ayant déja inutilement épuisé les prestiges & les ressources de leur art. Fernand Sotto ne fut pas si heureux, il expira dans la Floride, & fon armée s'y seroit enverement fondue par une épidémie, si les Sauvages n'avoient eu la simplicité d'indiquer encore un remède à leurs insatiables oppresfeurs. Enfin, jamais les maladies ne firent tant de ravages dans un Pays, qu'en Amérique pendant les premières années de la conquête : la mortalité fut extraordinaire par-tout où les Espagnols pénétrèrent, & la terre y étoit quelquefois si jonchée de cadavres, que les vivants ne suffisoient pas pour y enterrer la moitié des morts. A l'Isle de Cuba, où se fit la réunion de la petite vérole à la grande, il expira plus de soixante mille hommes, que ce double fléau moissonna en moins de six mois : l'Isse de St. Domingue sit une perte d'hommes deux fois plus considérable.

L'Histoire de la Jamasque, écrite en 1750, nous dépeint, à la vérité, les Colons de cette Isle, & ceux de la Barbade, comme des spectres ambulants, qui trainent plutôt leur existence qu'ils ne la supportent, en luttant avec peine contre mille genres de maladies: cela ne paroît pas, au premier coup d'œil, fort savorable au changement du climat en mieux, dont nous venons de parler; mais ces Isles, situées dans la Torride, ont été, par une exploitation mal entendue, presqu'entiérement dépouillées de leur ombrage, de sorte que la chaleur y est devenue plus nuisible que jamais aux habitants blasés par le seu des liqueurs spiritueuses. Ainsi ces cas particuliers, & plusieurs autres de cette nature ne décident rien. Quand Mr. Franck,

même lieu, de ns parlé au Chaà-dire d'une macreux, & il n'y ui en fut exempt. s fit réfoudre à de l'air dans ce Zarate, Hist. de g. 80.

Auguste.

A la première fondation des Colonies aux Isles de l'Amérique, les Européans ne pouvoient y élever sucun de leurs enfants: la malignité de l'athmosphère les étouffoit dans le berceau, ou des maladies inconnues les moissonnoient dans l'adolescence. Maintenant les Colons y conservent à peu près le quart des enfants qui leur naissent. Il est vrai cependant que le climat du Nouveau Monde renferme un vice secret. qui jusques à présent s'oppose à la multiplication de l'espèce humaine : les semmes d'Europe cessent d'y être fertiles bien plutôt que dans leur Pays natal. Calm, qui avoit observé ce phénomène, même dans l'Amérique septentrionale, l'attribue aux continuelles variations de l'air échauffé & refroidi d'un instant à l'autre : je doute que ce soit là la véritable cause de cette stérilité prématurée. Le vice radical, qui dans cette partie de l'Univers arrête la propagation, est surtout apparent dans les Nègres, qui y procréent si peu

on a faits dans leade l'Acadie, n'ont re croyable, puif& de champ aux de glace, & qui lages. C'est ainst Rome plus pernibois de haute surideau contre les de Naples, & en lable, les Marais chement sait sous

olonies aux Isles uvoient y élever de l'athmosphère s maladies inconfcence. Mainteprès le quart des cependant que e un vice secret. nultiplication de ope cessent d'y eur Pays natal. ne, même dans ux continuelles d'un instant à ritable cause de lical, qui dans gation, est surrocréent si peu

qu'on est obligé de les recruter par de continuels envois d'Afrique; sans quoi, en moins de cinquante ans. leur nombre s'éteindroit totalement, & leur race périroit; quoiqu'on en ait amenés à peu près quarante mille par an, depuis l'Epoque de 1517. Il y a eu des années où les recrues se sont montées à soixante mille pièces de Nègres, de Négresses, de Négrittes & de Négrillons; mais en d'autres temps, les traites ont été moindres, & fur-tout vers le commencement du selzième siècle, où ce commerce n'avoit pas encore acquis toute sa stabilité : de sorte que le calcul mitoyen, tel qu'on vient de le fixer, approche beaucoup de l'exactitude; & le total des Africains transplantés en Amérique, en un laps de deux cents cinquante ans, fournit par-là un nombre de dix millions d'hommes qui ont vécu & expiré dans l'humiliation, dans les tourments, dans la servitude, au centre d'une Terre étrangère, qu'ils avoient défrichée de leurs mains, pour enrichir leurs mattres. (*)

Je crois qu'on me saura gré de ne toucher icl & aucune hypothèse sur l'origine de la population du

^(*) Si l'on compte les Nègres dont on a besoin aujourd'hui pour recruter ceux qu'on met au travail en Amérique, on trouvera qu'un total de soixante milie pièces ne peut y suffire annuellement; mais comme on l'a dit, les traites n'ont pas toujours été aussi régulières & aussi considérables qu'elles le sont à présent.

Avant que la terre ne sût épuisée à la Barbade, il y falloit cent mille Nègres de recrue en trente ans. La Martinique & St. Domingue en emploient à peu près cent quatrevingt mille, & il leur en faut vingt-cinq mille de recrue par an. La Jamaïque en emploie vingt mille, & elle a besoin de sept mille recrues par an. Par le Traité de l'Assiento, on

nouveau Continent: je me contenterai de dire qu'il n'y a pas de vraisemblance dans le sentiment d'un Auteur moderne, qui accorde à peine six cents ans au genre-humain en Amérique. Les raisons qu'il hazarde pour justifier cette date, se détruisent les unes par les autres, & ne somment toutes ensemble qu'un enchaînement d'erreurs, & d'erreurs remarquables.

Si la vie sauvage, si le désaut d'Agriculture & d'Alphabet prouvoient incontestablement la nouveauté d'un Peuple, les Lappons & les Nègres seroient les plus modernes des hommes. Cependant aucun Prosesseur de Chronologie ne connoît seur antiquité : ceux qui soutiennent qu'ils la connoissent, en imposent. Elle passe toute époque & toute mémoire.

Entre ceux qui ont proposé des systèmes, ou quelque chose de semblable, pour deviner le problème de la population de l'Amérique, il n'y en a pas qui sient plus mal réussi que les Savants qui ont prétendu que les Groenlandois étoient des Colonies Islandaises & Norvégiennes, qui en passant le Détroit de Davis, avoient rempli d'hommes toutes les Indes Oc-

a vu que les Espagnols devoient avoir, pour leurs possessions de Terre ferme, huit mille Noirs par an. Les Portugais en ont besoin, pour le Bresil seul, de vingt mille annuellement, & ils en ont traité, du temps passé, à peu près un pareis nombre, à Congo, à Cacongo, à Angole; mais je doute que ce commerce soit maintenant dans cette même activité. Il seroit trop long de calculer ce que Cayenne, la Guadeloupe, Surinam, la Virginie, la Louissane consument de Nègres; tous ces établissements étant exploités par les mains des Africains, dont un seul, mis en bonne terre, rapporte à son maître 300 livres tournois par an.

nd de dire qu'il n'y ment d'un Auteur ents ans au genrequ'il hazarde pour mes par les autres, un enchaînement

d'Agriculture & nent la nouveauté lègres seroient les ant aucun Profeser antiquité : ceux en imposent. Este

ystèmes, ou quefiner le problème n'y en a pas qui its qui ont prées Colonies Islant ant le Détroit de tes les Indes Oc-

ur leurs possessiona Les Portugais en ille annuellement, eu près un pareis mais je doute que même activité. Il e, la Guadeloupe, ment de Nègres; par les mains des terre, rapporte à didentales jusqu'à la Terre del Fuego, puisqu'on sait à présent que les Groenlandois, loin d'être issus & venus de l'Europe, sont venus, au contraire, de l'Amérique, & ont été habiter une autre partie de leur Continent, ce qui est fort naturel.

Pourquoi n'a-t-on pas fait réflexion que les nations du Nouveau Monde sont aussi en droit de demander comment notre hémisphère s'est peuplé, que nous sommes en droit de demander comment les premiers hommes ont pu arriver en Amérique? Cela pourroit proprement se nommer sottise de deux parts. Cependant, à la honte de l'esprit humain, un Théologien a prouvé que la chaloupe où s'embarqua Noé avec sa famille, pour se sauver d'une inondation survenue en Asie, alla s'arrêter sur une montagne du Brésil: les ensants de cet heureux navigateur sirent à la hâte quelques ensants du côté de Fernambouc, & se rembarquèrent tout de suite dans un autre canot, pour venir rendre le même service à notre Continent.

Cette opinion n'a pas plu apparemment au docte Mœbius, puisque dans son Traité des Oracles, il dit positivement que les Apôtres allèrent à pied, par la route des Indes Orientales, en Amérique, pour y prêcher leur religion, mais qu'ils trouvèrent ce Pays désen, & n'y rencontrèrent qu'une semme Groen-sandoise égarée, avec laquelle ils peuplèrent le Canada, & le Seigneur bénit cette action méritoire.

Mr. de Guignes soutient, au contraire, dans un ample Mémoire Académique, que les Apôtres n'ont jamais voyagé fort loin; mais il nous apprend en

32 RECHERCHES PHILOSOPH.

revanche, dans ce même Mémoire, (*) que des Bonzes de Samarcand allèrent porter le culte du Dieu La, ou Lam, ou du Grand-Lama, en Amérique, vers l'an 458 de notre Ere vulgaire. Ces Bonzes s'embarquèrent, ajoute Mr. de Guignes, sur un navire Chinois qui alloit tous les ans par le Kamschatka au Mexique; quoique les Chinois avouent sincérement, qu'ils n'ont eu aucune connoissance ni du Kamschatka, ni du Mexique dans ce temps-là, & que l'idée de les chercher ne leur est jamais venue. Aujourd'hui même qu'ils connoissent ces deux Pays par oui-dire, ils n'ont garde d'y aller.

Quand on a une foible notion des Mers de la Tartarie, de leurs glaces, de leurs brumes, de leurs écueils, de leurs tourmentes, on ne peut affez s'étonner qu'il foit venu dans l'esprit d'un Savant de Paris, de faire naviguer des Chinois, dans de fort mauvai-fes barques, de leurs Ports à la Terre de Jeso-Gasima, de là au Kamschatka, de là à la Californie, & tout d'une traite vers le Mexique, par une route oblique & détournée, que les plus habiles navigateurs de l'Europe n'oseroient tenter avec les vaisseaux de la plus solide construction, & les meilleurs voiliers.

Dire que les Bonzes de Samarcand ont été prêcher au Mexique, avant que le Mexique ne fût découvert, c'est comme si l'on assuroit que Consucius est venu par la nouvelle Guinée ou les Terres Austra-

^(*) Voyez Memoires de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome 28, pag. 503, édit. in-4to. de l'Imprimerie Royale, 1761.

*) que des Bon culte du Dien n Amérique, vers Bonzes s'embarr un navire Chie Kamschatka au ent fincérement. ni du Kamschat-& que l'idée de ujourd'hui même

oui-dire, ils n'ont

des Mers de la rumes, de leurs peut assez s'éton-Savant de Paris. de fort mauvaie de Jeso-Gasima, alifornie, & tout une route obliabiles navigateurs les vaisseaux de neilleurs voiliers. Mexique ne fût roit que Confue ou les Terres · Austra-

narcand ont été

e des Infcriptions in-4to. de l'ImAuftrales, en Westphalie pour convertir les Germains. & leur reprocher d'adorer les femmes déifiées. (*)

Nous connoissons aujourd'hui le culte du grand Lama & les dogmes de ses Sectateurs. Or on n'a point reconnu au Mexique le moindre vestige de cette Religion originaire de la Tartarie : on y observoit même des pratiques diamétralement opposées : on y égorgeoit des victimes humaines; on y avoit des idoles, du temps que le culte Lamique, fondé sur la transmigration des ames & l'unité de Dieu, a les victimes & les idoles en horreur & en abomination : on seroit infailliblement exilé du Royaume de Lassa & de tour le Thibet, si l'on y tuoit un seul agneau à l'honneur du Dalai Lama. (**)

(**) Cette aversion qu'ont les Tartares Lamas à immoler des victimes, a fait soupçonner à Mr. d'Anville, que leur Religion tire son origine du culte Bramique des Indiens; & que le Dieu La & le Dieu Bra ne font qu'une même personne. Je ne voudrois pas répondre que cela est exactement ains.

Tome I.

^(*) On fait que les anciens Germains étoient persuades que la divinité s'incarnoit de temps en temps, dans quelques femmes de leur nation, qu'ils adoroient de bonne foi, nec tamquam facerent Deas, dit Tacite. Cè culte a beau-coup de rapport avec celui que les Tartares rendent au Grand-Lama. Les femmes les plus célebres de la Germanie, qui odt emporté cet éminent préjugé de leurs compatriotes, ont eté Aurinia, Gauna, & Veilida qui joua, sous Vespassen, un rôle fort brillant chez les Bructeres : tout le Pays intermédiaire entre la Lippe & l'Ems obeissoit à son gouvernement Théocratique : quand le camp presqu'inexpugnable de Xanren, au Duché de Clèves, & défendu par deux légions fut pris par le Batave Claudius Civilis, on envoya en présent le Général Romain à Velleda, qui résidoit alors, dit-on, dans un Village nommé aujourd'hui Spellen, mais cela n'est pas probable, puisque cet endroit n'est pas strué sur la Lippe. Velleda sut à son tour prise sous Domitien, & montrée en triomphe à Rome.

RÉCHERCHES PHILOSOPH.

Je ne m'arrêteral donc point à tant de délires, qu'on a si long-temps & si patiemment nommés des ralfonnements. On se tromperoit très-fort, si l'on croyoit
que les autres systèmes proposés pour expliquer l'origine des hommes en Amérique, soient réellement supérieurs aux réveries de Mœbius & de ses semblables.

La multiplicité des faits qu'on tâchera d'approfondir, ne laisse pas le moindre loisir pour résléchir à de vaines spéculations, si absurdes qu'elles n'apprenment rien, lors même qu'on les résute. Après avoir tracé une légère esquisse du climat du nouveau Contiment au frontispice de cet Ouvrage, nous examinerons la constitution de ses habitants, également maltraités par la nature & la fortune.

Les Américains, quoique légers & agiles à la course, étoient destitués de cette force vive & physique qui résulte de la tension & de la résistance des muscles & des nerss. Le moins vigoureux des Euro-

Ì

P

ď

ho

On connoît très-peu de Religions anciennes qui aient défendu de répandre le fang des animaux & des hommes au pied des Autels; cependant l'idée d'un tel précepte peut être venue aussi bien aux Législateurs de Lamas, qu'aux Législateurs des Brachmanes. Mr. d'Anville rapporte ençore dans son Atlas de la Chine, qu'on ne sert au Grand Lama qu'une Tasse de Thé & une once de farine pêtrie avec du vinaigre, par jour pour toute sa substitutance. Je ne voudrois pas encore répondre que cela est exactement ains; ou si l'on a soumis ce Pontise à un tel régime, c'est que les Dévots, au rapport de Tavernier & de Gerbillon, mangent ses excréments. Ce vinaigre, dont Mr. d'Anville sait mention, n'est autre chose que le Kunn des Tartares: c'est une boisson qu'on fait avec du lait, & cette boisson n'est assurément pas du vinaigre. Quant au Thé qu'on fert au Dalaï-Lama, c'est le Karsiza: c'est un arbuste qui a la feuille d'un verd plus soncé que le Théir de la Chine, & qu'on connoît sous le nom de Thi avec.

ommés des ralfi l'on croyoit
expliquer l'oriréellement fufes femblables.
chera d'approour réfléchir à
elles n'apprene. Après avoir
nouveau Continous examineégalement mal-

& agiles à la e vive & physia résistance des reux des Euro-

ciennes qui alent
à des hommes au
précepte peut être
s, qu'aux Légissporte encore dans
rand Lama qu'une
avec du vinaigre,
udrois pas encore
u si l'on a soumis
évots, au rapport
s excréments. Ce
n'est autre chose
on qu'on fait avec
du vinaigre. Quant
Karstza: c'est un
ncé que le Théier
m de Thé seir.

péans les terraffoit sans peine à la Lutte : quelle diffésence donc entr'eux & les anciens Sauvages des Gaules & de la Germanie, qui avoient acquis tant de réputation par la puissance de leurs membres robustes, & de leurs corps massifs & infatigables!

La constitution des Américains, peu désectuense en apparence, péchoit sonciérement par soiblesse : ils s'éreintoient sous les moindres sardeaux; de on a compté qu'en transportant les bagages des Espagnols, plus de deux cents mille d'entr'eux laissérent, en moins d'un an, la vie sous le poids de la charge, malgré qu'on eut employé dix sois plus de monde à ces transports, qu'on n'y en auroit employé en Europe.

Leur taille, en général, n'égaloit pas celle des consistent ; mais la différence à cet égard n'étoit pas neuronnement fensible. Les anciens Auteurs disent que leur stature diminuoit à mesure qu'on approchoit de la Ligne Equinoxiale : cette observation a été mal faite; les habitants de la Zone Torride ne sont pas communément aussi élevés que les naturels des Zones tempérées, ni aussi petits que les nations Polaires. Il est vrai que les débris encore existants des anciens Péruviens, sournissent, au rapport d'Ultoa, beaucoup d'individus qui passeroient pour des nains parmi nous.

On ne prit pas d'abord les Américains pour des hommes, mais pour des Orang-Outangs, pour de grands singes, qu'on pouvoit détruire sans remords & fans reproche. Enfin, pour ajouter le ridicule aux calamités de ce temps, un Pape sit une Bulle originale,

dans laquelle il déclars, qu'avant envie de fonder des Evêchés dans les plus riches Contrées de l'Amérique il plaisoit à lui & au Saint-Esprit de reconnoître les Américains pour des hommes véritables, de sorte que fans cette décision d'un Italien des habitants du Nouveau Monde Groient encore maintenant, aux veux des fideles, une race d'animaux équivoques. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille décision, depuis que ce globe est habité par des singes & par des hommes. . 1998 14 . Many

Oui auroit cru que, malgré cette sentence de Rome, on eut agité violemment, au Concile de Lima. si les Américains avoient assez d'esprit pour être admis aux Sacrements de l'Eglise? Plusieurs Evêques (*) persistèrent à les leur refuser; pendant que les Jésuires faisoient communier, tous les jours, leurs Indiens esclaves au Paraguai, afin de les accoutumer, disoientils, à la discipline, & pour les détourner de l'horrible conturne de se nourrir de chair humaine. Si ces Missionnaires ne s'étoient servis de la Religion que pour adoucir les mœurs atroces de ces Peuples abrutis, l'humanité leur auroit des obligations infinies; mais s'ils ont réduit en fervitude ces Sauvages qu'ils avoient baptifés, ils font d'autant plus coupables d'avoir employé ce qu'il y a

^(*) Ce Concile de Lima dont il est ici question, se tint, je crois, en 1583, & c'est le même où l'on condamna un visionnaire, qui, trompé par une semme prétendue possédée, soutenoit que Dieu avoit voulu l'associer à son esse ce, mais qu'il l'avoit refusé comme de raison, c'est-à-dire, par modés-tie; il soutenoit encore qu'il étoit Pape, ou qu'il le deviendroit; que le siège du Saint-Esprit étoit au Pérou, & celui du Démon à Rome. On condamna ce fanatique, le premier hé-

de l'Amérique de l'Amérique de l'Amérique de reconnoître les se de forte que bitants du Noumant, sux yeux équivoques. Il écision, depuis ges & par des

tte sentence de oncile de Lima, pour être admis rs Evêques (*) nt que les Jésuirs, leurs Indiens utumer, disoientmer de l'horrible e. Si ces Missionque pour adoucirs, l'humanité leur ils ont réduit en paptisés, ils sont oyé ce qu'il y a

Le pius auguite & de plus sacré parmi les hommes, pour leur faire éprouver le dernier des malheurs qui puisse accabler notre existence, l'esclavage.

Les Américains étoient sur-tout remarquables en ce que les sourcils manquoient à un grand nombre, & la barbe à tous. De ce seul désaut on ne peut insérer qu'ils étoient assoiblis dans l'organisme de la génération, puisque les Tartares & les Chinois ont à peu près ce même caractère: il s'en faut néanmoins de beaucoup, que ces Peuples ne soient & trèsféconds & très-portés à l'amour; mais aussi n'est-il pas vrai que les Chinois & les Tartares soient absolument imberbes: il leur croît à la lèvre supérieure, vers les trente ans, une moustache en pinceau, & quelques épis au bas du menton, (*)

Outre le défaut complet de la barbe, les Américains manquoient tous de poil sur la surface de l'épiderme & les parties naturelles; en quoi ils étoient distingués de toutes les autres Nations de la terre : & c'est de la qu'on peut tirer quelques conséquences sur la défaillance & l'altération de ces parties mêmes; auxquelles on n'a d'ailleurs rien remarqué d'extraordinaire ou d'irrégulier, sinon la petitesse de l'organe & la longueur du scroton, qui étoit excessive dans quet-

réfiarque de l'Amérique, à se taire : on ne le brûla pas, parce qu'heureusement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

question, se tint, a condamna un viétendue possédée, son esse ce, mais l-dire, par modes ou qu'il le devienu Pérou, & celui ue, le premier hé-

qu'heureulement pour lui, il étoit Docteur en Théologie.

(*) Quoique les Chinois n'aient pas des barbes touffues, il s'en faut de beaucoup qu'ils foient comme les Américains, dépourvus de poil fur le reste du corps: les semmes
Chinoises l'abattent à la mode des semmes Turques & Persanes; mais les hommes le conservent au contraire des Orienaux.

ques-uns : aussi en faisoient-ils, au rapport de Pierre d'Angleria, un usage singulier, tant aux Antilles qu'au Mexique.

Le gonflement énorme du membre génital, qui a étonné les Observateurs chez quelques Peuplades, n'étoit point un caractère imprimé par la nature; mais un effet de l'art, & une opération pleine de dangers produisoit cette configuration monstrueuse, comme on le dira dans l'instant.

Ie n'ignore point qu'en voulant expliquer pourquoi le corps des Américains est entiérement dégarni de poil, on a eu recours à plusieurs subtilités qui ne sont & qui ne sauroient jamais être des raisons. Il s'y est trouvé des Naturalistes assez bornés pour attribuer ce défaut au continuel usage du tabac que fument les Sauvages des deux fexes, & que les anciens Péruviens prenoient par le nez en poudre, comme nous le prenons encore aujourd'hui. Charlevoix prétend que le sang des Indiens Occidentaux, étant moins impregné de sel & plus limpide que le nôtre, occasionne naturellement ce phénomène : nous ferons voir au contraire, que c'est l'effet de l'humidité de leur conftitution, & qu'ils sont imberbes par la même raison que les femmes le sont en Europe, & dans les autres parties du monde : leur peau est chauve, parce que leur tempérament est extrêmement froid.

Charlevoix se trompoit sans mesure, lorsqu'il s'imaginoit que les aliments simples & sades dont usoient ces Nations, empêchoient leur épiderme de se couvrir de poil. Les anciens Sauvages de l'Europe, tels que les Bataves, les Germains & les

apport de Pierre ex Antilles qu'au

bre génital, qui ques Peuplades, r la nature; mais leine de dangers euse, comme on

expliquer pouriérement dégarni subtilités qui ne es raisons. Il s'y és pour attribuer bac que fument les anciens Pérucomme nous le olx prétend que nt moins impretre, occasionne ferons voir au ité de leur consla même raifon z dans les autres uve, parce que d.

esure, lorsqu'il & fades dont leur épiderme s Sauvages de Germains & les Gaulois, (*) qui se nourrissoient aussi simplement que les Américains, avoient cependant des barbes prolixes, & tout le corps fort velu. Or une même cause doit avoir les mêmes essets, & c'est se faire illusion, que d'expliquer, par des raisons opposées, des faits semblables, ou des faits dissérents par les mêmes raisons.

Il est croyable que les Indigènes de l'un & de l'autre sexe seroient devenus, au nouveau Continent, plus séconds, plus propres à la propagation, s'ils avoient usé de sel commun, pour assaisonner leurs mets; mais la privation de ce stimulant ne pouvoit les avoir dépouillés de leurs barbes, puisque les Islandois & les Lappons, qui ne salent pas leurs aliments, ont le menton garni d'un poil assez épais, & si long qu'il leur descend jusqu'à la poitrine. Enfin, comme je le dirai dans le moment, les Péruviens & les Mexicains qui se servoient de sel, étoient imberbes eux, mêmes.

Il faut observer que les ensants sauvages, & principalement ceux de l'Amérique septentrional, ont en venant au monde, tous les membres chargés d'un duvet rare, qui se déracine & tombe vers le huitième ou neuvième jour, sans jamais plus repousser. Il n'arrive rien de tel aux ensants de nos climats, dont la mau

^(*) Strabon & Tacite nous apprennent, à la vérité, que de leur temps, les Peuples des Gaules & de l'Allemagne faisoient déja usage du sel, & qu'il s'y élevoit quelquesois entr'eux des disputes pour la possession des Salines; mais il y a toute apparence que ceux in abitoient fort avant dans le Pays & dans les montagnes, n'avoient encore aucune connoissance du sel, dont tan de Sauvages savent se passer, quoique les Nations civilisées le regardent comme une portion de leur néces aire physique.

46 RECHERCHES PHILOSOPH.

cst rale & nette : ce n'est qu'au temps de la puberté, que le duvet croît, & ne tombe plus dans aucun instant de la vie, pas même lorsque les cheveux de la tête se déracinent dans la décrépitude. Les maladies peuvent quelquesois déranger ces règles, mais il sussit qu'elles soient constantes & uniformes dans tous les individus bien constitués.

Cette observation doit donc prouver le ridicule des Ecrivains qui ont affuré que les premiers habitants de l'Amérique étoient, à force de se dépiler, parvenus à rendre héréditaire, dans leurs descendants, cette défectuolité artificielle dans son origine. Je dis que cette espèce d'opinion est ridicule, parce que les mutilations violentes qu'essuient les parents, ne se transmettent nulle part à la postérité, comme on en, apportera des preuves bien convaincantes, en traitant de la Circoncisson : quelque répétées que puissent être ces amputations pendant un nombre infini de filiations, la nature triomphe, reste immuable, & ne condescend pas aux caprices de ceux qui prétende la l'affervir. D'ailleurs les vieillards de l'Amérique acquièrent, comme les femmes agées dans nos Paves quelques poils à la lèvre supérieure, ce qui indique que le germe n'en a point été détruit par des drogues.

Comme le sang de la plupart des Indiens occidentaux est aujourd'hui très-mélangé avec celui des Européans, des Nègres, des Mulâtres & des Hybrides de toute espèce, il leur naît un léger duvet à la région des aines; mais ils ont grand soin de l'arracher avec des pinces de coquilles, tant le préjugé leur est temps de la puberté, lus dans aucun inflant cheveux de la tête fe Les maladies peuvent mais il fuffit qu'elles ns tous les individus

prouver le ridicule e les premiers habice de se dépiler, pars leurs descendants. fon origine. Je dis icule, parce que les les parents, ne se rité, comme on en incantes, en traitant tées que puissent être mbre infini de filisnmuable, & ne coneux qui prétende a de l'Amérique soées dans nos Pays ieure, ce qui indiété détruit par des

rt des Indiens occiingé avec celui des lâtres & des Hybriun léger duvet à la nd foin de l'arracher it le préjugé leur est resté que ces parties, pour être bien, doivent être rases; car ils n'usent point de dépilatoires par un principe de Religion ou de propreté, comme les Levantins.

Les petits Peuples fugitifs & errants, qui ont maintenu leur race sans la croiser, sont à présent, comme au temps de la découverte du Nouveau Monde, absolument sans poil sur tout le corps. (*) Ce qui, loin d'être une preuve de vigueur & de vaillance, est au contraire l'empreinte de la foiblesse, & cette foiblesse tenoit plus au climat & su tempérament de ces Nations en général, qu'aux mœurs & à la façon. d'exister & de se nourrir de chaeune d'elles en particulier, puisque les Péruviens & les Mexicains, qui connoissoient quelques commodités de la société naissante & ébauchée, & qui impregnoient leurs viandes de sel, n'avoient pas plus de barbe que ces malheureux, qui supportant tout le poids de la vie agreste dans l'obscurité des forêts, ressembloient bien plus à des végétaux qu'à des hommes.

Au reste, on ne peut strictement affirmer que ceux d'entre les Sauvages qui ignoroient l'usage du sel gemme ou marin, se sustentoient de mets si insipides, que seur constitution en ait pu soussir. Car

^(*) L'Abbé Lambert, si connu par le cahos de ses Compilations, qu'il a intitulées l'Histoire de tous les Peuples, dit dans cette prétendue Histoire, que les Samagos ou les Chess des Sauvages de l'Amérique septentrionale, sont les seuls qui laissent croître leurs barbes: c'est comme s'il eût dit que chez les Juiss, les Rabins ne sont pas circoncis. Il faut être extrêmement ignorant pour écrire de si grandes sortifes, & pour ne pas savoir que tous les Américains sont paturellement imberbes,

48 RECHERCHES PHILOSOPH.

en faisant rôtir ou boucanner la chair des animaux sur des charbons, ou dans la sumée, les particules salines du bois, recelées dans la cendre, ou dans la suie, penétroient plus ou moins cette chair, & lui faisoient perdre-une partie de sa fadeur & de son insipidité.

Le peu d'inclination, le peu de chaleur des Américains pour le sexe, démontroit indubitablement le
défaut de leur virilité & la défaillance de leurs organes, destinés à la régénération: l'amour exerçoit à
peine sur eux la moitié de sa puissance : ils ne connoissoient ni les tourments, ni les douceurs de cette
passion, parce que la plus ardente & la plus précieuse
étincelle du seu de la nature s'éteignoit dans leur ame
tiède & phlegmatique.

La masse de leur sang étoit certainement mat élaborée, puisque dans plusieurs endroits, les hommes saits & les adultes avoient du lait dans leurs mamelles. (*) Ce qui a donné lieu à quelques ancien-

(*) ,, Qui novum perluttrarunt orbem , narrant viros ,, pene omnes maxima lactis abundare copia.

Quoique ce fait soir tiré des Relations du Bress, qu'on peut consulter, il n'en est pas moins vrai que c'est une exagération.

Ceux qui ont voyagé en Amérique, assurent que presque tous les hommes y ont abondamment du lait dans leurs mamelles. Fonson, Thaumatographia, Art. de Sanguine menfirum, pag. 464. On voit par ce passage, que le fameux naturaliste Jonston étoit persuadé que peu d'hommes, au Nouveau Monde, étoient exempts de ce vice; cependant si cela a été ainsi de son temps, il faut qu'il soit survenu quelque changement à la constitution actuelle des Américains.

[&]quot; Dans toute une Province du Bress!, dit l'Auteur des Recherches Historiques, pag. 372, les hommes seuls alaitent les enfants, les femmes n'y ayant presque pas de sein ni de lait.

des animaux fur

particules falines
ou dans la fuie,
c, & lui faifoient
on infipidité.
chaleur des Amédubitablement le
ice de leurs organour exerçoit à
ince: ils ne conouceurs de cette
la plus précieuse
it dans leur ame

certainement mal droits, les homit dans leurs maquelques ancien-

em, narrant viros

ppiå.

furent que presque lu lait dans leurs de Sanguine menfe le fameux natulu d'hommes, au vice; cependant si soit survenu queldes Américains, dit l'Auteur des mes seuls alaitent ue pas de sein ni

s du Bresil, qu'on que c'est une exames relations, d'affurer que dans les Provinces du Sud de l'Amérique, ces hommes alaitoient seuls les enfants, exagération superflue dans un prodige qui n'en avoit pas besoin, & qui mériteroit d'être discuté dans un Traité particulier, où le Dissertateur, mis à son aise, pût entreprendre tous les détails & développer toutes les causes dont il croiroit entrevoir l'existence relativement à un effet si suprenant; mais pour vaincre l'ennui & abréger les longueurs de ce travail physiologique, je dirai en peu de mots ce que je croirai être suffisant pour éclaireir le difficulté.

Je suis donc persuadé que l'humidité du tempérament causoit, dans les habitants du Nouveau Monde, ce vice qui devoit instuer, comme il est aisé de le comprendre, sur leurs facultés physiques & morales, Aussi peut-on dire que les hommes y étoient plus que semmes, poltrons, timides & peureux dans les ténèbres, au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Aucun Naturaliste n'a recherché, que je sache, pourquoi les enfants mâles naissent par-tout, avec du lait dans leurs mamelles : il semble que cela doit être occasionné par l'humidité dans laquelle l'embrion a nagé sous les enveloppes de l'Uterus, ce qui empêche le siel de s'aignir & de s'épancher assez pour sanguisier exactement le chyle.

J'ai souvent entendu demander pourquoi la nature a donné des mamelles à tant d'animaux mâles? Ces parties étant toujours oblitérées, ne paroissent #4

être d'aucun usage. Aussi a-t-on répondu que c'étok sans dessein, sans but. & comme par méprise, que le sexe masculin avoit été pourvu de ces saux organes; mais pense-t-on que les parties de la structure animale, dont notre ignorance ne connoît pas la fonction, soient réellement inutiles dans le plan universel? Il faut observer que tous les animaux mâles dont les femelles glaitent, ont des mamelles : si j'osois hazarder mon sentiment sur leur destination, le dirois que le Fœtus. & l'Enfant nouvelle ment né se déchargent, par ces conduits, de la liqueur laiteuse formée avant l'épanchement du fiel. Les garçons, en venant au monde, ont les mamelles fort gonflées, & il est nécessaire d'en exprimer le lait, si l'on veut qu'ils se portent bien. Voilà donc à quoi ces organes servent dans notre sexe : ils sont une fois, dans la vie, d'une utilité décidée, ainsi que le cordon ombilical, & cela a suffi à la nature pour en pourvoir tous les Etres bien constitués, & conformes au modèle primitif de leur espèce.

Si le tempérament des femmes n'étoit point & plus flasque, & plus humide que celui des hommes, elles se trouveroient hors d'état d'alaiter leurs enfants.

Le lait s'engendroit donc aussi dans les hommes de l'Amérique, par un désaut de chaleur. Ils ne devoient donc pas être beaucoup portés à l'amour: ils devoient donc être d'un génie borné, sans élévation, sans audace; d'un caractère bas, & enclins naturellement à la nonchalance & l'inactivité. Leur soiblesse devoit les rendre vindicatifs comme

idu que c'étok

méprise, que le

faux organes:

a structure ani-

it pas la fonc-

e plan univer-

animaux måles

elles : fi j'ofois

nation . ie di-

ment né se dé-

ur laiteuse for-

s garçons, en

fort gonflées.

it, si l'on veut

noi ces organes

is, dans la vie.

n ombilical . &

tous les Etres

lèle primitif de

le font les femmes, qui ayant moins de forces pour repousser une injure, manquent par-là même de forces pour la pardonner; & l'instinct des Etres pusillanimes est de ne se croire jamais légérement offensés.

Les Américains avoient toutes ces qualités, qui réfultoient nécessairement de leur tempérament : ils devoient encore leur longue vie à cette tiédeur de leur constitution, qui fait aussi excéder, parmi nous, l'âge des femmes en raison de celui des hommes : toutes les parties cartilagineuses & osseuses de leur machine, étant continuellement rasratchies & humectées, se durcissent plus tard, & durent par conséquent plus long-temps.

L'immense quantité de vers ascarides & cylindriques, qui persécutoient les Américains à tout âge, (') provenoit peut-être de la même cause que le lait de leurs mamelles.

La liqueur du fiel étoit en eux édulcorée, ou ne couloit pas abondamment, comme dans nos enfants males, qui naissent avec un fluide laiteux qu'on voit se dissiper vers le cinquième ou le sixième jour, & dès l'instant qu'ils ont éprouvé leur jaunisse de santé, dont aucun enfant sain n'est exempt.

Cette jaunisse est produite par le premier épanchement du fiel dans la masse des humeurs; mais les vers cylindriques leur restent jusqu'à la dix-septième ou la dix hultième année, temps auquel la bile doit acquérir assez d'acrimonie pour nettoyer le canal in-

n'étoit point celui des homd'alaiter leurs

ns les hommes haleur. Ils ne tés à l'amour: orné, fans élébas, & en- & l'inactivité, icatifs comme

^(*) Voyez Pifon de Morbis Indicis.

46 RECHERCHES PHILOSOPH.

testinal, en tuant, par son amertume, les insectes logés dans ses replis.

Il y a beaucoup d'apparence que la transpiration insensible étoit, dans les Indiens occidentaux, moindre qu'elle ne devoit l'être: aussi avoient-ils généralement la pratique de se racler la peau, quelquesois jusqu'au sang, de se frotter avec des graisses pénétrantes, & de se manier fortement les membres, pour les tenir souples & en prévenir l'engourdissement.

Les Sauvages septentrionaux, d'ailleurs si peu industrieux, avoient néanmoins imaginé, par besoin, des fortes d'étuves où ils se faisoient suer presque tous les jours. Le grand & l'unique secret de leurs Alexis, de leurs Jongleurs, & de leurs Sorciers, consistoit à augmenter la perspiration, & à chasser le mal par les pores, en versant dans les malades d'effroyables doses de sudorisique.

On a remarqué, dit-on, que le sang de tous ces Peuples couloit plus paisiblement que celui des Européans, à cause de la viscosité froide qui en diminuoit le ton & l'action; ce qui parostra d'autant plus vrai, que le goût qu'ils ont marqué pour nos liqueurs spiritueuses & échaussantes, a été si violent & si excessif qu'on n'en a jamais vu d'exemple en aucun Pays de la terre.

La maladie vénérienne pouvoit donc leur être naturelle, à cause de ce sang gâté qui circuloit dans leurs veines; mais il est surprenant que cette indisposition ne les empêchoit pas d'atteindre au dernier période de la vieillesse. C'étoit donc plutôt une affection de leur tempérament qu'une qualité morbisique

s infectes loges

la transpiration ntaux, moindre s généralement uefois jusqu'au étrantes, & de ir les tenir sou-

leurs si peu inpar besoin, des presque tous les leurs Alexis, rs, consistoit à le mal par les yables doses de

ng de tous ces
elui des Euroi en diminuoit
tant plus vrai,
liqueurs fpirit & si excessif
ucun Pays de

onc leur être circuloit dans ette indisposiu dernier péôt une affecé morbifique

à leur égard. (*) Les Européans sont aujourd'hui dans le même cas avec le Scorbut, qui n'abrège point tant leurs jours, qu'on auroit dû s'y attendre.

Cette langueur singulière accompagne quelquesois les maladies qui attaquent insensiblement la masse générale des humeurs. Les anciens Auteurs qui ont écrit de la Lèpre & de l'Eléphantiase, conviennent unanimement que ces maux, malgré leur extérieur essrayant, n'accéléroient pas de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine, dès qu'on avoit soin d'en prévenir l'accroissement extrême par des palliatifs : chaque malade nourrissoit sa maladie, & la nourrissoit long-temps.

Les Américains, possesseurs de la Sassepareille, du Gasac, & de la Lobelia, (**) pouvoient aisément empêcher leur mal endémique & national de dégénérer en excès: ils mâchoient aussi continuellement du

^(*) Le mal vénérien ne faifoit pas parmi les Américains les mêmes ravages qu'il a occasionnés en Europe au commencement de sa transplantation. Cette maladie étoit dans son climat natal beaucoup plus bénigne que dans le nôtre: il y avoit des Provinces au Nouveau Monde où elle étoit aussi tolérable que l'est le Scorbut dans quesques endroits de la Frise. La Peste nast tous les ans en Egypte, & le répand de la sur les Pays circonjacents; cependant ce sléau, qui n'est point du tout redoutable pour les Egyptiens, produit par-tout ailleurs une mortalité & des dégâts affreux. Tel a été à peu près le fort du mal vénérien dans notre Continent, & celui de la petite vérole transplantée en Amérique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

rique, où elle est devenue la plus cruelle des maladies.

(**) Il n'y a que 18 à 19 ans, qu'on est parvenu à apprendre des Américains différents secrets, qu'ils avoient long-temps renu cachés, pour guérir le mal vénérien.

Mr. Calm, Botaniste Suédois, & Elève du célèbre Linneus, qui a voyagé en curieux & en savant dans l'Amérique septentrionale, s'y est assuré que les indigènes se servent, avec grand succès, de la Lobsia, qui est le Rapantiam Americaname

48 RECHERCHES PHILOSOPH.

Coca & du Caamini, qui, en les faisant cracher, les délivroient d'une quantité d'humeurs malignes. Il faut en dire autant du Tabac, qu'ils fumoient, ou qu'ils se sichoient dans le nez & dans la bouche, pour provoquer l'écoulement pituitaire & tuer les vers intestinaux.

Les Septentrionaux pouvoient avoir d'autres végétaux vermifuges & antivarioliques d'un ufage indispenfable pour eux : comme la Renoncule des Virginiens,
l'Esquine des Florides, la Cassine ou le Thé des Apalachites, les Capillaires des Canadiens, le Sassafras ou
le Laurier des Iroquois, les feuilles du Celastrus infusées, le petit Tabac du Nord & les Ecorces du Saul,
prises en fumigation.

Tous ces simples amers & sudorifiques convenoient à des tempéraments froids, & surchargés d'une aquosité nuisible.

Ì

fore dilute cerules de Tournefort, & qui dans le nouveau système Botanique, appartient à la classe des Monopétales irrégulières, Pentanthères Monostyles: on la nomme vulgairement Cardinale bleue. On fait avec les racines de ce simple, une décochion dont les essets sont infiniment plus certains, & beaucoup moins dangereux que les différentes préparations mercurielles.

Mr. Caim a découvert encore que d'autres Sauvages emploient la racine d'une plante que Linneus, dans la Description du Jardin de Clifford, nomme Celastrus inermis foliis ovatis, serrais, trinerviis, & qui est fautivement nommée, dans le Dictionnaire Encyclopédique, Celastus elle est plus rare à trouver que la Lobelia; cependant on la voit actuellement dans le Jardin d'Amsterdam & dans celui de Leide. Mr. Calm rapper te qu'on n'a jamais trouvé de Sauvage qui n'ait été radicalement guéri du virus le plus invétéré, en usant de ce spécifique. Mém. de l'Acad. de Stocholm. An. 1750. Il seroit à souhaiter qu'on rendst, pour le bien de l'humanité, ces remèdes plus communs, & qu'on ne se bornat pas à en égrire des Traités presqu'aust-tôt oubliés qu'ils paroissen,

eftif maux fence péans la qu petite fi rap furent y eût cette en a a mal ve calami humair

vérole ges aux

les Hot plus de que G anéantis foixant

petite v

fois la p mit la C Il faut convenir que le mai vénérien n'étoit ni si actif, ni si exalté parmi eux que parmi les méridionaux; cependant leurs silles, les plus saines en apparence, ne laissoient pas de communiquer aux Européans une espèce de virus qui, à la longue, pervertissoit
la qualité du sang. Quand ces Nations eurent pris la
petite vérole Européane, elle sit chez eux des ravages
si rapides, si destructeurs, que plusieurs cantons en
furent tout d'un coup dépeuplés, comme si la peste
y eût voyagé. Le Paraguai semble être le soyer que
cette maladie a choisi au nouveau Continent, qui
en a autant soussert que l'ancien Monde a soussert du
mal vénérien, & jamais il ne se sit un échange de
calamités plus sureste pour l'universalité du genrehumain.

Il est sans doute fort remarquable que la petite vétole a été si meurtriere pour toutes les Nations sauvages auxquelles les Nations policées l'ont fait connoître.

En 1713, un vaisseau Hollandois l'apporta chez les Hottentots, qui en furent tellement accueillis, que plus des deux tiers de leurs Tribus, existantes du temps que Grevenbrouk en sit le dénombrement, sont anéantis aujourd'hui; & ce qui reste ne sera plus dans soixante ans.

En 1733, les Missionnaires Danois portèrent la petite vérole au Groenland, & la mortalité y devint si excessive, qu'on commença à craindre l'extinction do

Tome I.

her, les

u'ils fe

provo-

es végé- • ndispen-

giniens,

les Apaafras ou

us infu-

lu Saul

conve-

és d'une

nouveau.

nopetales nme vul-

es de ce nent plus

fferentes

ages em-Descrip-

*òliis ova*ée , dan**s**

olus rare

ellement Mr. *Calm*

n'ait été isant de b. Il semanité,

oas à en roissent,

^(*) En 1755, un autre vaideau apporta une feconde fois la petite vérole au Cap de Bonne-Esperance, ce qui mit la Colonie Hollandaise à deux doigns de fa ruine.

50

l'espèce entière dans ces climats. A peine compte-t-ont encore vingt anciennes familles Groenlandoises à la Côte occidentale. (*)

Les Suédois ont introduit ce fléan dans les huttes des Lappons, où il a immolé tant de monde, que de très-grands terreins, anciennement habités, sont de nos jours absolument déserts & abandonnés aux Ours. On sait que la Nation Lapponne est réduite à peu près au quart de ce qu'elle étoir, lors du dénombrement sait à la fin du seizième siècle.

Les Russes ont infecté de ce même venin, les Tunguses-Koni & les Tunguses Sabatchi, & la contagion a emporté la moitié de leurs hordes.

Les Tunguses ont inoculé les Tartares Mongols, qui avouent que de temps immémorial, aucune épidémie n'a commis parmi eux des dégâts comparables à ceux de cette petite vérole transplantée autour du globe en moins de dix siècles, sans que les remèdes, ou la suite successive des générations aient pu adoucir son principe, qui paroît avoir résisté au temps même, & qui renaît après une inoculation légère; car tel est ensin le résultat des raisonnements des Médecins, & des expériences des malades. Soit que l'insertion ait été faite par le nez, à la façon des Chi-

^(*) En 1730, on évaluoit la population de tout le Groenland à trente mille hommes. En 1764, on n'en comptoit plus que sept mille. Les Cantons les plus avantageusement situés le long des côtes de la mer, contiennent à peuprès neuf cents & soixante personnes sur des terreins de 20 de de 30 lieues en quarré. Cranz Granlandischen Historie, Tome I, pag. 17, imprind en 1765 à Barby. Ce calcul est conforme à celui des Mémoires MSS, qu'on nous a fournis.

ne compte-t-on enlandoises à la

dans les huttes monde, que de ités, sont de nos s aux Ours. On ite à peu près au nombrement fait

e venin, les Tun-& la contagion

artares Mongols, rial, aucune épigâts comparables plantée autour du que les remèdes, s aient pu adourésisté au temps oculation légère; nements des Méles. Soit que l'ina façon des Chi-

ulation de tout le 64, on n'en comp-

plus avantageufe-

contiennent à peu

des terreins de 20

landischen Historie,

Ce calcul est con-

nous a fournis.

nois, (*) foit en soulevant ou en piquant l'épiderme à la mode des Circassiens, il est avéré que la petite vérole recommence de nouveau, si le premier levein injecté a manqué de puissance pour entrainer une éruption complette. & pour tirer de leur inertie les moindres atomes de ce poison héréditaire. Ne seroit-on pas parvenu plutôt à perfectionner cette opération utile, si l'on avoit mieux étudié les nuances des climats? N'auroit-on pas trouvé qu'il faut des impressions plus violentes, plus profondes pour inoculer en Allemagne. que pour inoculer en Colchide ou au Bengale?

Je me souviens même d'avoir lu un Mémoire. où l'Auteur prétend que la façon la moins dangereuse de communiquer la petite vérole, dans les Pays du Nord, est de faire prendre aux enfants, à l'intérieur. du pus variolique.

Les préservatifs employés par les Arabes, quand ce fléan devient contagieux, mériteroient aussi la dernière attention : on ignore presqu'entlérement leur procédé; on s'est contenté de soupconner qu'ils se servent d'acides végétaux, mais il est constant qu'ils possèdent d'autres spécifiques, dont on pourroit tirer en Europe

le plus grand parti-

^(*) Les Chinois inoculent les enfants, en leur mettant dans le nez de petites fiches de coton imbibées de pus vafiolique. On a essayé cette methode en Angleterre, & on a été contraint d'abord de l'abandonner; elle occasionnois des symptomes affreux, des transports au cerveau & des vertiges. Il faut donc que le venin de la petite verole soit plus violent à Londres qu'à Pekin, ou qu'on ait mai copié le procede des Chinois, ou que le tempérament ce cos deux Peuples demande des traitements différents.

RECHERCHES PHILOSOPH.

Les voyageurs sont mention de plusieurs autres maladies cruelles qui affligeoient le Nord de l'Amérique, telles que le Scorbut, le Cataire & la Pleurésie. Quant au mal de Siam, dont la cause réside dans le climat de l'Amérique méridionale, il ne s'est jamais étendu vers les régions boréales, & n'a fait qu'une seule irruption en Europe, où l'on parvint à l'éteindre, comme on éteint un inscendie.

Il faut remarquer, en passant, que rien n'est moins sondé que l'opinion de ceux que soutient pent que les Sauvages du Nouveau Monde n'avoient presqu'aucune connoissance de leurs Planties indigènes : il y a assez de faits incontestables qui prouvent le contraire, & j'ose dire qu'ils avoient fait plus de progrès dans la Botanique usuelle, que dans soutes les autres Sciences ensemble; au moins ne le cédoient-ils pas aux premiers Hotetentots du Cap de Bonne-Espérance, qui excelloient dans la connoissance des simples, l'unique étude du Sauvage.

Le danger de s'empoisonner & la nécessité de guérir ses blessures, le forcent, malgré lui, à essayer les herbes qui naissent autour de sa cabane; sans quoi il seroit au-dessous des animaux qui, en fréquentant quelque temps un même pâturage, parviennent à distinguer les plantes nuisibles d'avec les alimentaires.

Ayant posé que le défaut de chaleur, & l'humidité surabondante & visqueuse sont les principaux caractères de la constitution des l'auples Américains. e plusieurs aut le Nord de le Catarre & dont la cause e méridionale, régions boréan en Europe; en éteint un in-

que rien n'est c qui fontienn Monde n'ade leurs Planincontestables e qu'ils avoient mique usuelle, ensemble; au premiers Hotqui excelloient ique étude du

la nécessité de lui, à essayen ane; sans quoi , en fréquene, parviennent c les alimen-

les principaux es Américains.

il s'ensuit naturellement qu'ils devoient ne point avoir de barbe, mais d'immenses chevelures : en effet on n'a pas trouvé d'homme au Nouveau Monde, dont les cheveux ne fussent longs, lisses, & très-épais, comme ceux des femmes : on n'y a pas vu de peuplade, & peut-être point un seul individu à cheveux bouclés, crépus ou lanugineux, ce qui indique que les hommes, même sous l'Equateur, avoient un tempérament aussi humide que l'air, & la terre où ils végétoient. lis ne grisonnoient presque jamais, & ne perdoient leurs cheveux en aucun age; parce que les fucs capillaires étoient sans cesse rafratchis en eux par les fluides abondamment répandus dans les cellules de la peau, & dans tout le corps en général; & c'est apparemment là la cause pourquoi ils ont toujours mieux rélisté dans les mines, & ont été moins affectés des vapeurs mercurielles que les Européans & les Nègres. qui y deviennent d'abord étiques; & quoiqu'on leur fournisse le Coca & l'Herbe Paraguaise, ils y meurent bientôt : les naturels, au contraire, y vivent pendant quelque temps, pourvu qu'on ne leur impose qu'une très-petite tache, & qu'on les relaie avec exactitude.

Les femmes Américaines, au moment de la découverte de leur Patrie, manquoient, comme les hommes, de poil sur les parties naturelles & tout le reste du corps. Améric Vespuce dit que les premières d'entr'elles, qu'il vit entiérement nues dans les Provinces méridionales, n'avoient aucun air d'indécence, à cause de leur grand embonpoint, qui faisoir en elles les sonctions de ce tablier que la

54 RECHERCHES PHILOSOPH.

nature a donné, à ce qu'on dit, aux Hottentotes. (*)

Les Sauvagesses du Nord étoient aussi fort corpulentes, grosses, pesantes, & d'une taille mal prise, caractère commun à tout le sexe des Indes occidentales, où l'on n'a pas retrouvé le sang de Circasse & de Mingrelie.

Comme les Américaines accouchoient sans secours, avec une facilité & une prestesse qui surprit étrangement les Européans, il s'ensuit qu'outre l'expansion du conduit vaginal, tous les muscles de la matrice étoient en elles peu susceptibles d'irritation, à cause des sluides qui les relachoient.

Il semble que la dégénération, dans toutes les espèces animales, commence par les femelles: celles-ci principalement, infectées du mal vénérien, & atteintes de plusieurs autres défauts essentiels, avoient infiniment plus de lait que n'en ont les femmes dans le reste de l'univers; & comme elles procréoient peu, leurs ensants étoient allaités jusqu'à l'âge de dix ans, dans les Contrées du Sud, & jusqu'à sept ordinairement dans les Provinces septentrionales. (**) Plusieurs Relations disent qu'on y a trouvé des garcons de douze ans, à qui la mere donnoit le sein; & ce qui est plus frap-

^(*) If y a fans doute de l'hyperbole dans les descriptions que quelques Auteurs sont de ce prétendu tablier : on en parlera plus au long dans le second volume de cet Ouvrage, à l'Article de la Circon isson & de l'Insibulation.

^(**) Chez la plupart des sau vages Chasseurs & Pécheurs, les semmes doivent allaiter leurs infants plus long-temps que par-tout ailleurs: c'est une incommodité de plus, qui résulte le leur saçon d'exister. Les meres ne sauroient y preparer

PH.

aux Hotten-

ussi fort corle mal prise,
es occidentaCircasse & de

lient fans fefe qui furprit qu'outre l'excles de la mad'irritation, à

toutes les efelles: celles-ci ien, & atteinavoient infinies dans le reste ent peu, leurs x ans, dans les nairement dans eurs Relations douze ans, à est plus srappant encore, on y a vu des femmes presque sexagénaires servir de nourrices aux enfants de leurs ensants. Les voyageurs du siècle passé, en faisant l'énumération des maladies auxquelles les naturels de la nouvelle France étoient sujets alors, rapportent que les semmes sauvages y étoient fort souvent incommodées d'une si grande réplétion de lait, qu'elles se voyoient contraintes, lorsqu'il ne leur naissoit pas d'ensants, ou que les maladies les emportoient, de se faire tetter par de petits chiens dressés à cet usage.

Cette surabondance de la liqueur laiteuse, engendrée par l'humidité de leur tempérament, dérangeoit vraisemblablement en elles le flux sexuel, qui étoit rare, & non périodique dans plusieurs individus. Quelques Naturalistes, sur le témoignage desquels il paroît qu'on peut se reposer, assurent que dans plusieurs cantons, les Américaines n'éprouvoient aucun écoulement en aucun temps. Autre phénomène aussi étonnant que le lait des mâles, & qui tend encore à nous convaincre que l'Espèce humaine, dégénérée aux Indes occidentales, péchoit par un vice manifeste dans le sang: & ce vice est presque sans exemple; car quoiqu'on ait rapporté la même chose des Samosedes, on sait aujourd'hui, à n'en pas douter, par les derniers

ans les descripndu tablier : on volume de cet l'Infibulation.

urs & Pacheurs, long-temps quo lus, qui refulte ent y preparer

aucune nourriture capable de remplacer le lait: n'ayant ni pain, ni pâte, ni farine, il ne refte de reffource que danc le fein maternel. Car la chair boucannée, le poisson séché, les poudres nutritives, les végétaux cruds ou rôtis ne sauroient sustenter des ensants de trois ou quatre ans, que ces aliments compactes & groffiers tueroient: aussi se révoltentis, quand on leur en présente, & leur estomac les rebute comme par instinct.

avis que les Physiciens d'Archangel nous ont communiqués, que les femmes Samosedes sont soumises à la loi générale, ainsi que les Lapponnes, entre lesquelles on en a trouvé, à la vérité, quelques-unes dont l'émanation étoit irrégulière, & quelquesois totament interdite: mais alors le marasme, & les eaux intercutanées les attaquent, & le Professeur Linneus a seconnu, par ses recherches en Lapponie, que les semmes en qui le siux cessoit, avoient une espèce d'hydropisse dans les pieds, (*) ce qui n'est point surprenant.

L'évacuation périodique du fexe n'est pas fort copieuse dans les Pays ou excessivement froids, ou excessivement chauds: cependant chez les Peuples qui habitent le climat le plus tempéré de l'Amérique, les Médecins employés dans les Colonies, ont calculé que la dose de l'émanation des semmes Indigènes, lorsqu'elle est la plus abondante, n'équivaut point au tiers de l'émanation des Européanes, (**)

Quoique ni la suppression abiolue des règles, ni leur retard passager n'empêchent point l'ouvrage ca la génération, on peut néanmoins compter ce dérangement entre les causes physiques qui rendoient les Indiennes si peu sécondes. Si l'on y ajoute l'assoibliffement des mâles, & l'affection vénérienne, on concevra pourquoi l'Amérique étoit le Pays le moins peuplé du globe. L'animosité des peuplades acharnées à leur

^(*) Voyez la PLORA LAPPONICA de Mr. Linneus.

^(**) On avoit déja fait cette observation du temps de

el nous ont comfedes font foumiLapponnes, entre
té, quelques-unes
t quelquefois totane, & les eaux infesseur Linneus a
onie, que les femune espèce d'hyni n'est point sur-

e n'est pas fort cont froids, ou exz les Peuples qui e l'Amérique, les s, ont calculé que s Indigènes, lorsvaut point au tiers

lue des règles, ni oint l'ouvrage d' ompter ce déranqui rendoient les ajoute l'affoiblifienne, on concele moins peuplé acharnées à leur

de Mr. Linneus. ation du temps de es. destruction mutuelle, leurs mes imbues de venin, la stérilité de la terre, la multitude de serpents & d'animaux armés d'une salive empoisonnée, ensin la nature même de la vie sauvage y conspiroit contre la propagation, & cela n'a pas besoin d'être expliqué, car si l'on excepte le seul exemple des Nègres, qui multiplient beaucoup dans l'état agreste, il n'y a pas de Peuple sauvage qui soit nombreux ou qui puisse le devenir.

On a supputé que dans la Virginie, lors de l'artivée des premiers Anglais, il n'existoit que cinq cents personnes sur un terrein de soixante lieues eu quarré; tandis qu'une lieue quarrée peut, au calcul de Mr. Vauban, nourrir commodément huit cents hommes. Le Chiriguai, dont l'étendue est de cent lieues gauloifes, sur cinquante de large, ne contenoit tout au plus que vingt mille Sauvages. Dans la Guiane, qui peut être une fois plus grande que la France, on n'a compté, au moment de la découverte, que vingt-cinq mille ames. En remontant vers le Norda on a parcouru des Landes & des Forêts de trois cents lieues en tout sens, sans rencontrer une famille, une cabane, sans voir un animal à face humaine. La population des Péruviens & des Mexicains a été villolement exagérée par les Ecrivains Espagnols, accoutumés à peindre tous les objets avec des proportions outrées. Trois ans après la conquête du Mexique, on fut contraint de faire venir des Isles Lucaies, & enfuite des Côtes de l'Afrique, des hommes pour peuplet le Mexique: si cette Monarchie avoit contenu trente millions d'habitants en 1518, pourquoi étoit-elle déserte

en 1521? Ne seroit-il pas aldurde de supposer que Fernand Cortez, accompagné seulement de quatre cents assassins, eût en un laps de trois ans, égorgé & désait un Peuple de trente millions? Quand même il auroit en l'envie d'extirper, dans cette malheureuse Contrée, l'Espèce entière, le temps n'auroit point sussi pour verser tant de sang, pour immoler tant de victimes, pour commettre tant de forsaits.

l'ai toujours été surpris que Dapper, qui avoit étudié avec quelque attention les Relations de l'Amérique connues de son temps, se soit persuadé que la population y surpassoit celle de l'Europe & égaloit celle de l'Asie. Erreur si palpable, que ce seroit trop faire que de la réfuter. Quand on supposeroit encore, pour un instant, que toute l'Amérique contenoit, au moment de sa découverte, dix millions d'hommes de plus qu'on n'en compte actuellement en Europe, il n'en feroit pas moins vrai qu'eu égard à l'étendue de la surface habitable, le nouveau Continent n'étoit qu'une solitude prodigieuse, dont la race humaine n'occupoit qu'un point : il est également vrai que les hommes y étoient lâches ou impuissants en amour. les femelles par conséquent infécondes, & qu'il v naissoit, sans comparaison, plus de filles que de garcons.

Riccioli, cet impertinent calculateur, qui du fond de son cabinet répandoit par-tout des nuées, des déluges d'hommes, n'en plaçoit pas moins de trois cents millions en Amérique, sans respecter l'ombre même de la vraisemblance. Les Arithméticiens politiques qui ont suivi Riccioli, lui ont rabattu sur son calcul

ement de quatre cents ns, égorgé & défait uand même il auroit salheureuse Contrée, oit point suffi pour er tant de victimes,

Dapper, qui avoit Relations de l'Améfoit persuadé que la l'Europe & égaloit , que ce seroit trop on supposeroit en-Amérique contenoit, millions d'hommes ement en Europe, il égard à l'étendue de Continent n'étoit nt la race humaine alement vrai que les uissants en amour, ondes, & qu'il y de filles que de

llateur, qui du fond des nuées, des dénoins de trois cents fter l'ombre même éticiens politiques pattu fur fon calcul

deux cents millions d'ames aux Indes occidentales, & ce n'étoit pas encore assez. Un Savant d'Allemagne, nommé Susmilch, & qui s'est fignale par son opiniatreté à faire, pendant quarante ans, des recherches sur le nombre d'hommes répandus sur la totalité du globe, assure qu'il ne croit pas que l'Amérique en renferme cent millions du Sud au Nord, & y comprises les Isles de sa dépendance : cependant dans sa Table. il en met cinquante millions de plus qu'il n'y en fupposoit réellement. (*) Sans examiner ce qu'il y a d'irrégulier ou d'arbitraire dans ce procédé, il suffit de dire que, si cet Ecrivain eut puisé dans des sources moins impures que les Lettres Edifiantes, qui sont les seuls mémoires sur lesquels il se sonde, il n'eût accordé, tout au plus, à l'Amérique en général, que 30 ou 40 millions d'Indigenes, c'est-à-dire, de véri-

^(*) Selon la Table des vivants de Susmilch, l'Europe contient 130 millions d'hommes : ce dénombrement paroft être fait avec la dernière ponctualité, & il est peut-être impossible d'approcher davantage de la vérité. Selon cette même Table, l'Asie en contient 650 millions; ce qui est bien moins un calcul qu'une estime; elle donne à l'Afrique 150 millions, & cette supputation est, à coup sûr, fautive, puisque l'on ne connoît que les Côtes de cette vaste portion de l'ancien Continent; & la population de ces Côtes est très-considérable, à en juger seulement par la Traite des Nègres. Le même Auteur met, comme nous avons dit, 150 millions d'hommes en Amérique, & en cela il y a de l'exagération, puisqu'il s'ensuivroit qu'il y auroit à peu près treize à quatorze personnes sur un mille Anglais en quarré, ce qui n'est pas, au rapport de toutes les Relations les plus exactes. Au reste il est étonnant que l'Asse contienne elle seule plus d'habitants que le reste de l'univers connu; quoiqu'elle n'ait, felon Tempelman, que 10257487 milles Anglais quarres, Ce doit être le vrai climat de l'homme,

60 RECHERCHES PHILOSOPH.

tables Américains, qui ne font ni métifs, ni issus de métifs: car il n'est pas ici question de ce ramas d'aventuriers à qui il a été expédient d'aller vivre & mourir dans un autre Hémisphère, pour débarrasser le nôtre.

C'étoit une loi chez tous les Peuples sauvages du Nouveau Monde, de ne pas approcher les femmes affectées de leur indisposition naturelle, soit que le contact du flux y fût dangereux, soit que l'instinct seul y eût enseigné cette retenue. Dans la Guiane, les Caciques & les Roitelets connoissoient entre les autres affaires sérieuses de leur administration, du temps où chaque fille de leur district avoit commencé à sentir la crise de son sexe pour la première sois : on pratiquoit, à cette occasion, plusieurs cérémonies qui annonçoient l'importance de cette époque, & on finiffoit par exposer la patiente à la morsure des fourmis, qui en lui piquant tout le corps, lui tenoient lieu d'une ablution légale; car que peut-on soupconner de moins absurde touchant les motifs d'une coutume si insensée. en apparence?

Il est avéré que tous les Indiens étoient Polygames, si l'on en excepte quelques Hordes particulières qui ne tirent pas à conséquence pour la totalité. On pourroit croire que cette Polygamie dépose contre ce que nous avons dit de la tiédeur de leur tempérament; mais c'en est, au contraire, une preuve de plus : des qu'une semme avoit eu un ensant, ils en étoient dégoûtés, & ne communiquoient plus avec elle de deux à trois aus : dans cet intervalle ils cherchoient une autre éponse. métifs, ni issus n de ce ramas ent d'aller vivre pour débarrasser

ples sauvages du her les semmes le, soit que le oit que l'instinct ans la Guiane, ient entre les auation, du temps it commencé à emière fois : on cérémonies qui que, & on finisque, de sourmis, noient lieu d'une onner de moins tume si insensée.

étoient Polygades particulières la totalité. On épose contre ce r tempérament; e de plus : dès en étoient dérec elle de deux soient une autre Les Iroquoises craignoient tellement l'enfantement, qu'il leur arrivoit souvent de se raire avorter, soit par la pression, soit par la mastication d'une certaine herbe qui nous est inconnue : quand la grossesse se manisessoit, le mari les rebutoit. Ces pratiques ne tenoient point tant à la constitution de la vie sauvage, qu'à la nature altérée de ces infortunés individus.

Les Méridionaux ne paroissoient guères plus ardents, & quoique ce soit le génie des Sauvages en général de maltraiter les femmes, ceux-ci avoient rendu leur condition & leur existence insupportables; ils s'arrogeoient sur elles droit de vie & de mort. & les excluoient de la famille selon leur caprice : tout commerce cessoit avec elles pendant les premières années qu'elles allaitoient leurs enfants : chez eux le fexe étoit esclave; non soumis à la clôture, on le soumettoit aux plus durs travaux. Enfin on l'outrageoit trop pour l'estimer. Les Voyageurs les plus éclairés s'accordent unanimement sur cet article; car ce que les fésuites, jamais véridiques, ont raconté de la façon dont les jeunes Américains faifoient l'amour aux filles qu'ils vouloient épouser, est non-seulement exagéré, mais inventé à plaisir, pour jetter tant soit peu d'intérêt dans l'Histoire du Baptême des Indiens, & pour embellir les Annales de l'Eglise Iroquosse & Huronne, comme parle le P. Charlevoix.

Dans les Pays les plus chauds, comme le Bresil, les jeunes gens ne se passionnoient guères & épousoient souvent des silles avec qui ils n'avoient eu au-

cune liaison, & les congédioient avec la même légéreté, ou la même indifférence. (*)

Améric Vespuce rapporte que dans plusieurs endroits, où toute une Peuplade logeoit dans une vaste cabane, les vieillards ne finissoient point d'y prêcher du matin au soir, qu'il falloit être plus courageux à la guerre, & plus aimer les semmes qu'on ne les aimoit; ces vieillards s'étoient donc apperçu, par leur propre expérience, que le désaut de tendresse pour le sex étoit un vice national, d'où résultoient les plus grands désordres qui puissent exister dans une société, & même dans une société de barbares; mais ces sermons ne pouvoient y dompter le tempérament, non plus que la où l'on prêche le contraire.

Les naturels de la nouvelle France, dit la Hontan, aiment avec tant de langueur, & si paisiblement, que leur amour porte à peine le caractère de la bienveillance : ils n'éprouvent que rarement les transports qui accompagnent cette passion dans le cœur de tous les êtres animés : ils craignent toujours, disent-ils, de s'énerver; & cette appréhension les retient dans les bornes d'une modération presqu'incroyable pour ceux qui n'en ont pas été témoins.

Je veux bien avouer que la dureté de la vie agreste peut rendre aux hommes, comme aux animaux,

^(*) La plupart des Américains n'observoient dans leurs mariages aucun degré de parenté: les Carabes époufoient quelquesois leurs filles, & l'Inca du Pérou devoit,
seton une loi fondamentale de l'Empire, épouser sa sœur,
à à son désaut, sa plus proche parente. En un mot, les véritables Sauvages des Indes occidentales, n'avoient pas la moindre idée de ce que nous nommons l'incejts.

vec la même lé-

dans plusieurs enpoint d'y prêcher us courageux à la con ne les aimoits par leur propre esse pour le sexe ent les plus grands e société, & mêis ces sermons ne con plus que la

ence, dit la Hon-& si paisiblement, ractère de la bienment les transports s le cœur de tous urs, disent-ils, de s retient dans les oyable pour ceux

dureté de la vie me aux animaux, les moments de l'amour périodiques, & les fixer à de certaines saisons: aussi entre tous les vrais Sauvages du Nouveau Monde, les semmes enceintes recherchoient aussi peu les mâles que les mâles les y recherchoient; d'où l'on pourroit inférer que cette inclination caractérise l'homme naturel, qui n'est corrompu ni par les maux, ni par les biens de la Société: mais en Amérique, les Peuples, civilisés éux-mêmes, ne connoissoient jamais de semmes dont ils soupçonnoient la grossesse, & c'est là vraisemblablement une des raisons pourquoi il y naissoit si peu d'ensants tortus & contresaits, dont la multiplication tient, plus qu'on ne le pense, à une incontinence brutale.

Très éloigné d'attribuer le retenue des Américains à des motifs de vertu ou de religion, je n'y entrevois d'autre cause que leur alienation pour le sexe. Cette répugnance avoit, d'un autre côté, produit d'autres abus.

La Pédérassie étoit fort en vogue dans les Isles, dans le Mexique, dans le Pérou, & dans tout le nouveau Continent, & cela avant l'arrivée des Nègres, qu'on à faussement accusés d'avoir transporté cette corruption d'un monde à l'autre.

Le défaut des femmes Américaines avoit peutêtre fait naître ce goût pour la non-conformité, dans des hommes indifférents, qu'une jouissance aisée ne tentoit point. Cela est d'autant plus croyable, que dans plusieurs endroits ces femmes tachoient de remédier au défaut physique de leur organisme, en faisant ensier singuliérement le membre génital des hommes : elles y appliquoient, entr'autres drogues, des insectes vénimeux & caustiques, qui étant irrités jusqu'à la su-

n'obfervoient dans les Caraïbes époudu Pérou devoir, époufer sa sœur, e. En un mot, leses, n'avoient pas la l'inceste.

64 RECHERCHES PHILOSOPH.

reur, occasionnoient, par leur piquure, une extumescence considérable & presque monstrueuse; ainsi que l'a observé Améric Vespuce, témoin oculaire, & Auteur exact, dont nous nous faisons une loi de citer les propres termes à la Note. (*)

Quelqu'étrange que foit cet usage, il ne faut y chercher qu'un remède extrême contre le vice de la constitution. L'ardeur d'un sexe, & la tiédeur de l'autre étoient comme en contradiction : il failoit par industrie rappeller au chemin de la nature ceux qui s'en écartoient; car qu'un sexe ait été complice de la dépravation de l'autre, comme Oviédo l'a prétendu, cela n'est ni vrai, ni vraisemblable, & le sait rapporté par Vespuce prouve le contraire.

Lister, qui a écrit un Traité assez estimé sur le mal vénérien, assure qu'il devoit principalement son origine aux suites de la morsure de quelque serpent vénimeux de l'Amérique: & pour développer davantage ses idées à ce sujet, il ajoute que le gonssement

dir

^(*) Mulieres corum faciunt intumescere maritorum inguine in tantam crassitudinem, ut desornia videantur & surpia : & boc quodam earum artistico & mordicatione quorumdam as imaliam venenosorum; & bujus rei tauss, multi eorum amittunt inguina, qua ilis ob desetum cura, sacescunt, & multi eorum restant eunuchi. Relation d'Albéric Vispuce, imprinsée en caractères gothiques à Strasbourg en 1505, chez Mathieu Hupfuss.

Dans la collection de Ramusso, ouvrage compilé sans coût & sans exactitude, on trouve une autre relation de Vespuce, où il est dit que les semmes Américaines saisoient ensier le membre viril, en donnant aux hommes un brouvage exprimé d'une certaine herbe succulente; mais celus qui a traduit l'original de Vespuce en Italien, l'an 1550, à mal compris le texte de l'Auteur, & l'a par conséquent saissité dans sa traduction, autant qu'il pouvoit l'être.

re, une extumeftrueuse; ainsi que oculaire, & Auune loi de citer

age, il ne faut y ntre le vice de la la tiédeur de l'au: il falloit par innature ceux qui té complice de la édo l'a prétendu, & le fait rapporté

ffez estimé sur le rincipalement son e quelque serpent développer davanque le gonslement

re maritorum inguina ntur & turpia : & quorumdam a imai corum amittunt in-

imprinde en carac-Mathieu Hupfuff. vrage compilé fans autre relation de néricaines faifolent hommes un brouilente; mais celuj lien, l'an 1550, a

ar conféquent fal-

oit l'etre.

du membre viril, est le premier symptome qui suit toutes ces espèces de biessures empoisonnées, même dans les Pays chauds de l'Europe: le malade est d'abord surpris, dit-il, d'un priapisme violent, & il ne respire que le cost. (*)

Si la pratique des Américains, telle que nous venons de la décrire, ne confirme abfolument point l'opinion de ce Phylicien Anglais, fur la naissance du virus vérolique, au moins voit-on qu'il est possible de procurer, par la piquure de certains insectes vénimeux, une passion ardente, & une espèce de manie amoureuse; aussi le plus vaillant des Aphrodisiaques connus, est une dose de Cantharides prise à l'intérieur avec la racine du Leontopodion.

Comme l'extumescence artificielle de l'organe viril entrasnoit quelquesois des matheurs, & les derniers malheurs qui puissent arriver à un homme, surtout quand on négligeoit d'appliquer sur la blessure des remèdes calmants, les Sauvages des Provinces où crost la Résine élastique, avoient eu, par l'instigation de leurs semmes, recours à un stratagème moins

Tome I.

^(*) Il est bien certain que les hommes qui ont été piqués àn scorpion en Italie ou en Espagne, éprouvent une violente tension dans le ners érecteur, & un fort accès de fatyriass: il est certain encore que le coît les soulage beaucoup: cela n'étoit pas même inconnu aux anciens, puisque pline assure qu'une semme qui auroit à faire avec un tel homme en seroit incommodée, parce que le venin passeroit avec la ilqueur spermarique. Cela n'empêche cependant point que le système de Lister sur l'origine du mat d'Amérique ne soit saux, puisque la chair du bézard Iguan n'a jamais eu, comme il le supposoit, la qual. de donner cette maladie à ceux qui en sont atteints.

66 RECHERCHES PHILOSOPH.

périlleux, & également singulier pour augmenter les sensations & les extases de la jouissance : ils se mettoient au bout de la verge, des anneaux pêtris & formés de cette résine, dont la substance molle & flexible a dans elle-même une forte élassicité. (*)

Tels étoient les moyens, dont ces hommes dégénérés étayoient leur impuissance : tel étoit l'état des choses en Amérique, lorsque pour comble d'infortune, les Espagnols y débarquèrent : ils se servirent avidement du désordre des Indiens, comme d'un prétexte légitime pour les anéantir. D'abord on voit arriver le brigand Nunnez avec une meute de trente Dogues dans la cabane du Cacique de Quarequa, à qui il prouva qu'il étoit Sodomite, & le sit à l'instant dévorer par ses chiens, avec cinquante personnes de sa famille ou de sa suite : quand la rage des chiens sut ou fatiguée, ou assouvie, on sit passer au sil de l'épée plus de six cents sujets de ce Cacique, & toujours sous le même prétexte de Sodomie.

Cette barbarie inouie fit donner att déprédateur Vasco Nunnez, le surnom d'Hercule, par le dernier V

In

te

Vi de

& de

de

la

^(*) La Resme élastique, nommée dans la Langue du Pays, Caouschouc & Hevé, découle par incision d'un arbre qui croît dans la Province de Quito, dans celle des Emeraudes, le long du fleuve des Amazones & à Cayenne, où on l'a découvert depuis peu. Quand elle est séchée, elle ressemble à du cuir; dès qu'on la mouille, elle devient, sans se délayer, sexible, extensible, & par conséquent élastique. Outre ces propriétés, elle a celle de ne point se dissoudre dans l'esprit de vin, qui est le dissolvant commun des autres matières résineuses. Les anneaux qu'on en a imaginés, ont paru depuis plus de 20 ans en Europe, sous le nom de Bagues de la Chine, quoiqu'elles viennent originairement de l'Amérique : celles qui ne sont par faites de Caeutcheas, ne sont pas véritables.

or augmenter les : ils se mettoient tris & formés de & flexible a dans

ces hommes détel étoit l'état des
mble d'infortune,
e fervirent avideme d'un prétexte
on voit arriver le
te trente Dogues
sarequa, à qui il
à l'inftant dévorer
nnes de sa famille
chiens sut ou fatifil de l'épée plus
& toujours sous le

et ati déprédateur ele, par le dernier

dans la Langue du cifion d'un arbre qui elle des Emeraudes, enne, où on l'a déée, elle reffemble à nt, fans se délayer, elastique. Outre ces foudre dans l'esprit sautres matières réés, ont paru depuis Bagues de la Chine, l'Amérique: celles sont pas véritables.

abus qu'on puisse faire des termes : on fit beaucoup d'autres exécutions semblables à celle-ci, dans différents endroits des Indes.

Quelques Auteurs, vendus à la Cour de Madrid, ont ofé écrire que les vieillards de l'Amérique avoient prédit qu'il arriveroit bientôt chez eux une Nation étrangère, pire que les Cannibales, qui puniroit, par ordre de Dieu, les Américains jusques dans la centième génération, à cause de leur penchant contre nature; mais qui ne voit que c'est là un mensonge imbécille, imaginé avec hardiesse, pour pallier la plus grande injustice qui se sit jamais sur la surface de ce globe? je veux dire la conquête du Nouveau Monde par les Espagnols, qui y égorgèrent tout ce qui pouvoit l'être.

Aust immane nefas, ausoque potiti.

Les Castillans n'étoient certainement point exempts eux-mêmes de la foiblesse qu'ils ont tant reprochée aux Indiens, donc les Castillans n'étoient les juges compétents, en aucun sens, en aucun droit. Il auroit mieux valu persister dans l'opinion que les Américains étoient des Singes, que de les reconnoître pour des Hommes, & de s'arroger le droit assireux de les assassiner au nom de Dieu.

C'est sans doute pour adoucir les remords des destructeurs du Pérou, que Garcilasso a soutenu que la Sodomie y étoit punie de mort avant leur arrivée.

" Les Généraux, dit-il, rendirent compte au Roi
" Capac-Yupanqui de tout ce qui s'étoit passé, & de se tout ce qu'ils avoient remarqué des usages & de la " religion de ces sudiens » ils lui mandèrent qu'ils

" avoiet. trouvé quelques-uns de ces Peuples fort adonnés à la Sodomie, qu'ils n'avoient point d'au-, tres Dieux que les Poissons qu'ils prenoient, & du reste qu'il ne restoit plus de terre à conquérir de ce , côté-là. L'Inca très-content de ce qu'on n'avoit point versé de sang, sit dire à ses Généraux de reve-, nir à Cusco, d'abord qu'ils auroient pourvu aux , gouvernements de ces Peuples, & il leur recommanda, sur toute chose, de faire une exacte recherche , des Sodomites, & de les condamner au feu fur les , indices les plus légers, & il ordonna qu'on les exé-, cutat publiquement, que l'on démolit leurs maisons, & qu'on renversat leurs terres; afin qu'il ne demeu-, rât aucun souvenir d'un pareil vice. Il fit même une , loi où il vouloit que dans la suite on brûlât une Ville , dont un seul habitant seroit convaincu de ce crime. Les ordres du Roi furent exécutés au grand étonnement des habitants de ces vallées; car les Incas ont toujours eu ce crime en horreur. Si dans une que-, relle particulière, un Bourgeois de Cusco en appela, loit un autre Sodomite, on le regardoit comme un infame pour avoir prononcé ce mot. (*)

Ce récit du fabuleux Garcillasso ne prouve rien, sinon qu'en effet plusieurs Nations de l'Amérique étoient livrées à cette débauche qui choque l'ordre de la nature, & pervertit l'instinct animal; car tout ce qu'il ajoute des châtiments qu'on réservoit aux coupables, est sans doute une siction très-grossière. Il n'y avoit dans le Pérou qu'une seule ville; comment

^(*) Hist. des Incas, some premier, pag. 98. Traduction d'un Anonyme. Paris 1744.

e ces Peuples for avoient point d'auls psenoient, & du e à conquérir de ce e ce qu'on n'avoit s Généraux de revearoient pourvu aux & il leur recommanne exacte recherche mner au feu fur les onna qu'on les exémolft leurs maisons, nfin qu'il ne demeuice. Il fit même une e on brûlât une Ville vaincu de ce crime. és au grand étonnees; car les Incas ont r. Si dans une quede Cusco en appelregardoit comme un

mot. (*)

flo ne prouve rien,
ons de l'Amérique
qui choque l'ordre
animal; car tout ce
réfervoit aux couon très-groffière. Il
ule ville; comment

, pag. 98. Traduction

y auroit-on donc démoli des Villes entières, pour la faute d'un seul Citoyen? C'est d'après les Loix Romaines, que Garcilasso a imaginé le supplice du seu dont il parle tant, a qui étoit ignoré parmi les Péruviens. Si dans l'Empire des Incas, on avoit brûlé des hommes sur les plus légers indices, cet Empire n'auroit pas substité dix ans. Plusieurs années après le règne de l'Incas Capac-Yupanqui, on voit encore un Souverain de ce Pays renouveller les anciennes Loix contre la Sodomie: elles n'avoient donc pu, maigré leur sévérité, arrêter le torrent du désordre.

Quoi qu'il en soit, toutes les Relations conviennent que les Indiennes furent extraordinairement charmées de l'arrivée des Européans, que leur lubricité faisoit ressembler à des satyres en comparaison des naturels. Si la multiplicité des faits ne prouvoit cette espèce de paradoxe, on ne croiroit pas qu'elles auroient pu se livrer, de bon cœur, aux barbares compagnons des Pizarres & des Cortez, qui ne marchoient que sur des cadavres, qui s'étoient fait des cœurs de Tigres, & dont les mains avares dégouttoient de sang. Malgré tant de motifs pour hair ces hommes féroces; les trois cents époules de l'Irces Atabaliba, qui furent prises avec lui, se prosituerent au vainqueur sur le champ de bataille de Caxamalca; & le lendemain plus de cinq mille femmes (*) Américaines vinrent se rendre volontairement au camp des Espagnols, lorsque les malheureux restes de leur nation vaincue,

^(*) Zarate, Histoire de la conquire du Pérou, Livre second, Cb. VI. pag. 98, Voyez au Levinus Apollenius Descp. Regni Peruvani.

70 RECHERCHES PHILOSOPH.

suyoient à plus de quarante lieues dans des sorets & des solitudes.

Vespuce rapporte qu'il a été témoin du peu de répugnance qu'avoient les l'udiennes à se livrer aux Européans: (*) aussi est-il certain que les Espagnols trouvèrent en elles, un zèle & un attachement auquel ils n'auroient pas dû s'attendre : elles servirent d'interprêtes & de guides dans toutes les expéditions qu'on entreprenoît contre leur patrie, & rendirent de grands services à tous les Conquémnts qui les premiers pénétrèrent dans les Isles & la terre ferme. Ce sut une Indienne qui procura des vivres à l'équipage de Christophe Colomb, lorsqu'il débarqua pour la première fois aux Antilles. Une fille de l'Isle de Hayti, devenue amoureuse de l'Espagnol Dias, indiqua le terrein & favorisa l'établissement de la ville de St. Domingue, que Barthélemi Colomb n'auroit jamais pu entreprendre sans elle, La fameuse Marina, qui sut la maitresse & l'interprête de Fernand Cortez, étoit Américaine : on peut la regarder comme le véritable instrument de la conquête du Mexique. En étudiant toutes les causes qui amenèrent successivement la fervitude du Nouveau Monde, on y voit toujours des femmes, plus portées pour les intérêts des Européans qu'ils ne l'étoient eux-mêmes : elles fauvèrent Vasco Nunnez & toute son armée, au Darien, d'une conspi-

^(*) Quando se Europæis jungere poterant nimid libidine pulsæ, omnem pudicitiam contaminabant. Relation de Vespuce. Quand elles pouvoient se joindre aux Européans, tous les sentiments de pudeur cessoient dans leur ame; & agitées par une passion aveugle, elles s'abandonnoient sans retenue & sans bornes.

moin du peu de à se livrer aux ue les Espagnols achement auquel servirent d'interxpéditions qu'on ndirent de grands les premiers pérme. Ce su une uipage de Christour la première e Hayti, devenue

ua le terrein &
St. Domingue,
iis pu entreprenqui fut la malez, étoit Amérivéritable instruEn étudiant touvement la fervioujours des femdes Européans
fauvèrent Vasco

ant nimid libidine elation de Vespuce. opéans, tous les ame; & agitées ient sans retenue

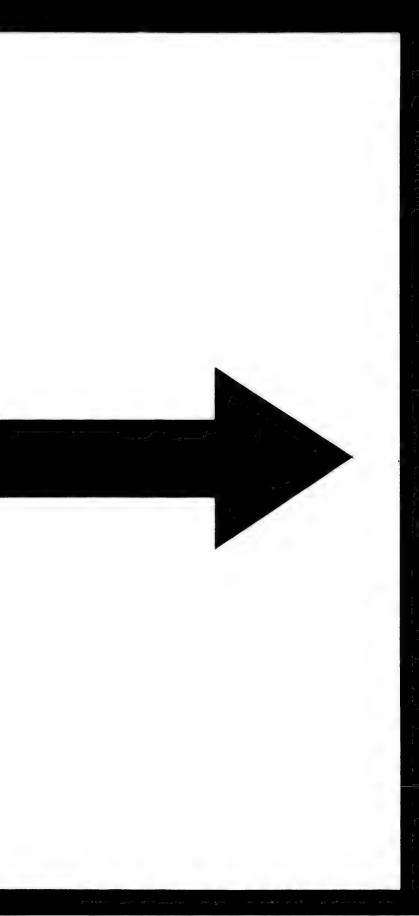
n, d'une conspi-

ration formée pour la détruire. La fille du Cacique de Cofaciqui ouvrit la Floride à Ferdinand Sotto, & lui fournit tous les moyens imaginables pour domter cet immense Pays. Quand les Peuplades de la Louisiane eurent conclu le projet d'égorger les Colons Français plongés dans la sécurité, les sermes sauvages vinrent aussi-tôt avertir les établissements les plus avancés d'être sur leurs gardes. On rencent sille comples de cette nature en lisant l'histoire; que nous avons rapportés, sont plus que si

Après avoir confidére nes du Nouveau Monde du côté de leur impuis ar j'appelle ainsi la foiblesse de leur tempérament, on n'est pas moins surpris, quand on considère leur insensibilité physique en général.

Les Sauvages du Nord de l'Amérique ont toujours fait, & font encore aujourd'hui essuyer à leurs prisonniers des tourments horribles, sans pouvoir ébranler l'ame de ces malheureux, fans pouvoir leur arracher des soupirs ou des larmes. Accablés de malédictions par leurs valnqueurs, percés de mille coups par leurs bourreaux, ils paroissent avoir perdu le sentiment, & ceux qui déchirent leurs entrailles, ne montrent pas qu'ils soient sensibles eux-mêmes. Les voyageurs qui ont pu gagner sur eux d'assister à ces spectacles inhumains, & qui ont observé long-temps l'attitude & la contenance paisible de ceux qu'on y découpoit en pièces, ont cru que ces Peuples devoient avoir le sang plus froid que nous, & que ce degré de tiédeur émoussoit en eux les atteintes de la douleur : ils n'ont pu expliquer autrement ce phénomène dont





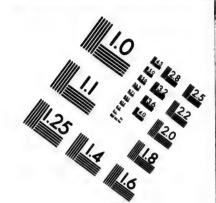
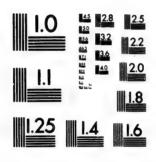


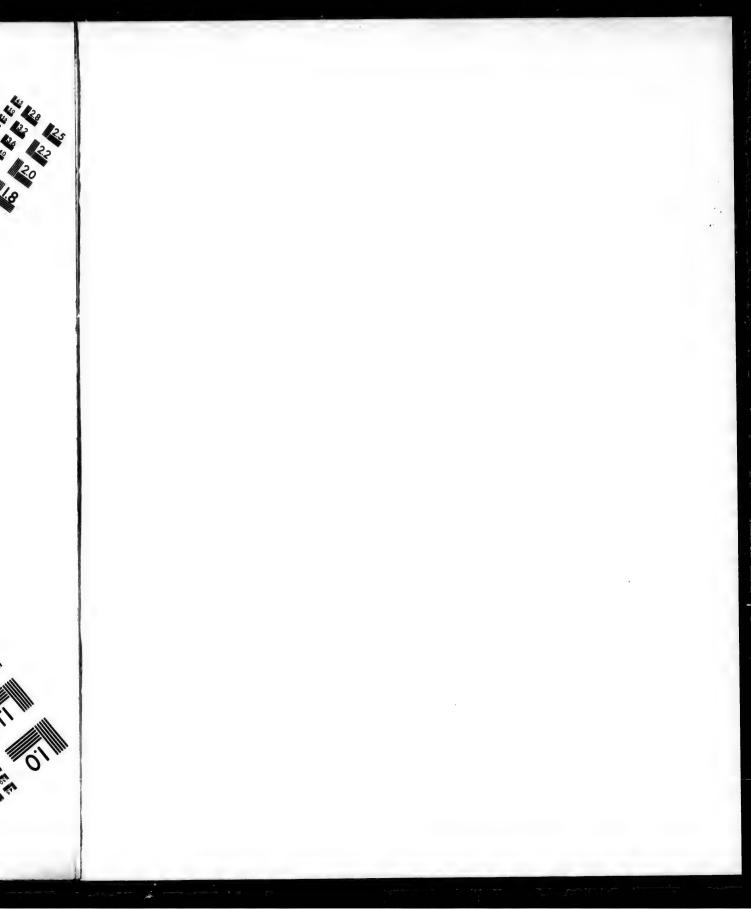
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503

STAN EXTENSION OF THE PARTY OF



78

ils avoient été témoins. Je sais qu'on a regardé cette explication comme vaine & ridicule; mais il n'en est pas moins vrai qu'il doit exister dans l'organisation des Américains une cause quelconque qui hébète leur sensibilité & leur esprit. La qualité du climat, la grossiéreté des humeurs, le vice radical du fang, la constitution de leur tempérament excessivement phlegmatique, peuvent avoir diminué le ton & le trémoussement des nerfs dans ces hommes abrutis.

Fi.

pui

plu

voi

la

évi

voi

con

Se d

3

les

du

seti

tem

inst

bef

hor

do

par

les

des

fou

cer

cor

fon

loie

Soi

jęt

Ils ne se débattent presque point en mourant des suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort, & la mort même : l'idée de l'avenir, auguel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin ils ont trop peu d'idées factices & morales pour craindre la mort, comme un Théologien la craint.

Ce n'est point seulement parmi les Peuples du Nord, mais encore chez toutes les Nations Américaines qui habitent vers le Sud, & dans la Zone Torride. qu'on observe, au déclin de la vie, cette tranquillité singulière qu'on nommeroit grandeur d'ame dans des hommes plus braves & plus fiers, mais qui n'est en eux que l'effet machinal de leur organisation altérée. La crainte que l'idée ou l'approche de la mort imprime natur rellement, dit Ulla, (*) dans tous les hommes, a beaucoup moins de force sur les Indiens que sur aucune autre Nation. Leur mépris pour les maux qui font le plus

^(*) Voyage bistorique de l'Amérique méridionale, fait par ordre du Roi d'Espagne, par George Iuan & Antoine d'Ullen Tome premier , pag. 345. in-4to. Amfterdam 1752.

regardé cette is il n'en est l'organisation i hébète leur mat, la grofng, la constint phlegmatiémoussement

mourant des bleffure, & combre de la ir, auquel ils nagination ni es. Enfin ils pour craindre

Peuples du ons Américaione Torride, le tranquillité me daus des in'est en eux altérée. La aprime natures, a beau-aucune autre font le plus

nale, fait par

d'impression sur les esprits, ne sauroit aller plus lotn, puisque jamais l'approche de la mort ne les trouble, étant plus abattus des douleurs de la maladie, qu'étonnés de se voir dans le plus grand danger. Je tiens encore cela de la bouche même de plusieurs Curés; & la preuve la plus évidente de cette fermeté, ce sont les exemples qu'on en voit fréquemment; car quand les Curés vont préparer les consciences des Indiens malades, quand ils les exbortent à se disposer à bien mourir, ils répondent avec une sérénité & une tranquillité qui ne laissent aucun lieu de douter que les dispositions intérieures ne soient les mêmes que celles du debors, dont elles sont le principe & la cause. Ceux de cette Nation qu'on mène à la mort pour leurs-crimes, témoignent un égal mepris pour ce terrible passage.

Cette indifférence pour la vie, au-lieu de leur inspirer de la bravoure, dont ils ont eu tant de sois besoin, ne les a jamais conduits qu'à un désespoir honteux & inutile: je ne veux point jetter le moindre doute sur la multitude des Indiens réellement égorgés par les Espagnols, dévorés par les chiens, brûlés par les Dominicains de l'Inquisition, submergés à la pêche des Perles, étoussés dans les mines, & écrasés ensin sous le poids des sardeaux & des exactions; mais il est certain que le suicide en a emporté un nombre trèsconsidérable : ils se laissoient mourir de saim, s'empoisonnoient, se pendoient aux arbres, (*) ou s'immoloient sur les tombeaux de leurs Caciques & de leurs Souverains, qu'ils auroiert pu désendre, s'ils n'avoient

^(*) Les premiers Américains, que Christophe Colomb ramena en Europe, voulurent tous se détruire pendant le trajet; & comme on les garotta pour les conserver, ils entrè-

été les plus lâches des hommes. Cet exemple, indépendamment de plusieurs autres, prouve que le suicide ou la mort volontaire part bien plus souvent d'un principe de soiblesse & de pusillanimité, que d'un essort de courage & d'hérossime. Si l'on avoit la sorce d'espérer encore, on ne se détruiroit pas : on ne cesse d'espérer que quand on s'avoue vaincu, que quand on se croit surmonté sans retour par l'ennemi, par la douleur ou la sortune, & qu'on ne voit plus dans la nature entière de ressource ou d'asyle. C'est toujours un abus de la raison, qui entraîne un découragement si complet : les ensants & les animaux n'attentent jamais à leurs jours, à quelqu'extrémité qu'on les réduise; parce qu'ils usent plus de leur instinct, que de leur jugement.

to E

ar

lic

ſe

Q

ď.

VO

br

ď

im

Fr

fai

· pa

de

rI

lic

m

Je ne parle pas ici de cette espèce d'assassinat de soi-même, où tombent ceux qu'agitent des convulsions de l'esprit, ou une mélancolie invincible; & qui se sauvent plutôt de la vie en furieux ou en insensés, qu'ils ne la quittent en Philosophes.

Si l'on réfléchit à la façon dont s'est exécutée la conquêre des Espagnols aux Indes occidentales, on tomb d'accord que les Américains divisés & factieux, s'étoient point en état de leur résister avec leurs armées de bois, & leurs armées indisciplinées; mais il n'en est pas moins vrai que ces armées étoient com-

rent dans une espèce de rage qui dura jusqu'à leur mort. Quand on les conduist à Barcelone, ils épouvantèrent tous les spectateurs par leurs hurlements, leurs contorsions & leurs mouvements si violents & si convulsifs, qu'on les prit pour des phrénétiques. DapperBesc. van America, pag. 41. in-feh.

que le suicide fouvent d'un ité, que d'un avoit la force s: on ne cesse que quand on memi, par la bit plus dans la le. C'est toue un découra-imaux n'attenmité qu'on les nstinct, que de la coura-imaire qu'on les nstinct, que de

d'affaffinat de les convulsions ; & qui se sauinsensés, qu'ila

ft exécutée la sidentales, on divisés & facfter avec leurs linées; mais il sétoient com-

qu'à leur mort.
uvantèrent tous
contorfions &
qu'on les prit
ta, pag. 41. in-fel.

posées d'hommes plus que poltrons, & d'une làcheté inexprimable, dont on ne peut assigner d'autre cause plausible que l'abâtardissement de l'espèce humaine, dans cette partie du globe. On n'a point de calcula pertinents sur la population du Pérou & du Mexique, on sait seulement qu'elle y étoit plus forte que partout ailleurs; cependant Cortez conquit ce dernier Empire avec quatre cents cinquante Bandits à pied, & quinze Cavaliers assez mal armés: toute sa pitoyable artillerie consistoit en six amusettes, qui ne seroient pas peur aujourd'hul à un donjon désendu par des Invalides: il tint la Ville capitale en respect pendant son absence, avec la moitié de son monde. Quels hommes! Quels événements!

A la bataille de Caxamalca, qui fut la bataille d'Arbelles pour l'Empire du Pérou, les Pizarres n'avoient que cent foixante & dix fantassins, & trente cavaliers, avec lesquels ils égorgèrent les troupes innombrables de l'Incas Atabaliba. Les suyards firent tant d'efforts pour se sauver, qu'ils renversèrent à plat une immense muraille qui s'opposoit à leur déroute : il leur en est coûté bien moins pour culbuter l'ennemi. François Pizarre, qui alla, au centre des Péruviens, saisir par les cheveux le timide Atabaliba, ne reçut pas une seule blessure : il n'y eut point dix Espagnols tués dans cette journée mémorable, où l'on croit voir des tigres désaire un troupeau de moutons.

En 1492, au moment que Colomb descendit à l'Isle de St. Domingue, il y avoit au moins un milion d'habitants, dont le plus grand nombre aima mieux de se désespérer que de se désendre : ceux qui

osèrent vivre, furent égorgés, en un laps de vingt ans, jusqu'au dernier de leur Nation; de sorte qu'il ne restoit plus, en 1530, un seul indigène dans toute l'étendue de cette Isle, dont le malheur seroit sans exemple, s'il y avoir des malheurs uniques. Les Insulaires ne firent qu'une seule tentative, en 1510, pour secouer le joug du vainqueur; mais cette tentative, qui consistoit en une sumigation du bois d'Ahouai, pour empoisonner l'athmosphère sous le vent, étoit plutôt une ruse d'hommes soibles qu'un effet de vrai courage.

p

E

in

pi

de

p

B

br

te

po

10

đ٤

Les Caraïbes montrèrent quelqu'espèce d'intrépidité qui n'épouvanta pas tant les Espagnols, que les stèches horriblement envenimées, dont ils se servoient avec plus d'adresse que les autres Indiens, & dont on ne pouvoit, malgré toutes les recherches, découvrir le contrepoison: on se servit inutilement des seuilles de Tabac, de Cautères, & de mille moyens insuffisants: il étoit réservé au temps présent de savoir que le sucre & le sel sont seuls en état d'arrêter les prompts essets de ces armes barbares, mais pas plus barbares que les nôtres.

Enfin, dans le Nouveau Monde, les conquêtes furent incroyablement rapides, par-tout où la population étoit forte les cantons les moins peuplés résistèrent le plus long-temps, parce qu'on devoit y chercher les hommes pour les vaincre, & on devoit les chercher dans des forêts immenses, où ils étoient dispersés par peuplades, qui fuyoient ou se cachoient quand l'ennemi se montroit, & qui reparoissoient dès que le désaut de subsistance le forçoit à se retires. C'est par la même raison que les Romains, dit Strabon,

OPH.

de vingt ans, e qu'il ne reftoute l'étenfans exemple, Infulaires ne pour fecouer e, qui confif-, pour empoiit plutôt une courage.

courage.
ece d'intrépilols, que les
s fe fervoient
s, & dont on
découvrir le
les feuilles de
les infuffisants:
avoir que le
ler les prompts
plus barbares

les conquêtes

où la popupeuplés réfifdevoit y cheron devoit les
ils étoient diffe cachoient
roiffoient dès
t à fe retirer,
, dit Strabon,

s'emparèrent comme tout d'un coup des Gaules, & qu'ils furent contraints de se battre vingt ans pour envahir l'Espagne, où le nombre d'hommes étoit bien moindre que dans les Gaules, & où la foiblesse de la population faisoit la force de l'Etat. (*)

Les Chiliens ont lutté affez long-temps contre les Espagnols, qui ont composé, sur cette expédition de Pandours, un Poëme épique, comme si une victoire injuste pouvoit jamais être glorieuse. Les montagnes presqu'inaccessibles où ces Chiliens se retiroient par des sentiers cachés, quand ils avoient dévasté les campagnes, leur servirent plus que leur courage, comme Barclay l'a très-bien observé.

Les Jucatains ont eu aussi quelque réputation de bravoure; mais la stérilité de leur Pays, & la mésintelligence qui se glissa entre ceux qu'on avoit envoyés pour les conquérir, en sirent trainer la conquête en longueur.

Les Espagnols conviennent qu'ils ne tirèrent pas tant de services de leur Artillerie, qu'on ne pouvoit transporter dans les bois ou les marais, ni de leur Cavalerie

^(*) Il y a des Auteurs, & ce qui pis est, des Historiens qui foutiennent que l'Espagne contenoit, du temps de Jules-César, cinquante millions d'hommes, nonobstant que Strabon nous représente ce Pays plein de forêts & de marécages, où il y avoit encore des Sauvages qui mangeoient du pain de gland: la Bétique étoit la seule Province bien cultivée de toute cette Monarchie en friche.

Si l'Espagne contenoit, du temps de Ferdinand le Catholique, vingt millions d'habitants, on peut hardiment assurer que jamais sa population n'a été plus sorte; & il s'ensuit qu'en décomptant les Maures & les Juiss expulsés, il est passe, en un laps de deux cents & soixante ans, huit milnons d'Espagnols en Amérique.

fouvent démontée, que de la rage fingulière de leurs chiens Dogues & Lévriers, qui toujours alertes, sui voient les Indiens à la piste & les harceloient jour & nuit : (*) ceux qui accompagnoient Vasco Nunnez, étranglèrent plus de deux mille Américains, sans compter les Sodomites de Quarequa, dont on a fait mention.

fu

ce

Cl de

ge

ani

ma I'h

270

qui

mic

biz

ies

me fier

Po

ner ten

&

flat

par

tén

COI

do

fitt

200

l'au

do

Au combat de Caxamalca, la première ligne de la petite armée des Pizarres étoit formée par un rang de chiens, qui donnèrent avec tant d'impétuolité & de valeur fur les Péruviens, que la Cour d'Espagne, enchantée de leurs exploits, se détermina à leur payer une solde régulière comme aux autres troupes, & cette solde revenoit au soldat qui avoit soin d'entretenif un de ces animaux. On trouve encore dans d'anciens états militaires de ce temps-là, que le Dogue Bérécille gagnoit deux réaux par mois, pour des services par lui rendus à la Couronne.

Il y avoit dans l'armée de Ferdinand Sotto, attachée à la conquête de la Floride, un Lévrier de la grande espèce, auquel on avoit donné le nom de Brutus: ce matin, après avoir fait de terribles ravages,

^(*) Cette ancienne animosité des chiens, nourris par les Espagnols, contre les Américains, dure encore aujourd'hui; sur quoi je remarquerai, dit Ulloa, comme une chose extraordinaire, que les chiens élevés par les Espagnols, ou par des Métiss, ont une haine si furieuse contre les Indiens, que si quesqu'un de cette Nation entre dans une maison où il ne soit, pas particulièrement connu, ils s'élancent dessus à l'instant, & le déchirent, à moins qu'il n'y ait quelqu'un pour les contenir. Et que d'un autre côté, les chiens élevés par les Indiens ont la même haine contre les Espagnols & les Métiss, qu'ils sentent d'aussi loin que les Indiens eux-mêmes sont apperçus par l'odorat de ceux élevés par les Espagnols. Voyage du Péron, Liv. VI. ch. VI. T. L. pag. 341.

ère de leurs alertes, fuiolent jour & fco Nunnez, , fans compfait mention. ière ligne de par un rang stuosité & de Espagne, enà leur payer troupes . & n d'entretenir ans d'anciens gue Bérécille s fervices par

d Sotto, atta-Lévrier de la s le nom de bles ravages, fut ensin tué à coups de sièches par les Insideles; & cette mort, dit Garcilasso, affligea extrêmement les Chrésiens; comme si l'on étoit Chrésien, lorsqu'armé de l'injustice & de la force, on envahit un Pays étranger, & qu'on y sait une chasse aux hommes avec des animaux carnassiers, qu'on repait ensuite de chair humaine. Crut-on donc alors qu'on pouvoit déshonorer l'humanité par mille genres de cruautés, parce qu'on avoit découvert un Monde nouveau? Cet événement, qui changea la face de l'Univers, qui tira l'Astronomie, la Géographie, & la Physique d'une nuit profonde, sut accompagné de circonstances extrêmement bizarres & ridicules, par une satalité attachée à toutes les actions des hommes.

Alexandre VI, ce Prêtre si méprisable & si fameux, avoit eu, de son commerce avec Vonotia, plusieurs enfants, avant que d'être Pape : parvenu au Pontificat, il forma le projet étrange de faire couronner un de ses bâtards Empereur d'Allemagne, & de terminer ainsi les querelles éternelles entre le Sacerdoce & l'Empire. Plein de ces idées romanesques, il se flatta que si la Cour d'Espagne l'appuyoit de son crédit. il parviendroit à l'exécution de ses desseins : il n'épargna donc aucune occasion, aucune bassesse, pour témoigner son zèle à Ferdir and & à Isabelle. A la découverte des Indes occidentales, il se hata de leur donner l'Amérique, sans savoir encore où elle étoit située. On peut aisément se figurer que si l'Amérique avoit appartenu réellement à Alexandre VI, il ne l'auroit donnée ni à l'Espagne, ni à personne : il la donna précisément parce qu'elle ne lui appartenoit

nourris par les aujourd'hui; chofe extraoris, ou par des Indiess, que que aifon où il né deffus à l'infanelqu'un pour ens élevés par vois & les Méxamèmes font les Elpagueis.

C'est de noure propre mouvement, (*) dit-il à Ferdinand & à Isabelle, & sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui auroit pu nous être présentée, mais seulement mus par notre pure & franche libéralité, que nous vous donnons toutes les Isles & toutes les Terres fermes déja trouvées, & encoreà trouver, découvertes & à découvrir vers le Midi & l'Occident.... Nous vous donnons, concédons & affignons ces Isles & ces Terres fermes, avec tous leurs Domaines, leurs Cités, leurs Châteaux, leurs Places leurs Bourgs, leurs Droits, leurs Jurisdictions, & toutes leurs autres Dépendances, par le pouvoir que le Tout-Puissant nous a donné par St. Pierre, & par la prérogative du Vicariat du Christ, dont nous faisons les fonctions en Terre. Nous les donnons à vous & à vos héritiers & successeurs, les Rois de Castille & de Léon.... Si quelqu'un osoit trouver à contredira

The state of the s

^(*) Motu proprio non ad vestram, vel alterius pro vobis super boc nobis oblata petitionis instantiam, sed de nostra mera liberalisate, & excerta scientia, ac de Apostolica potestatis plentudine, omnes insulas & terras sirmas, inventas & inventendas, detestas & detegendas versus Occidentem & Meridiem... Autoritas comnipotentis Dei, nobis in Beato Petro concesso, ac Vicaria tas Jesu Obristi, quas sungimurin terris, cum omnibus illarum deminis, civitatibus, castris, locis & villis, juribusque & jurisdictionibus, ac pertinentiis universis, vobis, Haredibusque & Successionibus vestris, Castella & Legionis Regibus, in perpetuum, tenore prasentium, donamus, concedimus & assignamus; vosque Haredes ac successores prasentes, illerum domines cum plend, libera,

re comment il s'exl-à-dire trois mols nnante nouvelle de dre.

nent, (*) dit-il à gard à aucune re. uroit pu nous être otre pure & franons toutes les Isles ivées. & encoreà ir vers le Midi & mons, concédons fermes, avec tous Châteaux, leurs leurs Jurisdictions, s, par le pouvoir par St. Pierre, & Christ, dont nous ous les donnons à les Rois de Castille trouver à contretire à cette présente Donation, s'il osoit, par un excès de témérité, en restreindre le sens ou en enfreindre l'exécution, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu, & des Apôtres Paul & Pierre.

Si la lecture & l'étude de l'Histoire ne nous avoient accoutumés, pour ainsi dire, à croire tout possible, si nous n'étions familiarisés avec les attentats & les prétentions des Papes, nous admirerions davantage l'extravagance inouie d'un Ecclésiassique Ultramontain, qui donne, d'un trait de plume, les Empires de Montezuma, d'Atabaliba, & les Etats de plus de trois cents Nations différentes, à un petit Prince d'Europe, chancelant sur son Trône sappé par les brigands de l'Afrique.

Si le Grand-Lama, ou le Pontife des Tartares, donnoit aujourd'hui, de la plénitude de son pouvoir, l'Italie & l'Espagne à un Chef des Calmouks, il est bien certain que ce Tartare auroit sur l'Espagne & l'Italie le même droit qu'avoient les Castillans sur l'Amérique, après la donation d'Alexandre VI. Cependant cette même donation servit de titre, dans toutes

dire

& omnimodd potestate, auctoritate & jaristicione facimus, constituimus & deputamus.... Nulliergo omnium bominum liceat banç paginam nostra commentationis, deputationis, decreti, mandati, denationis,.... infringere, vel ei, ausu temerarie, contraired si quis autem bec attentare prasumpserit, indignationem omnipotentis Dei ac Beatorum Petri & Pauli Apostolorum esus, se noverit incursurum. Datis Roma apud Sanctum Petrum, anno incarnationis dominica millesimo quadringentesimo nonagesimo ertitis; quarto nonas Maij. Pontisicatus nostri anno primo. Ce monument de l'extravagance humaine est incivilé DECRETUM ET INDULTUM. ALEXANDRI SEXTI super Expeditione in Barbaros novi orbis, ques Indes vocant.

Tome I.

vel alterius pro voble
n, sed de nostra mera
ostolica potestatis pleniventas E inveniendas,
s Meridiem... Autoro concessa ac Vicaria
um omnibus illarum dejuribusque E jurisdiciaredibusque E succesin perpetuum, tenore
namus; vosque Hareso cum plena, libera,

les prises de possession du Nouveau Monde; il n'y à pour s'en convaincre, qu'à jetter les yeux sur un instrument dressé en 1579, par le Secretaire Esquivel, lors du débarquement de Sarmiento aux Terres Magelianiques.

. Alors, est-il dit dans cet Acte, en signe & se témoignage de prise de possession. Sarmiento tin , son épée, & en coupa des branches d'arbres & des herbes, prit des pierres & les transports d'un lieu à un autre, fit quelques tours en se promenant dans ia campagne & fur la plage : incontinent ayant pris 4, une grande Croix, & ayant fait mettre fes gens en ... bataille avec leurs arquebuses, on porta la Croix en procession. — Ensuite on prit & appréhends possession de cette partie de l'Amérique, en vertu de . la Donation & de la Bulle de Notre très-faint Père. . Alexandre sixième, Souverain Pontife Romain, exa, pédiée de son propre mouvement, par laquelle il donne à Dom Ferdinand cinquième, & à Dame Ist-, belle sa femme, la moitié du monde, c'est-t-dire , cent quatre-vingt degrés de longitude.

Le Moine de la Vallé Viridi allégua aussi cette Bulle impertinente, pour prouver à l'Empereur Atabaliba, que le Pérou n'appartenoit point aux Pénviens, mais aux Espagnols: il sit comprendre le mieux qu'il put à ce Prince infortuné, que les Successeurs de l'Apôtre Pierre avoient partagé tous les Pays du monde aux Rois Chrétiens, donnant à chacun la charge d'en conquérir une portion, & que dans ce partage, si légitime & si raisonnable, le Pérou étoit échu à Sa Sacrée Majesté Impériale, le Roi Dom Carlos cinquiè-

me hom pror Roi à fai de 1

pas,
parta
ordre

viene

feur

conq avoit Alma pour Jire n

Ligna

a l'Ar cours roit is funt, fon p

alla e quels

ch, I.

ondes il n'y to yeux fur un cretaire Esquito aux Terres

, en signe & Sarmiento tin d'arbres & des orts d'un lieu à romenant dans pent ayant pris tre ses gens en & appréhenda ue, en vertu de très-saint Père, se Romain, expar laquelle il & à Dame Isse, c'est-à-dire,

gua aussi cetté
Empereur Atapint aux Pérurendre le mieux
les Successeurs
is ses Pays du
chacun la charge
ns ce partage,
étoit échu à Sa
Carlos cinquiè-

me du nom: je vous annonce donc, ajouta ce saint homme, que vous ayez à vous saire baptiser le plus promptement possible, & à céder tous vos Etats au Roi d'Espagne, sans quoi nous mettrons tout à seu & à sang. Atabaliba, à qui il étoit au sond très-difficile de répondre à un discours si convainquant, parce que son armée étoit trop soible pour résister à ses ravisseurs qui l'assiégeolent, repliqua modestement, qu'il ne comprenoit pas comment ce Pierre, ou ses descendants avoient pu donner ce qui ne leur appartenoit pas, & ne leur avoit jamais appartenu; qu'un pareit partage étoit plutôt un partage de Brigands, qu'un ordre du Dieu puissant & juste, qui éclaire cet Univers; qu'ensin, le Pérou n'appartenoit qu'aux Péruviens. (*)

Cela n'empêcha pas les Espagnols d'en faire la conquête, sous la conduite de François Pizarre, qui avoit été Berger à Truxillo en Espagne, & de Diègue Almagre, qui étoit sils d'un Prêtre, & qui passoit pour être Prêtre lui-même, parce qu'il ne savoit ni lire ni écrire; (**) comme si la fortune ent voulu se signaler, en employant à la ruine de l'Empire des

^(*) On trouvera dans le second Volume de cet Ouvrage, à l'Article de la Religion des Américains, la suite du Discours de l'Incas & du Moine Espagnol, discours qu'on n'auroit jamais du tenir par respect pour l'humanité & la Religion.

^(**) Zarate dit qu'Almagre avoit été trouvé comme enfant, à la porte d'une Eglife à Malagon en Espagne; & que son pere étoit un Prêtre, nommé Hersand de Luque, qui alla ensuite en Amérique commander des voleurs, avec lesquels il dévasta une partie du Pérou. Hist. du Péron, Livi I, ch. 1, pag. 2, Edition de Soville.

Incas, deux aventuriers également obscurs & ignorants, dont le caractère cruel & atroce surpassoit tout ce qu'on avoit vu ou imaginé de plus dénaturé parmi les hommes. Il y a toute apparence que le Moine de la Vallé Viridi n'étoit lui-même aussi qu'un fourbe. qui, sous prétexte de catéchiser les Péruviens, alla faire l'espion dans leur armée, comme on a accusé St. François d'Assise d'avoir fait pendant les Croisades. Il est bien certain que Pizarre étoit encore irréfolu. lorsque de la Vallé, qui avoit reconnu pendant sa mission les forces & les dispositions de l'ennemi, lui confeilla de livrer bataille sans tarder d'un instant.

Ce qu'il y eut encore de remarquable dans les événements d'alors, c'est que, quand l'Espagne vou-Int se mettre en possession de cette moitié du monde qu'un Evêque de Rome lui avoir donnée, ses finances étoient si épuisées, ses dettes si accrues, sa foiblesse si grande, qu'elle manquoit d'argent pour équiper une feule barque qu'on pût envoyer aux Antilles.

Dans cette détresse, Ferdinand emprunta d'un de ses domestiques une somme fort modique, pour tenter la conquête de l'Amérique. Cette somme, avancée par los Angelès, produisit des trésors, & ces trésors ruinèrent une seconde fois l'Espagne, & lui firent plus de mal, que n'avoient fait les Juiss & les Maures en-Cemble.

Il est difficile de connoître au juste, la quantité d'or & d'argent qu'on a tirée, jusqu'à nos jours, des différentes Mines du Nouveau Monde; mais le total doit en être encore plus considérable qu'on ne se l'est imaginé, puisque les seules Mines du Brésil avoient

produi liards . Les m rope. Portug doute pendar Bréfilio laps de

Terre Pérou fomme tiree : tion de tofi ét tiré : tro dix-neu Je

E

cela n' gardoit & des f

Espagn

lions de dont no encore : les Fern aux An (**

Commerc ment du croyabl PH.

passon tout aturé parmi a Moine de l'un fourbe, aviens, alla on a accusé s Croisades. ore irrésolu, adant sa mismi, lui con-

nt.

ole dans les
fpagne voudu monde
fes finances
a foiblesse si
équiper une
les.

nts d'un de pour tenter le, avancée c ces tréfors ai firent plus Maures en-

la quantité jours, des nais le total n ne se l'est ésil avoient produit, depuis Pierre II jusqu'en 1756, deux milliards, quatre cents millions de livres Tournois. (*)
Les manisestes des flottes qui ont porté cet or en Europe, sont entre les mains de tous les Négociants du Portugal, de sorte qu'on ne peut former le moindre doute sur la réalité de cette importation de métal. Cependant, depuis l'époque de l'exploitation des Mines Brésiliennes jusqu'à l'an 1756, il ne s'étoit écoulé qu'un laps de soixante ans.

En évaluant le produit des Mines du Chili, de la Terre ferme, de la Castille d'or, du Mexique & du Pérou sur le produit du Bresil, il en résultera une somme presqu'innominable que l'Espagne doit en avoir tirce : car elle a devancé les Portugais dans l'exploitation de près d'un siècle. L'ouverture des mines du Potosi étoit déja faite en 1548; & en 1638 on en avoit tiré trois cents quatre-vingt quinze millions six cents dix-neuf mille Piastres. (**)

Je ne compte point ici l'or œuvré que les troupes Espagnoles enlevèrent aux Caciques de l'Amérique: cela n'étoit pas de conséquence. Atabaliba, qu'on regardoit comme le plus riche Souverain des Indes, ne

^(*) L'Amiral Anson dit, que l'or qu'on tire des mines, & des sables du Bressi, se monte annuellement à deux milions de livres Sterling. Ce calcul revient à peu près à celui dont nous avons fait mention. Tout cet or a passe & passe encore aujourd'hui en Angleterre. Les Portugais ne sont que les Fermiers de la Grande-Bretagne : le Portugal appartient aux Anglais, ou du moins leur a appartenu jusqu'à présent.

^(**) L'Auteur des Mémoires & des Confidérations sur le Commerce & les Finances d'Espagne, affure qu'on tire annuellement du Pérou trois millions d'or pesant; ce qui n'est pas croyable: aufficet Auteur n'étoit-il pas toujours bien instruit.

put jamais amasser pour sa rançon sept millione en ou & en argent saçonné. (*) Et quand après sa mort, on pilla tout ce qu'on pouvoit piller à Cusco, le butin sur à peine de soixante millions: on a toujours cru que les Péruviens avoient caché, & jetté à la mer la plupart de leurs richesses; mais il n'y a aucune apparence qu'ils aient assez estimé l'or pour en saçonner d'aussi grands ouvrages que les Espagnols se l'étoient sigurés.

Comme ces sommes énormes, transportées d'un monde dans l'autre, ne pouvoient faire germer un grain de bled en Portugal, & en Espagne, ces deux Royaumes qui négligerent entiérement leurs Arts & leur Agriculture, pour se plonger, pour ainsi dire, dans les Mines, y trouvèrent bientôt leur ruine politique. Malgré les deux milliards apportés en Portugal en différents temps, ce Royaume n'avoit, en 1753 & 1754, pour tout capital réel, que cinq millions d'écus en mitraille, & en monnoies d'argent fort al-

nourrif feul crit déja dé gnant, tremble fante, crédit

> forti pi il fallo qu'on l qu'on Ecrivai fabriqu Portugi état de qui ne par fon

T

^(*) La rançon d'Atabaliba se monta, suivant Zarate, à plus de six cents millions de Maravédis, c'est-à-dire, à plus de quatre millions cinq cents mille livres: cependant, ajoute-til, on ne si l'épreuve de cet or qu'avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les pointes ou les piécettes, parce qu'on manquoit d'eau-sorte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au dessous de son véritable titre; ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravédis, qui sont sept cents cinquante mille livres: il y eut aussi de l'argent en grande quantité, de sorte que le quint qu'on en leva pour Sa Majesté, se monta à trente mille Marcs d'argent sin; le quint de l'or se trouva monter à neus cents mille livres. De toute cette supputation il résulte toujours qu'Atabaliba ne put sournir pour sa rançon sept millions, qui, eu égard aux richesses des mines du Pérou & qu'on en a tirées depuis, étoient très-peu de chost.

tants, pas pou années. traine t Etat. I dans le étoit p les Sui parties

illione en on rès fa mort, sco, le butin toujours cru é à la mer la nucune appaen façonner se l'étoient

portées d'un
e germer un
e, ces deux
eurs Arts &
r ainsi dire,
ur ruine poés en Portupit, en 1753
inq millions
gent fort al-

ant Zarate, i -dire, à plus dant, ajoutecoup de prées piécettes. a que cet or fon véritable r de plus de nts cinquante quantité, de te, se monta 'or fe trouva fupputation our sa rancon mines du Péeu de chose.

téré, (*) & il étoit redevable à l'Angleterre, qui le nourrissoit, de cinquante millions. Ainsi il devoit à un seul créancier trente-cinq sois plus qu'il ne possédoit; il étoit insolvable à l'égard de tous les autres, & avoit déja déclaré sa faillite. Le Roi Joseph, actuellement regnant, se trouva, dès l'an 1754, c'est-à-dire, avant le tremblement de terre, dans une situation si embarrassante, qu'il eut beaucoup de peine à emprunter sur son crédit particulier, pour subvenir à ses besoins, quatre cents mille écus d'une Confrérie.

Tout l'or apporté à Lisbonne en étoit donc refforti-presque le jour même de son arrivée du Bresil:
il falloit bien que les Portugals payassent les bleds
qu'on leur envoyoit pour leur subsistance, & les draps
qu'on leur amenoit pour se couvrir. Ensin, dit un
Ecrivain très-instruit, le seul article du papier qu'on
sabriquoit en Angleterre, pour y écrire les Loix du
Portugal, & les Sentences de son Inquisition, étoit en
état de perdre ce Royaume, qui ne labouroit point,
qui ne fabriquoit point, & qui consommoit beaucoup
par son tuxe & ses mœurs Assatiques. (**)

(*) Si ces cinq millions d'écus n'avoient pas contenu un excès d'aloi, ils auroient équivalu à quinze millions de livres tournois.

^(**) En 1754, le Portugal avoit deux millions d'habitants, & on y labouroit si peu de terre, qu'on n'y récoltoit pas pour nourrir trois cents mille habitants dans les bonnes années. Il paroft que la chûte de l'Agriculture y avoit entraîné tous les inaux politiques qu'on peut imaginer dans un Etat. Les Moines y avoient entassé des richesses excessives dans leurs Eglises de Lisbonne; le Peuple des campagnes étoit plongé dans une misère semblable à celle où gémissent les Sujets du Pape. L'Anarchie s'étoit glissée dans toutes les parties de l'Administration.

Philippe II, si long-temps possesseur des Trésors du Nouveau Monde, vécut encore assez pour voir la décadence où les Mines avoient entraîné ses Etats. Encouragé d'abord par ses richesses à tout ofer pour réduire l'Europe en esclavage, ce Prince finit par faire banqueroute, & mit ses Successeurs dans la déplorable nécessité d'adultérer les monnoies. Ses Sujets, comme frappés de vertige, cesserent de travailler leurs soies & leurs laines, laissèrent leurs campagnes se hérisset de ronces & de bruyères, & abandonnèrent le commerce de la Baltique, du Brabant, de l'Angleterre & de la France : le germe de l'industrie fut déraciné de leur cœur : les Indes occidentales leur firent plus de mal que de bien, parce qu'au-lieu d'y commercer, ils n'y firent que conquérir, & s'y endormirent sur leurs conquêtes. (*) Cette léthargie éveilla les Nations plus actives, & leur inspira le projet de mettre l'Espagne en tutele. En semant pour elle, en sabriquant pour elle, en la servant enfin, on parvint à la détruire, & on détruiroit ainsi le plus puissant. Empire de l'Univers,

Tou achè d'un nemi

rent rent démo l'Em même fond

mand

génér

deux mont de ce produ être (Brefil que ! Mine avoit denré que, n'en possè opul

Inde

zièm

^(*) L'Auteur des Confidérations fur le Commerce & les Finances d'Espagne, prétend que l'Amérique n'a pas fait tant de tort à cette Monarchie qu'on le suppose communement; mais il est tombé dans un equivoque & un pur jeu de mots. L'Amérique n'auroit point nui aux Espagnols, s'ils avoient con-tinué leur Commerce, leurs Manusactures & leur Agriculture; en ce sens, l'Auteur a raison. Si les Indes ont entraîne la ruine de ces trois branches, comme il en convient, il est hien clair que l'Amérique a nui à l'Espagne incroyablement. Elle n'est point, à la vérité, destituée de ressources, puisqu'elle avoit encore, en 1747, un total de 7423590 habirants & 27246302 écus de veillon en revenus; mais fes dettes étoient énormes, & dans le nombre de fes habitants il s'y trouvoit 190046 Ecclesiastiques & 200000 qui pretendoient à le devenir : ainsi en tout, 390036 Célibataires par devoir.

ies Tréfors our voir la Etats. Ener pour réit par faire déplorable s, comme leurs soies fe hérisser ent le comgleterre & déraciné de nt plus de mercer, ils nt fur leurs ations plus l'Espagne

fait cant de ment; mais mots. L'A-volent conur Agriculnt entraîne vient, il est yablement, rces, puifo habitants if es dettes tants il s'y tendoient à par devolt.

juant pour

létruire, &

e l'Univers.

Tont Peuple qui cesse de se nourrir lui-même, & qui achète de l'Etranger son nécessaire physique, est atteint d'une maladie mortelle, & se dévore lui-même: ses ennemis n'ont plus rien à lui souhaiter.

Quand les Romains, subjugués par le luxe, laissérent l'Italie & la Sicile en friche, & qu'ils contraignirent l'Egypte & l'Afrique à labourer pour eux, ils démolirent de leurs propres mains les fondements de l'Empire : ils auroient été écrasés par sa chûte, quand même les Barbares seroient restés dans l'inaction au fond de leurs forêts; mais jamais les aggresseurs n'ont manqué à un Etat foible.

C'est un grand problème de savoir si l'Europe en général n'eût point été plus réellement heureuse, si deux Italiens ne lui avoient, au quinzième siècle. montré la route au Nouveau Monde. Sans parler ici de ce mai cruel qui empoisonna les organes de la réproduction dans l'espèce humaine, mal qui n'a pu être compensé par tous les Trésors du Potosi & du Bresil, il est certain qu'on n'a point tiré de l'Amérique les avantages qu'on croit. S'il est sorti de ses Mines huit fois plus d'or & d'argent qu'il n'y en avoit dans toute l'Europe en 1490, & si le prix des denrées a haussé de huit fois, on comprend aisément que, malgré la masse du métal importé, les Européans n'en sont pas plus riches ni plus pauvres, & celui qui possède aujourd'hui huit mille livres, n'est pas plus opulent que le propriétaire de mille livres au quatorzième siècle.

On croit communément que les richesses des Indes occidentales ont prévenu à temps la chûte, où

le commerce des épiceries, entre les mains des Vénitiens auroit entraîné l'Europe, en le dépouillant fans retour de son or & de son argent : mais cette ruine n'étoit pas si possible qu'on se l'est imaginé.

Quelques plantes alimentaires, que nous avons tirées de l'Amérique. & qui ont réussi extraordinaire. ment dans nos climats, sont un avantage réel qu'on ne compte point, auquel on ne réfléchit pas : cependant ces plantes pourront prévenir des malheurs que tout l'or du monde ne sauroit détourner; je veux dire des temps de famine.

Ce n'est qu'autant que les Trésors des Indes font devenus des matières effectives de commerce. qu'il en a résulté une utilité réelle; mais aussi les Peuples ont vu par-là leurs intérêts se multiplier; & les raisons de s'attaquer sont par conséquent plus fréquentes & plus univerfelles : une étincelle de discorde. pour quelques arpents de terre au Canada, enflamme & embrase l'Europe; & quand l'Europe est en guerre. tout l'Univers v est : tous les points du globe sont successivement ébranlés comme par une puissance électrique : on a agrandi la scène des massacres & du carnage depuis Canton jusqu'à Archangel; depuis Buénos-Airès jusqu'à Quebec. Le commerce des Européans ayant intimement lié les différentes parties du monde par la même chaîne, elles sont également entrainées dans les révolutions & les vicissitudes de l'attaque & de la défense, sans que l'Asie puisse être neutre, lorsque quelques Marchands ont des querelles en Amérique, pour des peaux de Castor, ou du bois de Campèche.

dentale qu'il se les pro qu'on rurale noit à lope (mêmes elles 1' compre iour d de tut furéme liberté.

> L miere d'évén mentio

> > U

pas, 8 nié qu deux nables fense de l'in tre mo préfen fuffrag chargé **fupplic** iné.

des VA

pouiliana

ais cetto

us avons

ordinaire-

eel qu'on

: cepen-

eurs que

Quant au commerce des Colonies des Indes occidentales, dès qu'il est exclusif pour les étrangers, et
qu'il se réduit à sa seule Métropole, les avantages &
les profits qu'on en retire ne sont pas si considérables
qu'on l'a cru; ce que l'Auteur de la Philosophie
rurale a sort exactement développé. Si l'on parvenoit à extirper la contrebande & le commerce intenlope dans les Colonies, on ruineroit les Colonies
mêmes: si, dans la balance des pertes & des gains,
elles l'emportent sur leurs Métropoles, si est aisé de
comprendre que les Colons enrichis se satigueront un
jour du joug qu'on leur impose: ils voudront sortir
de tutele; & quand ils le voudront, ils auront as
surément les moyens de le saire, & d'affermir leur
liberté.

Le Tableau que nous avons tracé dans cette premiere Partie de nos Recherches, présente un concours d'événements les plus singuliers dont l'histoire fasse mention.

Un Pape avoit déclaré que l'Amérique n'existoix pas, & qu'elle ne pouvoit exister : il avoit excommunié quiconque osoit croire que notre globe avoit deux hémisphères habités par des animaux raisonimables : quand un Génois eut, malgré cette défense d'un Prêtre de Rome, franchi sur les diles de l'industrie l'Océan Atlantique, & découvert l'autre moitié de cette Planète, un autre Pape en sit présent à un Prince Espagnol, dont il briguoit le suffrage pour faire la fortune de César Borgia, monstre chargé de tous les crimes, & digne de tous les supplices.

réux dira

es Indes

mmerce ,

les Peu
r; & les

plus fré-

discorde a enflamme a guerre, obe font puissance es & du depuis des Euarties du ment ens de l'atêtre neu-

relles en

bois de

Il est difficile de dire lequel abusa le plus ridicalement de son pouvoir & de sa raison, ou de Zacharia qui nioit la possibilité des Antipodes, problème qu'il auroit du abandonner aux Géographes; ou d'Alexandre VI qui fit la formalité de donner ces Antipodes aux Castillans. L'abrutissement des Nations avoit sans doute accoutumé la Cour de Rome à ces honteux excès, qui étoient autant d'actes d'un despotisme absurde. En 1336, les Vénitiens demandèrent la permission au Pape, de pouvoir commercer en Asie, d'v acheter du poivre & de la cannelle : Venise obtint ce privilège dont elle n'avoit pas besoin, & on anathématisa tous les autres Etats de l'Europe qui osoient faire le même trafic. En 1440, les Portugais firent à Rome une proposition encore plus risible : ils solliciterent la permission de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & de réduire en servitude perpétuelle les Nègres, parce qu'ils n'alloient jamais à la Messe, & qu'ils avoient le teint des réprouvés. Ces deux articles furent accordés pleinement : on n'auroit pas dû les demander. & on auroit été moins coupable. Lopez d'Azevedo, qui alla à Rome folliciter la possession de l'Afrique occidentale pour Alphonse V de Portugal, dit au Pape en plein Consistoire, " que Sa Sainteté , étoit priée de vouloir animer & reconnoître le zèle du Roi son mattre, en attribuant à la Couronne de .. Portugal toutes les Terres qu'on découvriroit le , long de l'Afrique, jusques aux Indes inclusivement; puisqu'on devoit regarder comme des possesseurs in-, justes toutes les Nations insidelles qui y étoient éta-, blies. Que Sa Sainteté défendit en même temps

,, qu ,, qu

Orate
Cong
parce
home
barraf
preuv
que l
forme
d'autr
à réd
horre
le con

quand fubju poign

gne:

défen

douze dans e ce qu Holla Hoor

Tome

plus ridicude Zacharia bième qu'il u d'Alexan-Antipodes s avoit fans es honteux potisme abrent la pern Asie, d'y fe obtint ce n anathémaqui ofoient gais firent à : ils follici-Bonne-Espéelle les Nèle . & qu'ils articles fus dû les deble. Lopez offession de e Portugal. Sa Sainteté ître le zèle ouvriroit le

ouronne de puvriroit le usivement; fesseurs initoient étaême temps , à tous les Princes Chrétiens, sous les peines canoni-, ques les plus grièves, de traverser les Portugais dans , leurs entreprises. (*)

Si l'on avoit contraînt, comme on auroit dû, cet Omteur de Lisbonne, à prouver que les habitants de Congo & d'Angola étoient des possesseurs injustes. parce qu'ils avoient entendu parler vaguement de Mahomet, & jamais de l'Evangile, il auroit été fort embarraffé; mais le Sacré Collège ne s'arrêta point à cette preuve, & le Pape expédia sa Bulle dans la teneur que les Portugais la destroient : on fit, dans toutes les formes & avec beaucoup de cérémonie, une injustice d'autant plus remarquable, qu'elle enhardit les Portugais à réduire les Africains à un état d'esclavage qui fait horreur à l'humanité : ils furent les premiers qui firent le commerce des Nègres : les Espagnols les imitèrent. & toutes les Puissances de l'Europe imitèrent l'Espagne : les droits les plus sacrés de l'homme, ne furent défendus par personne, & trahis par tous.

D'un autre côté, l'étonnement ne cesse point, quand on considère la pusillanimité des Américains, subjugués & détruits presqu'en un instant, par une poignée d'Européans.

Las Casas dit que les Castillans en massacrèrent douze millions: il y a probablement de l'exagération dans ce calcul; mais il n'y en aura plus, si l'on compte ce que les Français, les Anglais, les Portugais & les Hollandais ensemble en ont égorgé depuis le Cap Hoorn jusqu'à la Baye de Wager. Dans l'Amérique

^(*) Histoire des Découvertes des Portugais, par Lasisau. Tome I, pag. 15, in-quarte.

feptentrionale, on a détruit à peu près la treizième partie des naturels : on n'en a pas laissé dans les Antilles, & presque point dans les Carasbes & les Lucases. Dans le Pérou, dans le Mexique & le Bress, on a exterminé les deux tiers des Indigènes, car il ne faut saire aucune attention aux apologies de Gumila, qui luttant contre l'évidence, soutient à la fois que la Religion Chrétienne a augmenté la population des Indiens, & que la destruction qui en a été faite, étoit sondée sur un ordre de Dieu, qui commanda au Juis Saül d'égorger tous les Amalécites, sans en laisser respirer un seul. Les Espagnols pritent les Américains pour des Amalécites, & le Péruvien Atabaliba pour un autre Agag.

Dans notre Hémisphère existoient des Peuples réunis en société de temps immémorial, qui avoient persectionné les mœurs, honoré les Sciences, cultivé les Arts, évertué l'industrie, élevé des Villes ornées par le génie de la belle architecture, déraciné les bois stériles, multiplié les végétaux fruitiers, amené tous les animaux utiles à la domessicité, saigné les marais, nivelé le terrein, aligné le cours des rivières, changé les landes en pâturages, ensemencé, par les mains de l'agriculture, des campagnes immenses, & embelli tout leur horizon.

Dans l'Hémisphère opposé, la nature entière étoit sauvage, l'air grossier & mal-sain, les forêts épaisses d'une étendue sans sin & sans commencement, & où les rayons du soleil n'avoient jamais pénétré : les eaux fluviatiles, saute d'être contenues dans des bassins sixes, se répandoient dans les campagnes, où ne

terre maux dans lon n'e tude a snima épuife fer do exploi

lieues
n'a tro
fociété
hordes
vage,
affez e

·I

·I

donc
qu'on
de ren
deux p
dre qu'
cc qu'
fiècles
préfére

meriqui foixant ne cont treizième
ns les An& les Lule Brefil,
, car il ne
e Gumils,
a fois que
ulation des
faite, étoit
nda au Juif
en laisser
les Amérin Atabaliba

es Peuples
pui avoient
es, cultivé
s ornées par
né les bois
mené tous
les marais,
es, changé
es mains de
mbelli tout

ntière étoit êts épaisses ient, & où é: les eaux des bassins es, où ne proissoient que des joncs & des herbes nuisibles; la terre étoit jonchée d'insectes & de serpents, les animux quadrupèdes, en beaucoup moindre nombre que dans l'ancien monde, étoient rapetisses, abâturdis, & on n'en avoit réduit que deux seules espèces en servitude : les hommes, moins nombreux encore que les animaux, se distinguoient par leur soiblesse & leur épuisement : ils manquoient de génie pour forger le ser dont ils connoissoient les mines, sans pouvoir en exploiter le métal.

L'Amérique contient à peu près 2140212 (*) lieues quarrées; & sur ce prodigieux emplacement on n'a trouvé que deux Nations réunies en une espèce de société politique : tout le reste errant & dispersé en hordes ou en familles, ne connoissant que la vie sauvage, végétoit à l'ombre des sorêts, & montroit à peine assez d'intelligence pour se procurer sa nourriture.

La différence d'un Hémisphère à l'autre étoit donc totale, aussi grande qu'elle pouvoit l'être, ou qu'on puisse l'imaginer. Je conviens qu'il est difficile de rendre raison d'une si étonnante disparité entre les deux parties constituantes d'un même globe. Prétendre que la race humaine étoit moderne en Amérique, & qu'elle n'y avoit pas encore séjourné pendant six siècles, c'est une supposition insoutenable. Quelle présérence auroit pu être attachée à notre horizon,

^(*) Mr. Tempelman donne à tont le Continent de l'Asmérique neuf millions de milles Anglais en quarré. Il faux foixante de ces milles sur un degré, du temps que le degré ne contient que 25 de ces lieues dons il est quession dans source calcul.

pour avoir habité & défriché pendant un temps Infini avant l'autre? Pourquoi le vaste Continent des Indes occidentales seroit-il resté vuide, inutile & dépeuplé depuis l'instant de la création jusqu'à l'an 800 de notre ére, qui n'a elle-même aucune antiquité? La nature auroit-elle été assez impuissante pour n'achever fon ouvrage, ou pour le completter due par intervalles? Elle avoit placé en Amérique des animaux absolument différents de ceux and vivent dans le reste de l'univers connu : ces animaux étoient-ils auffi d'une création postérieure à celle des individus vivisiés de notre Hémisphère? On tomberoit dans l'absurdité. Il l'on défendoit une telle hypothèle, & si l'on admettoit une formation successive d'Etres organises : pendant qu'on est convaincu, qu'il ne paroit pas même sur la fcène du monde un nouvel insecte : les germes sont aussi anciens que les espèces, & les espèces paroissent aussi anciennes que le globe. Si la formation spontanée & fortuite a occupé si long-temps les Philosophes de l'antiquité, c'est qu'ils étoient trop mauvais Physiciens pour s'appercevoir de la futilité de cette dispute métaphylique.

Si les Américains étoient étrangers d'origine, & arrivés depuis peu dans cette quatrième partie de notre Planète, on devroit dire, tout au moins, d'où ils étoient venus, & quelle route ils avoient tenue dans leur transplantation. Tous les monuments historiques confondus ensemble, ne fournissent aucune promite de let événement, dont le souvenir ne s'étoit coniervé nulle part, ni chez le Peuple émigré, ni dans le Pays qu'on suppose qu'il avoit quitté pour chercherdes

des -- 7 à l'ég en dé Nation

C

face di mble o d'homn ment a étoit re homme que ver origine premier ter aux s'arrête rien :n'e pestilenti res longu dans un peut affir l'on conc tous fes i due, on fe trompe

Il ef mats défa foible . & mais la na dus : elle

qu'on ne

Tome I.

des Terres nouvelles & Inconnues. Ce n'est pas à l'égard des Américains seuls que l'Histoire est en défaut : elle l'est à l'égard de presque toutes les Nations.

On n'est pas en état de marquer sur toute la surface du monde une grande Contrée, une îse confidémble dont la population ait commencé de mémoire d'hommes : je veux dire qu'on ne connott positivement aucune Région dont on puisse affirmer qu'elle étoit restée déserte, jusqu'à un tel temps, & que les hommes ne s'y font introduits, pour la première fois. que vers une telle époque, abstraction faite de toute origine romanefque dont chaque Peuple remplit le premier chapitre de ses Annales : si l'on vouloit s'arréter aux fables nationales, tout feroit expliqué; fi l'on s'urrête aux documents incontestables de l'Histoire. rien n'est expliqué. Il est possible que des maladies pestilentielles, des catastrophes physiques, des guerres longues & meurtrières anéantiffent la race humaine dans un Pays. & c'est dans ce sens seulement qu'on peut affirmer qu'il étoit inhabité en un tel temps : si l'on concluoit qu'il a toujours été désert, parce que tous ses monuments se sont esfacés & sa tradition perdue, on se tromperoit sans doute, autant qu'on peut se tromper, lorsqu'on conjecture ou qu'on devine ee qu'on ne connoît pas.

Il est possible encore que dans de certains climats défavorables, la population foit continuellement foible, & le nombre d'hommes extrêmement rare; mais la nature ne semble pas avoir compté les individus : elle s'est contentée de l'existence du genre, l'a

Tome I.

ent tenue ents hifto-

temps ent des

e & de-'an Boo

tiquité?

our n'a-

que par

attimaux s le tefte

uffi d'une

ivifiés de

irdité . fi admettoit

pendent me fur la

mes font paroiffent

Spontanée

sophés de

Physiciens

ute méte-

igine, &

tie de no-

ins, d'où

at aucune ne s'étoit é, ni dans chercher.

des

foumis aux influences de fon climat, & abandonne à fu propre industrie.

Comme dans le plus grand lointain que l'Histoire nous présente, on voit la plupart des Peuples s'élever fuccessivement de l'abrutissement, & marcher en tâtonnant des extrémités de la vie fauvage, jusqu'aux rudiments primitifs des Arts & de la société . il v a toute apparence que les premiers hommes ont été, dans le commencement des choses & des siècles, iettés sur ce globe fans autres notions, fans autres connoissances que celles qu'ont les Sauvages ordinaires : portant en eux le germe de la perfectibilité, ils étoient très-éloignés de la perfection : créés bruts & groffiers, tis doivent à eux-mêmes lours mours, leurs loix & leurs sciences: ils n'ont pas eu de modèle commun ni de règle de conduite fixe : aussi ont-ils varié à l'infini. tant dans les moyens qu'ils ont employés pour attein dre à la vie civile, que dans les institutions de la vie civile même. Le Climat les a autant gouvernés que la raison. & les différentes gradations du froid & de la chaleur ont visiblement inspiré aux Législateurs des idées souvent contradictoires : lorsqu'on compare les Codes législatifs des Zones tempérées à ceux de la Zone Torride ou de son voismage, tout contraste, & rien ne fe reffemble.

Il est des Peuples qui ne sont peut-être jamais sortis de l'ensance & de l'état originel : le ciel & la terre se sont opposés à leurs efforts, & la difficulté de se policer a été chez eux invincible, & l'est encore. Les Eskimaux & les Groenlandois n'auront jamais des Villes, ou ce qui est la même chose, ils n'auront

fáma refte lifero Lign point

is m agreft il pro bles y fertiles s'ils s' rendre licés.

fein de mngs d êue pla grand d

parce q leur ger quiet: it leurs ins

fèrent de cherche peaux, pas, pe ambulant

ndonne à

l'Hiftoire

s'élever

en tâton-

aux rudi-

y'a toute

té dans le

errés far ce

pnoissances

portant en

n très-éloi-

ers, ils doi-

oix & leurs

mun ni de

ie a l'infini.

pour attein.

ns de la vie

uvernés que

froid & de

giffateurs des

compare les

ceux de la

contrafte, &

nt-être famais

le ciel & la

difficulté de

l'est encore

ont jamais des

ils n'auroni

H.

jamais des champs labourés, si la position du globe reste la même à leur égard. Les Nègres ne se civiliseront point, s'ils demeurent continuellement sous la Ligne, exposés à la plus grande chaleur qu'aucun point de la terre éprouve.

C'est l'Agriculture qui a conduit les hommes par

C'est l'Agriculture qui a conduit les hommes par la main, de degrés en degrés, de la constitution agreste à la constitution politique: plus un terrein estil propre à être ensemencé, plus les graines comestibles y abondent, & plus les possesseurs de ces champs fertiles & de ces semences précienses s'humaniseront, s'ils s'adonnent à la culture, qui commencera par les rendre sédentaires, & dès-lors ils sont à demi policés.

La propriété & tous les Arts sont donc nés dufien de l'Agriculture. De là on peut déterminer les rangs où les dissérentes espèces de Sauvages doivent être placées, suivant leur éloignement plus ou moins grand de la perfection morale.

Les Cultivateurs sont les premiers dans l'ordre, parce que leur subsistance est la moins précaire, & leur genre de vie le moins turbulent & le moins inquiet: ils ont le temps d'inventer & de persectionner leurs instruments: ils ont du loisir pour penser & réséchir.

Les Nomades suivent immédiatement, mais disfèrent des premiers, en ce qu'obligés d'alier à la recherche des paturages, & d'accompagner leurs troupeaux, ils ne sont jamais établis : on ne rencontrel pas, pendant l'hiver, leurs tentes & leurs maisons ambulantes dans les mêmes lieux où on les a vuce

G a

pendant l'été: ils changent de patrie d'une année l'autre, d'un mois à l'autre. Les Tartares, les Arabes, les Maures, les Lappons font ceux d'entre les Nomades que nous connoissons le mieux : leurs mœurs peuvent être regardées comme le vrai modèle de la vie des Peuples Bergers ou Pasteurs : intermédiaires entre la condition sauvage & l'état civil, une distance presqu'égale les sépare de ces deux points.

Il y a des Nations que nous avons nommées Rhizophages: nous entendons par-là celles qui vivent dans les forêts, de racines & de fruits provenus fans culture. Leurs mœurs dépendent beaucoup des productions & de la qualité du Pays : ceux qui ont des cocotiers & des palmistes, sont plus à leur aise & moins fauvages que coux qui ne voient s'élever audessus de leurs cabanes, que les rameaux des hêtres & la cime des chênes. L'Auteur de l'Origine des Arts & des Sciences croit qu'il est impossible de rirer une nourriture du gland; il veut que ce mot, employé dans ce sens par les Anciens, doive signifier les noix. les chataignes, les pignons, les amandes, les faines & les pistaches; mais il est certain qu'on fait avec le gland de chêne du pain, dont les hommes peuvent se fustenter : il est affez connt qu'en 1759, on a eu recours à cet aliment dans quelques cantons de la stérile Westphalie, saccagée alors, pour comble d'infortune. par deux armées ennemies.

Les Peuples pécheurs forment la quatrième claffe: leur façon d'exister ne dissère pas sensiblement de celle des Passeurs ou des Nomades, sinon que ceux-ci ont dans leurs troupeaux apprivoisés une ressource assurée haza refte des, les r ver, tr'eu

lande

& fo de le réuni me le bien 1 tous bre d che le habita vie fo s'y ret les ho roce & til de poffibil ce que des . in

caufes notre probab d'épour es Arabes, es Arabes, es les Nours mœurs dèle de la ermédiaires ne distance

omées Rhiqui vivent ovenus fans p des proqui ont des leur aife & s'élever audes hêtres ine des Arts de rirer une t, employé ier les noix, , les faines fait avec le s peuvent se on a eu rede la stérile d'infortune.

rième classe: nent de celle ceux-ci ont source assirée, & que les Pécheurs doivent attendre, autant du hazard que de leur adresse, le nécessaire physique. Du reste, les Ichtyophages s'expatrient comme les Nomades, suivent par petites troupes les côtes de la mer & les rivages des sleuves, & reviennent, pendant l'hiver, se cabaner, & vivre de poisson séché. Ceux d'entreux que nous connoissons le mieux, sont les Groenlandois & les Eskimaux.

Enfin les Chasseurs constituent le dernier ordre. & font les plus fauvages de tous : errants & incertains de leur fort d'un jour à l'autre, ils doivent craindre la réunion & la multiplication de leurs semblables, comme le plus grand des malheurs; parce que le gibier. bien moins fécond que le poisson, se dépeuple dans tous les Pays du monde, à proportion que le nombre d'hommes croite Un Sauvage chasseur cherche les folitudes, s'écarte autant qu'il peut de toute habitation humaine, & s'éloigne à chaque pas de la vie sociale: s'il construit une hutte, c'est plutôt pour s'y retirer que pour y être logé. Jamais en paix avec les hommes ou avec les animaux, son instinct est féroce & fes mœurs barbares : plus fon génie s'occupetil des moyens de sublister moins résléchit-il sur la possibilité de se policer. Il est dans le genre-humain ce que sont les bêtes carnassières entre les quadrupèdes infociable.

Tout cela posé, il sera plus sacile d'expliquer les causes de la différence qu'on a déja remarquée entre notre Hémisphère & celui de l'Amérique, qui avoit probablement éprouvé des catastrophes physiques, d'épouvantables tremblements de terre, & des inon-

dations considérables beaucoup plus tard que notre horizon. Acosta, dans son excellent Ouvrage de situ Novi Orbis, convient que les plus habiles Naturalistes de son temps rencontroient au Nouveau Monde des vestiges d'un déluge plus récent que ceux de Deucalion & d'Ogygès, & que le grand Cataclysme, dont la mémoire s'étoit conservée dans les Livres sacrés des Choëns, ou des Prêtres Egyptiens, qui en avoient apparemment reçu la tradition de la possérité de ceux qui se résugièrent dans les montagnes de la haute Abyssinie, où la terre est plus exhaussée, de neuf lieues, que le niveau de la mer à Alexandrie.

Le nombre presqu'infini de lacs & de marécages dont les Indes occidentales font convertes. n'avoit pas été formé uniquement par les eaux fluviatiles extravalées, ni par les brouillards attirés par les montagnes & les forêts : ces lacs paroiffoient être des dépôts d'eaux qui n'avoient pu encore s'écouler des endroits jadis noyés par une fecousse violente, imprimée à toute la machine du globe terraquée : les nombreux volcans des Cordellières & des rochers du Mexique . les tremblements qui ne cessent jameis dans l'une ou dans l'autre branche des Andes prouvent que la terre n'y est pas encore en repos de nos jours. Les veines des métaux les plus pelants, exposses dans de certains endroits à fleur de soi, semblent indiquer que le soi même y avoit été délayé, & que des sorrents ou des écoulements en avoient entraîné la superficie. Les coquillages marins amoncelés dans les lieux méditerranés grand dans dés l Mage féjour étolet fembl

des r monu dans

tion

merio & Ulla de Cal. la Suc année ces, quara pofan me ét du m Si la Baltic profo ans. I Linne cette de fo phéno Dane: moire

Philo

PH,

que notre age de fitu Naturalistes Monde des x de Deur Cataclysme, les Livres tiens, qui de la postes montare est plus de la mer à

de marécouvertes. s eaux fluattirés par paroiffoient pu encore ne fecousse du globe dellières & nts qui ne re branche est pas enes des mécertains enque le sol ents ou des rficie. Les x mediterranés les plus bas, (*) la destruction de tous les grands quadrupèdes, qui sont les premiers à périr dans les eaux, la tradition unanime des Péruviens, des Mexicains & des Sauvages en général, depuis la Magellanique jusqu'au Fleuve de St. Laurent, sur leur séjour dans les montagnes, pendant que des vallées étoient submergées, toutes ces preuves combinées semblent justifier le sentiment d'Acosta sur l'inondation de l'Hémisphère de l'Amérique.

des monuments anté-diluviens? On y a décenvert des monuments anté-diluviens? On y a déterré des monuments plus finguliers que ceux qu'on trouve dans notre Horizon; puisqu'on y a exhumé de grands

Il est vrai que l'Eveque d'Abo a depuis publié un mémoire, dans lequel il contredit tous ces saits attestés par des Philosophes, comme les Eveques sont ordinairement, quand

ils ne sont pas Philosophes eux-mêmes.

^(*) Sur les coquillages fossies qu'on trouve dans l'Amérique méridionale, on peut consulter le Voyage de Juais d'Ullos, & sur ceux de l'Amérique septentrionale, le Voyage de Calm. Cet Auteur étoir, comme le sont tous les Sayants de la Suède, très-persuade que la mer du Nord se retire d'une année à l'autre. On prétend s'être assuré par des expériences, que, sur la Côte de la Suède, cette diminution est de quarante-quatre à quarante-cinq pouces en un siècle. En supposant que la progression a toujours été la même, ce Royaume étoit encore submergé, il n'y a que deux mille ans, ou du moins toutes ses montagnes n'étoient alors que des siles. Si la diminution continue dans la même proportion, la mer Baltique, qui n'a, selon Maansoon, que trente cordes de prosondeur dans ses gousses, sera à sec dans quatre mille ans. Mrs. Hierne, Swedenbourg, Cessus, Rudman, Dalin, Linneus & son Disciple Calm, ont tous écrit en saveur de cette hypothèse de la retraite des eaux de la mer du Nord, de sorte qu'il parost qu'il y a beaucoup de réalisé dans ce phénomène, & d'autant plus, que les expériences saites en Danemark ont donné les mêmes résultats.

os fossiles qui avoient appartenu à des animaux quadrupèdes, dont les analogues vivants n'existoient plus dans aucune partie de cet immense Continent. Quant aux antiquités particulières, on sait qu'on n'en a jamais découvert nulle part qu'on puisse supposer antérieures au déluge, quoiqu'ayant cette époque tertible, il v ait en vraisemblablement des hommes réunis en société, & aussi policés peut-être, que l'étoient les Grecs du temps d'Alexandre : les feux fouterrains & les eaux; en changeant la surface habitable. & le lit de la mer, ont tout englouti. Les monnoies d'or & d'argent, qui sont si propres à se conserver dans les différentes substances terrestres, n'ont presqu'aucune antiquité. La médaille de Phidon passe pour être la plus ancienne; & en la considérant en original, elle nous a paru absolument fausse, d'une fabrique bien postérieure aux plus belles médailles de la Grèce. & frappée après coup comme les Contorniates Romaines. Les Roupies antiques Indiennes, qu'on garde à la Chine dans le cabinet des Empereurs, sont trop peu connues pour qu'on en puisse parler avec précision : elles peuvent avoir néanmoins plus d'âge, que Mr. Freret ne leur en accorde. (*)

Mela, Pline, & Solin font mention, à la vérité, de la ville de Joppé, qu'ils disent avoir été bâtie avant le délut ont-ils Egypti nement tous le bon & tiquités réellem jadis fu

si rique av les cauf blement une diffi paraifon

No

que l'in

les dégât
Dans 1'l
lement
ils s'étoi
dans de
bourbier
peurs d

reusemen Jougam, Vou de l'Egyp que dison de Dicu

^(*) Suivant Mr. Freret (Mémoires de l'Acad. des Inferiptions, T.18. pag. 45.) aucune tradition, discutée de bonne foi, ne remonte à l'an 3600 avant l'ère vulgaire : il prétend, que la période des Indous nonmée Cal-Jougam, n'a commencé que l'an 3102 avant Jesus-Christ. Ainsi les plus anciennes médailles Indiennes ne passeroient pas, selon lui, la date de cette époque. Mais les Bramines disent, malheu-

PH.

maux qua-Roient plus ent. Quant n'en a jappofer anpoque terommes réuue l'étoient fouterrains le . & le lit ies d'or & er dans les fqu'aucune our être la iginal, elle orique bien Grèce & Romaines. garde à la t trop peu précision :

a la vérité. bâtie avant

cad. des Infee de bonne

re : il preougam, n'a

nsi les plus

, felon lui , it , malheu-

ue Mr. Fre-

le déluge, ante diluvium condita; mais de quel déluge ont-ils voulu parier? Le Cataclyfine dont les Livres Egyptiens conservoient le souvenir, avoit été un évé nement destructeur qui avoit défiguré & transposé tous les sites de la terre où il s'étoit étendu. Strabon & Diodore de Sicile rapportent aussi quelques Antiquités, prétenduement auté-d'iluviennes, qui n'étoient réellement que des débris retrouvés dans des endroits jadis submergés par des débordements particuliers & locaux, comme ceux de Samothrace & de Cyrène.

Si l'on admet donc que le Continent de l'Améique avoit été, plus tard que le nôtre, bouleversé par les causes secondes, par des inondations & des tremblements de terre, on concevra pourquoi il v existoir une différence si marquée entre tous les objets de comparaifon possibles de ces deux parties du globe.

Notre Horizon avoit un air d'ancienneté, parce que l'industrie humaine avoit eu le temps d'y réparer les dégats occasionnés par les convulsions de la nature. Dans l'Hémisphère opposé, les hommes venoient seqlement de descendre des rochers & des élévations on ils s'étoient réfugiés comme des Deucalions : répandus dans des campagnes encore remplies de vase. & de bourbier, leur constitution s'étoit viciée par les vapeurs de la terre & l'humidiré de l'air. Le peu de

rensement pour Mr. Freret, qu'avant leur période de Col-Jougam, il s'en est écoulé trois autres.

Vouloir fixer la Chronologie de l'Inde, de la Chine & de l'Egypte; c'est une entreprise dont on pourroit dire ce que disoit Plive de ceux qui veulent comprendre la nature. de Dieu, furer eft, profecte furer.

RECHERCHES PHILOSOPH.

chaleur de leur tempérament, leur population in proyablement foible, leurs corps dépilés & énervés, la maladie endémique dont ils étoient atteints, tont cela indique qu'ils avoient essuyé une altération essentielle & récente.

On connoît assez la qualité des terres nouvellement désrichées & salgnées: les vapeurs sétides & grossières qui s'en élèvent, sont par-tout également mal-saines, & engendrent dans les habitants des maladies chroniques. Par ce qui arrive dans un Canton, dans une Province, on peut juger de ce qui doit arriver dans un Pays, & aller du petit au grand: s'il sau une longue suite d'années, pour purisier la moindre plage que les eaux ont quittée, quel laps de siècles me saudra-t-il pas pour émonder une portion considérable du globe envahie par l'océan, & revenue à sec par l'évaporation, ou par d'autres causes quelconques?

Les conséquences qu'entraîne un déluge, semblent avoir échappé aux Auteurs les plus éclairés : ca n'est point assez que les débordements aient cessé, & que les eaux se solent retirées; le sol pour redevent habitable & salubre, exige encore un desséchement parfait, que le temps seul peut amener : les lieux le plus savorables se recouvrent de végétaux & d'arbres, & e n'est qu'alors que les hommes peuvent y rentrer & achever de nettoyer leur séjour par le travail & l'industrie.

Les Peuples de l'Amérique étoient donc, en ce fens, plus modernes que les Nations de l'ancien Monde: ils étoient plus foibles, parce que leur terre natale étoit plus mal-faine; & on conçoit maintenant pourquoi fauva pas e tout fe de fermi ne le

que jo

noi

de l'

culier

" bar " la dan " cor

, que

" en " vier

ce qu' qu'il c

Sarma

(*

spulation in-& énervés, la uts, tout cela lon essentielle

res nouvellears fétides & ut également tants des mas un Canton, qui doit arrirand : s'il faut er la moindre aps de Gècles rtion confidérevenue à sec quelconques? déluge , sems éclairés : ce ient cessé, & pour redevenir · desséchement : les lieux les x & d'arbres, euvent y renar le travail &

t donc, en ce incien Monde: rre name étoit nant pourquoi on les a tous surpris dans un éta. Avage, ou à demisuvage. Le temps de se policer enriérement n'étoit
pas encore venu pour eux : leur climat devoit avant
tout s'améliorer, les vallées & les campagnes devoient
se dessécher davantage, leur constitution devoit s'affermir, & leur sang s'épurer. La fertilité de leur Pays
ne les retenoit pas dans la vie agresse, comme l'Auteur
de l'Esprit des Loix l'a avancé dans un chapitre particulier, qui a trop de connexion avec mon sujet pour
que je puisse le passer sous silence.

" Ce qui fair qu'il y a tant de Nations fauvages " en Amérique, dit-il, c'est que la terre y produit " d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se " nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la ca-" bane un morceau de terre, le mas y vient d'aborde " la chasse & la pêche achèvent de meure les hommes " dans l'abondance; d'ailleurs les animaux qui paissent " comme les bœuss, les busses, &cc. y réussissent mieux " que les bêtes carnassières. Celles-ci ont eu de topt " temps l'empire de l'Afrique.

" Je crois qu'on n'auroit pas tous ces avantages " en Europe, si l'on y inissoit la cerre inculte : il n'y " viendroit guères que des forêts, des chênes, & d'au-, res arbres stériles. " (*)

Le raisonnement de ce chapitre est vicieux, en ce qu'il suppose comme vrai ce qu'il faux, & en ce qu'il n'est pas possible de conclure.

Quand les Suédois, les Danois, les Russes, les Sarmates, les Bataves, les Bretons, les Germains, les

^(*) Livre XVIII, Chap. IX.

TOS RECHERCHES PHILOSOPH.

Gaulois, & les Espagnols étolent encore sauvages, il y a quelques siècles, pouvoit-on dire alors qu'il y avoit taut de Nations sauvages en Europe, parce que la terre y produit d'elle-même beaucoup del fruits dont on peut se nourir? Puisque Mr. de Montesquieu convient lui-même que l'Europe n'a pas cet avantage & qu'elle ne peut jamais l'avoir eu; il y avoit donc une autre cause qu' y enchaînoit tous ces Peuples dans l'état agresse, & cette cause étoit la stérilité.

Une Nation qui possède un terrein abondant en fruits, s'humanisera bien plutôt qu'une horde située sous un ciel apre, & sur une terre srappée de stérilité: aussi voir on que telle a été la marche de l'esprit humain, & la naissance successive des sociétés : elle a faivi la gradation des climats, & la sécondité du solt sur les rives sortunées de l'Inde & du Gange, plantées de siguiers, de palmisses, & de cocotiers, les hommes ont été réunis & civilisés infiniment plutôt que les habitants des sortes de la Souabe & de la Westphalie, qui broutoient des glands, il n'y a que querques années.

Ce n'est donc pas la fertilité du climat qui retient l'homme dans la vie sauvage : c'est au contraire le désaut de subsistances qui l'empêche d'en sortir. Il ne saut avoir qu'une légère idée de l'Amérique septentrionale, pour saisir toute l'inconséquence de la proposition de Mr. de Montesquieu : jamais on n'a dit que cette vaste région, couverte de neiges & habitée par quelques Sauvages, étoit une terre de voluptés, prodigue en fruits & en productions naturelles: nulle part l'avarice de la nature n'a été plus marquée.

Les Ind tre la pécheu nourrir au pied fans err lienes d des glac grands v les ans . tes nutri petit vo fustenter *léparés* fes. (*) quer, ils Lichen , ropéans de l'avoi

ment qu

delphie,
w:elle ei
l'Angéliqu
ouillerée

Les I
tions erra
Tartares e
noisse. La
par Mr. I
n'étoit au
d'une gra
clair que
yages de

PH.

auvages, it ors qu'il y parce que la fruits dont fquieu conavantage & it donc une euples dans

abondant en norde située de stérilité: l'esprit huétés : elle a ndité du sol: lange, planpeotiers, les iment plutés é de la Westa que quel-

imat qui reau contraire en fortir. Il nérique sepnence de la mais on n'a iges & habie de volups naturelles: us marquée.

Les Indigènes y ont continuellement à combattre onre la disette; d'ailleurs ils étoient tous chasseurs ou pécheurs : si les fruits de leurs forêts avoient pu les nourrir, ils seroient devenus frugivores, & suroient su pied d'un arbre passé tranquillement leurs jours. fans errer . comme ils font . à deux ou trois cents . lieues de leurs cabanes, pour poursuivre, au travers des glaces, un Orignal qui fouvent leur échappe. Ces grands voyages qu'ils sont obligés d'entreprendre tous les ens, leur ont fait imaginer des poudres & des pas tes nutritives, qui étant condensées & réduites en un petit volume, peuvent aisément se transporter, pour fustenter les chasseurs quand ils sont malheureux, ou séparés de toute habitation par des distances immenfes. (*) Quand ces provisions viennent à leur manquer, ils n'ont d'autre ressource que dans une sorte de Lichen, qui croît contre les rochers, & que les Européans nomment Tripe de Roche; & dans la graine de l'avoine sauvage, dont le Canada produit naturelle. ment quelques espèces.

(*) Les Sauvages de Susquehannah, au-delà de Philadelphie, ont une poudre nutritive qu'on nomme Poudre veru: elle est composée de bled d'Inde torrésié, de la racine de l'Angélique, & d'une certaine quantité de sel commun: une ouillerée sussit à une personne pour sa subsistance d'un jour,

Les Lappons, les Tartares, les Maures, & plusieurs Nadons errantes ont aussi leurs pâtes alimentaires : le Kacha des
Tartares est en ce genre la meilleure composition qu'on connoisse. La poudre nutritive inventée prétendument en 1753 par Mr. Bouébe, Chirurgien du Régiment de Salis Grisons,
n'étoit aussi que du bled d'Inde broyé, grillé, méléde sel d'
d'une graine carminative qu'on croit être le cumin. Il est
clair que cette recette a été copiée sur le procédé des Sauvages de l'Amérique septentrionale.

TTO RECHERCHES PHILOSOPIL

Les besoins toujours renassants de la vie animale absorbent, comme nous l'avons dit, toutes les idées de l'homme moral : il n'a pas le temps de songer à se civilser : il n'est point de son intérêt de se réunir, parce que les produits de la chasse diminuent en raison directe du nombre des chasseurs : l'agriculture seule multiplie ses récoltes en raison du nombre des cultivateurs.

Les femmes cultivolent le mais en Amérique, dit l'Auteur de l'Esprit des Loix; mais on fait qu'il y avoit au Nouveau Monde vingt Provinces où l'on ne conneissoit pas le mais, sur une où l'on en faisoit unige. D'ailleurs s'il falloit élever cette femence pour suffenter la vie, à quoi servoient donc ces fruits abondants que le sein de la terre y versoit, à ce qu'on prétend, fans peine & fans culture, fur la table des Sauvages? La vérité est, que l'Amérique en général a été, & est encore de nos jours, une Contrée fort stérile. On peut même s'éconner que ceux d'entre les Sauvages qui y ont connu le mais, ne se soient pas civilises davantages car il est certain que le Nord de notre Europe n'est sorti entiérement de l'abrutissement & de la barbarie qu'au temps où les Peuples de l'Italie & de l'Asie lui ont communiqué les graines comestibles. & les germes des fruits qui lui manquoient. En examinant l'histoire & l'origine de presque tous nos légumes, de nos plantes potagères, de nos arbres fruitlets. & même de nos grains, on s'apperçoit qu'ils font exotiques, & qu'ils ont été successivement importes d'un autre climat dans le notre, où la culture & le labourage les ont ensuite naturalisés. On peut

ancienti ne e Tacite.

L sique . qu'il n' v ont Europe Les C: mênie i dant le voient de les ce que svec le ginables tiroient les Tart lement sux bet un non ries qu Les or glouton répandu vaillants qui hab moins :

frugivo

vie animale les idées de ger à fe citunir, parce n raifon diniture feule ire des cul-

Amerique, fait qu'il v où l'on ne n en faisolt mience pour fruits abone qu'on préble des Sauénéral a été. rt stérile. On les Sauvages pas civilifés rd de notre lement & de de l'Italie & nes comestiiquoient. En ue tous nos s nos arbres percoit qu'ils livement imoù la culture is. On peut alsement s'imaginer quelle doit avoir été la disette des anciens Gaulois, & sur-tout des Germains, chez qui il ne croissoit encore aucun arbre fruitier du temps de Tacite. Le règne végétal se vivisse sons la main de l'homme civilisse : il meurt sous les pieds du Sauvage.

Les bœufs & les buffles réuffiffoient bien en Amédaue, dit Mr. de Monresquieu: mais il en cermin qu'il n'y avoit en Amérique ni buffles nt bœufs, qui y ont été, ainsi que les chevaux, transplantés par les Européans dans les premiers temps de la découverte. Les Caribous & les Orignaux du Canada sont de la même espèce que les Rhennes de la Lapponie : cependant les Naturels de l'Amérique septentrionale n'avolent pas eu l'efprit de soumettre ces mimaux, ni de les apprivoiser à pattre en troupeaux sédenmires. ce que les Lappons ont parfaitement bien executé svec les Rhennes, dont ils tirent tous les services imiginables; & les Sauvages des Indes occidentales n'en thoient aucun de leurs Orignaux. Les Bisons ene les Tartares ont amenés à la domestiché, étoient également restés sauvages chez les Américains. Quant aux bêtes carnaffières, le Canada feut en nonrrissoit un nombre presqu'incroyable : la quantité de pelleteries qu'on en appone, en est une preuve pariantel Les ours, les loups-cerviers, les loups noirs, les gloutons, les tigres, les renards y étoient trèsrépandus; & quoique ces animaux fussent moins vaillants, ou plus peureux que ceux de leur espèce qui habitent dans l'ancien Continent, ils avoient neanmoins affez de forces pour faire la guerre aux bêres frugivores.

RECHERCHES PHILOSOPH.

Je ne vois donc, dans tout le passage tiré de l'Est prés des Loix, qu'un raisonnement de spéculation, contredit par les faits & l'expérience de toutes les Nations & de tous les siècles : c'est le sophisme d'un grand homme.

Ce font la stérilité & la pauvreté du terrein & du climat qui retiennent l'homme dans la vie sauvage, L'abondance l'amène à la société : l'article de la sub-sistance doit être réglé avant qu'on rédige le Code légissaif : les Loix ne sont qu'utiles ; la subsistance est indispensable.

Dans les Pays tempérés & riches en végétaux. la société a été établie infiniment plutôt que dans les cantons froids & stériles : on la voit passer & comme voyager de l'Asie méridionale dans l'Egypte, de l'Egypte dans la Grèce, de la Grèce dans l'Italie, de l'Italie dans les Gaules, des Gaules dans la Germanie: & cette progression suit exactement le degré de fécondité physique de chacun de ces Pays en particulier. S'ils étoient également incultes la Germanie seroit sans contredit le plus dépourvu & le plus stérile de tous : si elle restituoit les végétaux étrangers qui n'appartiennent pas originellement à son terroir out it for climat, il ne lui resterois prefque rien : elle ne conserveroit, entre les petites semences alimentaires, que le pavot erratique & l'avoine agtefte. with a residence of a work of a particular

fauvages, parce que leur complexion affoiblie & leur génie borné ne pouvoient domter une terre ingrate. En un mot, ils manquoient d'instruments de fer, & aujour-

aujour dolent

tes des étoient ciens déduit ces Per thiques fauvage femblan de l'uni

Ils portion partage. ment alt tre cas avoit fa ardeur. ciabilité femblent pour ch Nord, o fité forç nourritur cherche. étoient d done v n Peuplade tuellemen péans s'a

Tome

é de l'Estéculation, es les Na-

rein & du
e fauvage,
de la fuble Code léliftance est

végétaux, ue dans les & comme te, de l'E-l'Italie, de Germanie; egré de fé-ys en par-urvu & le s végétaux ement à fon teroit prefities femeu-& l'avoine

ou fémiolie & leur re ingrate. de fer, & aujouranjourd'hui qu'on leur en a procurés, ils sont trop indolents, trop làches pour s'en servir.

Ceux qui ont étudié leurs mœurs, & sur-tout celles des Septentrionaux, se sont étonnés de ce qu'elles étoient, pour ainsi dire, les mêmes que celles des anciens Scythes, & de cette similitude apparente on a déduit des lignes de filiation, & d'extraction d'un de ces Peuples à l'égard de l'aûtre; mais les mœurs scythiques n'ayant été que les vrais caractères de sa vie sauvage, il étoit naturel d'appercevoir une telle ressemblance entre la façon d'exister de tous les Sauvages de l'univers, parvenus à s'attrouper.

Ils font carnaffiers, cruels, impitovables à proportion de la stérilité du terrein qui leur est échu en partage, ou des défauts physiques de leur tempérament altéré. Les Américains étoient dans l'un & l'aure cas, & se faisoient entr'eux tous les maux que leur avoit fait la nature : n'aimant pas leurs femelles avec ardeur, ils manquoient du plus puissant lien de la sociabilité, & vivoient comme ces animaux qui s'afsemblent en de certaines saisons & se séparent ensuite bour chasser chacun à part. Dans les quartiers du Nord, où le sol étoit singulièrement avare, la nécessité forçoit chaque individu humain à chercher sa nourriture. & à employer tout son temps à cette recherche. Les idées relatives d'amitié & d'union y étoient donc impossibles en un certain sens : il devoit donc y regner un état de guerre perpétuelle entre les Peuplades qui se rapprochoient assez pour s'ôter mutuellement la sublissance. Aussi les premiers Européans s'apperçurent-ils d'abord de cette trifte anime-

Tome I. H



RECHERCHES PHILOSOPH.

sité qui incitoit tous les Sauvages des Indes occidentales les uns contre les antres : ceux qui étoient demipolicés, croyoient avoir encore des motifs pour ne jamais vivre en paix. Un Philosophe comme Hobbes n'auroit pas manqué d'y voir la démonstration de son système, & il auroit pu se tromper.

La constitution de la vie sauvage amène nécessairement l'établissement des Tribus, & ces Tribus sont par-tout ennemies les unes des autres; comme on l'observe chez les Tartares, chez les Arabes, chez les Abyssins, chez les Nègres, chez les Cassres: ensin parmi toutes les Nations vagabondes qui se sont distribuées en hordes: & voici la cause de cette discorde universelle.

Par-tout où la propriété n'est point fixée, on se bat avec acharnement, pour empêcher qu'elle ne s'énbliffe: par-tout où la propriété est établie, on se bu encore avec une opiniatreté égale pour la maintenir. Dans l'un & l'autre cas, les hommes sont si fort à craindre, que le dernier effort de la vertu est, d'être parvenu à les aimer; & on ne peut les aimer, si l'on n'excuse leurs emportements & leurs excès. Quand on réfléchit donc qu'ils ont tous les mêmes foiblesses. les mêmes besoins. & les mêmes droits aux productions de la terre, on conçoit qu'il leur seroit difficile d'être éternellement en paix, quand même ils seroient infiniment moins méchants qu'ils ne le sont ou qu'on ne les suppose. D'ailleurs leur commun matheur est. que l'injustice d'un seul être dérange l'équilibre & l'union générale : les loix, qui peuvent contenir & réprimer la multitude, ne peuvent, par une impuisfat & far

réf

ils
Per
Je
gra
des
on
les
de
ont
exif

tés voue que de y ég conv

forte

inco

que

res :

la g

es occidencoient demiifs pour ne une Hobbes ation de fon

Tribus font comme on ces, chez les affres: enfin i fe font diferente discorde

fixée, on fe i'elle ne s'énlie, on fe bat la maintenir. font fi fort à rtu eft, d'être aimer, fi l'on excès. Quand nes foiblesses. aux producferoit difficile ne ils seroient one or qu'on mulheur eft, l'équilibre & t contenir & r une impuiffance singulière, contenir cinq ou six Tyrans avides & orgueilleux; & c'est plus qu'il n'en faut, pour en-sanglanter la terre dans toute sa circonférence.

Quelques Ecrivains ont hazardé de nos jours des réflexions extraordinaires fur les Américains du Nord : ils ne peuvent trop s'étonner, disent-ils, que ces Peuples soient restés de tout temps chasseurs & libres. Te ne crois pas que l'amour de la liberté naturelle soit gravé plus profondément dans l'ame des Iroquois & des Algonquins que dans celle des autres hommes : fi on les a vus souvent en guerre avec les Français & les Anglais, c'est qu'on a voulu leur ôter la jouissance de l'air & de la terre : ce n'est pas leur liberté qu'ils ont prétendu défendre, ils ont tâché de maintenir leur existence; encore ne voit-on pas qu'ils aient jamais montré beaucoup de valeur à proportion de l'intérêt, qui auroit dû les inciter jusqu'à la fureur. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils foient des Spartiates qui attaquent de front. & ouvertement les troupes Coloniaires : ils n'ont jamais en cette noble hardiesse. & font la guerre en se cachant. Quoique le Sr. du Pratz exagère jusqu'à la contradiction les grandes qualités des Sauvages, cependant il est contraint d'avouer qu'ils sont singuliérement laches, timides, & que leurs attaques ressemblent à celles d'une bande de voleurs qui se glisse de nuit dans une maison. y égorge les gens endormis, emporte ce qui lui convient, & brûle le reste. Jamais ils n'engagent un combat régulier & décisif en plein champ : ces fortes d'actions, qui exigent de l'intrépidité, leur font inconnues.

BIG RECHERCHES PHILOSOPH.

La supériorité qu'ont les Peuples civilisés sur tes Peuples sauvages, ne consiste que dans la perfection de leurs armes & dans le méchanisme plus ingénieux de leur tactique : quant à la bravoure, el'a peut être quelquefois plus grande, plus héroïque du côté des Sauvages, que du côté de l'ennemi : on remarque que les Germains & les Bataves n'en ont jamais manqué, quoiqu'ils ne fussent pas mieux policés que les Hurons le sont, & qu'ils eussent à saire à des armées Romaines dont la discipline surpassoit tout ce que l'art militaire a jamais produit de plus achevé en ce genre. Si la défaite de Varus a été l'effet d'une surprise, au moins la bataille de Brème, livrée par Arminius aux Troupes de Germanicus, a-t-elle été une action régulière en plein champ, & disputée avec toute l'opiniâtreté possible.

La vie sauvage n'éteint donc pas le seu du courage dans le cœur de l'homme: la timidité des Américains venoit donc d'une autre cause que de leur saçon d'exister: ils étoient peureux par instinct, parce que tous leurs organes étoient affoiblis & altérés. Depuis que nous avons la relation du Colonel Bouquet, qui a fait contre eux l'expédition de l'Ohio, en 1764, nous pouvons juger d'après les saits. Voici comme cet Officier s'exprime.

" Ces Sauvages, dit-il, qui ont eu ancienne-" ment la réputation d'être très-poltrons, ne sont guè-" res plus braves aujourd'hui, quoiqu'ils aient des ar-" mes à seu. Ils exposent rarement leurs personnes au " danger, & se fient entiérement sur leur adresse à se " cacher pendant l'action : ils ne paroissent jamais à 79 90 90

con cés que tie

lanii

déci volo pour un qu'o ôte

en c

des :

cupic tre I faire ple fi resser

dans
de l'a
respec

, découvert, à moins qu'ils n'aient, par leurs hurle-, ments effroyables, frappé de terreur l'ennemi engagé , dans des bois impraticables: ils l'attaquent quand il , est absolument hors d'état de se désendre, & qu'il , met bas ses armes.

Je demande si l'on est fondé à chercher l'amour extrême de la liberté dans de tels combattants, qui au contraire décèlent tant de foiblesse, lorsqu'ils sont forcés de désendre leur vie? Ce qui arrive toutes les fois que les Européans s'emparent d'un terrein faisant partie de la chasse ou du pâturage de ces Barbares pusillanimes, dont les Chess & les Députés ont toujours déclaré, & déclarent encore, qu'ils reconnostront volontiers le Roi Anglais, ou qui que ce puisse être pour leur Souverain, & qu'ils s'obligent à lui payer un tribut de fourrures en toute éternité, pourvu qu'on leur procure de quoi vivre, ou qu'on ne leur ôte pas la terre sur laquelle ils peuvent se nourrir en chassant des orignaux, des castors, & en broutant des racines.

On peut juger quelle doit avoir été l'effrénée cupidité & l'injustice atroce des conquérants de notre Hémisphère, pour forcer des malheureux à leur faire une telle prière, indigne sans doute d'un Peuple sier & vaillant auquel les Américains n'ont jamais ressemblé.

Je me suis donc cru en droit de conclure que dans toutes les anciennes guerres nationales du Nord de l'Amérique, il n'a jamais été question de la liberté respective d'une peuplade ou d'une autre; mais qu'il s'y est toujours agi de la subsistance de chaque Peu-

H 2

s fur les erfection génieux eut être côté des emarque ais manque les sarmées que l'art ce genre, prife, au inius aux ction ré-

du coudes Amée leur fact, parce
érés. DeBouquet,
en 1764,
i comme

anciennefont guènt des arfonnes au
resse à se
jamais à

118 RECHERCHES PHILOSOPH.

plade en particulier, à qui il falloit un immense terrein inculte, pour équivalent d'un petit terrein cultivé, Qu'une Nation qui n'a pas de quoi se nourrir, auroit l'orgueil insensé de subjuguer une autre Nation, aussi pauvre qu'elle, par la feule passion de conquérir, cela n'est point dans la nature des Sauvages; car dès-lors ils cesseroient de l'être : pour conserver leurs conquêtes, ils seroient contraints de se policer, & leurs esclaves, pour apprendre à obeir, seroient aussi contraints de se policer. Le grand intérêt qui divisoit donc tous ces Peuples chasseurs, étoit la chasse même : c'étoit la source de l'éternelle discorde qui armoit une Tribu contre une autre, dès qu'elles étoient assez rapprochées, pour s'intercepter mutuellement le gibier. J'aurois honte de réfuter ce que l'Auteur de la Théorie des Loix civiles a écrit sur ce sujet : selon lui, , tous les Sauvages chasseurs sont en paix : la guerre , n'existe que chez les Peuples cultivateurs : l'agri-, culture engendre les guerres nationales : la chasse , adoucit le cœur de l'homme, & l'umène insensi-», blement dans le sein de la vie sociale : l'esclavage ,, est un bien, on a eu tort de l'abolir. , Voilà une suite de paradoxes que Mr. Linguet a osé faire imprimer.

Les Européans, au-lieu d'employer la force ouverte & les procédés outrés pour détruire les hordes Américaines, n'auroient du employer que la douceur, & la supériorité de leur génie & de leurs talents pour les apprivoiser, comme les Hollandais ont sait avec les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance, d'abord trèssarouches, & devenus ensuite très officieux. Cas Africai débarq " nus " mes " faite " noiti " juste " pron steel, rassé pa dieffe l'assemt belet di hardis refusère ferai ce mandé mes; Depuis été bo fur leq ments

> Pierre de la comenfor jamais la déba un trè tres ét

lablem

me de

nense ter-

n cultivé.

r, auroit

on, aussi

érir, cela

dès-lors

urs escla-

contraints

one tous

c'étoit la

ne Tribu

rappro-

ier. T'au-

la Théo-

la guerre

s : l'agrila chasse

infenff-

esclavage Voilà une

osé faire

orce ous hordes

louceur,

nts pour

avec les

ord très-

ix. Cos

Africains parlèrent ainsi aux premiers Hollandais qui débarquèrent chez eux. "Vous autres étrangers ve-" nus de loin, vous n'êtes après tout que des hom-" mes comme nous; si vous en savez plus que nous, " faites un miracle en norre présence, & nous recon-" nostrons votre supériorité. Si avec cela, vous êtes " justes & équitables, nous serons vos amis, & vous promettons nos fervices. , Mr. Adrien Vandersteel, (*) Commandant du Fort, sut d'abord embarrassé par cette question : il suppléa à tout par sa hardiesse & une présence d'esprit étonnante. Arrivé à l'assemblée des Cassres, il prit en main un grand gobelet d'eau de vie, y mit le feu, & proposa aux plus bardis de boire cette coupe pleine de feu; ce qu'ils refusèrent avec effroi. Hé bien, amis, dit-il, je ferai ce que vous n'osez entreprendre : vous avez demandé un miracle. En voilà un dans toutes les formes; & il vuida d'une haleine la liqueur enflammée. Depuis ce temps, les Hollandais & les Hottentots ont été bons amis : il est vrai qu'on leur a payé le terrein sur lequel on a bâti la ville du Cap & les autres logements de la Compagnie; & qu'on leur a tenu inviolablement la parole de ne jamais réduire aucun homme de leur nation en esclavage, comme on y réduit

^(*) Il est assez surprenant qu'un Allemand, nommé Pierre Kolbe, prétende que c'est lui qui a fait le miracle de la coupe ensiammée. L'Abbé de la Caille lui a imputé ce mensonge grossier, & il a eu raison. Ce Pierre Kolbe n'a jamais vu des Hottentots: il ne s'est amusé au Cap qu'à faire la débauche dans des cabarets avec des matelots, & à écrire un très-mauvais Livre, dont il a compilé plusieurs Chapitres étant ivre.

les Nègres & les Indiens. Cet exemple peut-être unique dans l'histoire, & qui fait tant d'honneur au caractère doux & généreux des Hollandais, auroit du être imité par toutes les Puissances qui ont formé des établissements dans les Isles, & le Continent des Indea occidentales. On ne sauroit trop répéter qu'en détruisant les Américains, on a fait, même en politique, une saure irréparable : on auroit du les laisser subsisser & s'y incorporer, comme on a sait, aux Indes orientales, avec les Javanois, les Malais, les Malebares, les Mogols, & tous les autres Peuples de cette partie de l'Asie.

Las Casas, Evêque des Chiapa, avoit eu, à la vérité, l'idée de policer les Américains, de les laisser libres, de les porter au commerce, & de leur donner simplement des Gouverneurs. (*) Mais cet Ecclésiastique, d'ailleurs intriguant, cachoit des vues orgueilleuses & immenses, sous ce plan dicté en apparence par l'humanité & la modestie : si on lui doit des éloges pour les maux qu'il ne sit pas aux Américains, il est impossible de lui pardonner d'avoir le premier, en Espagne,
ach ten
forcer;
du No
pital d
toutes
odieux
pofer la
confone
perverti
fit les I
les plus

peuplad caractère article e d'accord Colden traftent, nés de t gnés de pour tro ment, e que Vo

rentes v

un goût il dit qu eux, qu que leu furpasse

Qu

^(*) Las Casas demandoit mille lieues de Côtes, depuis Rio Dolcé, jusqu'au Cap de Los Aracuas, pour y établir un Ordre sémi-militaire, sémi-ecclésastique : il vouloit être Grand-Mastre de cet Ordre, & se statoit d'apprivoiser & de civiliser 10 mille Américains en deux ans, & de leur faire payer en trois ans, un tribut de quinze mille ducats, & de soixante mille ducats en dix ans. Il y avoit, dans ce projet, une injustice marquée; si les Espagnols n'avoient eu aucun droit en conquérant l'Amérique, comment pouvoientils avoir droit d'exiger un tribut des Américains? L'intention de Las Casas étoit de se faire Souverain dans les Indes. Il est certain que les Jésuites ont, dans la suite, exécute ce que Las Casas avoit projetté, & se sont servis de ses Mémoires.

eur au caauroit dû formé des des Indes qu'en dépolitique, er fublisser des orienlalebares, ette partie

es eloges ns, il eft r, en Ef-

es, depuis établir un uloit être ifer & de leur faire ats, & de s ce pront eu aupuvoient-L'intenes Indes, técuté ce fes M¢- pagne, formé & exécuté le projet d'aller en Afrique acturer des Nègres, de les déclarer esclaves, & de les forcer, par des traitements inouis, à labourer la terre du Nouveau Monde. Sepulveda, qui fut l'ennemi capital de ce Las Casas, & qui attaqua avec algreur toutes ses démarches, ne lui reproche nulle part cet odieux Mémoire qu'il avoit offert à la Cour, pour proposer la traite des Noirs; tant les idées étoient alors consondues: le fanatisme, la cruauté, l'intérêt avoient perverti les premières notions du droit des gens: on sit les plus grandes injustices, & on les désendit par les plus mauvaises des raisons.

Avant que de considérer plus en détail les différentes variétés qu'on a remarquées dans les différentes peuplades du nouveau Continent, je dirai un mot du caractère moral des Sauvages du Nord, parce que cet article est très-obscur; aucun Auteur n'étant à cet égard d'accord avec aucun autre. La Potherie, Charlevoix & Colden offrent des observations particulières qui contrastent, dès qu'on les compare en commun. Environnés de tant de témoins qui se contredisent, accompagnés de tant de guides qui nous égarent, il ne reste, pour trouver la vérité, qu'à faire usage du discernement, en dépit de l'autorité & du témoignage de chaque Voyageur en particulier.

Quand Mr. Timberlake dit que les Iroquois ont un goût décidé pour l'éloquence & la poésie; quand il dit qu'ils n'ont d'autre moyen de faire fortune chez eux, qu'en excellant dans la rhétorique; quand il dit que leurs harangues égalent celles de Démosthène, & surpassent celles d'Isocrate, gardons-nous d'ajouter foi

à Mr. Timberlake (*) & à tous ceux qui font des contes de cette nature, puisque la stupidité est malheuseusement le caractère original & commun de tous les Américains. Ceux qui ont traduit leurs harangues, n'étoient pas si stupides, puisqu'ils ont exactement rendu des discours prononcés dans une langue qu'ils ne comprenoient pas, & aussi peu que Quinte-Curce comprenoit le Scythe & le Persan, quand il imagina ces belles harangues prononcées par des Persans & des Scythes.

Quand Mr. Timberlake nous affure, que ces mêmes Iroquois, avec leur art oratoire & leur profodie, n'ont aucune idée de la diversité des valeurs, qu'ils ne peuvent compter au-delà de dix, qu'ils ne savent ni manier la scie, ni la hache, que rien n'est plus mal adroitement construit que leurs cabanes & leurs canots: quand il affure qu'ils sont excessivement ivrognes, & à chaque instant les dupes de leur propre ignorance, & de la mauvaise soi des Marchands d'Europe; alors nous pouvons croire que cela est possible, sans outrager la raison ou le bon sens.

La plupart des Relateurs Anglais, sous prétexte de tracer navement le portrait des Sauvages, ont sait la satyre de leur propre Nation: ils sont pleins d'allégories, peut-être ingénieuses, mais à coup sûr insupportables pour quiconque ne s'intéresse ni aux Bills du Parlement, ni aux Conseils de St. James, ni à toute la révolution du Ministère Britannique. Des Ecrivains sort estimables, pour s'être trop sié à ces relations

illufoires vertus c connu, réelleme un milies voir faifi tinct anis

Il n motif au bleffe de fistance a & les in loin; ma de ne pa de dorm la faim e de trouve Il ne con mence d fa cabane fon ne v ne prévo ture dégé l'encoura Fonciéren par foible est lui-me vie . il triers. Si foutenus

roit pas

^(*) The Mémoirs of Lieus. Henry Timberlake. London 1766.

font des
ift malheuile tous les
narangues,
exactement
ngue qu'ils
inte-Curce
il imagina
Perfans &

nue ces mêr profodie,
s, qu'ils ne
ivent ni mamal adroiirs canots:
ognes, & a
norance, &
s alors nous
outrager la

us prétexte es, ont fait leins d'alléfûr insupux Bills du ni à toute s Ecrivains es relations

ondon 1766.

illusoires, ont prêté aux Américains des vices & des vertus qu'ils n'ont pas, un hérossime qui leur est inconnu, & une portion de bonheur dont ils seroient réellement très-sachés de jouir. Il y a, sans doute, un milieu dans ces excès; & nous nous flattons de l'avoir sassi, en réduisant l'Américain sauvage à son instant animal.

Il n'est proprement ni vertueux, ni méchant: quel motif auroit-il de l'être? La timidité de son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité de se procurer sa subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition. & les influences du climat l'égarent, & l'égarent trèsloin; mais il ne s'en apperçoit pas. Son bonheur est de ne pas penser, de rester dans une inaction parfaite, de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien, quand h faim est appaisée, & de ne se soucier que des movens de trouver sa nourriture, quand l'appetit le tourmente. Il ne construiroit pas de cabane, si le froid & l'inclémence de l'air ne l'y forçoient : il ne fortiroit pas de sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin : sa raifon ne vieillit pas; il reste enfant jusqu'à la mort. ne prévoit rien, ne perfectionne rien, & laisse la naure dégénérer à ses yeux, sous ses mains, sans jamais l'encourager & fans la tirer de son assoupissement. Fonciérement paresseux par naturel, il est vindicatif par foiblesse; & atroce dans sa vengeance, parce qu'il est lui-même insensible : n'ayant rien à perdre que la vie, il regarde tous ses ennemis comme ses meurtriers. Si ses projets de vengeance étoient toujours foutenus par le courage de les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus terrible, & il seroit aussi dan-

gereux aux Européans, qu'il l'est à l'égard des petites hordes de sa Nation avec lesquelles il est en guerre, & qui n'étant pas plus braves que lui, rendent la partie plus égale, & éternisent les combats. Quand on découvrit le Canada en 1523, les Iroquois saifoient la guerre aux Hurons, & ils la sont encore aujourd'hui: le temps n'a ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.

Le Docteur Krast, qui a composé, sur les mœun des Sauvages, un Livre moins impertinent que celui du Pere Lasiteau, prétend (*) qu'ils sont excessive ment orgueilleux & n'estiment rien qu'eux-même. Kraft auroit dû faire attention que le plus surprenant des phénomènes seroit, que des Sauvages extrême ment ignorants ne fussent pas aussi extrêmement présomptueux. Ne connoissant rien dans la nature entière, ils sont & doivent être timides, crédules, & par conséquent superstitieux : s'ils entendent le tonnerre, si un objet nouveau les effraie, ils adoreron aujourd'hui un caillou. & demain un arbre : ils au ront de la Divinité les idées les plus absurdes, & la peindront presque toujours comme un être maisfant, qu'ils tâcheront d'appaiser, & de calmer par des sacrifices & des offrandes : ils auront des Sorciers plutôt que des Prêtres.

L'autorité qu'ils respectent le plus, est celle de vieillards, qui peuvent tout parmi les Sauvages, aussi

long-ten & qu'ils riture : crepits. leur app plus mis les anim la caduc manquen quent pa long-tem rellement tour de Il faut qu foit néan s'intéresse dépérit i fauvage, ment obl

par des do

drupèdes

instinct. (

^(*) Kort fortaeling af de vilde volkes fornemmeste indreminger, Skikke, oc meninger by Jens Krast 1760.

^(*)fort doux
industrie &
une femm
ou une raforces leiu
enfants les
font erran
fer à la di
Les Massa

OPH.

gard des petiil est en guerlui, rendent
n.bats. Quand
Iroquois faiont encore audine, ni épuise

fur les mœur ent que celui ont excessive u'eux - mêmes olus furprenant ages extrême extrêmement lans la nature , crédules, & endent le tonils adoreron arbre : ils absurdes, & h etre malacalmer par der s Sorciers plu-

, est celle des Sauvages, auss

nmeste indremite

long-temps que leurs forces ne les abandonnent pas-& qu'ils peuvent se procurer eux-mêmes leur nourriure; mais des que ces vieillards sont épuisés & décrepits, personne ne les aide ou les secourt : on ne leur apporte pas même à manger, & ils périssent le plus misémblement du monde, & à peu près comme les animaux carnassiers parvenus au dernier terme de la caducité, qui meurent pleins de vie, parce qu'ils manquent de vigueur pour chasser, & qu'ils ne manquent pas absolument de forces pour respirer encore long-temps: leurs petits, dont ils devroient être naturellement secourus, ne montrent pas le moindre retour de tendresse pour les soins de leur éducation. Il faut que cette ingratitude qui nous faisit d'horreur soit néanmoins une loi de la nature animale, qui ne s'intéresse qu'à l'individu qui croft, & non à celui qui dépérit après avoir achevé sa croissance. L'homme suvage, en qui toute iumière est éteinte & tout sentiment oblitéré, ne s'écarte guères du niveau des quadrupèdes. & des autres animaux abandonnés à leur instinct. (*) Cependant on a prétendu que, malgré ce

^(*) Les Hottentots, quoique d'ailleurs d'un caractère fort doux, délaissent aussi les vieillards qui survivent à leur industrie & à leurs sorces. Aussi long-temps qu'un homme out une femme sont en état d'apporter à leur hutte une plante ou une racine, on les traite avec humanité; mais dès que les sorces leur manquent absolument, leurs amis & leurs propres enfants les laissent périr d'inanition. Ce traitement est donc un caractéristique des mœurs de tous les Sauvages: ceux qui sont errants, détruisent les vieilles gens pour ne pas les laisser à la discrétion des ennemis ou des animaux carnassiers. Les Massagètes, dit Strabon, sont dévorer leurs vieillards par des dogues. Dit mellora pis, erroremque basiles illum.

caractère impitoyable, les Sauvages ne font pas bar. bares, mais que les Peuples civilisés le sont. Ce jugement outré est celui d'un misanthrope, ou d'un insensé qui s'étudie tristement à chercher des motifs pour hair le genre-humain. Si les crimes sont fréquents chez les Nations les plus policées, il ne faut en accuser ni les Sciences, ni les Arts : si chez ces Nations, il s'éleve des Despotes qui écrasent tout sous leurs mains fanglantes, sous leurs aveugles volontés: il ne faut pas en accuser les Loix, mais la lâcheté de ceux qui ne s'opposent pas au despotisme, ou qui l'endurent; quoique, dans nul endroit de la terre, m feul homme soit plus fort que plusieurs qui préten. dent être libres & secouer leurs chaines, Je crois que tous les Despotes ressemblent à Tibere, qui étoit lui-même surpris de ce que les Romains n'avoient pas le courage de le contredire, ou de lui désobéir, & qui voyant tout le Sénat rampant à ses pieds, s'écria d'indignation : O homines ad servitutem parato! Cet exemple, pris de l'histoire d'une République expirante sous le pouvoir arbitraire, doit nous convaince que les esclaves sont quelquesois aussi coupables que les Tyrans, & qu'il est difficile de savoir, si la liberté a plus à se plaindre de ceux qui l'envahissent, que de ceux qui ne la défendent pas.

Si l'on prenoit pour termes de comparaison de malheureux Asiatiques, soumis aux caprices illimités d'un Sulton barbare & fougueux, & des Hurons du Canada gouvernés par le climat & leur inclination physique, il y a toute apparence que l'avantage seroit du côté des derniers; mais ce n'est pas des fon verchaude pifie, r

heur o

dans la éloigné relleme il faud julqu'au dont il dans l'u a vu de ans, tra groffiers occasion reprendi bles. D faits. & ces fau pressions vie prin tenu ces même ri compend laquelle favoir fu tions , & qui coup la

ont pas bar-

ont. Ce ju-

e ou d'un

des motifs

es sont fré-

il ne faut en

hez ces Na-

nt tout four

es volontés:

la lAcheté de

ime, ou qui

la terre, un

qui préten-

es. Je crois

re qui étoit

ins n'avoient

lui désobéir,

es pieds, s'é

tem paratos!

ublique expi-

us convaince

oupables que

r. si la libené

Ment, que de

abus qu'il faut tirer des inductions : c'est comme si ron vouloit prouver qu'un malade, qui a la fièvre chaude, se porte très-bien, parce qu'il n'a ni l'hydropisie, ni la peste, ni le mai de Naples.

On a inutilement examiné, s'il y a plus de bonheur ou moins d'inquiétude dans la vie fauvage que dans la constitution sociale : ces deux états sont si éloignés, si opposés entr'eux, qu'ils excluent naturellement toute comparaison, ou pour les comparer il faudroit les connoître tous deux, & les connoître jusqu'aux moindres maux & aux moindres biens dont ils font susceptibles : il faudroit avoir été élevé dans l'un & l'autre. Et voilà ce qui est impossible. On a vu des Sauvages enlevés à l'âge de douze ou treize ans, trainés dans des villes, nourris par des maitres groffiers & stupides, retourner ensuite, à la première occasion, dans les forêts, jetter leurs vêtements, & reprendre avidement le train de vie de leurs semblables. De grands Philosophes ont raisonné sur ces faits, & n'ont pas manqué d'en tirer des conséquences fausses. Cependant il est certain que les impressions de l'éducation ont produit ces retours à la vie primitive, & que le rang d'esclave qu'avoient tenu ces Sauvages dans la société, n'ayant par luimême rien que d'avilissant, ils ne s'étoient pas cru compensés, par leur condition actuelle, de celle dans laquelle ils étoient nés. Tout ce que nous pouvons savoir sur ce sujet, se réduit à ceci : il y a des situations, des événements qui flattent l'homme focial, & qui feroient le tourment du Sauvage, si tout-àcoup la main d'un Dien le transportoit de sa cabane

mparaison de prices illimiz des Hurons leur inclinaue l'avantage n'est pas des

dans la sphère de notre sélicité. Quant au bonheur dont il jouit, on peut le comparer assez surement à celui que goûtent parmi nous les ensants qui sont Sauvages, au milieu de la société, jusqu'au terme où leur raison se développe, & que l'instruction l'éclaire.

Fin de la première Partie,



RE-

bonheur Arement à qui font

instruction

H.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

S.UR

LES AMÉRICAINS.

SECONDE PARTIE.

Tome I.

RE-

ſ

maine n'
dans more
fages s'y
y étoit le
des Peup
licut; ni
Struys,
rouve e
croiffance
dans tes
rois à q
plus rema
dépeindre
fuite l'his

Traité ser ma, des Hermaph

SECONDE PARTIE.

SECTION I.

De la variété de l'espèce humaine en Amérique.

LUSIEURS Auteurs ont soutenu que l'espèce humaine n'étoit point diversifiée en Amérique comme dans notre Continent, que toutes les figures & les viswes s'y ressembloient, & que le masque de l'homme y étoit le même. Il est vrai qu'on n'y a pas découvert des Peuples à groffes jambes, comme les Naires de Calicut; ni des Sauvages à queue, comme Marc Paul Struys, & le Naturaliste Bontius disent qu'on en nouve en Asie; ni enfin des femmes avec une excroissance à l'os pubis, comme les Hottemotes : mais dans les seules Provinces septentrionales on a compté nois à quatre variétés, dont les Eskimaux forment la plus remarquable, que nous nous sommes proposés de dépeindre dans un article particulier : on donnera ensuite l'histoire complette des Patagons, devenus si cé lèbres, sans qu'ils sachent eux-mêmes pourquoi. Ce Traité fera fuivi par la description des Blasards de Panama, des Nègres blancs, des Orangs-Outangs, & des Hermaphrodites de la Floride, &c. &c.

Tel est l'arrangement qui nous a paru le plus propre pour mettre de l'ordre & de la précision dans une si grande diversité de matières.

C'a toujours été le privilège, & peut-être aussi la récompense de ceux qui ont découvert des Terres nouvelles & lointaines, d'en conter des prodiges qui ne devroient pas survivre à leurs Auteurs, s'il n'étoit dans l'instinct du vulgaire de se passionner long-temps pour des absurdités venues de loin, & attestées par des àveugles ou par des sourbes.

Les premiers Aventuriers qui firent, au quinzième & au seizième siècle, la reconnoissance des Côtes de l'Amérique, furent prefque tous agités de la fureur d'en écrire des relations mensongères. Jacques Cartier, qui découvrit une partie de la Nouvelle France, usa de tous ses droits, & y mit des hommes velus, marchant à quatre pattes, & d'autres créatures humaines qui, sans être quadrupèdes, n'avoient point d'ouverture au fondement, & qui ne vivoient qu'à force de boire. Des Voyageurs jaloux du succès étonnant qu'eurent alors ces contes de Cartier, tâcherent de les éclipser, en plaçant à leur tour dans l'Essoilande des Sauvages taillés comme des Lappons. à qui la nature bienfaisante n'avoit donné qu'une jambe, avec laquelle ils sautoient très-lestement : il parost que le Philosophe Maillet n'a point été fort disposé à douter de leur existence, au moins en parle-t-il affez sérieusement dans son Telliamed. Il se peut qu'il avoit été induit en erreur par la multitude des témoins, qui assurent que la Tartarie nourrit aussi des monstres semblables; mais le Philosophe Maillet

auroit d

L

avec de 1246, (ces anim deux, cette fai de St. A avoit de des, do du mer-

On fimplem

celui de

en Afie , a

à la Hay

Jacobins le Frère : ner au Kidre de la Afie. Qua tarie, ell Pays : en leur fit, e Afcelin lu

[&]quot; Erande " en grai " les exh " étoien " vrais c " il ne p " rugiffe

aru le plus ici con dans

des Terres rodiges qui s'il n'étoit long-temps attestées par

u quinzième es Côtes de e la fureur acques Carelle France, nmes velus, réatures huvoient point ivoient qu'à du fuccès rtier, táchèur dans l'Ef-Lappons, 1 une jambe, t : il paroft fort disposé n parle-t-il Il se peut ultitude des

nourrit aussi

phe Maillet

auroit dû faire attention que ces témoins n'ont pas eu le sens commun.

Les Emissaires que le Pape Innocent IV envoya avec des dépêches si ridicules au grand Kan, en 1246, (*) publièrent à leur retour, qu'ils avoient vu de ces animaux à une jambe, qui, en se joignant deux à deux, couroient d'une vitesse extrême. Il ne manquoit à cette sable, pour être complette, que quelque citation de St. Augustin, qui dit qu'il est très-persuadé qu'il y avoit de son temps en Afrique des hommes monopèdes, doués d'une ame immortelle. Il faut que l'amour du merveilleux ait autant ébloui l'esprit des Saints que celui des profanes.

On feroit un Livre considérable, si l'on donnoit simplement la liste des faussetes dont les premiers Relateurs enrichirent leurs Journaux & leurs Mémoires

^(*) Cette Ambassade étoit toute composée de Moines Jacobins & Cordeliers, dont les principaux se nommoient le Frère Ascelin & le Frère Plan-Carpin: ils devoient ordonner au Kan des Tartares de se faire baptiser, & lui enjoindre de la part du Pape, de se désister de ses conquêtes en Asse. Quand cette troupe d'Enthousiastes sut arrivée en Tartarie, elle resus de faire la révérence selon la coutume du Pays: ensuite elle proposa de baptiser. La réponse qu'on leur sit, est sans doute digne d'être placée ici: c'est de Frère Ascelin lui-même qu'on la tient.

[&]quot;Les Tartares ayant oui cette réfolution, en furent grandement indignés & troublés, & dirent aux Religieux , en grande colère & rage, qu'ils n'avoient que faire de , les exhorter à le rendre Chrétiens & chiens, comme ils , étoient ; que le Pape étoit un chien, & eux tous aussi de , vrais entiens. Frère Ascelin vouloit répondre à cela; mais , il ne put, à cause du grand bruit, des menaces, cris & , rugissements qu'ils faisoient entendre. , Bergeron, Voyages en Asse, dans le XII, XIII, XIV & XV Siècles, in-4to. p. 68 , à la Haye 17.55.

fur l'Amérique: jamais la source des prodiges ne sur plus intarissable; chaque Nation de l'Europe eut son Hérodote & son Phiégon. En même temps que Cartier reléguoit des races dissormes dans le Nord du Nouveau Monde, les Espagnols peuploient de Géanus la pointe méridionale, les Portugais faisoient nager des troupeaux de Sirènes dans la mer du Bresil, les Français pêchoient des hommes marins à la Martinque, & les Hollandais trouvoient des Nègres marons, dont les pieds étoient faits en queue d'écrevisse, audelà de Parimaribo. (*) Le temps & la vérité ont sait disparostre la plupart de ces merveilles, dont on n'a conservé jusqu'à nos jours que les Géants des Terres Magellaniques: ç'eût été trop saire que de se dépouiller de tant de sables à la sois.

Outre les Eskimaux, qui diffèrent par le port, la forme, les traits, & les mœurs des autres Sauvages du Nord de l'Amérique, on peut encore compter pour une variété les Akansans, que les Français nomment communément les beaux hommes: ils ont la mille relevée, les traits de la face bien dessinés sans le moindre vestige de barbe, les yeux bien fendus, l'iris bleuâtre, & la chevelure fine & blonde; tandis que les Peuples qui les environnent, sont

d'une les ye poil e

fante ments degré petitece fiè aujour plus q d'état

tions de la blent impositout-à

entre
pèce
il est
aux (
ciés I
ment
nomb
core
ment
leurs

plater

Sibér

^(*) Cette fable des Nègres à pieds d'écrevisse a été rénouvellée de nos jours, parce qu'on a trouvé dans les bois audelà de Parimaribo, un Village entier composé d'esclaves
noirs, dont les doigts des pieds avoient été écrasés par les cylindres des fucreries, ou emportés à coups de hache par l'or
dre de leurs mattres, qui ne sont aucun scrupule de mutiler
leurs Nègres & même de les empoisonner, dès qu'ils en sont
mécontents. C'est sur de semblables victimes qu'on a fait les
expériences avec le manihot distillé qui tue en une minute.

odiges ne fin rope eut fon nps que Carle Nord du ent de Géants disoient mager lu Bresil, les à la Martinigres marons, screvisse, aurérité ont fait

dont on n'a

ts des Terres

e se dépouil-

par le port, autres Sauvancore compe les Français mes: ils ont deffiués fans ex bien fene & blonde; onnent, font

visse a été réans les bois auofé d'esclaves sées par les cyache par l'orule de mutiler qu'ils en sont u'on a fait les a une minute, d'une stature médiocre, ont la physionomie abjecte, les yeux noirs, & les chevenx couleur d'ébène, d'un poil extrêmement gros & rigide.

Cette belle race des Akansans, jadis affez florissante & nombreuse, a eu ses principaux établissements entre le quarantième & le quarante-cinquième degré de latitude; mais les maladies & le poison de la petite-vérole ont fait chez elle, au commencement de ce siècle, de si horribles ravages, qu'elle est réduite aujourd'hui à une poignée d'individus qui ne possédent plus qu'un seul Hameau insulté par ses voisins, & hors d'état de se désendre.

Quelques Voyageurs affurent que toutes les Nations de l'Amérique septentrionale, quoique séparées de la Tartarie par une mer vaste & orageuse, ressemblent si parsaitement aux petits Tartares, qu'il seroit impossible de les reconnoître, si leurs hordes venoient tout-à-coup à se consondre, ou à se mêler.

Comme il existe aussi des variétés très-sensibles entre les petits Tartares, on auroit dû déterminer l'espèce avec laquelle le rapport est le plus marqué : car il est avéré qu'on n'a pas vu d'Américains semblables aux Calmouks, pour la laideur : ils en sont dissérenciés par la forme du nez, qui manque presqu'entiérement aux vrais originaux de cette branche de l'innombrable samille des Tartares : ils en dissérent encore par les yeux, qu'ils n'ont point si monstrueusement petits que les Calmouks, & par la figure de leurs dents, plus serrées, moins longues & moins plates. Il ne reste donc que les Tunguses de la Sibérie, avec lesquels je conviens que les Septen-

trionaux du nouveau Continent ont quelques traits de ressemblance.

On connoît affez les Sibériaques par les relations de Bentink, de Strhalenberg, de Witsen, de l'Ambassadeur Ysbrand Ides, de Muller, de Gmélin, & par le dernier Journal de Mr. Antermony, qui, dans son voyage à la Chine, a aussi visité les Tunguses, & partout ce que j'ai lu & oui conter des babitants du Canada, dit-il, il n'y a point de Nation au mande qui soit plus semblable aux Tunguses: ils ne sont pas même si éloignés les uns des autres qu'on le pense. (*)

Cette distance que Mr. Antermony veut trouver si peu importante, est à peu près de huit cents lieues Gauloises, au travers d'un Océan périlleux, & impossible à franchir avec des canots aussi chétifs & aussi fragiles que le sont, au rapport d'Ysbrand-Ides, les chaloupes des Tunguses. D'ailleurs, la Langue des Canadiens est essentiellement d'sérente du langage des Sibériaques; ce qui ne seroit pas s'ils descendoient les uns des autres, comme ce Voyageur Anglais paroit l'insinuer. Il n'est pas le premier qui ait pensé à cette origine : un réveur, nommé de Horn, a écrit sur cette prétendue filiation un gros Livre, il y a plus

de cent tion, O n'ait tou la Sibéri avance Turcs q logie ét rompu d cais ont pourquoi vant, qu dans le 1'Histoire nion de i l'appui & si dig cinquièm Tanjou, tent-ils . il s'enfuit fion en Z ment bea philme d passa, pe en Afriq

> Les mais eu

péans all

velle Zer

^(*) Voyage de Mr. Antermony, Gentilbomme à la suite de l'Ambassadeur de Russie à la Chine. Cet Ambassadeur étoit, ainsi qu'Ysbrand-Ides, envoyé par le Czar Pierre I, pour établir un commerce réglé entre ses Etats & la Chine; mais les vues de ce grand homme n'ont pas eu en cela le succès dont on s'étoit flatté, puisque ce commerce, loin d'avoir prospéré, est ensidérement tombé, & il y a déja quelques années que la Caravane a cessé d'aller de la Russie à la Chine, qui paroit avoir exclu les Russes pour long-temps.

^(*) Comit, 16

es relations l'Ambassa, & par le , dans son es, & par-le du Canadade qui soit bas même si

it trouver si lieues Gauimpossible uss chaloudes Canaige des Sindoient les glais parost te pensé à m, a écrit il y a plus

deur étoit, re I, pour l'hine; mais a le fuccès oin d'avoir à quelques e à la Chitemps. de cent ans. (*) En lisant cet Ouvrage sans prévention, on ne peut s'empêcher de croire que la tête n'ait tourné à l'Auteur, lorsqu'il place des lions dans la Sibérie, encore inconnue de son temps; lorsqu'il avance que les Suriquois de l'Acadie viennent des Turcs qu'Hérodote nomme Yrcas; comme si l'analogie étoit bien concluante entre Treas, mot corrompu de Circasses, & Souriquois, nom que les Francais ont donné aux habitants de l'Acadie, sans savoir pourquoi. De Horn a pu se tromper : c'étoit un Savant, qui du fond de sa solitude répandoit ses réveries dans le Public; mais comment les Compilateurs de l'Histoire universelle ont-ils pu renouveller cette opinion de de Horn, & imaginer des chimères pour venir l'appui d'un système oublié depuis si long-temps, & si digne de l'être? Ces Compilateurs disent qu'au cinquième siècle les Huns, sous la conduite de leur Tanjou, firent une incursion en Europe : or, ajoutent-ils, si les Huns ont fait une incursion en Europe, al s'ensuit nécessairement qu'ils ont fait aussi une excursion en Amérique. En vérité, je trouve ce raisonnement beaucoup plus groffier qu'il n'est permis à un sophisme de l'être. Parce qu'un million de fanatiques passa, pendant les Croisades, de l'Europe en Asie & en Afrique, s'ensuit-il qu'un pareil nombre d'Européans alla en même temps au Spitzberg & à la Nouvelle Zemble, pour peupler ces délicieuses Contrées?

Les Scythes, les Tartares, les Huns, n'ont jamais eu d'autre but, en s'expatriant, que de conquérir

^(*) Georgii Hornii de Originibus American. Libri IV, Haz. Comit, 1652.

des Pays plus opulents, plus fertilez que ne l'étolens les déserts où ils mouroient de misère. Les ours & les neiges du Kamschatka, les Côtes toujours glacées du nord de la Californie, les marais impraticables des Assénipoils, le lac Huron, la mousse, les fougères & les forêts du Canada, sont-ce là des objets assez atrayants pour tenter la cupidité des voisins de la Chine, de la Perse, de l'Inde, & du centre de l'Asse, où la douceur du ciel, & la fécondité de la terre, toujours sleurie, semblent inviter toutes les Nations pauvres à se réunir des extrêmités de l'univers? Aussi les Tartares, bien plus sensés que les Ecrivains de l'Histoire universelle, ont-ils préséré ces climats fortunés aux affreur rivages de la Baie de Hudson.

C'est quelque chose de surprenant que la soule des idiomes tous variés entr'eux, que parlent les Naurels de l'Amérique septentrionale. Qu'on rédusse ca idiomes à des racines, qu'on les simplisse, qu'on en sépare les dialectes & les jargons dérivés, il en résulte toujours cinq ou six langues mères respectivement in compréhensibles. (*) On a observé la même singularité dans la Sibérie & la Tartarie, où le nombre de idiomes & des dialectes est également multiplié, & rien n'est plus commun que d'y voir deux hordes

volfines
cette vari
préfent, de l'appellent, d

fit usage mais necedans des que les que les diens. E chasse & couverts diaginer soins, la la où les mœurs pe elles varie vent être que tre elles varie vent être que tre elles varie elles elles elles elles elles varie elles elles

qué, tou des caban pas étonna les autres vient à d

^(*) On retrouve cette même multiplicité de jargons dans les Provinces méridionales de l'Amérique: il y a beaucoup d'apparence que la vie fauvage, en dispersant les hommes par petites troupes isolées dans des forêts, occasiome naturellement cette grande diversité de langues, dont le nombre diminue à mesure que la société, en rassemblam les barbares vagabonds, en forme un corps de nation: alors l'idiome le plus riche, le plus senore, devient prédominant et absorbe les autres.

ne l'étoiens Les ours & ours glacées aticables des fougères & ets affez atis de la Chile l'Afie, où rre, toujours pauvres à fe les Tartares, hoire univer-

que la foule ent les Naturéduise ce e, qu'on en il en résulte étivement inème singulanombre des nultiplié, & deux hordes

aux affreur

ité de jargons
e : il y a beaurfant les homts, occasiome
gues, dont le
en raffemblam
: nation : alors
: prédominant

vollines qui ne se comprennent point; mais malgrécette variété, on n'a point encore découvert jusqu'à présent, dans les langues Américaines & les langues Tarares, deux mots exactement semblables. Si l'on supposoit donc, pour un instant, que les Hurons du Canada descendent des Tunguses de la Sibérie, il s'ensuivoit que les Iroquois n'en descendent point; pusque les Hurons & les Iroquois, quoique placés à côté les uns des autres, parlent deux langues radicales, aussi opposées entr'elles que le sont le Latin & le Chinois.

Je reviens ici à ce grand principe dont j'ai déja fait usage, & je dis qu'il est non-seulement naturel, mais nécessaire qu'il y ait, entre des Sauvages situés dans des climats si analogues, au ant de ressemblance que les Tunguses peuvent en avoir avec les Canadiens. Egalement barbares, vivent également de la chasse & de la pêche dans des Pays froids, stériles, couverts de bois, quelle disproportion voudroir on imaginer entr'eux? Là où l'on ressent les mêmes besoins, là où les moyens d'y satisfaire sont les mêmes, là où les influences de l'air sont si semblables, les mœurs peuvent-elles se contredire, les idées peuvent-elles varier? Non : les seules facultés de l'esprit peuvent être plus ou moins bornées.

Si l'on s'en tiens à cette vérité, tout sera expliqué, tout sera applani. Les Tunguses logent dans des cabanes; les Américains y logent aussi, cela n'est pas étonnant: ils sont sauvages. Ils vivent les uns & les autres dispersés par petites familles, comme il convient à des chasseurs. Ils s'habillent de peaux de

bêtes, parce que n'ayant que cette seule étosse pour se couvrir en hiver, il est naturel qu'ils s'en couvrent en esset. Ils sont graves, phlegmatiques, & parlent laconiquement, parce qu'ils n'ont que peu de conceptions, & encore moins de mots pour les exprimer: le silence & la sombre horreur des solitudes qu'ils habitent, leur inspirent de la tristesse: ils présèrent les liqueurs spiritueuses & enivrantes, qui les tirent de cette léthargie & de cet assoupissement, à tout ce qu'on peut leur offrir de plus précieux.

Les Tunguses suspendent leurs morts aux arbres: les Illinois de l'Amérique les suspendent de même. parce qu'ils sont trop paresseux pour les brûler, & que la terre, souvent gelée à vingt, à trente pieds de profondeur, ne se laisse point ouvrir, & il est en tout temps difficile d'y creuser avec d'aussi mauvais instruments que le sont ceux des Sauvages. On ne sourconneroit pas que les causes physiques & la nature da climat influent jusques sur la sépulture des Nations: on en a néanmoins une preuve affez convainquante en Europe, où l'on avoit généralement la coutume de brûler les morts, il y a dix-neuf cents ans. Il 1 fallu enfin les enterrer, parce que nos arts, notre population nos défrichements ont tellement déraciné les forêts, que des villes & des cantons entiers sont déja menacés d'une prochaine disette de bois de chauffage. Dès le second siècle, les Romains prossentirent la nécessité de quitter l'ancienne méthode sunéraire, de changer les buchers en cimetières, & d'y abandonner les dépouilles de l'homme aux infectes & à la putréfaction, dont la seule idée leur faisoit borceres, & ils ne po

Pays où n'a contri partie de

Les

Schames
nous avoi
des barbas
les plus p
que depu
l'injuste l
core, fan

dit Ysbrar chal, d'o les ancien voient gar qu'on ne leur Pays.

Lori

Les

^(*) Vo door den Mo Amsterdam rendu visite & dont l'ha à le soulev

PH.

étoffe pour en couvrent de concepexprimer: le qu'ils habiréfèrent les es tirent de

aux arbres:

t de même. rûler, & que pieds de prol est en tout auvais instru-On ne foupla nature da les Nations: rainquante en coutume de s ans. Il t ts, notre poent déraciné entiers font de bois de nains pressenéthode funé

ères, & d'y

x insectes &

r faifoit hor-

reur: accoutumés à conserver les cendres de leurs ancerres, & à les compter au nombre de leurs richesses, ils ne pouvoient se résoudre à les répandre au sein de la terre.

La Religion Chrétienne, quoiqu'originaire d'un Pays où l'on embaumoit grossiérement les cadavres, n'a contribué en rien à la révolution générale de cette partie de nos mœurs.

Les Tunguses ont des Sorciers qu'ils nomment Schames: les Américains ont aussi des Sorciers que nous avons nommés Jongleurs. Ne falloit-il pas que des barbares eussent des Sorciers; puisque les Peuples les plus policés de l'Europe n'ont congédié les leurs que depuis cinquante ans? car quand on leur faisoit s'injuste honneur de les brûler, on les respectoit encore, sans quoi on les auroit laissés vivre.

Lorsque les Schames de la Sibérie veulent prédire ce qu'ils ne favent point, ils se mettent sur le corps, dit Ysbrand-Ides, un habit très lourd, tressé de fil d'archal, d'où pend une infinité de ferrailles. (*) Quand les anciens Jongleurs Américains prédisoient, ils n'avoient garde de s'affubler d'une telle tunique, parce qu'on ne trouvoit pas un seul morceau de ser dans tout leur Pays.

Les Orientaux ont été de temps immémorial adonnés à la magie astrologique, & les Septentrio-

^(*) Voyez Drie-Jarige Reise naar China te lande gedaan, sorden Moskovischen Afgesant E. Tshrants-Ides, in 4to. p. 35. Amsterdam 1704, Edition originale. L'Auteur dit qu'il a rendu visite à un de ces Schames qui avoit douze semmes, & dont l'habit magique étoit si pesant qu'il eut de la peine à le soulever d'une main,

naux à la forcellerie par inspiration ; il y a même une Loi très-bizarre de Pierre I, concernant les habitante de la Sibérie : suivant cette Ordonnance, celui qui s'excuse d'une prophétie dont il ne peut produire l'auteur, est réputé Prophete lui-même : on le ren. ferme jusqu'à ce que le temps marqué par la prophé. tie soit arrivé : si l'événement ne justifie pas la prédic. tion, le Juge doit examiner sur quels fondements le prisonnier s'est risqué de pronostiquer, & doit le châtier suivant l'exigence du cas. (*) On peut die que ce Réglement du Czar ne réprime les petits Propheres que pour mieux encourager les grands, qui n'annonceroient que des choses qui devroient s'accomplir dans cent ans, comme par exemple la fin du monde, la chûte des étoiles, la conflagration de l'univers . &c.

Les Tunguses plantent un piquet par-tout où bon leur semble, y étalent la peau d'une Zibeline, d'un Renard blanc, & disent: voilà notre Dieu! prosermons nous, rendons lui bommage; & ils adorent on croient adorer cette sourrure. Les Sauvages du Canada prennent la dépouille d'un Castor, la sichent sur un bâton, & disent: voilà notre Manisou, notre Génie su prême! élevons nos cœurs vers lui.

Il y a dans ces usages religieux, me répondrat-on, une affinité si indubitablement marquée, qu'il n'est point possible de s'y méprendre : mais sans parler ici de tant d'analogies nationales, dues simplement au hazard, il chez des C veilleux au Caftors, n' qui a confi ies Nations ont adreffé Vache, du de Cérès, c ves qu'on a donc érigé la fortune c

Tels f

entre les Ti

des différen Sibériaques l'an de le f out enchain doù il s'e tant toujor distances bi vant Mr. G vingt-cinq v mellement session du g hissé chez maux, affui privoiser ne & cinquante ribou, qu'il main s'ils av

^(*) Voyage en Sibérie, contenant la Description des meurs & des usages des Peuples de ce Pays, par Mr. Gmélin, Profisenr de Chymie & de Botanique, &c.

même une
es habitante
, celui qui
te produire
on le renla prophéis la prédicidements le
& doit le
n peut dire
petits Progrands, qui
ent s'accom-

H.

par-tout of ne Zibeline, ieu! proster adorent on s du Canada thent fur un tre Génie su

le la fin du

tion de l'u-

ne répondrie, qu'il n'est ns parter ici aptement an

sion des maurs mélin , Profeshazard, il est sur que l'adoration des peaux de bêtes chez des Chasseurs qui ne connoissent rien de plus merveilleux au monde que la robe des Zibelines & des Castors, n'a rien qui doive nous étonner. C'est l'utilité qui a consacré & déssié presque tous les objets auxquels les Nations, encore dans l'adolescence & l'égarement, ont adressé leurs vœux & leur encens. Le culte de la Vache, du Veau, des Oignons, du Feu, de Pomone, de Cérès, de Bacchus, &c. en sournissent plus de preuves qu'on n'en peut exiger. La crainte & le besoin ont donc érigé les idoles: l'intérêt des hommes a donc fait la fortune des Dieux.

Tels font à peu près les rapports qu'on observe enre les Tunguses & les Canadiens; mais il y a aussi des différences plus fensibles que les rapports. Les Sibériaques ont connu depuis long-temps le fer & l'an de le forger : ils ont captivé les Rhennes, ils les on enchaînés à leurs traineaux, & réunis en troupes: doù il s'ensuit qu'une partie de leur subsistance éant toujours assurée, ils ne sont pas la chasse à des distances bien considérables de leurs cabanes, & suivant Mr. Gmélin, ils ne s'en écartent pas à plus de vingt-cinq werstes : ils n'ont pas besoin d'être contimellement en guerre avec leurs voisins pour la possession du gibier. Les Canadiens, au contraire, ont hissé chez eux dans l'état de nature ces mêmes animanx, assujettis par les Sibériaques : l'idée de les apprivoiser ne leur est jamais venue; ils errent à cent & cinquante lieues de leurs cases, pour tuer un Caribou, qu'ils pourroient avoir en tout temps fous la main s'ils avoient eu la même industrie que les Tun-

guses. (*) S'ils avoient eu cette industrie, ils ne se se roient pas trouvés dans la triste nécessité de se battre sans cesse avec les Peuplades qui les environnent, & qui viennent chasser sur le même terrein. Ces dissérences ont eu leur source, comme on le voit, dans la subtilité des organes, & les facultés intellectuelles plus avancées, plus persectionnées dans les habitants de la Sibérie, que dans des créatures d'une complexion aussi altérée que l'est celle des Indigènes du Nouveau Monde.

Les naturels de la Zone Torride & de la partie méridionale de l'Amérique, constituent une quatrième variété, qui ne ressemble en rien aux races septentrionales, si l'on en excepte le commun désaut de la barbe & du poil sur toute la surface du corps. Elle ne ressemble pas davantage aux Européans, aux Chinois, aux Tartares, aux Nègres; ensin on peut la regarder comme originale.

Les Péruviens n'ont pas la taille fort élevée; mis quoique trapus, ils font affez bien faits : il y en a, à la vérité, quantité qui font monstrueux à force d'ême petits; d'autres qui font fourds, imbécilles, avengles, muets; & d'autres à qui il manque quelque membre en naissant. (**) Ce sont apparemment le

travaux

les affui rueux: ment ph le front rudes, li & le bla barbe, co courts & vieilleffe poil follo avoir atte tous les l des Chin

Le per tout e dentale, e femble av foiblie qui pendant e fection.

comme d

Quar Plage de l' jusqu'au T hommes d ont la stat reusement de l'œil pl plus grand narines ior

Tome I.

^(*) Comme ceux d'entre les Tunguses, qui habitent vers l'Orient de la Sibérie, n'ont point de Rhennes dans Jeur Pays, ils attèlent à leurs traineaux des chiens dresses. Cette même race de chiens, à museau essilé & à oreille droites, existoit aussi en Amérique avant la découverte; mais les Sauvages n'en tiroient presqu'aucun service & au l'employoient à aucune espèce de travail.

^(**) Voyez Ullos , pag. 233 , T, 2,

is ne se se le se le se battre connent, & différences la subtilité

la fubtilité
plus avande la Sibéion aussi aleau Monde,
a partie mé-

uatrième valeptentrionade la barbe le ne ressem-

Chinois, aux arder comme

élevée; mais il y en a, à a force d'étre cilles, avenque quelque aremment les

travaux

qui habitent Rhennes dans chiens dreffes. & à oreilles a découverte; a fervice & no aravaux excessis auxquels la barbarie des Espagnols les assure du y produisent tant d'hommes désecueux: la tyrannie y a inslué jusques sur le tempérament physique des Esclaves. Ils ont le ner aquilain, le front étroit, la tête bien fournie de cheveux noirs, rudes, lisses; le teint roux-olivatre, l'iris de l'œil noir, & le blanc un peu battu. Il ne leur crost jamais de barbe, car on ne peut donner ce nom à quelques poils courts & rares, qui leur naissent par-ci par-là dans la vieillesse: les hommes & les semmes n'y ont point ce poil follet qu'ils devroient avoir généralement après avoir atteint l'âge de puberté; ce qui les distingue de jous les Peuples de la terre, & même des Tartares & des Chinois. C'est le caractère de leur dégénération, comme dans les Eunuques.

Le portrait des Péruviens peut servir à représenter tout ce qu'on rencontre d'Indiens à la Côte occidentale, depuis Panama jusqu'au Chily, où le sang semble avoir été le plus épuré, & l'espèce moias affoiblie que tout ailleurs aux Indes occidentales. Cependant elle y est encore bien éloignée de la perfection.

Quant aux Nations qui occupent les Isles & la Plage de l'Orient, depuis la Côte déserte des Patagons jusqu'au Tropique du Cancer, elles comprennent des hommes qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils ont la stature un peu plus haute, le corps plus vigoureusement musclé, les sourcils plus tousfus, le blanc de l'œil plus net, le dos du nez plus plat, & les ailes plus grandes & plus charnues, ce qui fait que leurs natines sont fort creuses & fort larges. Il y a dans la

Tome I.

firucture de leurs yeux quelque chose d'assez remarquable: les commissures des paupières peu sendues ne se terminent pas de part & d'autre en pointes ou en angles aigus; mais forment un arc, & masquent les glandes hacrymales, ce qui, au premier aspect, rend leur regard hideux & rerrible.

A juger du goût ou de la fureur des Américains pour se contresaire & se désigurer, on croiroit qu'ils ont été tous mécontents des proportions de leurs corps & de leurs membres : on n'a pas découvert dans cette quartième partie du monde un seul Peuple qui n'est adopté la contume de changer, parartifice, ou la forme des lèvres, ou la conque de l'oreille, ou le contour de la tête, & de lui saire prendre une sigure extraordinaire & impertinente.

On y a vu des Sauvages à tête piramidale ou conique, dont le sommet se terminoit en pointe; d'autres à tête applatie, avec un front large, & le derrière
écrasé: cette bizarrerie paroît avoir été la plus à la
mode; au moins étoit-elle la plus commune. On a
trouvé des Canadiens qui portoient la tête parsaitement
sphérique: quoique la forme naturelle de la tête de
l'homme approche le plus de la figure ronde, ces Sauvages qu'on nomme, à cause de leur monstruosité, Tites de boule, n'en paroissent pas moins choquants, pour
avoir trop arrondi cette partie, & violé le plan original de la nature, auquel on ne peut ni ôter ni ajouter,
sans qu'il n'en résulte un désaut essentiel qui dépare
toute la structure de l'animal.

Enfin, on a vu sur les bords du Maragnon des Américains à tête cubique ou quarrée : c'est-à-dim applatie empes, yagance

guinder

Il e

crane . 1 fens. les la manie que de vi tes à la nes dans leurs jou vrai, com que tous réellemen dit eur en ques & d h fupposi ves anéan assemblage tégira plui troupés ne font des a étrangère mouvoir. qu'on n'ai ges du N dans prefq leur porto Turquie & garde com ffez remareu fendues pointes ou nasquent les spect, rend

PH.

Américains oiroit qu'ils e leurs corps rt dans cette de qui n'eût , ou la forme i le contour gure extraor-

sidale ou cocointe; d'ause le derrière
la plus à la
mune. On a
parfaitement
de la tête de
de, ces Saufruofité, 72quants, pour
le plan origier ni ajouter,
l qui dépare

faragnon des c'est-à-dir applatie sur la face, sur le haut, sur l'occiput, & les lempes, ce qui paroit être le complément de l'extravagance humaine.

Il est difficile de concevoir comment l'on peut guinder & plier en tant de façons diverses, les os du crane, sans endommager notablement le siège des les organes de la raison, & sans occasionner ou la manie ou la stupidité, puisque l'on voit si souvent que de violentes blessures ou de fortes contusions, failes à la région des tempes, jettent plusieurs personnes dans la démence, & leur ôtent pour le reste de leurs jours la fonction de l'intellect. Car il n'est pas vai, comme on l'affure dans les anciernes relations. que tous les Indiens à tête plate ou pointue étoient réellement imbécilles : il faudroit en ce cas, qu'il y est eu en Amérique des Nations entières de frénétiques & de forcenés; ce qui est impossible même dans à supposition. L'anarchie & mille causes destructives anéantiroient d'un jour à l'autre ces tumultueux assemblages de lunatiques : un homme de jugement tégira plusieurs imbécilles, & plusieurs imbécilles atnoupés ne fauroient se gouverner eux-mêmes; ce font des automates brifés ou affoiblis, dont une force émangère doit animer les ressorts, si l'on veut les mouvoir. Cependant il ne faut pas croire non plus. qu'on n'ait pas trouvé des fous parmi les Sauvages du Nouveau Monde : il y en avoit sans doute dans presque toutes les grandes Peuplades, où l'on leur portoit le même respect qu'on leur porte en Turquie & dans tout l'Orient; parce qu'on les regarde comme des Etres privilégiés, à qui la Provi-

dence a, par faveur, refulé le dangereux présent de

Les habitants du Vallais sont dans la même persuasion à l'égard des Cretins, ou des foux à longs gottres, dont nous parlerons plus amplement dans la suite.

Si l'on pouvoit se dépouiller de ces préjugés barbares qui excusent tous les vices, & ne pardonnent aucun ridicule: si du milieu de la corruption, on pouvoit encore entendre la voix de l'humanité, peut-être avoueroit-on que les Paysans Suisses & les Turcs qui tachent d'adoucir le sort de ces créatures infortunées, sont moins cruels que nous, qui les envoyons dans des cachots, comme les rebuts de l'espèce qu'il saut enterrer tout vivants. Aux maux que leur a sait la mature, on ajoute les maux de la captivité, sans essayer si la maladie est incurable ou non: elle ne l'est sûrement pas dans tous.

Les Alexis ou les Jongleurs de la Louisiane on été dans cette carrière aussi loin que nos Médecins, & peut-être les ont-ils devancés : ces Jongleurs entreprennent quelques os de guérir la solie de leurs compatriotes par des drogues & sans saignée : la principale recette dont ils usent est, au rapport de Mr. du Mont, une composition faite avec de la graine de laitue, & des noix dans leurs coques & leur brou : ils prennent une portion égale de l'un & de l'autre, la broient dans un mortier ou un pilon à la sauvage, jusqu'à ce qu'il s'en forme une espèce d'opiat, dont ils font prendre matin & soir le poids de deux à trois dragmes; (*)

tiffent

ce reméen est au pourtant sées ne stauroit foite : un quelle é contraire ne l'avoid & que l

Les on non, après ave

juste titre

^(*) Mémoires sur la Louissane, p. 299, Tom. 2, Paris 1755.

^(*) Q l'usage de flupide, i de temps d'Anacard, nées après s'enivrer et à fes conciou qu'on que l'Anaene le flupt toujours i mais pris

même perlongs gotms la fuite,
éjugés barpardonnent
m, on poui, peut-être
s Turcs qui
infortunées,
oyons dans
ce qu'il faut

PH.

ouifiane on fédecins, & gleurs entree leurs conla principale r. du Mont, de laitue, & e ils prennent

ur a fait la

ité . sans es-

dragmes; (*)

ils font pren-

, la broient , jusqu'à ce & le Relateur ajoute, que tous les patients guérissent radicalement, soit qu'ils aient perdu le sens à l'occasion de quelque peur, ou par tout autre accident.

Quand Mr. du Mont auroit sur lui-même éprouvé ce remède, il seroit encore permis de douter si l'effet en est aussi infaillible qu'il le prétend. Rien n'empêche pourtant que la semence de laitue & des noix concassées ne puissent autant opérer sur des cerveaux malades, que l'Hellébore & l'Anacarde, dont le fort a été sort singulier : plusieurs Médecins ont soutenu qu'il restauroit toutes les facultés de l'ame, & guérissoit la solie : une autre saction de Médecins, à la tête de laquelle étoit le célèbre Hossinan, (*) a soutenu, au contraire, que l'Anacarde donnoit la solie à ceux qui ne l'avoient point, qu'il bouleversoit les esprits vitaux, & que l'opiat qu'on en fait, devoit être nommé à juste titre la consection des sots.

Les Sauvages jugent si un homme est en délire ou non, par trois observations: s'il ne se marie point après avoir atteint l'âge convenable; s'il resuse d'aller

^(*) Quoique Mr. Hoffman déclame avec force contre l'usage de l'Anacarde, il raconte cependant qu'un homme flupide, ignorant & incapable d'instruction, devint en peu de temps si fense & si savant après avoir pris de l'Electuaire l'Anacarde, qu'il obtint une Chaire en Droit; mais peu d'années après il devint si sen concitoyens, & devint par-là inutile à lui-même, à sen vrer tous les jours, & devint par-là inutile à lui-même, à se concitoyens, & mourut misérablement. Ce fait prouve ou qu'on peut être Docteur en Drogres est produit de meilleurs estets que Mr. Hoffman ne le suppose; puisqu'il est possible que cet homme seroit toujours mort à force de boire, quand même il rauroit jamais pris de l'Anacarde.

à la guerre, lorsqu'elle est déclarée; s'il ne va pas à la chasse, il est réputé imbécille, & jouit en conséquence de toutes les prérogatives attachées à cet état : chacun se fait une sête de le posséder dans sa cabane, & de le régaler de ce qu'il a de mieux. Ces signes de démence, qui nous paroissent si équivoques, ne le sont pas parmi des Peuples où la plus haute sagesse serois la dernière des solies. Au reste, ce n'est pas par un sentiment de biensaisance, que les Sauvages en agissent ainsi avec les imbécilles; mals par un préjugé supérstitieux, qui heureusement produit un bon esset.

Quant à la méthode d'imprimer à la tête toutes ces horribles figures dont on a fait mention, on fait que la substance ofseuse ne se durcit que par degrés dans tous les animaux, & qu'elle est très-molle & très-tendre dans les enfants nouvellement nés. La mère, deux ou trois jours après ses couches, à sorce de presser & de manier la tête co ces créatures, la saçonne à son gré : pour l'applatie elle met sur le front & l'occiput deux masses d'argille, qu'on comprime insensiblement, jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une matière blanchâtre; alors l'opération tend à sa fin, & le monstre paroit. (*) Les sibres & les ners encore souples & pliants s'adaptent à cette forme, le cer-

po N

thi

les

tê

fés

ce

CI

VĽ

^(*) Les femmes sauvages disent qu'elles applatissent la tête de leurs ensants, afin qu'elle puisse un jour ressembler à la pleine Lune. Il est vrai que plusieurs Peuples Américains ont l'occiput écrasé, sans que la mère l'ait comprimé; ce qui vient de ce que leurs berceaux ne sont pas bourrés, & ne consistent qu'en une planche contre laquelle la tête de l'ensant, à force de choquer, s'applatit insensiblement.

s'il ne va pas à la it en conféquence à cet état : chacun à cabane, & de le les fignes de déques, ne le font aute fagesse feroir ce n'est pas par ue les Sauvages es; mals par un ement produit un

mention, on fait it que par degrés très-molle & très-nt nés. La mère, i, à force de prefetures, la façonne fur le front & comprime infenfortir des narines fertir des nerfs entre forme, le certe forme, le cer-

elles applatissent la un jour ressembler irs Peuples Amérire l'ait comprimé; è sont pas bourrés, laquelle la tête de psensiblement. même y obéit : quand ces parties ont une fois acquis leur consistance, & que la botte du crâne s'est consolidée, on ne peut plus y rien déranger sans entrainer la perte totale des organes. Et voilà pourquoi les blessures faites à la tête des personnes agées, sont presque toujours dangereuses à la vie ou à la raison; pendant qu'elles ne nuisent pas tant aux enfants & aux impubères.

Je ne disconviens pourtant pas que ces compressions n'aient toujours des suites plus ou moins mauvailes : je doute même que le maniement des Accoucheuses d'Europe, pour accomplir la tête des enfants, soit une pratique & bien utile & bien nécesaire : on voit parmi les Européans une infinité de têtes mal-faites, suivant qu'elles ont été plus ou moins pressées avec mal-adresse par des mains ignoantes. Peut-être cet usage dérive-t-il encore de la barbarie des Peuples grossiers, qui ont de tout temps & dans tous les Pays du monde enlaidi l'homme pour l'orner. On a déja remarqué que les anciens Naturalistes qui ont cru qu'il y avoit dans la Scythie & dans l'Inde des Acéphales & des Cynocéphales, s'étoient laissés induire en erreur par des Voyageurs mal - habiles, qui ayant vu des Sauvages à tête pointue, en avoient fait des monstres composés des traits du chien & des traits de l'homme : il est vrai que la plupart des Anciens n'ont rapporté ces prodiges que comme des oui-dire; mais que penser de St. Augustin, le plus éclairé des anciens Chrétiens, qui en parlant sérieusement dans un Ouvrige de dévotion, affirme qu'il à vu dans la basse Ethiopie (*) des Cyclopes qui n'avoient qu'un œit au milieu du front, & à qui il eut le bonheur de prêcher l'Evangile? Il n'est pas facile de deviner comment it s'y prit pour catéchiser des Etres qui n'ont jamais existe ni dans la basse Ethiopie ni ailleurs : il faut donc que cet Apôtre ait été extassé par son zèle, lorsqu'il a cru voir ce qu'il est impossible qu'il ait vu. On pourroit en dire tout autant d'un autre Pere de l'Eglise, qui parle des Satyres de la Thébasse.

Il y a dans la Caribane une forte de Sauvages qui n'ont presque point de col, & dont les épaules font aussi exhaussées que les oreilles. Cette monstruosité est encore factice; & pour la procurer aux ensants, on charge leur tête de poids énormes, de

(*) August. Serm. 37, ad fratres in Bremo. T. 6, Edit. Paris, pag. 343. "Vidimus & in inferioribus partibus Æthio, piæ, homines unum oculum tantum in fronte haben, tes, quorum facerdotes à conversationibus hominum sugiebant, ab omni libidine carnis se abstinebant.....

Ce Saint Pere ne se contente pas d'assurer, dans ce merveilleux Discours, qu'il a vu des Cyclopes; mais il ajoute qu'il a rencontré en même temps un grand nombre d'hommes & de semmes sans tête; vidimus ibi multos bomines ac mulieres capita non babentes.

Un Commentateur, nommé Loup ou Lupus, dit que ce Sermon de St. Augustin n'est pas de St. Augustin, comme si l'on ne trouvoit pas, dans les Ecrits de ce Docteur de l'Eglise, une infinité de passages qui ne prouvent que trop qu'il a été capable d'écrire ce Discours en question.

Dans l'Histoire Allemande de l'Amérique, publiée par le Professeur Baumgarten, on tâche de démontrer sérieusement, qu'il y a des Peuples Acéphales, & par conséquent, dit-on, St. Augustin en a vu. Nous avons cru que ce seroit abuser du respect dû au Lecteur, que de rapporter les puériles absurdités qu'on lit, à cette occasion, dans cette pretendue Histoire de l'Amérique. façon q trer, po paroiffer feroient ignorant hommes

reur aus contrefai & plusies font form doit rapp pas incomieux of ses C pas le se humain co & le main co & le

La acquis b tous les fur les é furent d' rent Los qu'à préf

Le chargés haut en que peu est certai la tête se

de précher comment il amais existé donc que squ'il a cru pourroit en , qui parle

e Sauvages les épaules lette monfocurer aux ormes, de

b, Edit. Paibus Æthioonte habenominum fuer, dans ce es; mais il and nombre

dit que ce, comme fi teur de l'Et que trop fion.

ftion,
publice par
er ferieuseonsequent,
se ce feroit
er les pués cette pre-

façon que les vertèbres du col sont sorcées de rentrer, pour ainsi dire, dans la clavicule. Ces barbares paroissent de loin avoir la bouche dans la poitrine; & seroient très-propres à faire renouveller à des voyageurs ignorants & enthousiastes, la fable des Acéphales ou des hommes sans tête.

Je ne pense pas que l'envie d'inspirer de la terreur aux ennemis, ait engagé les Américains à se contresaire aussi cruellement que le sont les Omaguas & plusieurs autres. C'est à une fausse idée qu'ils se sont formée de la beauté & du mérite corporel, qu'on doit rapporter ces usages déraisonnables, qui ne sont pas incompatibles avec les institutions des sociétés les mieux ordonnées en apparence : les petits pleds écrassés des Chinoises seroient croire que les Chinois n'ont pas le sens commun, si ce n'étoit le propre de l'esprit humain de consondre, dans tous ses ouvrages, le bien & le mat, l'extravagance & la sagesse.

La belle mode de s'alonger les oreilles avoit aussi sequis beaucoup de faveur aux Indes occidentales : tous les Péruviens se les faisoient descendre jusques sur les épaules; & comme les premiers Castillans ne surent d'abord comment les nommer, ils les appellèment Los Orejones, les Oreillons, nom qui a subsisté jusqu'à présent dans quelques Provinces de cet Empire.

Le lobe & l'ourlet de l'oreille, à force d'être chargés par l'extrêmité, ou tirés continuellement de haut en bas, s'étendent & s'élargissent au-delà de ce que peuvent en croire ceux qui ne l'ont pas vu. Il est certain que les humeurs & les sucs nourriciers de la tête se jettent sur ces parties, & savorisent l'excrois-

fance qu'on veut y occasionner, sans quoi il seroit ima possible que la simple extension put produire une si grande circonférence, sans que l'épaisseur du lobe soit diminuée sensiblement.

Il y a, à la vérité, quelques Nations qui ont naturellement & sans artifice les oreilles longues & pendantes, comme les Siamois en Asie, & quelques samilles Espagnoles des environs de la Bissadoa en Europe; mais tous les Oreillons du Nouveau Monde tenoient cette difformité de l'art & du caprice, & non du climat ou de la constitution de leur tempérament. Il n'en est pas de même des Indiens gostreux qui séjournent au bas des Cordellières: (*) les eaux de neige qui découlent des montagnes, & les sources froides qu'ils boivent, leur produisent cette extumescence au gosier, qu'ils nomment, en leur langue, Coto.

C'est un engorgement de la liqueur limpathique dans le tissu cellulaire, tel que celui qu'on voit aux Tirolois & aux habitants des Alpes, dont quelquesuns ont des goîtres si démesurés, qu'ils leur descendent au delà de la poitrine: plus cette humeur estelle chez eux gonssée, & plus y respecte-t-on ceux qui en sont pourvus, là où personne n'en manque: c'est un moyen de s'attirer de la considération. Ces Montagnards ont en raison, parost-il, de se gloriser d'une singularité qui tient à la nature de leur Pays, & dont ils se chagrineroient en vain; puisque tous les remèdes imaginables ne sauroient domter ce mai

endémie il règne

font auf

les ca
frailes
toute la
oreilles
eu, avai
l'Europe
ridicules
défaut cl

Un

julqu'à p

y en a comme le chanisme tré, à C ventriloq aussi men Apparem sonde foi ruminatio ciens ont

rou parler deux den en bas. Curelle : ayant mai

Out

^(*) Voyez dans la grande Collection, in-folio de Thevenot, Tem. 2, le Voyage du Sieur Acarette, qu Pérou, pag. 11.

H. feroit im-

ire une fi

ui ont naes & penelques faoa en Eu-Monde tete, & non apérament, treux qui

les fourcette exleur lan-

mpathique
voit aux
quelquesur descenumeur estt-on ceux
manque:
ution. Ces
e glorisser
eur Pays,
sque tous
er ce mal

e Thevenot,

endémique qui a regné il y a dix-huit siècles comme il règne de nos jours.

Les Espagnols, très-sujets aux écrouelles, qui sont aussi des espèces de gottres, ont long-temps réussi à les cacher aux yeux des étrangers, en inventant les fraises froncées, qui leur couvroient non-seulement toute la longueur du col, mais encore une partie des oreilles & le bas du menton: & comme l'Espagne a eu, avant la France, l'empire des modes, le reste de l'Europe adopta avidement la parure de ces colliers ridicules en apparence; mais imaginés pour pallier un désaut choquant dont on ne se doutoit pas.

Un des plus rares phénomènes qu'on ait observé jusqu'à présent parmi les hommes gostreux, c'est qu'il y en a quelques-uns doués de la faculté de ruminer comme les chèvres & les brebis, mais par un autre méchanisme. Mr. Valmont de Bomare dit qu'on lui a montré, à Coire en Suisse, un homme qui étoit gostreux, ventriloque ou gastri-mythe, & ruminant: Peyere fait aussi mention de deux Suisses gostreux qui ruminosent, Apparemment que la pression de cet appendice sur l'ésophage y arrête quelques aliments qui rentrent une seconde fois dans la bouche, d'où résulte une espèce de rumination, comme dans ces animaux que les Physiciens ont nommés Ruminantia spuria.

Outre les Indiens goîtreux, les Historiens du Pérou parlent d'une Peuplade entière, à qui il manquoit deux dents gélasines ou incisives, une en haut & une en bas. Cette désectuosité n'étoit rien moins que naturelle : Garcilasso dit, que les sujets de ce canton ayant massacré dans une rebellion le grand Sacrisica.

teur de Cusco & le sits de l'Empereur, on envoya contre eux une forte armée qui les soumit; & l'Incas alors regnant, pour imprimer à toute cette génération le souvenir de sa désobéissance, lui sit arracher deux dents du milieu des mâchoires. (*) Mais ce qui avoit d'abord été une marque d'infamie, devint ensuite une distinction par l'opiniâtreté des pères & des mères, à ôter ces mêmes dents à leurs ensants, ce qui perpéua la mode de s'édenter dans cette Province jusqu'à l'anivée des Espagnols.

Comme on a aussi trouvé dans le Congo & à Matamba, en Afrique, des Peuples à qui ces mêmes dents manquoient, on a soupçonné que quelques Nègres, employés d'abord aux mines du Pérou, y avoient contracté cet usage, & l'avoient à leur retour communiqué aux autres Africains. Quoiqu'il soit très-rare que des Nègres une fois entraînés en Amérique, reviennent jamais chez eux, il se peut néanmoins que les Commercants en ont ramené de temps en temps quelques-uns, pour tirer les autres de la persuasion où ils ont été pendant tant d'années, que les Européans ne venoient les acheter que pour les manger, & ils ne se trompoient pas de beaucoup. Malgré la possibilité, dis-je, que les Africains aient reçu cette bizarrerie de l'Amérique, je crois qu'on la pratiquoit au Congo, long-temps avant la découverte du Nouveau Monde, d'autant plus que les Nègres de la nouvelle Guinée s'ôtent aussi les deux dents du milieu de la bo correspo les hon fent se s'il n'y jetter de pas de c

Te

tions , Nous n' trées en l'histoire des aca iet d'y trées do Public. de leur r malheure deux Tr n'étoit n des Rel Histoires font écri nement , font des e n'est pas affure qu mes ferp gré les eff fois à co fauver, a

^(*) Zarate dit que l'on leur fit arracher toutes les dents, ce que Levinus & plusieurs autres contredisent.

om envoya; & l'Incas génération acher deux e qui avoit enfuite une es mères, à ui perpétus

fqu'à l'arri-

PH.

congo & a ces mêmes e quelques Pérou, v leur retour oiqu'il foit iés en Amépeut néané de temps utres de la nnées, que ne pour les coup. Mals aient reçu u'on la pracouverte du Jègres de la ts du milieu de la bouche, quoiqu'il n'y ait jamais existé aucune correspondance entr'eux & les Indes occidentales; tant les hommes sont originaux, lors même qu'ils paroissent se copier. L'idée que la bouche seroit plus belle, s'il n'y avoit que trente dents, aura suffi pour en rejetter deux, & pour se moquer de ceux qui n'étoient pas de cette opinion.

Telles sont à peu près les principales observations, qui ont paru mériter place dans cet article. Nous n'ignorons point qu'il y a encore de vastes Contrées en Amérique, où l'on n'a jamais pénétré, & où l'histoire naturelle de l'homme pourroit faire de grandes acquisitions, si des Philosophes formoient le projet d'y voyager : nous favons qu'il y a d'autres Connées dont on a soustrait à dessein la connoissance au Public. Ceux qui, en abusant à la fois de la sainteté de leur ministère & de la confiance d'un Peuple bon & malheureux, se sont érigés en petits tyrans sous les deux Tropiques du Nouveau Monde, ont cru qu'il n'étoit ni de leur gloire, ni de leur intérêt de donner des Relations trop sincères de leurs conquêtes : les Histoires du Paraguai, par Charlevoix & Muratori, font écrites avec tant de partialité & si peu de discernement, qu'il n'est pas possible d'y ajouter soi : ce sont des espèces de Légendes, & je crois que le Lecteur n'est pas médiocrement édissé, lorsque Charlevoix lui assure que dans ce Pays qu'il décrit, on voit d'énormes serpents qui ne font rien que violer les filles, malgré les efforts des Missionnaires, qui se jettent quelquefois à corps perdu sur ces animaux entreprenants, pour sauver, au danger de leur vie, la virginité des Indiennes.

er toutes les redifent.

158 RECHERCHES PHILOSOPH.

Il est surprenant qu'on ait toujours objecté aux Jésuites leurs Etablissements du Paraguai comme des usurpations de la dernière importance, & qu'on ait gardé le silence sur leurs possessions de la Calisornie, qui égalent peut-être, par leur étendue, leur situation, leur richesse, tout ce qu'ils occupent dans l'Amérique méridionale. Il est vrai que la proximité du Pérou & la récolte du Thé sont des trésors inestimables pour le Paraguai; mais c'est une Province méditerranée, qui n'a de grand débouché que par la Plata, d'où l'on n'entre pas dans l'Océan sans toucher à Buénos-Airès; tandis que la Calisornie sorme une Péninsule inmense, baignée par deux mers, & bordée de Ports commodes & savorables au commerce surris & interlope.

Les Jésuites ont senti de quelle conséquence il étoit pour eux de dérober à l'Europe toutes les notions de la Caissorme le plus long-temps qu'il seroit possible. Le Lord Anson est le premier qui ait découvert, par hazard, que la Société étoit déja dangereusement puissant dans ce coin du Monde, dès l'an 1744.

Pour oblitérer les impressions sinistres que pouvoit laisser dans les esprits, la Relation du Commodor Anglais, les Jésuites de Madrid se déterminèrent à publier une Histoire naturelle & civile de la Californie. (*) Cet Ouvrage, à tous égards, original, donne

me haute car quand Californie abfolument & on s'ét fins en rier fitions bien pour s'éter des miracle au fond de le Lord Antice que mozèle faint génie de la misphère.

La Conference de 40, de vers le Nor & fe termi gifant au 2 forte que ce de la Conference de 40, de vers le Nor & fe termi gifant au 2 forte que ce

^(*) Cet Ouvrage parut à Madria, en 1758, fous le nom du Pere Miguel Venegas. De l'Espagnol on le traduisit en Anglais; ensuite en Hollandais, sous le titre de Natuurlyke Historie van California, Haerlem 1761. On vient d'en publier une Traduction Française, dont on auroit pu se passer.

^(*) Mr. à fes juftes Pays d'Améri Géographe d' docin & du C ment pour qu

me haute idée de l'adresse de ceux qui l'ont composé; car quand on a lu avec attention cette Histoire de la Californie, en deux volumes fort chargés, on ne sait absolument rien: on reste dans l'illusion ou l'ignorance, & on s'étonne qu'on ait pu tant parler d'un Pays, sans en rien dire: tant les Auteurs ont su par des transitions bien ménagées voiler tous les objets intéressants, pour s'étendre à perte de vue sur des minuties, sur des miracles, & s'appesantir sur des détails étrangers au sond de la matière: on y apprend seulement que le Lord Anson n'a pas rendu aux Jésuites toute la justice que méritoit, de la part même d'un Protessant, le zèle saint & respectable qui a toujours caractérisé le génie de la Société, répandue dans l'un & l'autre Hémisphère.

La Californie forme, comme on l'a dit, une Péninsule d'une longueur indéterminée, parce qu'on ne sait quelles simites sui assigner du côté où sa base va se réunir à la Côte occidentaie du Continent. (*) Cette étendue doit être tout au moins de quatre à cinq cents lieues sur une largeur très-inégale de 50, de 40, de 30, & de 10 milles, selon qu'on mesure vers le Nord ou vers le Tropique, où elle s'étrangle & se termine en pointe jusqu'au Cap de St. Lucar, gisant au 23me. degré de latitude septentrionale; de sorte que ce Pays a, dans notre Zone, à peu près le

mmerce il se les noil feroit décougereufen 1744ne poummodor èrent à

Califor-

donne

fous le

le tra-

titre de

Dn vient

uroit pu

té aux

me des

on air

fornie,

r situa-

it dans

oximité

s inesti-

nce mé-

a Plata.

ucher à

me une

& bor-

^(*) Mr. de Buache prétend, qu'il a réduit l. Californie à ses justes bornes: n. la démarcation des limites d'un Pays d'Amérique, n'est pas toujours de la compétence d'un Géographe d'Europe. D'ailleurs les latitudes du Cap de Mendocin & du Cap blanc, n'ont jamais été prises assez exactement pour qu'on puisse déterminer leur situation respective.

même climat qu'a le Paraguai dans la Zone tempérée Australe. La qualité du sol est, aux environs de Loretto. excellente & susceptible de toute sorte de culture & d'amélioration : la vigne réussit dans les montagnes : les rivages de la Mer vermeille sont, à la vérité, fort marécageux & paroissent avoir été jadis totalement noyés: on y voit encore une infinité d'amas de s'ble marin & des mares pleins d'eaux faumâches, mais dont on peut faire des savanes à peu de fraix. Le cordon de rochers qui borde les Los Virgines, renferme quelques volcans, dont les éruptions furent trèsviolentes en 1746. Le bois de construction manque à la pointe du Sud, où il ne croît guères que des buissons & des arbuftes rampants : les quartiers du Nord nourrissent des forêts prodigieuses, peuplées de gibier, Le principal animal carnaffier qu'on y connoisse, est le Tigre-poltron semblable à celui du Canada : les Loups, si l'on peut en croire les Naturels du Pays, ne s'y font introduits que depuis quelques années : avant cette époque, on n'y en avoit jamais vus. On y rencontre aussi des Ours & des troupeaux entiers de Bisons.

En 1697, les Jésuites pénétrèrent dans cette région pour la première sois, sous la conduite d'un de leurs Provinciaux, nommé Salva Terra, homme élevé dans les affaires, plein de projets, sécond en ressources, actif, insatigable, ardent pour le bien de sa Compagnie, initié dans toutes ses maximes, & par conséquent peu scrupuleux sur la nature des expédients, & capable de tout oser : il examina l'état des choses, vainquit les obstacles, conçut des espérances, & posa

h base d que soixan conduit à mine.

Mr. ligieux s'é quis de Va fur la Calli digènes; & a attiré les de leur precidentales.

i. La fur les para plus fertile d'Ormus, d Tous

hvorise de la finesse de delouissant : accumulées deurs, & u de calcul facus de per régulière.

A pein fornie, qu' tous fes Efc coutume, a ques des propus payer à Tome I.

empérée Loretto, ulture & ntagnes: ité, fort talement de fable es, mais raix. Le nes, renrent trèsmanque à s buissons ord nourde gibier. oisse, est

Pays, ne

ées : avant

as. On y

entiers de

s cette réte d'un de nine élevé en ressourle sa Compar conséédients, & es choses, s, & posa à base de cet édifice des Missions de la Californie, que soixante & dix ans de politique & de travail ont conduit à son plus haut point, ou, si vous voulez, à sa mine.

Mr. Anson dit que le premier terrein où ces Refigieux s'établirent, leur fut donné par un certain Marquis de Valero, qui n'a pu avoir lui-même aucun droit sur la Californie, dont la propriété appartenoit aux Indigènes; & ce n'est surement point sa donation qui y
a attiré les Jésuites, mais voici les véritables causes
de leur prédilection pour cette partie des Indes occidentales.

1. La pêche des Perles, qui est, comme l'on sait, sur les parages de cette Péninsule & des Isles voisines, plus fertile & plus riche que sur ceux de Panama, d'Ormus, de Bassora & du Malabar ensemble.

Tous les coquillages qui croissent sur cette plage avorisée de la nature, se distinguent par le lustre & la finesse de leur émail, qu'anime le coloris le plus éblouissant : les hustres nacrées y étoient anciennement accumulées par monceaux, à de très-petites profondeurs, & une seule barque y pouvoit alors ramasser, de calcul fait pendant la saison, pour soixante mille écus de peries d'une belle eau & d'une sorme presque régulière.

A peine Salva-Terra eut-il pris langue à la Californie, qu'on l'accusa de pêcher jour & nuit avec tous ses Esclaves. En effet, on ne vit plus, comme de coutume, arriver des perles au Mexique, & les barques des particuliers toujours devancées, ne purent plus payer à Sa Majesté Catholique le quint ordinaire;

Tome I.

qui se montoit à 12 mille écus : on envoya en Cont plusieurs Mémoires pour se plaindre des rapines de Salva-Terra & de ses complices, qui se virent enfin dans la nécessité de se justifier, en dressant un Façum qu'on lit dans l'Histoire de la Californie, publiée par les Jésuites Espagnols. Salva-Terra, en accordant dans . ce Factum que des scélérats ont ofé lui faire l'affreuse imputation de soustraire des Perles, prouve que loin d'en avoir concu l'idée, il a toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les jetter à la mer, parce que ces instruments du luxe apportent un obstacle manifeste aux progrès du salut : c'est bien peu connottre, dit-il, notre désintéressement, que de nous objecter des crimes si bas, dont nous sommes incapables par état : d'ailleurs, ajoute-t-il, que ferions-nous avec des Perles?

Cette étrange apologie, appuyée du crédit si bien mérité dont jouissoient alors les Jésuites à la Cour de Madrid, produisit tous les esses que la Société en attendoit: Sa Majesté aima mieux de croire que la propagation des Perles diminuoit à la Côte de l'Amérique, que de soupéonner les Jésuites capables de les dérober contre le droit des gens : les Ministres sirent semblant de penser la même chose.

Salva-Terra, après avoir repoussé si victorieusement les traits de la calomnie, pria humblement sa Majesté de lui accorder le commandement de toutes les Troupes Espagnoles stationnées en dissérents endroits de la Californie pour la défense des Côtes; il allégua des raisons assez mauvaises pour démontrer que la chose, quoique sans exemple, étoit juste &

titile:

ment melprit ji de fes i creufoit su dang d'aveug possession

Le

infrant e auffi bru devoient gens arm hieux, qu vages les mérique.

Les ramper fi accabloie terre de eux-mêm Cour une termes fê che des n

^(*) T

en Cont apines de rent enfin in Facture abliée par dant dans l'affreuse e que loin afeillé aux ner, parce bostacle maeu connolous objec-

rédit si bien la Cour de ciété en atque la prode s'Améries de les délitres firent

incapables

nous avec

victorieuseblement Sa t de toutes fférents enes Côtes; il démontrer bit juste & mile: aussi sa demande sut-elle accordée. Les Officiers & les Soldats reçurent ordre d'obeir aux Missionnaires, & d'exécuter ponctuellement leurs volontés.

La postérité ne croirs point qu'on ait pu tellement mésuser de la piété d'un Monarque, sasciner son esprit jusqu'au point de le plonger dans un total oubli de ses intérêts, & lui inspirer de la sécurité, lorsqu'on creusoit un abyrne sous ses pieds. Quand on réstéchit au danger qui a environné l'Espagne dans ce temps d'aveuglement, on est surpris qu'elle soit encore en possession du Pérou & du Mexique.

Les Jésuites dirent, pour excuser cette démarche extraordinaire, que leurs jours étant à chaque instant en danger en préchant l'Evangile à un Peuple aussi brut que le sont les Californiens indigènes, ils devoient, malgré eux, se faire accompagner par des gens armés, en travaillant à la conversion de ces surieux, qui sont, au rapport de tout le monde, les Sauvages les plus paisibles & les moins belliqueux de l'Amérique.

Les Chefs & les Soldats Espagnols indignés de ramper sour le commandement des Moines qui les accabloient de corvées, sitent retentir le ciel & la terre de leurs plaintes, & les Jésuites (*) ayouent eux-mêmes, qu'on vit à cette occasion arriver en Cour une soule de Lettres remplies de clameurs & de termes séditieux, arrachés par le désespoir de la bouche des mécontents: ils ayouent que Salva-Terra cassa

^(*) Voyez Natuurlyke Historie van California. E. D. 192. 433, & fulvantes

RECHERCHES PHILOSOPH. 164

de sa propre autorité un Capitaine, un Sergent, & 15cencia une Compagnie entière de la garnison de Loretto, qui avoit ofé murmurer contre le Gouvernement ecclésiastique.

2. Il est constant que les Jésultes se sont imaginé long-temps, qu'en étendant leurs missions dans le Californie, ils pourroient un jour parvenir, par le Nord-Est de cette Péninsule, à un grand Pays habité par une Nation riche & civilisée, dont tant de Voyageurs ont soupconné l'existence : il y a même des Auteurs, comme Acosta, qui prétendent qu'à l'arrivée de Fernand Cortez, & au bruit de ses massacres & de ses déprédations, un nombre considérable de Mexicains s'enfuirent vers ce Pays inconnu, & y portèrent avec eux des tréfors inestimables. Cortez lui-même a été dans cette persuasion, à laquelle il est fort naturel d'attribuer l'expédition qu'il fit en Californie dans un temps où sa présence étoit si nécessaire au Mexique, dont la conquête ne put affouvir sa cupidité : il courut au travers de mille nouveaux dangers vers des Côtes sauvages, pour y chercher des richesses qui n'y étoient pas. Enfin on feroit un volume, si l'on rassembloit tout ce que les Relations ont dit de cene Contrée merveilleuse qu'on découvriroit un jour, & vers laquelle les Jésuites se sont flattés long-temps que la Providence les appelloit. La Société forma, dans des vues à peu près semblables, au commencement de ce siècle, ses nombreux établissements sur l'Orenoque: elle crut que c'étoit un moyen de rencontrer la route du fameux Eldorado, qui lui paroissoit devoir être dans la nouvelle Grenade. Les rèves les plus abfurdes passent

par la t Infinies.

Et

cet Eld d'une P. voit poi t-il. daaller un vages n des " rien q " fes m , tant qu " & dan , me, c , rent d " à celu " de dir " qu'on , introdi , comm " Nouve , Califor " gile av

Ce bouche d l'Evangile

" eux ui

" conno

par la tête des avares : leurs richesses imaginaires sont

. & 11-

de Lo-

rnement

ont ima-

dans la

, par le

s habité

e Voyades Au-

l'arrivée

res & de le Mexi-

portèrent

lui-même

ort natu-

rnie dans

au Mexi-

pidité : il

vers des

s qui n'y

l'on raf-

de cette

jour, &

emps que

ma . dans

ement de

renoque:

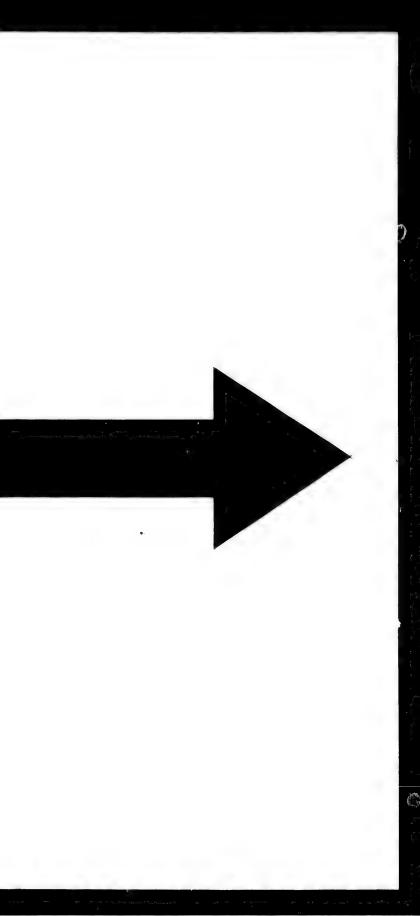
r la route être dans les passent

En lisant tout ce que le Jésuite Gumilia a écrit de cet Eldorado, or s'apperçoit qu'il en parle comme d'une Province réelle, à la possession de laquelle il n'avoit point encore renoncé en 1740. Hélas, s'écrieort de son zèle, si nous pouvions aller u' jo er la Foi dans l'Eldorado, que de Saus y sauver! " Ce que l'on débite des tréfors du Dorado, dit-il, n'a , rien qui enous étonner; car en laissant à part " ses montagnes d'or, il suffit qu'on y en trouve au-, tant qu'à Choco, à Antioquia, dans la vallée de Neyva " & dans plusieurs autres Provinces du nouveau Royau-" me, ce qui joint à ce que les Indiens en emporté-" rent dans leur retraite, forme un trésor équivalent " à celui qu'on dit être au Dorado. Ce que je viens " de dire pourra avoir son utilité, s'il arrive jamais " qu'on découvre ces Provinces, & que l'Evangile s'y " introduise; il en sera peut-être alors du Dorado ,, comme de la Province de la Nueva-Sonora, près du " Nouveau Mexique, qui unit le Continent avec le Californie. Ses Peuples viennent de recevoir l'Evan-" glie avec beaucoup de docilité, & l'on a trouvé chez " eux une infinité de mines d'argent, dont on n'a eu " connoissance qu'en 1739. (*)

Ce passage doit parottre un peu prosane dans la bouche d'un Missionnaire, qui parle des mines & de l'Evangile, comme si c'étoit deux choses moralement.

^(*) Histoire de l'Orenoque, pag. 147 & 148, T. 11.





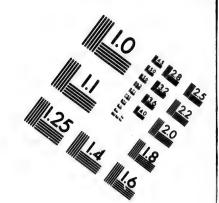
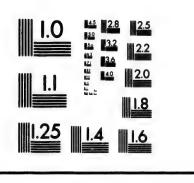


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation WEST MAIN STREET

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503

inséparables. Ceux qui allèrent découvrir cette montagne d'argent, & convertir les Sauvages du Sonora, etoient apparemment des gens envoyés par ce même Salva-Terra dont nous avons eu occasion de parler.

3. Le troisième motif de la venue des Jésuites à la Californie, a été la commodité du Galion qui allois tous les ans d'Acapulco à Manille. Quand le Lord Anson s'empara de ce navire en 1744, plus des deux tiers de sa cargaison appartenoient à la Compagnie de Tésus. Ce commerce, dit le Commodor, coupe le nœud qui devroit tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance parfaite de l'Espagne : il choque toutes les loix de la faine politique, & ne sert qu'à enrichir quelques Religieux : aussi le Ministre Espagnol, Don Joseph Patinho, voulut-il, en 1725, défendre l'allée & le retour du Galion de Manille; mais le crédit de la Société para ce coup. (*) Aujourd'hui que cette Société ne subsiste plus, & que son esprit de vertige & d'inévitables malheurs l'ont précipitée dans le néant, on a renouvellé le projet falutaire concu par Patinho : une Ordonnance de Sa Majesté Catholique vient de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & l'Asie par la mer du Sud, & l'on a dépêché ordre au Général du Galion le bon Conseil, de ne plus faire la traversée comme à l'ordinaire: l'industrie des Jésuites soutenoit donc la fortune de ce négoce préjudiciable qui a expiré avec eux. Par le moyen de ce Galion & des Commissionnaires établis à Acapulco, ils avoient un débouché certain pour faire

passer le de cette soutents

Californ
vigne,
inspira at
bles à le
avoit pl
que pour
se charge
augmente
exploitat
pour en
core plu
pines, o
climats o
le service

en Amérides vigniculture, le Nouvrir de la tes médiattribuer froide di ton de tolimat le pre à fo quoique

Que

^(°) Voyage d'Anson, liv. 11, p. 190, in-4to. Amsterdam 1749.

ette monu Sonora, ce même

H.

parler. Jéfuites à qui alloit d le Lord des deux apagnie de coupe le Pérou dans noque touqu'à enri-Espagnol. , défendre nais le créird'hui que n esprit de ipitée dans aire concu té Catholi-

l'ordinaire: fortune de ux. Par le es établis à pour faire

tre les In-

id & l'on

e bon Con-

fordain 1749.

passer les Perles de la Californie en Asie, où le prix de cette espèce de bijouterie s'est beaucoup mieux soutenu qu'en Europe.

En 1690, un Colon Espagnol avoit planté à la Californie, aux environs de St. Lucar, une petite vigne, dont le succès surpassa son attente. Cet essai inspira aux Missionnaires l'envie de posséder des vignobles à leur tour; un d'entr'eux, nommé Picolo, qui avoit plus de gout pour la Botanique & l'Agriculture que pour les disputés sur la grace versatile & essicace, se chargea de saire des plants, qui ont été tellement augmentés, que quarante-sept aus après sa première exploitation, ses Jesuites vendoient deja assez de vin pour en soumir tout le Mexique, & en charger encore plusieurs barriques sur le Gallon pour les Philippines, où l'on s'en ser à dire la Messe; car il y a des climats où il ne croit naturellement rien de ce qu'exige le service des Autels.

Quoique les Colonies Europeanes, si multipliées en Amérique, aient planté dans bien des endroits des vignes, & apporté beaucoup de viguance à leur culture, on n'est point encore parvenu dans tout le Nouveau Monde à faire du vin capable d'acquérir de la réputation : le meilleur n'égale pas les sortes médiocres de notre Continent; ce que l'on doit attribuer à l'humidité de l'athmosphère & à la qualité froide des terres. La Californie parott être le canton de toute l'Amérique où la vigne a rencontré le climat le moins défavorable, & le sol le plus propre à son instinct : cependant le vin qu'on y fait, quoique d'ailleurs potable, est bien éloigné d'être

excellent; Mr. Anson dit que son goût approche de celui du médiocre vin de Madère, & si l'on en fait quelque cas au Mexique, c'est que les bons vins de notre Continent y sont d'une grande rareté, & d'une cherté excessive,

Il ne s'agit point maintenant de calculer ce que la Société a pu gagner ou perdre par ses travaux apostoliques: il est triste qu'elle ait élevé des pépinières si florissantes, désriché de si grands espaces, cultivé tant d'arbres utiles, dont des mains profanes moissonneront bientôt les fruits. On pourroit dire à tous les Ordres des Moines, si occupés de s'agrandir, jettez vos regards vers ce coin de l'Univers, & tremblez d'être puissants, ou de vouloir le devenir.

Les principaux établissements des Jésuites, bornés d'abord aux seules missions de St. Lucar & de Loretto, avoient été, suivant la Carte particulière que j'ai de ce Pays, poussés dès l'an 1762, par les Côtes de la mer Vermeille & l'océan du Sud, jusqu'au Cap de St. Michel, au vingt-neuvième degré de latitude Nord, où l'on voit leur dernier Couve

Les Naturels de la Californie, divisés en trois Tribus considérables, (*) ne paroissent pas avoir reçu de la Nature une portion d'intelligence supérieure à l'intinct des animaux de leur Péninsule. A l'arrivée des Missionnaires, quelques uns n'avoient pas de cabanes, se logeoient dans les buissons, sous les arbres, dans les creux des rochers, vivoient de bayes, de

fruits fr

L

moral, tous les eux un pareffe nent rie tion au mons, mgemen nimal ra & a la tắt qu'il ame. (* de tous est dépil habitant plus ario de grand verberati coup qu taine R on envo lifornie . prise à

pag. 58 8

^(*) Nommées Edues, Cochimies & Periuches. Ces trois Tribus parlent neuf dialectes différents, dérivés de trois langues-matrices,

Pproche de l'on en fait ons vins de & d'une

ravaux apofpépinières fi cultivé tant a moissonneà à tous les andir, jettez & tremblez

fuites, borar & de Loiculière que ar les Côtes jusqu'au Cap de latitude

en trois Trivoir reçu de rieure à l'infl'arrivée des pas de cabas les arbres, e bayes, de fruits sauvages, & de gibier: d'autres étoient entiérement nuds, & les premiers à qui l'on mit des justeau-corps, surent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusqu'à ce qu'ils jettèrent ces vêtements si ridicules à leurs yeux.

Le portrait que l'on nous fait de leur caractère moral, est conforme à celui que nous avons donné de tous les Américains en général. L'insensibilité est en eux un vice de leur constitution altérée : ils sont d'une paresse impardonnable, n'inventent rien, n'entreprennent rien, & n'étendent point la sphère de leur conception au-delà de ce qu'ils voient: pusillanimes, polrons, énervés, sans noblesse dans l'esprit, le découngement & le défaut absolu de ce qui constitue l'animal raisonnable, les rendent inutiles à eux-mêmes & à la société. Enfin, les Californiens végètent plutôt qu'ils ne vivent, & on est tenté de leur resuser une ame. (*) Du reste leur figure est semblable à celle de tous les autres Peuples de l'Amérique : leur corps est dépilé, & leur teint un peu plus foncé que celui des habitants du Nouveau Mexique, parce que leur Pays, plus aride, plus nud, plus dépourvu de bois, & semé de grands bancs de fable, augmente davantage la réverberation des rayons solaires; mais il s'en faut beaucoup qu'ils soient des Nègres, comme le dit le Capinine Roggers. On a même remarqué que, quand on envoya du Mexique des Nègres Africains à la Californie, les Indigènes ne témoignèrent aucune surprise à l'aspect de ces hommes singuliers, dont la

s de trois lan-

^(*) Voyez Natuurlyke Historie van California: E. D. pag. 58 & 59.

170 RECHERCHES PHILOSOPH.

noirceur & la phylionomie bizarre épouvantent ordinairement ceux qui en voient pour la première fois: mais les Sauvages sont tous incurieux par caractère. & n'admirent rien par stupidité. D'ailleurs il est trèspossible, comme le dit Torquemada, qu'avant cet envoi du Mexique, les Californiens avoient deja vu des Noirs für quelques vaisseaux venus des Philippines au Cap de St. Lucar. Quant à eux, ils se percent la cloison du nez, & le lobe des oreilles, pour y suspendre des colifichets. & se barbouillent tout le corps d'un onguent rougeatre, pour se mettre à l'abri des Nienas, espèce de vermine insupportable, & extrêmement multipliée dans la Californie. Ils usent . 1 l'instar de tous les Indiens occidentaux, du Cimaron, ou du Tabac fauvage, végétal que la nature a refulé à très peu de Provinces du Nouveau Monde, quoique plusieurs Bounistes se soient imaginé qu'il ne croiffoit que dans un feul canton, d'où l'on l'avoit transplante aux Isles.

Comme la Californie est une de ces parties de l'Amérique qui s'approche le plus de l'Asie, les Jésuites s'étoient flatté qu'on pourroit y déterrer des traditions nationales, ou des monuments historiques, capables d'éclaireir l'origine de la population du Nouveau Continent; mais ils conviennent sincérement que toutes leurs recherches ont été à cet égard instructueuses. (*)

Les Catifornieus, 10in d'avoir aujourd'hui aucune espèce d'écriture ou de caractère, sont tellement abrutis, tellement dépourvus d'industrie & d'idées, qu'on ne que common les inte ils répond dans leurs infau'à 1'a

Plus

fafpect er
qu'ils aier
vira, font
vent qu'or
la Coloni
par la rour
qui borde
dre la poli
pri d'invi
Californie
vu que de
nérés de l
voir faire

En li
Capitaine
1741, per
1741, per
1741, per
1741 de la
partie du
des Nation
rivages pr
& battus
fit descend
un Bosina
point, pa

^(*) Hift. van California, pag. 53, jusqu'à 57. Tom. I.

antent ordiemière fois; r caractère, il est trèsvant cet endéja vu des ilippines au percent la ur y suspennt le corps à l'abri des , & extrels usent, à ur Cimaron.

ure a refusé

onde, quoi-

ne qu'il ne

l'on l'avoit

s parties de
e, les Jéluier des tradiques, capalu Nouveau
t que toutes
tueufes. (*)
urd'hui aunt tellement
& d'idées,

qu'on ne sauroit supposer qu'ils asent jamais eu quelque communication avec les Peuples de l'Asse. Quand on les interroge sur seur état primitif, sur seur antiquité, ils répondent qu'ils ont de temps immémorial respiré dans leurs solitudes, sans mécontentement, sans chagrin, jusqu'à l'arrivée des Missionnaires.

Plus on remonte vers le nord de leur Pays, plus s'aspect en devient effroyable; & les Jésuites, quoiqu'ils aient pu croire de l'opulent Royaume de Quivira, sont maintenant très-désabusés à ce sujet : ils savent qu'on perdroit ses peires à y chercher davantage la Colonie Chinosse que Mr. de Guignes a fait venir par la route du Kamschatka, jusqu'aux rochers de glace qui bordent l'embouchure du Collorado, asin de répande la politesse, les mœurs, les arts, les sciences, l'esprit d'invention & d'intelligence dans se centre de la Californie, où malheureusement pour ce système on n'a vu que des troupeaux de barbares si stupides, si dégénérés de l'homme, qu'on a même désespéré d'en pouvoir faire des esclaves.

En litant l'Histoire des Navigations de l'infortuné Capitaine Béering & de Tschirikow qui coururent, en 1741, pendant trois cents lieues le long des Côtes du nord de la Californie, on peut se convaincre que cette partie du globe n'offre que des Contrées désolées & des Nations insociables. Les Russes n'y virent que des rivages presqu'inaccessibles, plantés de rochers en pic, & battus par une mer prosonde & courroucée. On y sit déscendre, avec beaucoup de difficultés, un Pilote, un Bosman, & quatre Matelots, qui ne réparurent point, parce qu'ils surent vraisemblablement massacrés

7. Tom. I.

472 RECHERCHES PHILOSOPH.

à l'instant même de l'abordage par les habitants du Pays, assez séroces pour user de ce droit assreux & insensé qu'on a eu tant de peine à extirper des Côtes de l'ancienne Europe, où tous les Peuples maritimes s'arrogeoient le Droit de Naufrage & de Strand-Recht, si l'on peut donner ce nom à un brigandage qui choquoit les premières Loix de la sociabilité, & les notions du sens commun.

Il faut remarquer que le Capitaine Tschirikow, en faisant voile du Kamschatka, avoit embarqué sur son navire deux Kamschatkadales, dans l'espérance que ces Asiatiques pourroient lui servir d'interpretes auprèt des Sauvages de cette partie de l'Amérique, qui est a plus voisine de l'Asie; mais cette précaution sut inutile; on ne put se faire comprendre des Américains, parce que leur langage n'avoit pas la moindre analogie avec l'idiome Tschuktschi, qu'on parle au Kamschatka, ce qui prouve encore que les Peuplades placées à ces extrémités des deux Continents, ne sont pas filiations les unes des autres. (*)

Long-temps avant le voyage entrepris par les Russes en 1741, le Pilote Morera, délaissé par Druke au Cap de Mendocin, avoit déja erré pendant plu-

fieurs anne lifornie : a cidents far de Sombre Pays en-d incultes . que des b breuses d'A gion fortun nus dans d nes. & let mute la C de Chiloë koit très-r possible qu Chine. Vo ceux qui s dans un pr ment.

Je fur Linérateur nois, & de fi c'étoient

au 56me de grés de lon à la même I que Tichiril

^(*) On ne fait pas au juste à quel endroit de la Côte de l'Amérique, le Capitaine Tschirikow sit son débarquement; soit que la Cour de Petersbourg ait, par des raisons d'Etat, supprimé & altéré plusieurs articles dans le rouset de ce voyage, soit que le mauvais temps ait empêché Mr. de l'Isle de la Croière, de faire des observations astronomiques. Au reste, en se tenant à l'estime & aux observations sortuites saites à la hâte, dans un navire continuellement toumenté par une mer orageuse & enveloppé d'épais brouillards, il paroit que les Russes touchèrent à la Côte située

Nicolas ni dans fa gr lin, dans fa fes & noyée Ruffes allère ces Ruffes é

nts du Pays, a & infense stes de l'animes s'arrond-Recht, si ui choquoit a notions du

PH.

Fichirikow, mbarqué fur spérance que pretes auprès se, qui est la n fut inutile: icains, parce malogie avec mschatka, ce ées à ces er s filiations le

epris par les Té par Drike pendant plu-

oit de la Côte

fon débarque-

er des raifons

lans le routier

npêché Mr. de aftronomiques.

Cervations for-

ellement tour-

l'épais brouilla Côte finiée seurs années dans les Terres situées au Nord de la Calisomie : après des aventures, des travaux & des incidents fans nombre, il arriva à la garnison Espagnole de Sombrerette : il conste par son rapport, que tous les Pays en-decà & au-delà du Cap de Mendocin sont incultes, affreux, couverts de bois, où l'on ne voit que des bisons, des ours, & des hordes pen nombreuses d'Américains Agriophages. Telle est cette Résion fortunée où l'on suppose que les Chinois sont venus dans des canots vendre leurs foies, leurs porcelaines. & leurs Livres de morale, dont la lecture a policé mute la Côte occidentale de l'Amérique jusqu'à l'Isle de Chiloë, car Mr. de Guignes soutient que la politesse mit très-répandue sur toute cette Plage. & il est impossible qu'elle soit venue, dit-il, d'ailleurs que de la Chine. Voilà jusqu'où l'esprit de système peut entraîner œux qui s'y abandonnent : c'est un torrent qui se perd dans un précipice, d'où la raison ne se retire que rament.

Je suppose pour un instant qu'il soit permis à un Linérateur désœuvré de mai traduire des Romans Chinois, & de publier ces mauvaises traductions comme si c'étoient des vérités historiques tirées des Archives

au 56me degré de latitude Nord, entre le 235 & le 240 degrés de longitude. Quant à Béering, il est sur qu'il aborda à la même Plage, mais deux degrés plus vers le septentrion que Tschirikow.

Nicolas de l'Isle n'assigne pas ces endroits si intéressants, ni dans sa grande Carte de 1750, ni dans celle de 1752. Bellin, dans sa Carte Cylindrique, ne parle que des terres basses & noyées au 74 degré de latitude N, où il dit que les Russes allèrent échouer en 1743; mais ces terres basses & ces Russes échoués sont des fables.

de Pekin: je suppose qu'il soit permis de saire aller des adorateurs du Dieu La à cinq mille lieues de chez eux, pour prêcher leurs dogmes dans un Pays où ils ne comprenoient personne, & où personne ne se sou-cioit de comprendre leurs dogmes; il n'en est pas moins vrai qu'on ne devroit jamais s'appuyer sur de sausses Cartes géographiques, pour donner du poids à de semblables bagatelles. La Carte dont Mr. de Guignes a accompagné son Mémoire, pour démontrer la navigation des Chinois, est fausse en ce qu'elle place dans l'Amérique une immense mer méditerranée, qui n'est pas en Amérique: c'est bouleverser le globe entier, pour faire valoir une idée.

Au-delà du Cap blanc on trouve, selon Mr, de Guignes, un canal qui conduit en droite ligne à cet espace de terre qu'il appelle la mèr de l'Ouest : il n'y a qu'à consulter les Journaux des Navigateurs & les Mappemondes les plus exactes & les plus récentes, pour s'appercevoir que tout cet arrangement est imaginaire, chimérique.

Les anciens Géographes, qui ignoroient que la Californie étoit une Péninsule, ont pu se tromper dans les positions relatives; mais depuis qu'on sait, à n'en pas douter, que la Côte de la Terre serme court sans interruption, depuis la base de la Californie vers le Nord jusqu'à la proximité du cercle boréal, c'est une salssification maniseste de percer cette Terre serme, & d'y faire couler une mer de dix degrés de latitude. Il y a eu en Italie des Savants qui ont sait strapper de saus ser la pidaires, supposé de saux manuscrits, de sausse inscriptions lapidaires, pour justisser des conjectures

chronolo
imaginés
grès, qu
de mort,
Grecques
antiques.
reur de
fes conject

comme il Nouveau Peuples que des in la mêmes par que des in Amérique chevelure leurs, dans moit en eciens du que de que des interes du que des interes de que de leurs que leurs que

fur la cou lant des A fujet dans phénomène cussions &

On n

PH.

Pays où ils e ne se sou est pas uyer sur de r du poids à de Guignes trer la navier place dans qui n'est pas entier, pour

felon Mr. de e ligne à cer uest : il n'y a es & les Mapcentes, pour t imaginaire,

coient que la tromper dans fait, à n'en ne court fans ornie vers le fail, c'est une re ferme, & latitude. Il y oper de fause, de fausse, conjectures

chronologiques, pour prouver des saits qu'ils avoient, imaginés. Ensin, cette licence avoit sait tant de progrès, qu'on a de nos jours du désendre, sous peine de mort, aux savants Italiens, de srapper des médailles Grecques ou Romaines, & de sorger des inscripcions, antiques. Réprimera-t-on par cette sévérité la sur reur de conjecturer, & la vanité d'avoir raison dans, ses conjectures? Hélas non.

SECTION II.

De la couleur des Américains,

RIEN ne surprit davantage Christophe Colomb, comme il l'a avoué à ses amis, que de trouver au Nouveau Continent, à quatre degrés de l'Equateur, des Peuples qui n'étoient pas noirs: il crut s'être trompé dans la latitude, & ne put comprendre que sous de mêmes parallèles de la Zone Torride, il y est en Afrique des hommes Nègres à tête lanugineuse, & en Amérique des hommes seulement bronzés avec une chevelure longue & trasnante. Cette diversité de couleurs, dans des climats si semblables en apparence, formoit en effet une difficulté qui désespéroit les Physiciens du quinzième siècle.

On n'insérera point ici une dissertation complette sur la couleur des Nègres, d'autant plus qu'en parlant des Albinos & des Blasards, on reviendra à ce sujet dans la suite de l'Ouvrage. Il saut expliquer le phénomène dont il s'agit, sans y mêler trop de discussions & des hors-d'œuvres: les détails préliminai-

176 RECHERCHES PHILOSOPH

res dont cette explication a besoin, seront courts, & s'il est possible, clairs & lucides.

Les Théologiens de ce siècle, assez injustes ou assez prévenus pour se croire bien plus éclairés que les Théologiens du temps passé, disent que les Nagres descendent en ligne directe de Cain, (*) à qui Dieu écrafa le nez, & noircit l'épiderme, pour imprimer à sa figure une marque capable de le faire reconnottre pour un assassin. Les Docteurs du temps passe enseignoient, dans leurs Ecoler, avec autant de probabilité, que les Ethiopiens sont la postérité ou de Chus, ou de Canaan, ou d'Ismaël : l'Abbé Pluche a défendu ce dernier sentiment, avec autant de chaleur qu'il en employa ensuite à dire des injures contre Descartes & contre Newton : il devoit, pour n'étre pas inconféquent, attaquer les défenseurs de la vérité, après avoir combattu contre la vérité même: il faut le plaindre.

Je ne sais par quelle fatalité les Théologiens, comme fascinés sur leurs propres intérêts, se sont si souvent approprié des questions du ressort de la Physique: en sortant de leur sphère, en prononçant sur des matières qu'on leur pardonne d'ignorer, que posvoic-il leur arriver, sinon d'avoir sort, d'être ridicules,

(*) L'Auteur d'un prétendu Essai sur la population de Mouveau Continent, se glorisse d'être lepremier qui ait expliqué la couleur des Nègres, en les faisant descendre de Cain; il ignoroit qu'un Labat, qu'un Gumilla avoient des parlé avant lui de cette pieuse extravagance; il ne valoit pas la peine de copier ce que des Moines Français & Espaguols avoient pensé du teint des Africains.

cidé, pe prife leur cline, pri leurs err monde, condamn damnant Jordan le en brûlann bons Livi telle, lor léros de fyftèmes qu'on s'en

& de d

vilège de du genrefemoit di cufs noirs dois, & t les Peuple fi vous er avoir été la naiffanc fi vous er vous ferez dix-huitièr Ifmaël ou

fi vous v

des Nègre: Tome I.

Un .

ourts, &

H.

njustes ou lairés que e les Né(*) à qui our impriaire reconemps passé ent de prorité ou de bé Pluche ant de chanjures con, pour n'éseurs de la

fe font fi de la Phynonçant fur , que pore ridicules,

rité même:

opulation de ui ait expliescendre de avoient déja il ne valoit cais & EspaLivres, ils ne se trompent aussi en Histoire natufelle, pour attribuent l'origine des Nègres à des
fische de l'Histoire Juive? Pourquoi se plaindre qu'on méprife leurs décisions? Peuvent-ils dire que le siècle décline, parce qu'on n'est occupé qu'à leur reprocher
leurs erreurs? Ne vient-il pas dans l'esprit de tout le
monde, qu'après s'être trompés en Géographie, en
condamnant l'Evêque Virgile; en Astronomie, en condamnant Galilée; en Métaphysique, en condamnant
jordan le Brun, & l'immortel Locke; en Physique,
en brûlant tant de Magiciens, tant de Sorciers, tant de
bons Livres, ils ne se trompent aussi en Histoire natufelle, lorsqu'ils attribuent l'origine des Nègres à des
lièros de l'Histoire Juive? Pourquoi donc imaginer des
spisémes si révoltants, ou pourquoi se plaindre de ce
qu'on s'en moque?

Un Auteur qui abusa singuliérement du privilège de déraisonner, dit que la première femelle du genre-humain avoit des ovaires, & qu'elle renfemoit dans ces ovaires des œufs blancs & des enfs noirs, d'où naquirent les Allemands, les Suédois, & tous les Peuples blancs d'une part, & tous les Peuples Nègres de l'autre. Cette hypothèse. si vous en jugez par son absurdité, vous parostra woir été inventée dans un siècle ténébreux, avant à naissance des Lettres, par un réveur malade: si vous en jugez par la date de la publication vous serez surpris qu'un tel Ecrivain vivoit dans le dix-huitième siècle. Or il faut choisir ou entre Ismaël ou Cain, ou entre les œuss blancs & noirs, si vous voulez soutenir un système sur l'origine des Nègres; si vous voulez vous contenter de 14 M · Tome I.

#78 RECHERCHES PHILOSOPH.

vérité, vous pourrez vous passer & des uns & des

Si l'on ne s'étoit pas livré aveuglément à des préjugés systématiques, on n'auroit jamais recherché avec tant d'embarras pourquoi il y a des hommes noirs dans la Zone torride, & des hommes blancs dans les Zones tempérées : û l'on n'avoit pas été prévenu, on auroit vu clairement que la différente température des climats produit cette différence dans la couleur des habitants.

Il n'existe nulle part des Nègres, sinon dans les Pays les plus excessivement chauds du globe : il n'y en a point hors des bornes de la Zone torride. Ils ne font pas, comme on l'a dit, la douzième partie de l'espèce humaine; leur nombre, relativement à celui des hommes blancs & bruns, n'étant que comme 1 à 23. A mesure que l'ardeur de la Zone intermédiaire diminue, on voit le teint s'éclaireir, blanchir, les cheveux se détortiller, s'alonger, les traits s'adoucir : les Maures, quoique noirs en apparence, le sont moins que les Nègres, parce qu'une plus grande distance les éloigne de l'Equateur. Il n'y a pas d'ancienne famille en Portugal qui ait les cheveux blonds, ou l'iris des yeux blenatre, les Portugais, les Espagnols, les Napolitains sont encore foiblement basanés, & terminent la nuance : au-delà des Pyrénées & des Alpes, tous les Peuples sont blancs.

Ceux qui, comme la Peyrere & Mr. le Cat, ont placé, je ne fais pourquoi, des Nègres dans le volfinage du Pole Boréal & au centre du Groenland, fe font extrêmement trompés : nous counoissons au-

fourd'hu noît la S piens fe fabuleux Saint Pe

Le 1'homme mènes c Negres , fentielles noiratre . re, (*) d'un rou leur lique cipe qu'o fe. If eft puis si lo est visible on s'en individus que ce 1 leur temp n'ont-elle En effet qui réfuli mes que

^(*) V miques fur medullaire Mémoire of gres, par l

ms & des

H.

à des préerché avec nmes noirs cs dans les

es dans les évenu, on érature des ouieur des

on dans les obe : il n'v ride. Ils ne e partie de nent à celui e comme t ntermédiaire hir les cheadoucir : les font moins distance les enne famille ou l'iris des ols les Na-& terminent Alpes, tous

le Cat, ont lans le volliroenland, le noissons aujourd'hui ce dernier Pays presqu'aussi-bien qu'on connoît la Suède, & l'on verra dans la suite que ces Ethiopiens septentrionaux sont des êtres sabuleux, & aussi sabuleux que les Acéphales & les Cyclopes, quoiqu'un Saint Pere prétende en avoir vu.

Les effets de la chaleur sur la constitution de l'homme sous la ligne équinoxiale, sont des phénomènes qu'on a découvert en faisant l'anatomie des Nègres, & l'analyse de leurs humeurs les plus essentielles. Ils ont la substance moëlleuse du cerveau noiratre, la glande pinéale presqu'entiérement noire, (*) l'entrelas des nerfs optiques brunâtre, le fang d'un rouge beaucoup plus foncé que le goire. Enfin leur liqueur spermatique est colorée par le même principe qu'on trouve répandu dans leur membrane muqueuse. Il est surprenant que les modernes aient ignoré depuis si long-temps que la noirceur des Nègres-Simes est visiblement inhérente dans leur matière séminale; on s'en apperçoit dès qu'on la compare à celle des individus blancs. Strabon & quelques Anciens disent que ce fait n'étoit pas même révoqué en doute de leur temps : aussi les observations les plus récentes n'ont-elles servi qu'à le confirmer dans tous ses points. En effet, comment expliquer autrement les variétés qui résultent des races crossées, tant parmi les hommes que parmi les animaux?

^(*) Voyez deux Mémoires intitulés, Recherches Anatomiques sur la nature de l'épiderme & la couleur de la substance médullaire dans les Nègres, de Mr. Meckel. Voyez aussi un Mémoire offert à la Société Royale sur la couleur du sang des Nègres, par le Docteur Towns.

180 RECHERCHES PHILOSOPH.

Cette matière colorante est si tenace dans le sperame des individus sains, qu'elle exige absolument quatre générations mélées pour disparottre entiérement: la troisième postérité est encore basanée: la quatrième est blanche. Comme la nature ne s'écarte presque jamais de ces loix, nous pouvons dire qu'elles sont immuables. (*)

Entre l'épiderme & la peau de l'homme on trouve une mucosité, une substance gélatineuse, que les Anatomistes nomment indifféremment le corps muqueux, & le réseau de Malpighi, qui le premier en sit la découverte.

Cette gelée est blanche dans les Européans, noirâtre dans les Nègres, brunâtre dans les Basanés, d'une conseur de neige ou de craie dans les Albinos ou Nègres blancs, & parsemée de taches rougeatres dans les hommes extrêmement roux.

La membrane réticulaire des Nègres consiste en une mucosité plus coagulée, plus visqueuse que le reseau des autres hommes. Et voilà pourquoi la graisse subcutanée ne peut y passer si aisément : elle

(*) Voici l'ordre que la nature observe dans les quatre générations mélées.

 D'un Nègre & d'une femme blanche, naît le mulatre, à demi-noir, à demi-blanc, à longs cheveux.

2. Du Mulatre & de la femme blanche, provient le quarteron basané, à cheveux longs.

3. Du Quarteron & d'une femme blanche, fort l'octavon moins bafané que le quarteron.

4. De l'Octavon & d'une femelle blanche, vient un enfant parfaitement blanc.

Il faut quatre filiations en fens inverse pour noircir les blancs.

1. D'un Blanc & d'une Négresse, fort le Mulatre à longs cheveux.

y féjour la il ar neuse de fueur a qu'elle e a long-te on distintits grain on essure & comps &

fes dans mités la autre che la peau e gres à tra s'entortil qu'ils tro peau &

le corps

La

^{2.} Du I

von , blanc

^{4.} De ce gre à (*) L

me étoit & ses mie tiques for n'existent

y féjourne davantage, suinte plus lentement, & de la il arrivé que l'épiderme des Noirs paroît oléagineuse & graissée; & quand ils sont échaussés, leur sueur répand une odeur fort désagréable, à cause qu'elle entraîne des particules de cette graisse rance qui a long-temps résidé entre la peau & l'épiderme, & dont on distingue au microscope le sédiment formé en petits grains, qui noircissent le linge blanc avec lequel on essuie la face & les mains d'un Africain qui a long-temps & fortement transpiré.

Tous les poils du corps ont leurs racines bulbeufes dans la peau: ils percent & criblent par leurs sommités la membrane réticulaire & l'épiderme, qui n'est
autre chose que la superficie endurcie de la gelée dont
la peau est enduite. (*) Ces poils, ayant chez les Nègres à traverser un milieu plus tenace, plus condensé,
s'entortillent, se frisent, & ne s'alongent pas, parce
qu'ils trouvent moins de nourriture dens le tissu de la
peau & dans son enveloppe.

La petite vérole se dessèche aussi lentement sur le corps des Nègres, parce que leur réseau, étant plus

M :

uatrième efque ja-; font immme on eufe, que corps mu-

le sper-

ent qua-

érement :

éans, noinés, d'une os ou Nèes dans les

nier en fit

confiste en use que le ourquoi la nent : elle

le mulatre, x. ent le quar-

s les quatre

rt l'octavor

nt un enfant ir les blancs. Atre à longs

^{2.} Du Mulâtre & de la Négresse vient le Quarteron qui a trois quarts de noir & un quart de blanc.

De ce Quarteron & d'une Négresse, provient l'Octavon, qui a sept huitièmes de noir & un demi-quart de blanc.

De cet Octavon & de la Négresse naît enfin le vrai Nègre à cheveux entortillés.

^(*) Leuvenhoek, qui croyoit que l'épiderme de l'homme étoit composée d'écailles à charnières, s'est trompé, & ses microscopes ont dû lui faire en cela des illusions optiques fort singulières, puisque ces écailles & ces charnières n'existent pas dans la nature,

glutineux, empêche long-temps les écailles de l'éph derme de se détacher & de s'effeuiller. Leur pouls est presque toujours vis & accéléré, & leur peau. quand on la touche, paroft échauffée : auffi leurs pafsions sont-elles fougueuses, immodérées, excessives, & n'obéissent presqu'à aucun frein de la raison ou de la réflexion; & comme ils ne peuvent se gouverner eux-mêmes, ceux qui les gouvernent en font d'excellents esclaves. Les organes les plus délicats ou les plus subtils de leur cerveau ont été détruits ou oblitérés par le feu de leur climat natal; & leurs facultés intellectuelles se sont affoiblies : ils diffèrent autant peut-être des Peuples blancs, par les bornes étroites de leur mémoire & l'impuissance de leur esprit, qu'ils en sont différents par la couleur du corps & l'air de la physionomie.

La substance du sang, celle du siel, celle du cerveau & du sperme étant, dans cette sorte d'hommes, plus sombre, plus obscure, plus noire ensin que dans les autres individus du genre-humain, on conçoit qu'il doit par la sécrétion s'en échapper continuellement des atomes colorés, qui étant interceptés par la viscosité du tissu réticulaire, peignent tout le corps des Nègres.

Les Négrillons font blancs en venant au monde, parce que leur épiderme & sa gelée intérieure, ayant été baignés & détrempés par le fluide dans lequel le sous a nagé, n'a pu devenir assez compacte pour arrêter sous la peau la substance noire que les vaisseaux exhalants y entraînent : aussi voit-on le corps des Nègres noyés redevenir blanc, après avoir resté quel-

ques jou de l'emi ché dar quatrièn une jau que noi

une tack
que ces
le dével
rapidem
plutôt fe
les noir
tous les
une man
que les
ongles,
fubstanc
bien plu
ongles ;
plus l'es

fond file enfants tromper nues de négligé leurs me Comme min trac

mes noir

Les

eur pouls eur peau, leurs pafexcessives, ison ou de gouverner font d'excats ou les ou oblité-

irs facultés

ent autant

es étroites

prit, qu'ils

z l'air de la

elle du cerd'hommes, n que dana on conçoit continuellerceptés par ut le corps

au monde, ure, ayant s lequel le te pour ars vaisseaux corps des resté quelques jours dans l'eau. Une autre raison de la blancheur de l'embrion, c'est que le fiel ne s'est pas encore épanché dans le sang, ce qui n'arrive qu'au troissème ou quatrième jour : alors cet épanchement se déclare par une jaunisse par tout le corps, qui depuis cette époque noircit de plus en plus jusqu'à l'adolescence.

Les Négrillons ont, au fortir du sein de la mère, une tache noire aux parties de la génération; parce que ces parties se forment les premières, devancent le développement des autres membres, croissent plus mpidement; & les téguments qui les recouvrent, sont plutôt serrés. & peuvent déja retenir quelques particules noirâtres. Cependant cette tache n'est point ins tous les sujets : elle manque même très-souvent; mais une marque qui ne manque jamais, c'est un filet noir que les Négrittes & les Négrillons ont à la racine des ongles, dès l'instant de leur naissance. Comme la substance cornée des ongles se durcit dans l'enfant, bien plutôt que la glu de la membrane réticulaire, les ongles peuvent, dans l'endroit où ils compriment le plus l'extrémité du doigt, intercepter quelques atomes noirâtres qui découlent du corps interne.

Les Physiciens ont gardé jusqu'à présent un profond filence sur ces deux signes qui caractérisent les ensants des Nègres, soit qu'ils aient craint de se tromper, en voulant dévoiler les causes encore inconnues de ces phénomènes surprenants, soit qu'ils aient négligé ces particularités comme indignes d'exercer leurs méditations, réservées pour de plus grands objets. Comme nous avons donc osé, sans guide & sans chemin tracé, atteindre en tâtonnant cette branche de la

M 4

Physiologie, peut-être trouvera-t-on que notre explication ne satisfait pas absolument à la difficulté. S'il est permis de hazarder des erreurs vraisemblables, parce qu'elles peuvent tôt ou tard conduire à la vérité des Observateurs plus heureux, on nous pardonnera à plus forte raison des probabilités très-sondées, qui ne nuiront jamais à ceux qui entreprennent des recherches ultérieures & analogues à ce sujet.

Si l'air brûlant, si le serein & la réverbération des rayons du soleil dans la Zone Torride noircissent la moëlle & le cerveau des Africains, on demande sans doute si les hommes blancs, transplantés dans ce chimat ardent, voient aussi à la longue leur peau brunir, & devenir ensin couleur d'ébène? Il est singulier qu'on forme des doutes sur un esset nécessaire: c'est encore l'esprit de système qui a si long-temps empêché les Naturalistes d'acquérir des idées claires sur ces espèces de métamorphoses,

Le Voyageur Mandelslo croit qu'il ne faut aux hommes blancs, pour noircir parfaitement, que trois générations suivies sous la Ligne équinoxiale, dans les terres où la réverbération est la plus sorte; mais il est sûr que le nombre des générations doit être plus multiplié, & qu'il faut plus de temps pour que ce changement s'exécute que Mandelslo ne se l'étoit présiguré, parce que les étrangers, & sur-tout les Européans qui vont se fixer dans la Zone Torride, conservent leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes pendant plusieurs années, s'exposent d'abord moins aux influences de l'athmosphère, sont plus long-temps à se dépouiller de leurs vêtements, & n'adoptent que sont

pard, & 1 & le mis auffi long tient , ils ieurs enfa & comm qui cultiv cants qui fon a fair du Niger de les tre peut . da cès de la coutumés éprouve , du vifage corps par bientôt, la vaincre

Mr.
velle & l
enrichie a
que, (*)
ques paux
puis l'an
avancée a
Négrillons
noit enco

^(*) Vestie de Cas Paris 1767

re explicaté, S'il est les, parce vérité des nera à plus jui ne nuirecherches

eration des ircissent la mande sans ans ce cliau brunir, ulier qu'on est encore hé les Naes espèces

e faut aux, que trois iale, dans te; mais il t être plus ur que ce l'étoit préles Euro-e, conferudes penmoins aux temps à se at que fort

ard, & même jamais, sinon par nécessité, l'éducation & le miférable genre de vie des Africains indigènes: suffi long-temps que la fortune du commerce les fobdent, ils vivent en Afrique à l'Européane, gardent leurs enfants dans des appartements frais & ombragés. & commandent du fond de leur cabinet à des esclaves qui cultivent pour eux. Il y a bien peu de Commercants qui fassent, même par avarice, ce que Mr. Adanson a fair par passion pour les Sciences sur les bords du Niger : il suffit de lire le Journal de ses courses & de ses travaux, pour se former une idée de ce que peut, dans ces Contrées toujours enflammées, l'excès de la chaleur fur ceux qui n'y ont pas été accoutumés dès l'enfance : le premier accident qu'on éprouve, est que la surpeau des pieds, des mains, du visage, se hâle, se durcit, & se détache du corps par feuilles & par lambeaux : la fièvre survient bientôt. & il faut une complexion vigoureuse pour la vaincre.

Mr. l'Abbé de Manet, qui a publié la plus nouvelle & la meilleure Histoire de l'Afrique, & qui l'a enrichie d'observations très-précieuses pour la Physique, (*) dit qu'en 1764 il baptisa les ensants de quelques pauvres Portugals établis à la Côte d'Afrique depuis l'an 1721, & que la métamorphose étoit déja si avancée dans ces créatures, qu'elles ne différoient des Négrillons que par des teintes de blanc qu'on discernoit encore sur leur peau,

^(*) Voyez Nouvelle Histoire de l'Afrique Françoise, enriebie de Cartes, d'Observations astronomiques, géographiques; à Paris 1767.

noirs que l plus les dif attention qu croisent pas lange du sa mination & climat n'ait

Tous plette, & il leur est la v les hommes

> Si l'or chir des No des Pays fi ions nécef cher l'abâta que ces ind des caufes i enfin donne celui des h roient faites

Les N en Espagne non interro core trop tanie, pour effectuer & Maranes . c

Quant aux descendants des premiers Portuguie qui vinrent fixer leur demeure dans cette partie du monde vers l'an 1450, ils sont devenus des Nègres très-achevés pour le coloris, la laine de la tête, de la barbe. & les traits de la physionomie, quoiqu'ils aient d'ailleurs retenu les points les plus effentiels d'un Christianisme dégénéré, & conservé la langue du Portugal corrompue, à la vérité, par différents dialectes Africains.

La possérité des Européans n'a point tant changé pendant neuf filiations aux Isles du Cap verd; elle s'est seulement peinte en jaune, parce que les vapeurs de la mer & la distance de ces Isles à l'Equateur contribuent fensiblement à y diminuer le feu de l'air, D'un autre côté, ces Insulaires ont mieux maintenu les mœurs originelles de la première Colonie, qui émigra de l'Europe pour le district des établissements Portugais. Ceux, au contraire, qui ont été féjourner à la Côte de la Terre-ferme, entre le Cap blanc & le Cap verd, se sont familiarisés avec le genre de vie des Naturels.

Les débris des Arabes qui envahirent, comme on fait, une partie de l'Afrique équinoxiale au septième flècle, ne sont plus reconnoissables aujourd'hui: le climat en a fait de vrais Nègres, aussi noirs que les Sénégals & les Angoles.

Le fameux Juif Benjamin de Tudelle, qui parcourut à pied une grande partie de l'ancien Continent vers l'an 1173, fit déja de fon temps une observation intéressante : il remarqua que les Juiss qui s'étoient ensuis dans les Provinces de l'Asie meridionale & en Afrique, Portugaie partie du les Nègres céte, de la quoiqu'ils effentiels la langue

érents dia-

H.

ant change yerd; elle es vapeuts ateur conu de l'air, maintenu e, qui émiments Porourner à la & le Cap ie des Na-

comme on a feptième nui : le clie les Séné-

, qui par-Continent rvation inient enfuis a Afrique, étolent tous métamorphofés plus ou moins, suivant le degré de chaleur du Pays qu'ils avoient choisi pour leur retraite; ceux de l'Abyssinie étant devenus aussi noirs que les habitants indigènes, dont on ne pouvoit plus les distinguer à la seule physionomie. Si l'on fait anention que ces bandits, insociables par fanatisme, ne croisent pas leur race avilie, & qu'ils regardent le mélange du sang étranger avec le leur comme une abomination & un facrilège, on ne pourra nier que le climat n'ait noirci ces Hébreux expatriés.

Tous ces faits réunis forment une preuve complette, & il est par conséquent démontré que la chaleur est la véritable cause de la variété de couleur dans les hommes.

Si l'on avoit voulu tenter l'expérience de blauchir des Nègres, en les faisant propager entr'eux dans des Pays froids; si l'on avoit pris toutes les précaunons nécessaires, pour garantir les enfants & empêcher l'abâtardissement & le mélange, on auroit vu que ces individus, n'étant plus exposés aux influences des causes immédiates qui colorient la peau, auroient ensin donné des filiations d'un teint aussi blanc que celui des habitants du Pays où les expériences se feroient faites.

Les Maures ont pu fournir, pendant leur séjour en Espagne, vingt-une ou vingt-deux générations non interrompues; mais le climat de l'Espagne est encore trop chaud, trop analogue à cetui de la Maurinnie, pour que le changement de couleur ait pu s'y essectuer & devenir total. On dit néanmoins que les Maranes, qui expussés par Ferdinand le Catholique,

vinrent se jetter dans Rome, où le Pape Alexandre VI Jeur vendit un asyle, n'étoient pas plus basanés que ne le sont les Paysans de la Calabre.

Je ne doute nullement qu'il ne fall ût aux Ne. gres transmigrés dans les Provinces de l'Europe sententrionale, un temps plus long pour perdre leur noirceur qu'il n'en faudroit à des Européans établis au cœur de l'Ethiopie, pour devenir Nègres; parce que la liqueur spermatique & la substance moëlleuse & glanduleuse des Africains, étant une fois colorées & impregnées de cette matière atre qu'on nomme Ætbiops animal, conserveroient très-long-temps ce principe de pere en fils, & ne s'effaceroient que par une fuite très-nombreuse de générations : les Blancs, au contraire, étant sans cesse assujettis à une cause active & violente, parviendroient en un moindre laps d'années au point d'engendrer des Négrillons, comme ils en engendrent en effet, après un long féjour entre les Tropiques. Tous les corps poreux reçoivent plus aisément la couleur dont on veut les teindre qu'ils ne la perdent, lors même qu'on essaie de les dépouiller des impressions de la teinture.

Le Voyageur Atkins, qui se croyoit un grand Philosophe, parce qu'il avoit fait une promenade en Afrique, & qui n'étoit réellement qu'un raisonneur diffus, dit que c'est une hérésie de supposer que le ,, genre-humain n'a point eu un même pere; mais, ajoute-t-il, quoique ce sentiment soit ouvertement , & manisestement hérétique, je ne puis m'empêcher , de l'adopter à l'égard des Nègres, que je regarde , comme une espèce d'hommes singulière, très-dis-

in tincte de in tre tige. que les hobiancs; ma constitue le mimal : la font pas de la chevelure roient les dimes qui san des, & tantièvres gonsti

min en eff files Nègre font noirs, l me classe, vroit encou deux espéc i force d'ae ver, on ne absurdité.

Si l'on

Que le en ait eu p ciens ne dev min que le qu'on obser que les Nès prenoit pou rompé con passé par l'écont passé passé par l'écont passé passé passé passé pas l'écont passé p

exandre VI afanés que

H.

t aux Necurope fepe leur noirétablis au parce que bélieuse & is colorées on nomme nps ce prinque par une Blancs, au cause active

e laps d'an-

s , comme

féjour en-

x recoivent

les teindre

ssaie de les

t un grand omenade en raifonneur ofer que le sere; mais, ouvertement n'empêcher je regarde très-difminête de la nôtre, & par conséquent issue d'une aumitre tige. "On pourroit répondre, qu'il est très-vrait
que les hommes noirs sont différents des hommes
blancs; mais qu'il est très-saux que la couleur seule
constitue les espèces dans aucune famille du règue
minal: la forme du nez & l'épaisseur des lèvres ne
sont pas des caractères essentiels: il ne reste donc que
la chevelure des Africains & leur stupidité qui pourmient les différencier, si l'on ne trouvoit tant d'hommes qui sans être Nègres, n'en sont pas moins stupides, & tant d'autres qui sans avoir le nez plat & les
levres gonssées, ont les cheveux frisés & entortillés.

Si l'on divisoit par la couleur seule le genre-humin en espèces, il s'ensuivroit nécessairement, que si les Nègres forment une classe spécifique parce qu'ils sont noirs, les Olivâtres & les Basanés formeroient aussi me classe, parce qu'ils ne sont pas blancs : il s'enstrivolt encore que les Espagnols & les Suédois sont deux espèces d'hommes différentes entr'elles. Ainsi iforce d'accumuler les divisions, à force de trop prouver, on ne prouveroit rien, ou l'on prouveroit une absurdité.

Que le genre-humain ait eu une tige, ou qu'il mait eu plusieurs, question inutile que des Physiciens ne devroient jamais agiter en Europe; il est cermin que le climat seul produit toutes les variétés qu'on observe parmi les hommes : il est certain encore que les Nègres forment une de ces variétés qu'Atkins prenoit pour une espèce, & c'est en cela qu'il s'est trompé comme dans tant d'autres idées qui lui ont passé par l'esprit, lorsqu'il rédigeoit son Journal. Les

Emporens, mémmorphofés en Nigritle, prouvent affez qu'il n'existe aucune ligne réelle qui circonscrive ces variétés, puisqu'on va des unes aux autres, sans que les races aient été mélées par la combinaison des

liqueurs prolifiques.

La Zone Torride embrasse dans notre hémisphère une prodigieuse bande du globe, qui a 180 degrés de longitude & 46 degrés & 48 minutes de large : il paroft au premier coup d'œil, que cette terre devroit être habitée dans tout son milieu par des Nègres-simes à cheveux crépés; & sur ses deux lisières, par des Maures couleur de suie ou bistres : cependant on y découvre une variété presqu'infinie de nuances i on v voit des Peuples olivâtres, bronzés, basanés, jaunes, cendrés, gris, bruns, & rougeatres. Ces différences sont occasionnées par l'inégalité de la chaleur, qui n'est pas la même sous les mêmes paralièles : là où elle est la plus excessive, là où le Thermomètre monte à trentehuit degrés, on rencontre les véritables Nègres. Partout ailleurs, où i air est plus tiède & plus rafraschi par les vapeurs de l'Océan, les exhalaisons des manis & des rivières, par les vents de mer, par la diminution du reflet des rayons solaires sur un terrein moins nud & moins fablonneux, il n'y a que des Nations plus ou moins basanées.

L'élévation du terrein contribue aussi beaucoup à refroidir l'athmosphère, & les sommers d's montagnes ne sont nulle part, dans la Zone Porente, suffi chauds que les campagnes. Au haut du Pic Adam, qui n'est qu'à 6 ou 7 degrés de la Ligne, on éprouve un froid très-apre : on gele sur le Pic de Ténérise, moique de Plage toujou que le Voy ong - temps dobe, puiffe elt descendu

Le tein foncé des hol nures de l'a Mpendammen dimar feul c corps humain

Les Sau les fables mo gés de l'Equ k teint d'un hine auffi no les Infulaires mit degrés & ment halée. ila Plage of comme les Ta les déferts fa L'Isle de Ce decifive aux pmdus dans vertes, v ont Becus, qui fe plus épaisses, somme, de blancheur pre uvent afconferive cres, fans milon des

H.

misphère degrés de ge : il pae devroit gres-fimes des Mauy découon y voit nes, cenences-font i n'est pas elle eft la e à trentegres. Parrafraichi des marais liminution ins nud &

beaucoup
des mondes mondes

Ténérife.

s plus ou

quoique de sa cime on découvre, à l'œil smple, la Piage toujours brûlée de l'Afrique occidentale, & que le Voyageur qui tremble dans sa pelisse aussi long-temps qu'il se tient sur cette énorme bosse du globe, puisse à peine soussir sa chemise lorsqu'il en est descendu dans la plaine.

Le teint plus ou moins obscur, plus ou moins soncé des habitants qui essuient ces différentes tempénures de l'air entre les Tropiques, prouve donc, indépendamment de toute autre démonstration, que le dimet seul colorie les substances les plus intimes du corps humain.

Les Sauvages Jalofes, qu'on trouve cabanés dans s fables mouvants au Sud du Sénégal , à treize desés de l'Equateur, sont des Nègres achevés, qui ont le teint d'un noir luisant, & la tête couverte d'une aine aussi nopée que celle des agneaux d'Astracan. les Infulaires de Quiola, qui ne sont éloignés que de hit degrés & demi de l'Equateur, ont la face foiblement halée, & la chevelure flottante, parce que situés la Plage orientale de l'Afrique, ils n'effuient point, omme les Jaloses, ce vent sec & igné qui traverse les déserts sablonneux de l'intérieur du Continent. L'îse de Ceylan peut elle seule sournir une preuve deifive aux yeux des Observateurs : les Naturels répundus dans les campagnes & fur les Plages découvenes, y ont le visage couleur de cuivre jaune : les Becas, qui se sont opiniatres à rester dans les forêts les plus épaisses, & à y vivre, en fauvages, de miel, de somme, de gibier & de végétaux, ont la peau d'une blancheur presqu'aussi éclatante que celle des Italiens.

199 RECHERCHES PHILOSOPH

Il est absurde de saire venir ces Bedas de l'Europe, & de controuver des aventures impossibles & un naustage romanesque, pour les jetter dans une Isse de l'Asse; puisqu'ils ne parlent point d'autre langue que celle du Royaume de Candy.

En général, tous les Peuples des Ifles de l'Archipélague Indien, quoique placés fous la Ligne, ou à peu de distance, ont le visage basané, & on n'en voit presque pas à cheveux crépés. Les vapeurs de l'Océan qui les environne, & les vents alisés qui y ébranlent continuellement la colonne de l'athmosphère, ôtent beaucoup d'ardeur aux rayons du foleil.

Si nous nous fonmes expliqués avec affez de netteté & de précision pour faire comprendre que les causes de la noirceur des Nègres, n'existent que dans la qualité du climat, & non ailleurs ; on ne rencontrera aucune difficulté dans l'exposé qu'on va faire relativement aux Nations Américaines habituées entre les Tropiques; & où l'on n'a pas découvert des hommes noirs; parce que tout l'espace compris entre ces deux lignes est, au nouveau Continent, plus tempéré & plus froid à peu près de 12 degrés, que les parties correspondantes de l'Asie & de l'Afrique. La quantité immense d'eaux stagnantes & fluviatiles répandues fur la surface du terrein, y envoient, par l'évapontion, des rosées & des vapeurs qui rompent les rayons solaires: aussi y pleut-il à peu près huit sois davantage que dans l'Afrique. La réverbération y est encore diminuée, parce qu'il n'y a pas de terrein composé de pur fable, de trente lieues en quarré; & si l'on en excepte les Côtes du Pérou, le foi y est par-tout pateux.

pateux, vres éta ges, de des liane

Les noiffe for nivers for lieues de qué par ces, de fe dans ces doit beau Contrées nence aye plus froid abres om dité dans autant de de l'air.

Si à t les neiges couverte, non de l'o montagnes que ce n'o sinsi l'atha Continent passant le si il, il deviversant l'O droit par o

Tome I.

urope & n naufrage de l'Afre : e celle du

H

de l'Archigne; ou à n'en voit rs de l'Oui y ébranhère, ôtent

ec affez de

dre que les nt que dans ne renconon va faire ituées entre rt des homris entre ces lus tempéré e les parties La quans répandues r l'évaporaat les rayons is davantage t encore dicompofé de z si l'on en est par-tout pateux, plieux, les terres les plus arides & les plus pauvres étant encore couvertes & tapissées d'herbages, de joncs, de bruyères, & d'arbustes du genre des lianes.

Les plus grands espaces sablonneux qu'on connoisse sont en Afrique; les plus grandes forêts de l'univers font en Amérique : il y en a qui ont cinq cents lieues de diamètre. & chaque arbre y est encore offusqué par des touffes de plantes excroissantes & parasiles, de sorte que jamais la clarté du jour n'a pénétré dans ces affreuses retraites de la nature sauvage. Celadoit beaucoup varier la température de l'air dans des Contrées qui ont d'ailleurs les mêmes latitudes, l'expénence ayant démontré que tous les Pays à bois sont plus froids que les lieux découverts & défrichés : les gbres-ombragent, attirent les nuées, recèlent l'humidité dans leurs feuilles, & tous leurs rameaux sont autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air.

Si à toutes ces causes réelles & sensibles, on joint les neiges éternelles dont la tête des Cordellières est couverte, les brumes qui s'en élèvent. & la projection de l'ombre de ce vaste groupe de rochers & de montagnes les plus hautes du monde, on concevra que ce n'est point tant le vent d'Est qui rafraschit sinsi l'athmosphère entre les Tropiques du nouveau Continent : car si ce vent prenoit tant de froid en passant le trajet de mer qui sépare la Guinée & le Breil, il devroit en prendre cinq fois davantage en traversant l'Océan du Sud, & la Mer des Indes : il rendroit par conséquent les Côtes orientales de l'Afrique

Tome I.

194 RECHERCHES PHILOSOPH.

plus tempérées que ne l'est le Chili : ce qui est visible ment contredit par l'expérience.

Comme le terrein est, sans comparaison, plus exhaussé en Amérique, que sur les Côtes de Guinée, d'Angola, & de Congo, cette élévation doit elle seule occasionner une différence considérable dans le climat; aussi a-t-on trouvé dans les Cordellières, & presque sous l'Equateur, des Peuples blancs, tels que les Cagnares, dont le teint éblouissant surprit Pisarre & les autres déprédateurs Espagnols.

Si l'on calcule maintenant les nuances du teint fur les degrès du Thermomètre, on verra que les Américains ne pouvoient noircir, ni dans le Bresil, ni dans la Guiane, ni dans les Antilles; quoique la chaleur y soit plus grande que dans tout le reste de leur continent, on n'y a découvert que des hommes couleur de cuivre rouge & jaune.

Les Sauvages parfaitement noirs, que Raleig dit avoir vus dans la Guiane, lorsqu'il tenta la conquête de cette Province sous le règne d'Elisabeth, dans l'espérance d'y envahir l'El Dorado, formeroient une assergande difficulté, si le fait étoit vrai. Il en saut dire tout autant des esclaves noirs que Vasco Nunnez prétendit avoir trouvés à la Cour du Roi de Quarequa, lorsqu'il sit déchirer ce Prince par ses chiens. On lui assura que ces Noirs appartenoient à une Peuplade particulière, qui avoit son langage à part, & des mœurs très-disserentes du reste des Américains, avec qui elle entretenoit une perpétuelle animosité.

Les Espagnols eurent tort de ne pas mieux exminer cette particularité : ils crurent, sur le simple

apport d des Africa cantonnés l'arrivée d mffé d'au n'est nulle fages de vent contra m feindre Mes les plu e Cap de draver le iedt é.e je fache, lo eut doute dure qu'e mie, ayan t Ténériffe ient contrai h Trinitat h Pilote & ion dans u

Je fuis

neune inten

our en imp

ne les Arra

res, ne fon

k noircis pa

té du Pays

n fcélérat i

toit vrai, se

, plus ex-Guinée. it elle feule le climat: & presque que les Ca-

farre & les

ft visible

es du teint ue les Améfil ni dans la chaleur y e leur conticouleur de

ie Raleig dit conquête de dans l'espént une affez en faut dire Nunnez prée Quarequa, iens. On lui Peuplade par-& des mœurs avec qui elle

s mieux ex

apport de Nunnez, que ces noirs étoient réellement des Africains, qui ayant échoué sur ces côtes, s'v étoient contonnés & maintenus. Alors il seroit vrai qu'avant farrivée des Européans au Nouveau Monde, il y avoit raffé d'autres Nations occidentales de l'Afrique, ce qui n'est nullement probable. On ne voit pas de ces naufages de vaisseaux venus de fort loin par l'effort du vent contraire, comme les Ecrivains spéculatifs ont ofé m feindre plusieurs, pour peupler à peu de fraix les les les plus éloignées de la Terre ferme. Si en doublant Cap de Bonne-Espérance, on n'étoit contraint de stover le Bresil, jamais le bâtiment monté par Cabral iter été jetté sur les Côtes de ce Pays dont il étoit si muche, lorsqu'un coup de vent d'Est l'y porta. On seut douter si Gumilla a été bien informé, quand il fure qu'en 1731 une barque chargée de vins de Carie, ayant été accueillie par une bourrasque en allant Ténériffe à Palme, fut conduite par l'opiniatreté du ent contraire, jusqu'aux Isses de l'Amérique, & entra la Trinitat de Barlo vento, malgré toute la résistance Pilote & des Matelots, entraînés contre leur destinaon dans un autre hémisphère. Cet événement, s'il toit vrai, seroit unique.

Je suis persuadé que le Philosophe Raleig n'avoit nune intention d'imaginer & d'écrire des absurdités. our en imposer à ses compatriotes; mais il est sur ne les Arras de la Guiane, qu'il a pris pour des Nènes, ne sont que des Sauvages bronzés par la nature. noircis par des drogues, selon la coutume & la nécesfur le simple du Pays. Quant à Vasco Nunnez, comme c'étoit fur le simple du féélérat ignorant, il a pu sorger ce qu'il ne vit ja-

196 RECHERCHES PHILOSOPH.

mais; aussi n'a-t-on pas retrouvé le moindre débris, le moindre vestige de cette petite Nation qui habitoit les environs de Quarequa, ou de Caretta.

On a dit qu'il étoit impossible de vérisier aujourd'hui ces deux saits, à cause de la multitude de Nègres émérites, rançonnés, marons & sugitifs, qui ont formé dans l'intérieur du nouveau Continent des Peuplades fortes de ciuq à six mille hommes; mais les Voyageurs modernes qui ont parcouru la Guiane, assurent que l'on y reconnoît infailliblement, aux seuls traits de la physionomie, les véritables Américains d'avec tous les étrangers, & sur-tout d'avec les Africains. Ces Voyageurs sont d'accord que la plus sorte nuance du teint n'est, dans cette Province, que d'un brun olivâtre, tirant sur le roux. Mr. de la Condamine dit positivement qu'il a observé que le plus ou moins d'éloignement de l'Equateur assoibilit ou obscurcit, aux Indes occidentales, la peau des Indiens.

Quant à ces Peuplades Nègres que le Navigateur Rogers ne soupçonnoit pas en Amérique, & qu'il trouva pourtant, en 1709, sur les rivages de la Californie, il ne saut qu'être superficiellement versé dans les Relations, pour savoir que les Métifs, les Mulâtres. & les Nègres envoyés du Mexique au Cap de St. Lucar pour le service de la pêche des perles, ont contruit dans ces cantons des Villages entiers, dirigés par les Jésuites. Ainsi Rogers a pu y voir à la vérité des hommes noirs; mais ce sont des esclaves Africains, comme il y en a par toute l'Amérique méridionale, où les Européans ont des plantations, des mînes, & des pêches.

tution
fes hab
des étrs
été exp
ces de
cir enti
femble
tenable
nieux,
elle-mén
d'antiqui
jamais m
ufurpatio
ans. Or
jours plu

Le cains, de point, si générale par la dég débordée.

découver

Si l'
réalité d'u
dans le ne
coit que
n'ont pu
principale
fucceffive
furface h

197

ire débris, qui habitoit

H.

fier aujourude de Nèifs, qui ont
nt des Peues; mais les
uiane, affuex feuls traits
cains d'avec
es Africains,
forte nuance
le d'un brun
ondamine dit
ou moins d'ébscurcit, aux

le Navigateur
que, & qu'il
ges de la Calient versé dans
, les Mulâtres
ap de St. Lules, ont consrs, dirigés par
à la vérité des
ves Africains,
e méridionale,
des mines, &

Ceux qui n'ont point assez résléchi sur la constitution du climat de l'Amérique, & le tempérament de fes habitants, ont cru qu'on pouvoit les prendre pour des étrangers, pour des Peuples nouveaux, qui n'ayant été exposés que depuis peu à l'action & aux influences de leur ciel, n'avoient pas eu le temps de se noircir entiérement entre les Tropiques, Mr. de Buffon semble avoir penché vers ce fentiment, qui est insoutenable, malgré l'autorité d'un Naturaliste si ingénieux, & quelquefois plus ingénieux que la Nature elle-même. On ne peut accorder moins de fix siècles d'antiquité aux Péruviens attroupés, avant l'arrivée à jamais mémorable de Pifarre & d'Almagre; depuis cette usurpation, il s'est encore écoulé au-delà de deux cents ans. Or les débris de cette Nation ne sont point de nos jours plus basanés, qu'ils ne l'étoient au temps de la découverte de leur Pays.

Le teint des Brésiliens, des Caraïbes, des Mexicains, des Florides n'a pas changé, & ne changera point, si le climat ne vient à éprouver une révolution générale par les effets de la culture, des défrichements, par la dégradation des forêts, & l'écoulement des eaux débordées & stagnantes.

Si l'on admet, d'après les meilleurs Auteurs, la réalité d'une inondation considérable, arrivée plus tard dans le nouveau Continent que dans l'ancien; on conçoit que les individus échappés à cette catastrophe n'ont pu avoir d'asyle que sur les montagnes & les principales élévations, d'où leurs descendants se feront successivement dispersés vers les différents points de la surface habitable. En ce sens, il est possible que la

Nз

chaleur étoit plus violente dans l'Amérique Equinoxiale avant cet événement, qu'elle ne l'a été depuis.

Il importe d'observer, que c'est aux pieds des montagnes, & sur leur cime, qu'on a découvert les Peuples les plus anciennement réunis & les plus nombreux : comme les Péruviens sur le penchant des grandes Cordellières, à la Côte occidentale; les Brésiliens au bas des petites Cordellières, à la Côte opposée: toutes les hordes répandues dans la Floride, dans la Virginie, dans les Antilles & les Lucares, étoient venues jusques-là du haut des monts Apalaches : la mémoire de cette émigration subsistoir encore au moment de l'arrivée de Christophe Colomb. Les Guianais qui occupoient les rivages de la mer, éroient descendus de Parimé : les Louisianais avoient aussi nouvellement fixé leur séjour vers l'embouchure du Mississipi, où l'on voit encore aujourd'hui plusieurs cantons d'où les eaux ne se sont pas retirées. Les Chiliens disoient que leurs ancêtres avoient vécu au haut des Andes, & que leur descente dans la plaine étoit récente. Quant aux Mexicains, autant qu'on peut pénétrer dans la ténébreuse consusion de leur histoire barbare, il est probable qu'ils tiroient leur origine d'un Peuple qui avoit d'abord séjourné dans la partie méridionale des Apalaches.

On peut regarder tout le Pays situé entre l'Orénoque & le fleuve des Amazones, & traversé par l'Equateur, comme la Province de l'Amérique où l'on ressent la chaleur la plus excessive, relativement à l'autre portion du nouveau Continent; cependant, comme on l'a dit, il n'existe sur cet immense emplacement qui qu'ils hal Ceux qu'forte teir est furpre foit si in doivent toujours ensin de ne puisse que fensible.

I. I la Guian que espè première père An imberbe sang de si

II.
vient l'ess
qu'il n'y
nération.
Bulle, qu

dit Gumil & de cert vent dans qui viven moins qu' navigent f bruns & page 108.

quinoxiale

H.

pieds des ouvert les plus nomt des granréfiliens au ofée : toutes is la Virgient venues a mémoire noment de mais qui ocfcendus de llement fixé i , où l'on

où les eaux nt que leurs & que leur Quant aux ns la ténéi est probae qui avoit e des Apa-

entre l'Oréraversé par que où l'on tivement à cependant, se emplacement que des Sauvages plus ou moins basanés, selon qu'ils habitent les forêts ou les endroits découverts. (*)
Ceux qui sont de la plus obscure nuance, de la plus sorte teinte, paroissent naturellement bronzés; mais il est surprenant, sans doute, que cette couleur rougeâtre soit si inhérente dans leur liqueur prolisque, qu'ils doivent nécessairement sournir quatre générations toujours mêlées à l'instar des Nègres, pour procréer ensin des ensants parsaitement blancs, & qu'on ne puisse plus distinguer des blancs de l'Europe: ce que le tableau généalogique suivant rendra plus sensible.

I. D'une femme Européane & d'un Sauvage de la Guiane, naissent les Métifs; deux quarts de chaque espèce: ils sont basanés, & les garçons de cette première combinaison ont de la barbe, quoique le père Américain soit, comme l'on sait, absolument imberbe: l'Hybride tient donc cette singularité du sang de sa mère seule, ce qui est très-remarquable.

II. D'une femelle Européane & d'un Métif provient l'espèce quarterone: elle est moins basanée, parce qu'il n'y a qu'un quart de l'Américain dans cette génération. Le Pape Clément XI a même déclaré, par une Bulle, qu'on devoit regarder la race quarterone comme

N 4

^(*) Quant à la couleur de quelques-uns de ces Peuples, dit Gumilla, elle est si variée que je n'en dirai rien de fixe & de certain, crainte de me tromper. Les Indiens qui vivent dans les bois, sont en général presque blancs: ceux qui vivent à découvert dans les champs, sont basanés, à moins qu'ils n'aient soin de se peindre. Les Otomacos qui navigent sur les rivières, & qui vivent sur les Plages, sont bruns & noiratres. Hissoire de l'Orénoque, Tane premier, page 108. Avignon 1758.

étant déja blanche, & ne plus la traiter sur le pied qu'on traite les autres Américains.

III. D'une femelle Européane, & d'un quarteron ou quart d'homme, vient l'espèce Octavone, qui a une huitième partie du sang Américain: elle est très-soiblement hâlée, mais assez pour être reconnue d'avec les véritables hommes blancs de nos climats, quoiqu'elle jouisse des mêmes privilèges, en conséquence de la Bulle dont on vient de parler.

IV. D'une femelle Européane & de l'Octavon male sort l'espèce que les Espagnols nomment Puchuela. Elle est totalement blanche, & l'on ne peut pas la discerner d'avec les Européans. Cette quatrième race, qui est la race parsaite, a les yeux bleus ou bruns, les cheveux blonds ou noirs, selon qu'ils ont été de l'une ou de l'autre couleur, dans les quatre mères qui ont servi dans cette filiation.

Les enfants des Nègres naissent blancs; ils n'ont du noir qu'aux ongles, & quelquesois aux parties génitales: les enfants Américains naissent aussi blancs dans la Guiane, sans avoir aucune tache ni aux ongles, ni aux organes de la génération: mais, si l'on peut en croire Gumilla, ils apportent, en venant au monde, une tache ronde, grisatre, de la grandeur d'un écu, placée au bas des reins & à la partie possérieure de la ceinture: cette tache s'évanouit à mesure que l'ensant perd sa blancheur, pour prendre le teint rougeatre, qu'il conserve le reste de ses jours. Il seroit téméraire, & peut-êtse ridicule, de rechercher les causes d'un esse encore si incertain, & dont on n'a d'autre garant qu'un Jésuite Espagnol, qui a donné,

dans le cou fuperstition physiologiq loit tout dé que Gumill tère dans le ver la raiso qui est plu du corps : ceur des N

dans les aut

Je suiteint basané
puisque dan
pas si obser
l'Orenoque
générations
cheur parsi
tre générat
me effet.

" Métices " il faut le " pliqués i " différenc " montent " conde co " Métifs e

. Au

, que cell , gré, ou , dienne quarteron qui a une très-foie d'avec s, quoiléquence

le pied

I.

Octavon nent Pune peut quatrième ou bruns, nt été de nères qui

ils n'ont x parties fli blancs aux on, fi l'on renant au grandeur tie postéà mesure le jours. Il ercher les at on n'a donné,

dans le cours de son Ouvrage, tant de preuves & de superstition & d'imbécillité, en discutant des matières physiologiques, où il ne comprenoit rien, & où il vouloit tout décider. Si l'on suppose, en toute rigueur, que Gumilla a bien observé, qu'il a bien vu ce caractère dans les ensants Américains, on ne peut en trouver la raison que dans l'épaisseur du tissu muqueux, qui est plus dense au bas des reins que dans le reste du corps: aussi Mr. Meckel a-t-il trouvé que la noirceur des Nègres est, dans cette partie, plus soncée que dans les autres endroits de la peau.

Je suis persuadé que plus les hommes ont le teint basané, plus leur liqueur spermatique est coloriée, puisque dans le Pérou, où le visage des habitants n'est pas si obscur que dans la Guiane & sur les rivages de l'Orenoque, il ne faut quelquesois que deux ou trois générations pour produire des individus d'une blancheur parsaite, tandis qu'il faut nécessairement quatre générations dans la Guiane pour obtenir le même effet.

" Au Pérou, dit Ulloa, on appelle Métifs ou " Métices ceux qui sont issus d'Espagnols & d'Indiens: " il faut les considérer selon les mêmes degrés déja ex" pliqués à l'égard des Noirs & des Blancs; avec cette " différence que les degrés des Métifs à Quito ne " montent pas si haut, étant réputés Blancs dès la se" conde ou la troisième génération. La couleur des " Métifs est obscure, un peu rougeâtre, mais pas tant " que celle des Mulâtres clairs; c'est là le premier de" gré, ou la procréation d'un Espagnol & d'une In" dienne; quelques-uns néanmoins sont aussi hâlés

RECHERCHES PHILOSOPH.

o, que les Indiens mêmes, & ne diffèrent d'avec eux que par la barbe qui leur vient : au contraire il y en a qui tirent sur le blanc, & qui pourroient être regardés comme Blancs, s'il ne leur restoit certaines marques de leur origine qui les décèlent, quand on y
prend garde. Ces marques sont un front si étroit
que leurs cheveux paroissent toucher à leurs sourcils,
& occupent les deux rempes, se terminant au-dessous de l'oreille; ces mêmes cheveux sont d'ailleurs
rudes, gros, droits comme du crin, & fort noirs. Ils
ont le nez petit & mince, avec une petite éminence à
l'os, d'où il se termine en pointe, & se recourbe vers
la lèvre supérieure. Ces signes, aussi bien que quelques taches noires qu'ils ont sur le corps, décèlent
ce que la couleur du teint semble cacher. (*)

Il faut faire attention que l'Auteur ne parle que de la première génération de l'Européan & de la Péruvienne, car la seconde est déja plus perfectionnée, & n'a pas tous les caractères qu'on trouve dans les Métifs.

Les Américains du Nord, exposés à l'inclémence de l'air, au serein, au froid, aux chaleurs, & à tous les changements des saisons, ont aussi le visage fort hâlé; mais ils seroient beaucoup moins noirs, s'ils ne se frottoient avec des drogues & des graisses. Cette coutume de se mâtacher la physionomie & de se peindre le corps, qu'on a retrouvée parmi tous les Sauvages de l'Afrique, de l'Asie, & des Indes occidentales, n'est point une mode dictée par le caprice de ces hommes grossiers; c'est un vrai besoin, que les Gaulois,

les Breton Europe, jours en 1

Dans ailés gerir ils paroiff temps ils c titude la hommes f vis, persé de taons, de pucero dards & c que dans plus pure movens p rend la vi fauvages: mée, con cases, (*)

^(*) Le leurs cabar cueillent fu ne les confer les infe la vermine Les p

pédiculaire & le Niepe chemifes e tion, ils fe les humeur gulièrement celle des f

^(*) Voyage au Péreu, Tome I, liv. V, cb. 5, page 228.

H.

'avec eux
ire il y en
etre regarmines marmand on y
it fi étroit
re fourcils,
ant au-defit d'ailleure
it noirs. Ils
éminence à
courbe vers

que quel-

, décèlent

e parle que de la Péruionnée, & les Métifs, inclémence, & à tous vifage fort rs, s'ils ne les Cette de fe peinles Sauvacidentales, e ces hom-

page 228.

s Gaulois,

les Bretons & les Germains ont senti de leur temps en Europe, comme les Hurons le sentent encore de nos jours en Amérique.

Dans les Pays incultes, les insectes allés & non silés germent & multiplient au-delà de l'imagination. ils paroissent être dans leur élément favori : au printemps ils obscurcissent le ciel, & couvrent par leur muljude la surface de la terre. De quelque côté que les hommes se tournent, ou se cachent, ils sont poursuivis, perfécutés, dévorés par des essaims de mouches, de taons, de moustiques, de cousins, de mazingouins, de pucerons, de fourmis, qui contiennent dans leurs dards & dans leurs trompes un venin plus caustique que dans les lieux défrichés, où l'athmosphère est plus pure. On ne connoît jusqu'à présent que deux moyens pour se garantir de cette incommodité, qui rend la vie & la sensibilité à charge dans ces climats sauvages : c'est de se tenir dans un tourbillon de sumée, comme les Lappons en font autour de leurs cases, (*) ou de se munir comme les Tunguses, qui

(*) Les Lappons font cette épaisse fumée qui environne leurs cabanes avec des éponges & des espèces d'agarics qu'ils cueillent sur les arbres, & qu'ils jettent dans un petit seu, qui eles consume que lentement. Ce brouillard suffit pour écarter les insectes ailés, mais il ne peut délivrer ces Sauvages de la vermine dont leurs habits sourrés sont toujours pourvus.

Les petits Tartares, qui font très-fujets à la maladic pédiculaire, qui parost être endémique entre le Bas-Danube & le Nieper, portent en tout temps des soubrevestes & des chemises enduites de graisse & de suif : sans cette précaution, ils seroient dévorés tout vivants par des insectes dont les humeurs de leur corps & l'air de leur Pays favorise singulièrement la propagation, comme le climat de l'Ukraine celle des sauterelles.

ne marchent jamais sans avoir une espèce d'encensoir ou de petit réchaud suspendu au bras : en jettant conzinuellement sur ce seu portatif du bols & des herbes à demi-sèches, ils excitent beaucoup d'odeur & de sumée, que tous les insectes craignent, parce que les particules salines & huileuses, en pénétrant dans leurs trachées, les étouffent sur le champ; mais comme cette fumigation est presque aussi génante, que la piquire des mouches mêmes. & qu'elle occasionne des maux d'yeux, & la cécité, à laquelle les Lappons sont si sujets, d'autres Peuples ont imaginé de s'appliquer sur toute la peau un vernis impénétrable à l'aiguillon des Moustiques, ou une pâte imprégnée de quelque odeur que ces animalcules ne peuvent soutenir, Dans cette vue, ils ont eu recours à la graisse & aux huiles, qu'on sait être, par leur nature, le véritable poison de tous les insectes. Dans plusieurs cantons de l'Irlande & de la Suède, on est contraint de graisser, avec du goudron, les troupeaux qu'on laisse pattre jour & nuit dans les prés & les forêts, fans quoi les Taons, à force de les tourmenter & de déposer leurs œufs dans leurs toisons & dans leurs cuirs, les précipitent dans la rage & dans d'autres maladies cruelles.

Les Américains possedent une infinité de drogues dissérentes dont ils se vernissent & s'arment contre les Moucherons, & ils sont entrer dans toutes ces préparations des matières rouges, soit qu'ils aient pour cette couleur un goût particulier, soit qu'ils aient découvert par expérience qu'elle est la plus propre à écarter les insectes.

peau, fi
défagréa
Cette d
laiffe un
ainfi ban
voyant
feul, la
travers
à la fine
que les
en fréqu
rien que

Du de fe pe

quart de

pand le que l'on diens, d gnent at loin. Le duifoien de coup impuner que ce de Vitel pour dés du Peup le touch un Licte tude ad: pas invu eu, pen Tacite 1 ticam ma

encensoir ttant cones herbes &z de fue les pardans leurs is comme que la pisionne des pons font appliquer l'aiguillon de quelfoutenir. ffe & aux véritable

cantons de e graiffer, laiffe palrêts, fans de dépours cuirs, s maladies

le drogues contre les ces prépapour cette ent découe à écarter Ces onguents, en féjournant quelque temps sur la peau, se rancissent & répandent une exhalaison très-désagréable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette odeur est quelquesois si pénétrante, qu'elle laisse une trainée & une piste par-tout où un homme ainsi barbouillé a passé depuis peu. Les Espagnols en voyant que les Américains retrouvoient, par l'odorat seul, la route que leurs compatriotes avoient tenue au travers des bois, attribuèrent cette prétendue sagacité à la finesse du sens; mais on s'est convaincu ensuite, que les Européans acquièrent bientôt ce discernement en fréquentant les Peuples sauvages, & il n'y a en cela rien que de très-naturel. On sent un Hottentot à un quart de lieue sous le vent. (*)

Du besoin de se barbouiller on a passé à la façon de se peindre avec quelque élégance, & de tracer des

^(*) C'est peut-être aussi à cette forte exhalaison que répand le corps de certains Indiens, qu'on doit attribuer ce que l'on rapporte des bêtes féroces qui poursuivent ces Indiens, dit-on, avec plus d'acharnement qu'elles n'en temoignent aux Européans, qu'elles ne peuvent éventer de st loin. Les Anciens ont cru qu'il y avoit des drogues qui produisoient un effet contraire : ils ont cru qu'en se frottant de couperose & de suc de citron, on pouvoit approcher impunement les tigres & les lions. Il y a toute apparence que ce Marleus qui se disoit Dieu incarné, sous l'Empire de Vitellius, avoit eu soin de se munir de quelque odeur, pour dégoûter les lions auxquels on l'exposa en présence du Peuple Romain. Comme ces animaux ne voulurent pas le toucher, on alloit le déclarer Dieu; mais heureusement un Licteur fort adroit lui abattit la tête avec une promptitude admirable, d'où l'on conclut que ce scélérat n'étoit pas invulnerable : aussi ne ressuscita-t-il pas, quoiqu'il eut eu, pendant sa vie, huit mille disciples & sectateurs, que Tacite nomme très-bien une populace de fanatiques, faneticam multitudinem : Tacit. Hift. lib. II. 62.

206 RECHERCHES PHILOSOPH.

figures sur la peau avec des sucs différents: il y a aux Indes occidentales quelques Nations qui ont surpassis toutes les autres dans cette sorte de cosmétique, & dont les membres paroissent de loin comme brodés d'Arabesques, de sieurs & d'animaux passablement dessinés. Enfin la coutume de se peindre a produit la mode de se ciseler la peau, de la graver, de la piquer, & d'y incorporer des couleurs inessables.

Il est vrai que cette opération, si commune parmi des Sauvages placés à des distances immenses les uns des autres, & sans qu'on puisse soupconner qu'il y ait jamais existé aucune communication entr'eux, a pu tirer son origine de la nécessité où se sont vues les Tribus errantes de se connoître elles-mêmes, & de prévenir le mélange & la confusion avec d'autres Tribus également vagabondes & dispersées: chacun s'est donc inscrit, en se traçant sur le front, sur la poirrine, sur les bras, la marque permanente & distinctive de sa Nation: il est certain au moins que les Nègres à front cicatrisé ne se sont ces taillades dans le visage, que pour être reconnus de leurs chess & de leurs compatriotes. (*)

En Europe, les Législateurs ont conservé l'usage des stigmates pour en faire le caractère de l'infamie; il y a une Loi de Constantin qui désend de les imprimer dans le visage, non parce qu'il est contre le droit de la nature de blesser la majesté du front de

Thomme, dest injuste sité de perd

UAND les à l'Aca Membres d discret & Gaulois ou maniers d'of moient di lemi étoit Président d ausii peu v nier les crit mes les pli dans leur égorgé des milieu d'un pressé que ou en color rets . avec incroyable i

Si les

clos, avoie

nice , ils r

^(*) Les Nègres se ressemblent si fort, qu'il doit leur être plus difficile qu'aux autres hommes de se reconnostre: les cheveux, le teint, les yeux, le nez, les lèvres n'offrent presque aucune différence sensible.

y a aux furpaffé ique, & e brodés ent deffila mode

quer, &

ł.

ne parmi
s les uns
u'il y ait
k, a pu
vues les
c de prées Tribus
'est donc
crine, sur
ve de sa
s à front
age, que
ars com-

é l'usage 'infamie: les imcontre le front de

doit leur onnoître : n'offrent fhomme, comme il est dit dans cet Edit, mais parce qu'il est injuste d'insliger à des coupables qui n'ont pas ménité de perdre la vie, une peine plus cruelle que la mort.

SECTION III.

Des Anthropophages.

UAND l'Abbé Duclos lut fon Mémoire fur les Druides à l'Académie des Inscriptions en 1746, plusieurs Membres de cette Compagnie, poussés par un zèle indiscret & ridicule, dirent qu'il n'étoit pas vrai que les Gaulois cussent jamais sacrifié des hommes dans des mniers d'osier aux pieds de Hésus & de Teutates : ils projent du ajouter que le massacre de la St. Barthe lemi étoit un événement fabuleux, imaginé per le Président de Thou, ou par quelque autre Ecrivain aussi peu véridique; comme s'il ne s'agissoit que de nier les crimes les plus avérés, pour abfoudre les hommes les plus coupables. Pourquoi n'auroient-ils pas. dans leur enfance, dans leur état d'aveuglement. égorgé des malheureux sous mille prétexes, puisqu'au milieu d'un siècle philosophique, ils n'ont rien de plus messé que de courir aux armes, de se ranger en lignes ou en colonnes, & de se détruire, pour de vils inté rêts, avec une industrie furprenante & un achamement incrovable?

Si les Académiciens qui insultèrent l'Abbé Duclos, avoient voulu entreprendre l'apologie de l'humaaité, ils n'auroient pas risqué d'affoiblir leur cause, en accordant que l'homme fauvage est quelquesois emporté, cruel, & sanguinaire : la difficulté est été d'excuser les grands & continuels excès de l'homme social, & de prouver que les guerres des Peuples civilisés, quelque nom qu'on leur donne, quelque parti qu'on y désende, quelque gloire qu'on y acquière, ne sont ni horribles, ni criminelles aux yeux de la Nature.

Il n'est pas question ici de faire la satyre ou l'éloge du genre-humain, que ni le blâme, ni les louanges n'ont jamais corrigé: trop trompé par ses maîtres, trop avili par la servitude, trop corrompu par ses passions dégénérées en soiblesse, c'est un malade incurable, abandonné à son destin, ou à la providence. Il faut s'attacher aux faits, les exposer comme ils sont, ou comme on les croit être, sans haine, sans prévention, sans respect, sinon pour la vérité.

Si les Espagnols n'avoient pas senti d'intolérables remords après avoir arraché la vie aux Indiens, ils ne les auroient pas calomniés avec tant de fureur après leur mort: il falloit bien rendre odieux ceux qu'on avoit injustement exterminés, pour être moins odieux soi-même. Cependant l'exagération porte toujours un caractère si frappant, qu'on la reconnoît, dès que dégagé de toute espèce de préjugé, on s'étudie à séparer le vrai d'avec le faux dans les Ouvrages suspects.

Les Espagnols ont dit que Montezuma égorgeoit annuellement vingt mille enfants, & qu'il baignoit de leur sang les Idoles du Mexique. Ici l'exagération est si grossière & si sensible, qu'on ne doit pas s'attacher à la démontrer. On offroit des victimes humaines

onio Solis La vérité el ie en amph woit, à la de molé dit on trouva co vouées & 1 bucherie fa dont les i s lambris j ma a multip même proj Temples: & postérité, is Conquer ans l'espérar emis de Ron bit diffribuer his, pour les lois facrifié nes en Italie mort en Afric fein de la vi mes des moet He, ou du m ple, dont on

1 8

dans tous le

Au reste
Epagnols se
minable cruat
Tome L

dans

imoignage di

quefois
eût été
homme
ples ciue parti
equière,
ex de la

u l'éloge louanges res, trop ffions déle, abantut s'attau comme , fans ref-

ntolérables ens, ils ne reur après eux qu'on ns odieux ujours un ue dégagé féparer le

égorgeoit
l baignoit
kagération
pas s'attahumaines
dans

dans tous les Temples de Mexico, & il y avoit, dit Anmio Solis, deux mille Temples dans cette Capitale. La vérité est, qu'il n'y avoit qu'une seule Chapelle baie en amphithéatre dans toute cette ville barbare : on woit, à la dédicace de cette Chapelle par Ahuitzol, immolé, dit Herrera, soixante-quatre mille hommes à m trouva cent & trente mille cranes de personnes dévouées & facrifiées, en différents temps, dans cette bucherie sacrée, où l'on respiroit un air cadavereux à dont les murs étoient enduits de sang caillé, depuis s lambris jusqu'au plafond. Il est constant que Hera multiplié le nombre des victimes, presque dans amême proportion que Solis a multiplié le nombre des Temples; & que l'un & l'autre a moins pensé à instruire postérité, qu'à excuser les grandes & infames actions is Conquérants Espagnols. C'est ainsi que Tite-Live. ans l'espérance d'indisposer son Lecteur contre les enmis de Rome, rapporte sérieusement qu'Hannibal faibit distribuer & manger de la chair humaine à ses solas, pour les encourager : si les Carthaginois avoient à ssois sacrifié des enfants à Saturne, mangé des homnes en Italie, & tourmenté leurs prisonniers jusqu'à la port en Afrique, il faudroit qu'ils eussent conservé, au sin de la vie sociale, les trois véritables caractéristimes des mœurs fauvages; ce qui n'est pas vraisembla-Me, ou du moins ce feroit un phénomène sans exemne, dont on pourroit exiger d'autres preuves que le moignage des Auteurs Romains.

Au reste, il est étonnant que les Portugais & les Espagnols se récrièrent plus que personne contre l'aboninable cruauté d'un Peuple foible & imbécille : ils Tome I. auroient du réfléchir, que leurs Auto da fê sont moins excusables à mille égards que les repas des Cannibales & les sacrifices des Mexicains. Mais tel a toujours été l'aveuglement de l'homme égaré dans ses contadictions, il croit qu'on achète la clémence du Ciel par des cruautés, & qu'il saut détruire, pour adorer celui qui a créé. Tels sont ses préjugés & sa prévention, il abhorre dans ses voisins ce dont il est lui-même coupable. Là où l'on désait les races sutures, en rensemant la nature mourante dans les cachots du Fanatisme, on déteste ceux qui brûlent des hommes sur les buchen de la Superstition; la vérité est que les uns & les aures sont également plongés dans l'oubli de la raison, & que leur triste erreur ne dissère que du plus au moins.

Quelques Philosophes ont cru que l'usage de sa crisser des victimes humaines, dérivoit primitivement de l'Anthropophagie : en ce sens, tous les anciens Peuples, qui ont indubitablement immolé des hommes aux pieds des Autels, ont dans des temps plus reculé encore, mangé des hommes sur leur table. (*)

Ì1 1 bin ne pr d'une fo dans des fer la Di ľémouvo natisime n mit dans h terre nisme ne teur, qui part des 1 vengeance molations . les facrific ts religier Dieux en pour amis. ans avides loit bien

mi par offri nement devo ins, les mo nivaincu ou hemi, & au ri exécuter ce qu'on fit à Na les Gaulo iole, & un o ment point marcher deva le facrifier d

Prêtres du

^(*) Cluvier, en parlant dans les Commentaires fur l'au télenne Germanie, des victimes humaines que les Bardes Allemands immoloient au Dieu Thuiston ou à Irmensul, qui n'étoit autre chose qu'Arminius déissé, prétend qu'on a commence à facrisser des hommes avant qu'on n'en ait mangés; de que la barbarie des fanatiques a dans l'ordre des temps précédé la barbarie des Anthropophages. Le Docteur Kraf, dans ses Fortaling af de vilde volkes, est aussi de cet avis infoutenable; puisqu'on ne peut nier que les hommes n'aient eu besoin de manger avant qu'ils aient eu besoin de prier d'ailleurs plusieurs Sauvages de l'Amérique rétissoine leurs prisonniers, sans avoir & sans jamais avoir eu aucune idée aucune notion de la Divinité & des sacrisses humains, quitirent par conséquent leur origine de l'Anthropophagie: m's

PH.

font moins
a Cannibaa toujours
fes contradu Ciel par
adorer celui
évention, il
éme coupaa renfermant
anatilme, on
les bucher
& les autres
aifon, & que
moins.

l'ufage de faorimitivement les anciens des hommes s plus reculé s (*)

minites fur l'ances Hardes Alleenful, qui n'équ'on a comen ait mangés; rdre des temps Docteur Kraf, de cet avis injournes n'aiem esoin de prier; ôchsoient leurs u aucune idée, umains, qui inpophagie : cus

Il n'y a pas de Nation dans l'Histoire, à qui in ne puisse malheureusement reprocher d'avoir plus d'une fois fait couler le fang de ses concitoyens dans des cérémonies faintes & pieules , pour appaiser la Divinité lorsqu'elle paroissoit irritée, ou pour l'émouvoir lorsqu'elle paroissoit indolente. Ce samilime monstrueux, enorgueilli par ses succès, aumit dans la suite des siècles dépeuplé ou dévasté h terre, si l'établissement & les progrès du Christianime ne l'avoient fait cesser. On est faisi d'horeur, quand on réfléchit fur le génie de la plus part des Religions fondées sur des idées affreuses de vengeance, de massacre & de désolation : aussi les immolations, les victimes, les holocaustes, les hosties. les sacrifices ont-ils fait la partie principale des cules religieux, parce qu'on a plus souvent craint les Dieux en colère, qu'on ne s'est flatté de les avoir mur amis. Des qu'on les dépeignoit comme des tyms avidet du sang de tous les êtres animés, il falloit bien enfanglanter leur Sanctuaire. Quand les Prèrres du Mexique avoient envie de donner une

mi par offrir aux Dieux les prisonniers qu'on avoit ancient nement dévorés soi-même. Dela sont dérivés, chez les Lains, les mots d'Hostie & de Vistims, qui signissent un ennemi, & au mot vistus ou vincius, vaincu, enchaîné, lie: Pour exécuter cet abominable sacrisse de victimes humaines qu'on sit à Rome pendant les guerres Puniques, on choiste les deux Nations les plus ennemies des Romains; les Grecs à les Gaulois : on enterra vist un Gaulois avec une Gaulois, & un Grec avec une Grecque : on n'avoit apparemment point de prisonniers Carthaginois, qui auroient du marcher devant tous les autres : ou si l'on en avoit, on n'osa le facrisser de peur de représailles.

RECHERCHES PHILOSOPH.

fête, ils annonçoient que leur Dieu Vitzilipultzi avoit foif, & dans l'instant on assommoit un captif au piedestal de sa statue.

Les Scythes, les Egyptiens, les Chinois, (*) les Indiens, les Phéniciens, les Persans, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Gaulois, les Germains, les Bretons, les Espagnols, les Nègres, & les Juiss, ont eu anciennement la coutume d'immoler des hommes avec profusion : s'il n'est pas possible de prouver qu'ils ont été tous Anthropophages dans leur état d'abrutissement, c'est que cet état a précédé les temps historiques, & par conséquent une nuit obscure a dérobé aux yeux de la postérité une partie de ces atrocités.

On peut se figurer comment & par quels degrés on aura, dans les sociétés naissantes, combattu la barbarie de la vie sauvage: chez les Mexicains, on sacrificit encore des victimes humaines; & quand il seroit vrai, comme le prétend Las Casas, qu'on n'en avoit sacrisse que cent cinquante sous le regne de Montezuma, ce nombre seroit plus que suffissant. En même temps on y nourrissoit un prisonnier dans le Temple, qu'on tuoit en cérémonie à la sin de l'an,

done
la Capite
puis plu
plus de
ils fe con
narines d
répandoi
répa

il n'y a p tenu la p question si forme, ou destruction un acte de une sensati

Religion,

Com

^(*) Dans l'ancienne Relation de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, il est dit qu'il y avoit encore des Anthropophages dans cet Empire au neuvième siècle; ce qui n'est pas vrassemblable. Au reste Marc Paolo, qui n'avoit jamais lu cette Relation écrite par des Arabes, rapporte aussi lu cette Relation écrite par des Arabes, rapporte aussi les les habitants des Provinces de Xandu & de Concha mangeoient leurs prisonniers. La barbarie des Chinois à l'égard des enfants qu'ils ne veulent pas nourrir, & qu'ils font étousses dans des bassins d'eau chaude, n'est pas aussi un fait vraisement.

blable. & crente mille chaque anne lonies ne fo

^(*) V Chap. XXVI Péruviens d ligion des A

oultzi avoft

ninois, (*)
les Grecs,
Germains,
& les Juifs,
er des homle de proule dans leur
a précédé
nt une nuit
ité une par-

quels degrés abattu la barins, on facriuand il feroit
on n'en avoit
me de Monfuffifant. En
nnier dans le
fin de l'an,

è, publiée par re des Anthro-

e; ce qui n'est n'avoit jamais

porte aussi que

ba mangeolent 'égard des éns font étouffes n fait vraisem& dont on donnoit la chair à manger aux dévots de la Capitale. Les Péruviens, apparemment policés depuis plus long-temps que les Mexicains, n'égorgeoient plus de créatures humaines pour le service des Autels: ils se contentoient de tirer de la veine frontale, & des parines des enfants, une certaine portion de fang, qu'on répandoit sur de la farine dont on pétrissoit des gateaux, que tous les Sujets de l'Erapire étoient obligés de manger à une grande solemnité annuelle. (*) Il papoit que cela prouve affez que les Péruviens avoient été de vrais Anthropophages; mais que leurs mœurs & leurs habitudes s'étoient adoucies. & que la Religion y woit suivi la révolution du caractère. Un Peuple qui persectionne ses Loix & ses Arts, est bien malheureux & bien à plaindre quand il ne peut perfectionner sa Religion.

Comme dans la combinaison possible des idées, il n'y a pas une seule proposition dont on n'ait soument la proposition contraire, un Auteur a mis en question si l'usage de vivre de chair humaine étoit conforme, ou opposé aux intentions de la Nature. La destruction, quoique nécessaire, d'un être animé est un acte de violence & de cruauté, parce qu'il entraîne une sensation douloureuse: & toute sensation doulou-

blable. & cependant il est vrai : on étousse ainsi plus de trente mille enfants nouvellement nés dans tout l'Empire chaque année. Il est surprenant que l'idée d'envoyer des colonies ne soit pas venue aux Magistrats d'un Pays si sécond.

^(*) Voyez Garcilafo, Histoire des Incas, Tome second, Chap. XXVI. Nous parlerons plus au long de cette sête des Péruviens dans notre second volume, en traitant de la Resigion des Américains.

reuse est un mai physique pour le moindre insecte. pour le plus imperceptible animaleule qui végète ou respire sur la surface de cette planète : la saçon de décomposer les éléments bruts & matériels d'un être qu'on a dépauillé de son organisation intime & de sa sensibilité, est saus doute une action indissérente par elle-même, & il n'importe si les vers, les Cannibales ou les froquois rongent un cadavre, Cependant plusieurs actions réellement indifférentes cessent de l'être dans l'ordre civil & social, où les Législateurs ont du régir les hommes plus par les préjugés que par les loix : ils ont dû amollir leurs cœurs par les erreurs de leurs esprits, & captiver ces animaux terribles auant par l'illusion que par la force; il a fallu, à la fois, leur inspirer de l'horreur pour le crime, & pour l'image & l'ombre du crime : afin que les vivants apprissent à se respecter davantage, il a fallu rendre les morts mêmes respectables, en consacrant, par des cérémonies imposantes, les déplorables restes de leur existence passée.

"Il paroît que la coutume de se nourrir de la chait des hommes a plutôt été le vice d'un âge ou d'un siècle, que d'un Peuple ou d'un Pays; puisqu'elle a été répandue sur toute la terre : cependant Mr. Romer sait mention, dans sa description de la Guinée, d'une race de Nègres à physionomie de tigres, qui sont, selon lui, Anthropophages par instinct; & quand il s'en trouve quelques-uns sur les vaisseaux Nègriers, ils déchirent les autres esclaves qu'on a à bord. Ce sair seroit surprenant, s'il étoit vrai; mais il a été contredit par des personnes qui sont pour nous d'une toute autre autorité que Mr. Rœmer.

Des le ment pour ont imagines Nation d'acrimoni occasionne qu'ils ont ceintes for

Cette

furde , qu ent cru q d'hommes mtres, & que les 7 que nous: lant, & 1' Syriens av Matiques sient eu St. Jérôme plus éléga rément po ques entre dents qui a conclure dont les d bre de fix Voyageurs rencontré Nature a doit plute e infecte a végète ou on de dédrun être e & de fa érente par Cannibales andant plu-

e & de fa érente par Cannibales ndant plut de l'érre ers ont du ne par les erreurs de bles autant fois, leur l'image & rissent à se orts mêmes nies imponce passée, de la chair e ou d'un ifqu'elle a Mr. Roa Guinée,

; & quand Teaux Nè-1 a à bord.

igres, qui

ais il a été nous d'une Des Naturalistes qui ont voulu expliquer physiques ment pourquoi il y a des Sauvages A. opophages, ont imaginé, dans la membrane de l'estomac de certaines Nations & de certains individus, une humeur pleine factimonie, qui en picotant les parois de ce viscère, occasionnoit une voracité extraordinaire & déréglée, qu'ils ont comparée à la Pica, à laquelle les semmes enceintes sont quelquesois sujettes.

Cette explication est si près du ridicule ou de l'abfurde, qu'elle ne mérite aucun examen. D'autres ent cru que le genre-humain renfermoit des espèces d'hommes armées de plus de dents canines que les aures, & par consequent plus carnassières. Il est vraique les Tartares ont les dents autrement arrangées que nous, que les Chinois ont le rang supérieur sailant, & l'inférieur plus incliné en dedans ; les anciens Syriens avoient les dents plus courtes que le reste des Asiatiques : il faut que les habitants de la Palestino sient eu un défaut à peu près semblable; puisque St. Jérôme s'étoit fait limer ses dents, pour prononcer plus élégamment la langue Juive, qui n'en valoit affutément point la peine. Mais ces différences quelconques entre la position, la figure, & le nombre des dents qui est quelquesois incomplet, n'autorisent pas à conclure qu'il existe des familles entières d'hommes dont les dents canines soient multipliées jusqu'au nombre de six, de huit, de dix ou de douze. Jamais les Voyageurs les plus éclairés & les plus attentifs n'ont rencontré ce phénomène, qu'un écart extrême de la Nature a pu produire dans quelques individus, qu'on doit plutôt compter pour des monstres par surabon-

ato RECHERCHES PHILOSOPH.

dance, que pour des êtres réguliérement conformés sur le modèle commun de l'ordre animal auquel ils apparelement.

Les Septentrionaux ont en général les dents plus longues, plus séparées que les Nations du Midi : si ca n'est pas cette observation qui a trompé, il faut qu'on ait été induit en erreur par l'artifice de quelques Nègres de l'Afrique, qui s'éguisent les dents avec une lime: (*) de forte que leurs deux machoires paroissent contenir douze canines, les huit incifives ayant été effilées aux deux angles avec tant de subtilité, qu'on pourroit s'v méprendre. si l'on n'en étoit auparavant inftruit. C'est vraisemblablement cette bizarrerie qui a donné naissance à la fable des Nègres à physionomie de tigre dont Roemer fait mention : si entre les habitants de Matamba & de Congo, où l'on est dans la pratique de se défigurer la denture, il y a en effet quelques hordes Anthropophages, cela aura fuffi pour faire foupconner à des Voyageurs superficiels, que le goût pour la chair humaine vient de la multiplication des dens canines. Cette explication ne mérite donc pas plus d'égards que la matière acide de l'estomac, puisqu'elle n'est appuyée sur aucun fait, & que tant d'autres saits la détruisent. D'ailleurs les Caraibes de la Guiane, qui se nourrissent encore quelquesois de chair humaine, a'ont rien d'extraordinaire dans les dents,

Pigafetta paroît être persuadé que la haine violente qui règne entre les différentes Peuplades Amé-

ricaines essouvir un canto été anc rétoit is ietta av fils qu' Nationsl'animo(accufés le fôie Holland mge de dans auc des mer Français fous Ch dent , fo manger que les siècle. que les voré un dans un fi Dieu ou fous miliante.

> des ques s'en dég annonca

> que défo

^(*) Voyez Description de l'Afrique escidentale, par Ca-

nformés fur l ils appar-

PH.

dents plus Midi : fi ca faut qu'on quelques ts avec une s paroissent vant été efqu'on pouraravant infrerie qui a hysionomie re les habidans la prafet quelques r faire foupe goût pour n des denu oas plus d'épuisqu'elle autres faits Guiane, qui

haine violades Amé-

r humaine,

ale, par Ca

ricaines, les a portées à manger leurs prisonniers pour affouvir toute leur vengeance : il rapporte que dans un canton du Bresil, où les Sauvages n'avoient point été anciennement Anthropophages, cette coutume s'étoit introduite par l'exemple d'une femme, qui se jetta avec tant d'emportement sur le meurtrier de son fils, qu'elle lui mangea l'épaule. On a vu chez les Nations les plus civilifées des excès aussi funestes de l'animosité publique contre des Magistrats faussement accusés, ou des tyrans véritables; on a dévoré à Paris le fôie & les poulmons du Maréchal d'Ancre. & en Hollande le cœur de De Wit; mais ces instants de nge de quelques scélérats obscurs & furibonds n'ont dans aucune Société du monde, dénaturé le caractère des membres; & on auroit tort de conclure que les Français étoient Anthropophages sous Louis MIII, ou fous Charlemagne, parce que les Loix Saliques défendent, sous peine de deux cents sols, aux Sorcières de manger de la chair humaine : on auroit tort d'inférer que les Hollandais étoient Anthropophages au 17me. siècle, ou les Egyptiens du temps de Juvenal, parce que les fanatiques de la Ville de Tentire avoient dévoré un fanatique de la ville d'Ombe, sans le rôtir, dans un combat de religion, où il s'agissoit de savoir si Dieu s'étoit incarné sous la figure d'un vautour ou fous la forme d'un crocodile. Cette dispute, si humiliante pour la raison, auroit dû dégoûter à jamais des querelles Théologiques, si les hommes pouvoient s'en dégoûter : mais cet exemple fut contagieux. & annonça l'instant où l'on verroit l'Europe, l'Asie & l'Afrique désolées par la superstition armée contre elle-même.

ats RECHERCHES PHILOSOPH.

Quand on recherche plus avant les causes qui ont pu porter les hommes à se repaitre des entrailles de leurs semblables, il y a toute apparence que la dure nécessité de la vie sauvage doit être envisagée comme le principe de cette barbarie : la coutume qui fait rendre tous les abus tolérables, aura encore agi, après que la nécessité ne subsistoit plus. S'il n'est pas vrai que la disette puisse être assez urgente parmi une troupe de Sauvages pour les contraindre à se dévorer mutuellement, comme quelques Ecrivains le prétendent, quoiqu'à tort; il saudroit alors chercher l'origine de cette atrocité dans le droit assreux & arbitraire de la guerre & de la conquête.

On fait que, dans les différents âges de la raison, on a différemment jugé de la condition des prisonniers, & qu'ons les a traités suivant le droit plus ou moins rigide qu'on s'est arrogé sur eux : les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent, c'est le droit des gens chez eux : les Sauvages ordinaires les massacrent sans les tourmenter : les Peuples sémi-barbares les réduisent en esclavage : les Nations les moins barbares les rançonnent, les échangent ou les restituent pour un équivalent quelconque, quand la guerre est terminée, ou que la possibilité de nuire ne subsiste plus.

Les premières Relations de l'Amérique disoient qu'on y mangeoit des hommes, comme on mange des poulets ou des brebis en Europe; mais on s'est convaincu dans la suite que quelques Sauvages n'en usoient ainsi qu'à l'égard de leurs captifs, ou des étrangers qu'ils prenoient pour des ennemis. En 1719,

les Atac-a
Charleville
chaffe au-d
de Mexiqu
ni en paix
nom & à 1
ments de 1
moins cea
rent à couj
corpulent,
jour même
blée, réfer
dont un ha

Qu'ur re-dévorée l'affure des est impossi tous contre combustion dispersée.

S'il et douze ans , Porto-rico Infulaires c égard du di jamais l'êtr

Il y a phages; cer

^(*) M aum l'Histoi

fup solu

entrailles

que la

nvilagéo

ume qui

ore agi.

n'est pas

rmi une

dévorer

préten-

l'origine

ire de la

a raison.

onniers.

u moins

lauvages

les man-

Sauvages

les Peu-

les Na-

changent

conque .

bilité de

disoient

n mange on s'est

ges n'en ou des

n 1719:

les Atac-apas de la Louisiane se saistrent de Mr. de Charleville & du Chevalier de Bellisse, égarés à la chasse au-dessus de la Baye de St. Bernard dans le golse de Mexique: les François n'étoient alors ni en guerre ni en paix avec les Atac-apas, dont on ignoroit jusqu'au nom & à la demeure, fort reculée de tous les établissements de la Colonie; ces barbares condustirent néanmoins ces deux étrangers dans leur Village, assommèrent à coups de massue Mr. de Charleville qui étoit fort corpulent, le coupèrent en pièces & le mangèrent le jour même, à un repas général de toute la horde assemblée, réservant Mr. de Bellisse pour un autre sestin, dont un hazard inespéré s'exempta (*) de se trouver.

Qu'une même Nation se soit continuellement entre-dévorée, comme l'Historien de la Nouvelle France l'assure des Savanois, cela n'est point vrai; parce qu'il est impossible qu'il y ait un état de guerre civile de tous contre tous : une société qui essuyeroit une telle combustion, seroit du jour au lendemain détruite ou dispersée.

S'il est vrai que les Carathes avoient mangé, en douze ans, six mille hommes enlevés à la seule Isse de Porto-rico, il faut sans doute qu'ils aient regardé ces Insulaires comme leurs principaux ennemis, & usé à leur égard du droit de conquête, poussé aussi loin qu'il peut samais l'être entre des barbares.

Il y avoit en Amérique trois espèces d'Anthropophages; ceux qui tuoient leurs captifs pour s'en nourrir s

^(*) Mémoires de Mr. du Mont fur la Louistane. Voyez. aufil l'Hissoire de la Louistane par le Page du Pratz.

990 RECHERCHES PHILOSOPH

ceux qui ne touchoient qu'aux appendices du corps humain; tels étoient les Topinambours & les Tapuiges, qui, au témoignage de Pison, dévoroient la tunique & une partie du cordon ombilical des enfants nouvellement nés; les Péruviens, qui arrosoient de sang humain leur pain sacré, ne s'éloignoient guères de cette abomination: enfin viennent ceux qui mangeoient les morts de maladie ou de blessures, & dont le nombre étoit fort petit : peut-être n'a-t-on pas connu trois Peuplades où la mode d'enterrer les parents dans les entrailles de leur postérité sut réellement établie. Quoiqu'on puisse à cette occasion citer plusieurs Voyageurs, & réunir beaucoup de lieux communs, sans oublier le conte que les Grecs ont fait sur le deuil d'Artémise, il n'en est pas moins difficile d'approfondir l'origine d'un si étrange usage. Comme les hommes sont capables de tout penser & de s'abandonner aveuglément à l'extravagance de leurs idées, leurs actions ne sont que trop souvent dictées par des accès de délire & des caprices momentanés, qui désespèrent ceux qui prétendent en rendre raison, ou qui veulent en dévoiler les causes; cependant ces actions deviennent des exemples, & ces exemples sont érigés en autorités tyranniques. Voilà la fource commune de tant de coutumes génantes qui outragent inutilement le bon sens, comme d'écraser le nez, de retrécir la sole des pieds, d'étrangler le corps au défaut des côtes. d'applatir la tête, de l'arrondir, de l'équarrer, de percer les oreilles, les joues, les lèvres, la cloison du nez, de diminuer la longueur du col, & d'augmenter h'longueur du lobe de l'oreille, de se couper quelques

Ò

une memb filer, de d déraciner l be, de dé cissons figu du visage, plumes da se brûler, des Traités

> Les . moindre p avoient au tion : le m vert parmi Nord au S tinent; & & les Pér ou les mo traits de l leur parei tale, l'imp tinct farou pouvoient mires con leur ôtoie qu'on n'a un seul P a tant da Américair fublistance

du corps es Tapuint la tunies enfants soient de guères de angeoient

H.

it le nomonnu trois dans les t établie. urs Voyauns, fans r le deuil approfon les homandonner es , leurs des accès ésespèrent i veulent

s devienés en aue de tant lement le cir la fole es côtes. , de peroison du ugmenter quelques

articles des doigts, de s'ôter un testicule, de s'enlever une membrane, d'arracher quelques dents, de les effiler, de dépiler le corps, d'abattre les paupières, de déraciner les cils & les fourcils, de s'éplucher la barbe, de déchiqueter la peau, de la diaprer par des incisions figurées, d'incruster des cailloux dans la peau du visage, de se sicher de longues aiguilles ou de belles plumes dans la carnosité des fesses, de se damner, de se brûler, de se manger les uns les autres, & d'écrire des Traités de morale sur la bienveillance & la charité.

Les Américains, à qui la nature avoit reparti une moindre portion de sensibilité qu'au reste des hommes. avoient aussi moins d'humanité, moins de commisération: le nombre des Anthropophages qu'on a découvert parmi eux, en est une preuve : il en existoit du Nord au Sud, dans toute l'étendue du nouveau Continent; & nous avons déja observé que les Mexicains & les Péruviens, qui paroissoient être les plus policés. ou les moins féroces, n'avoient retenu que trop de traits de la vie agreste & brutale. D'un autre côté, leur paresse excessive, l'ingratitude de leur terre natale. l'impuissance de leurs instruments grossiers, l'instinct farouche & revêche de leurs animaux, qu'ils ne pouvolent apprivoiser, ni réduire en troupeaux sédenwires comme nos bœufs, nos brebis, nos chèvres. leur otoient une infinité de ressources. Il est constant qu'on n'a point vu dans toutes les Indes occidentales un seul Peuple Nomade ou Pasteur, comme il y en a tant dans l'Afie & l'Afrique. La chasse, dont les Américains s'occupoient uniquement, ne fournit qu'une subsistance précaire, familiarise le cœur de l'homms

\$22 RECHERCHES PHILOSOPH

evec le carnage, & fomente des mésintelligences & des guerres éternelles. Cet état est donc le plus désayantageux où les hommes puissent être réduits; & si tant d'anciennes Nations ont été Anthropophages, c'a été lorsqu'elles ignoroient encore l'art de multiplier les graines comestibles, & qu'elles n'avoient amené à la servitude aucune espèce de quadrupèdes & de volatiles. de sorte que les Chasseurs & les animaux étoient également sauvages; car on ne peut ajouter soi à ce qu'ont rapporté quelques Portugais des Etats du Grand-Macocc, qu'ils dépeignent comme un Monarque puiffant, magnifique, & qui sert de la chair humaine sur sa table & celles de ses Courtisans. (*) Il paroit presque impossible qu'un Peuple assez civilisé pour avoir élu un Souverain : construit des Villes & cultivé les Arts se repattroit encore de mets si révoltants. Il ne faut pas objecter l'exemple des Mexicains, qui engraissoient un prisonnier dans le Temple, & dont on servoit annuellement les membres fanglants aux plus ardents d'entre les dévots : cette barbarie étoit plutôt une expiation légate, dictée

Les part des inhumaine quelques dans leur

Dans
Atac-apas
de la cha
ment, &
jadis les (
crifier de
chef, ma
épouvant

Veau Mor on n'en c l'intérieur & fur les

Dans in the control of the control o

^{(*) ,,} Il faut au Roi qu'on nomine le Grand-Macoco; vers le Congo; des centaines de perfonnes par jour pour j, fa table, & pour la nourriture de sa maison. Et il y a plus sieurs Peuples où on a des haras d'hommes & d'enfants; qu'on va tuer pour manger comme on fait ici les mous tons. Mr. Toynard disoit qu'on lui contoit en Portugal; qu'en..... quand on exposoit des hommes au marché; tout vivants, & qu'on marchandoit; l'un l'épaule, l'autre la cuisse, & que les Portugais qui avoient besoin d'eiclatures, alloient là en acheter. Mr. Toynard ayant dit, ils vous ont bien de l'obligation; point du tout, lui répons dit le Voyageur Portugais, ils croient que nous ne les trouvons pas affez gras. , Recueil de l'Abbé de Longuerus; pag. 17. On ne peut regarder tout ce passage que comme an conte ridicule que le P. Lobo avoit sait à Mr. Toynard.

le, dictée par le fanatisme le plus outré, qu'un moyen adopté pour sustenter la vie de ces enthousiasses.

Les Européans ont exterminé totalement la plupart des Peuplades Américaines qui traitoient le plus inhumainement leurs captifs; & ils en ont accomumé quelques autres à être moins féroces, moins excessivesdans leur ressentiment.

Dans le Traité que les Français firent avec les Atac-apas, on exigea d'eux qu'ils ne goûteroient plus de la chair humaine; ce qu'ils promirent folemnellement, & ils ont mieux tenu leur parole que ne firent jadis les Carthaginois, qui s'étant engagés à ne plus facrifier des enfants à Saturne, s'abandonnèrent dérechef, malgré la foi des Traités, à cette supersition épouvantable.

It y a au bui moins d'Anthropophages au Nouveau Monde que bien des personnes ne se l'imaginent; on n'en connoît plus qu'à la pointe méridionale, dans l'intérieur des terres où l'on ne pénètre pas souvent, & sur les bords de l'Yupura, où, au rapport de Mr. de

Ł

es & des

délavan-& li tant

, c'a été

plier les

nené à la

volatiles.

ient éga-

foi à ce

u Grande

que puis-

ine fur fa

roft pref-

our avoir

les Arts

e faut pas

Noient un

annuelle-

l'entre les

ion léga-

Dans les Cartes de l'Afrique qu'on fait en Allemagne, on voit une infinité de cantons auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui d'Anthropophages : il y en a fans doute quelques-uns en Afrique, mais ils ne font pas si multipliés que ces Cartes l'indiquent. Et l'Auteur qui a rédigé dans l'Encyclopédie l'Article Jagas, seroit fort en peine de constater, par des témoignages irrécusables toutes les horreurs dont il accuse ce Peuple de brigands : il est surprenant d'ailleurs qu'il ne se soit pas apperçu que ce même Article avoit déja été inséré dans le Tome VII au mot Galles. Les judicieux compilateurs de l'Hissoire univerfelle ont aussi donne une aveugle consiance à tout ce que des Missionnaires Capucins ont, débité de ces Jagss, dont on peut lire la révoltante & fabuleuse relation dans Cavazzi.

⁻Macoco, jour pour il y a plus d'enfants, les mou-Portugal, u marché le, l'autre in d'etclant dir, ils lui réponsus ne les Longuerus, e comme Toynard.

224 RECHERCHES PHILOSOPH

In Condamine, l'on trouvoit encore, en 1743, des Tribus entières qui mangeoient leurs prisonnie s. (*) Il est vrai aussi que les Gallibis & quelques familles Caraïbes, expussées à la Côte du Continent, entre l'Orenoque & le sleuve des Amazones, ont retenu leur naturel atroce, & ont même dans ces derniers temps echarpé & dévoré quelques Missionnaires, qu'elles regardent comme des ennemis dangereux & opiniatres, car tous les Indiens de ces cantons ont une aversion singulière à assister au Sermon.

Les anciens Auteurs, qui ont écrit avec beaucoup de simplicité de la découverte de l'Amérique, & de la situation où l'on surprit ses habitants abrutis, sont entrés dans les plus grands détails sur la diversité de goûts qui regnoit entre les Anthropophages : on ne peut garantir toutes ces particularités, qu'aucun Observateur n'a été à portée de vérifier. Quoi qu'il en foit, ces anciens Auteurs affurent que les Cannibales & des Peuples du Cumana, & de la nouvelle Grenade, chitroient les enfants destinés à la boucherie, afin de les attendrir. Il est avéré que la castration sur les hommes étoit connue & pratiquée aux Indes occidentales avant l'arrivée des premiers Européans, & il y avoit des Eunuques à la Cour du Cacique de Puna, que Zarate nous dépeint comme l'individu le plus vicieux & le plus jaloux du Nouveau Monde. La castration y avoit donc été imaginée, ainsi que dans notre Continent.

plutôt

par le pré

Ceux les membr nourriffoie de les eng peut en ci Christophe aux Antille leur siècle fables que qui après trouvèrent mement m falée, (*) guai que voulurent v dans l'espéi qu'ils croye Jésuites son

Tome I.

^(*) Voyage de la Rivière des Amazones, Edition de Parit 2745, page 84 & 97.

^(*) Le récit de Cha rique fepten à manger de également pu a voulu tirer qu'il n'y droit de la te de-t-il, que eussent pu d mature ? Dem ment ces mé devenir calor ileux, traître

par l'esprit sombre & inquiet de la jalousse, que par le prétendu raffinement des Anthropophages.

a, des

ETS. (*)

lles Ca-

es nata-

l'Oreno-

ur natu-

s temps

'elles re-

iniâtres.

aversion

ec beau-

rique . &

utis, font

versité de

on ne

un Obser-

il en foit,

les, & les

ade, chi-

les hom-

il y avoit

a que Za-

vicieux &

stration v

Continent,

on de Paris

plutôt

Ceux d'entre les Sauvages qui se raffasioient avec les membres de leurs prisonniers, les régaloient & les nourrissoient largement pendant trois semaines, afin de les engraisser; & ils s'engraissoient en effet, si l'on peut en croire Pierre d'Angleria, cet ami intime de Christophe Colomb, qui avoit vécu plusieurs années sux Antilles, & dont les écrits, affez judicieux pour leur siècle, ne décèlent pas tant d'avidité pour les fibles que les compilations d'un Pere Charlevoix qui après avoir conté que les Américains du Nord rouvèrent la chair des Anglais & des Français extrêmement mauvaile, parce qu'elle étoit naturellement salée . (*) ajoute ensuite dans son Histoire du Paraguai, que les nouveaux Chrétiens de cette Province voulurent un jour massacrer le très-digne Pere Ruitz. dans l'espérance de faire un excellent repas de sa chair, qu'ils croyoient devoir être fort délicate, parce que les lésuites sont malheureusement les seuls au Paragual.

^(*) Le Baron de la Hontan contredit formellement le récit de Charlevoix, en affurant que les Sauvages de l'Amérique septentrionale se plaisoient beaucoup, de son temps, à manger des Européans. On rencontre cent contradictions également puériles dans le commun des Voyageurs; Atkins a voulu tirer de ces contradictions une preuve pour démontrer qu'il n'y a jamais eu des Anthropophages en aucun éndroit de la terre habitée : comment seroit-il possible, demandet-il, que des animaux formés à l'image de la Divinité, eussent pu dégrader jusqu'à un tel point la dignité de leur maure? Demandons à notre tour au raisonneur Atkins, comment ces mêmes animaux ont pu s'avilir jusqu'au point de devenir calomniateurs, avares, envieux, barbarès, superstiteux, trastres, meurtriers, parricides, despotes, esclaves....

qui fassent usage de sel. Il semble que ces deux passages comparés se contredisent; non que nous doutions un instant, que les Indiens n'aient eu plus d'une sois l'envie sincère de manger du Jésuite; mais il est son probable qu'ils avoient pour cela des raisons plus graves & plus sérieuses que celles qu'aliéguent Charlevoix & Muratori, qui prétend que les Paraguais-voulurent aussi mettre à la broche le Révérend Pere Dias, qui se promenoit sort passiblement, dit-il, en priant Dieu, le long des Rancerias; comme si l'on n'avoit plus rien à craindre de la vengeance, lorsqu'on prie Dieu pour ceux que l'on outrage.

Les Iroquois ne trouvoient rien de plus sin, ni de plus tendre, dit-on encore, que le col & tout ce qui enveloppe la nuque: le Carasbes, su contraire, préséroient les mollets des jambes & les carnosités des cuisses: (*) ils ne mangeoient jamais des femmes ou des filles, (**) dont la chair leur paroissoit peut-êre moins savoureuse, ou plus dégoûtante, si quelque chose peut l'avoir été pour de tels convives.

Les chiens dogues, que les Espagnols employerent à la destruction des Indiens, préséroient de même la chair des hommes à celle des semmes, auxquelles ils ne vouloient quelquesois pas toucher du tout.

(*) Torulos brachiorum & femorum & fururum pulpas, Pe-

Ovidina la fince fur qu'il eût ce qui fit le plus grains même fein des In leurs chi de cette maits, & ficcoira que

icains Any nicains Any ques, plus & la dan res ou rhife qui tenoien auribuer au & des race les parties corveaux, eurs festins

Depuis
Nations de
la Guldive,
fent auffi d
prefqu'incro
population,
velle France
tu Canada

tri Mart. Decades Ocean.

(**) Cavazzi, dans sa Relation de l'Ethiopie accidentate, rapporte la même chose des Giages ou Jagas, Peuple Anthropophage de l'Afrique; mais on ne peut presque faire aucun fond sur le témoignage de ce Missionnaire, qui à eu plus de piété que de jugement; on lui auroit de grandes obligations s'il n'avoit jamais égrit des Livres ou des Relations de l'Afrique.

doutions
d'une fois
il est forc
ilons plus
ent Charguais-vouPere Dias,
en priant
on n'avoit
qu'on prie

1.

s fir., ni de out ce qui aire, préfénosités des femmes ou it peut-être si quelque

auxquelles tout.

s employent de même

Peuple Anprefque faire e, qui a eu de grandes ou des RelaOviedo affure que le plus furieux des mâtins qui fit à la folde de Sa Majesté Catholique, ayant été lancé sur une Américaine, resusa de la mordre, quoiqu'il est étranglé la veille plus de vingt guerriers; ce qui sit crier tons les soldats Castillans au miracle; le plus grand des miracles étoit la brutalité des Castillans mêmes, auxquels j'ai vu, dit Las Casas, arracher du sein des Indiennes des ensants à la mamolle, & les jetter à leurs chiens pour les repatre. Il est miste que l'histoire de cette malheureuse planète soit souillée par de tels saits, & si notre postérité ne nous ressemble point, elle coira que ce monde a été habité par des Démons.

Il y a des Voyageurs qui disent que les Améicains Anthropophages paroissent plus mélancoliques, plus mornes, & moins portés aux divertissements
à à la danse que ceux qui étoient purement frugivores ou rhisophages: ceux-ci avoient des accès de joie
qui tenoient du délire ou de la fureur; ce qu'on doit
atribuer aux liqueurs enivrantes exprimées des fruits
à des racines dont lls s'abreuvoient sans retenue;
les parties captieuses de ces boissons dérangeoient leurs
serveaux, & faisoient ressembler leurs assemblées &
leurs festins à ceux des Lapithes:

Depuis que les Iroquois, les Hurons & les autres Nations de cette partie du Nord, se sont adonnées à la Guldive, au Tasia, & à l'eau-de-vie, elles se réjouissent aussi davantage & même immodérément. Il est presqu'incroyable combien ces excès ont écairci leur population, quoiqu'on dise dans l'histoire de la Nouvelle France, que Dieu sit un jour trembler la cerre su Canada pour épouvanter les Sauvages qui abusent

228 RECHERCHES PHIL'OSOPH.

des liqueurs spiritueuses que des empoisonneurs d'Europe leur vendent : ce miracle n'a pas sussi pour extirper l'ivrognerie, & les Hurons n'ont jamais tant bu que depuis ce temps-là. Les Carasbes des Isses sont les seuls qui aient retenu leur caractère sombre & leur air chagrin & réveur : on croiroit qu'ils regrettent le temps où ils rôtissoient leurs captis, & dépeuploient l'Isse de Portorico. de l

mau Antl

male

le fe

caul gner

guin l'Am

dilni

on a

rélati

virus

idie

été,

mé F

en la

naus.

qu'ur

vivre:

caifes

les pe

huma

d'alin

dans

donn

faline

tité d

revier

fur vi

ment

Pour completter ce qui reste encore à dire sur les Anthropophages, nous examinerons, en peu de mois. fi l'horrible coutume de manger des hommes avoit engendré, en Amérique, le mal Vénérien, comme plufieurs Ecrivains du feizième siècle l'ont soutenu. T'avoue que ce paradoxe ou cette hypothèse n'auroit peut-être jamais acquis du crédit parmi les Savants. si l'illustre Chancelier Bacon ne lui avoit fait, pour ainsi dire. l'honneur de l'appuyer : il se fondoit sur la malignité des humeurs, & du fang humain, avec lequel des scélérats de Afrique composent un poison redoutable : cette malignité peut être poussée si loin par la fermentation, qu'il en résulte un vésicatoire ou un caustique si actif, qu'il ulcère & brûte les parties extérieures sur lesquelles on l'applique; comme un fait rapporté par Mr. de Mead, dans sa Mécanique des venins', ne laisse aucun moyen d'en douter. D'un aure côté, la grande quantité de sel que les Chymistes rencontrent dans le sang de l'homme, (*) & qui surpasse

^(*) Il réside dans le sang humain un sel volatil sec, qui se ramisse contre les bords du vase qu'on emploie à l'Analyse; & qui sait, à peu près, la cinquantième partie du sang: le sel sixe qu'on retrouve dans la lessive, constitue à peu près la quatre-vingtième partie de la masse. Outre ces substances

isonneurs d'Eus fussi pour exont jamais tant arbes des Isles aractère sombre oit qu'ils regretptifs, & dépen-

ore à dire fur les en peu de mots. hommes avoit ien, comme plul'ont foutenu. pothèse n'auroit rmi les Savants. avoit fait, pour se fondoit sur la nain, avec lequel in poifon redoulée si loin par la sicatoire ou un les parties extécomme un fait Mécanique des veutet. D'un autre s Chymistes ren-) & qui furpaffe

l volații fec, qui fe nploie à l'Analyfe; parție du fang: le onftitue à peu près urre ces fubstances

de besucoup celle qu'on recueille dans le fang des animaux, avoit porté quelques Médecins à croire que les Anthropophages pouvoient être, en effet, sviets à une meladie particulière; mais il y a toute apparence que e fel n'abonde, dans la substance de l'homme, qu'à cause de l'usage continuel qu'il en fait pour imprémer ses aliments : si l'on avoit analysé la liqueur sanguine de quelques-uns de ces Sauvages du Nord de l'Amérique, qui se nourrissent de choses parsaitement insipides & trempées dans aucune espèce de saumure. on auroit, fans doute, obtenu une moindre portion de animal. Ainsi cette observation est sans justesse. rélativement à l'origine ou à la cause immédiate du virus vénérien. Le premier qui ait cru que cette maadie avoit sa vraie source dans l'Anthropophagie, a été, si je ne me trompe, un Empirique Italien, nommé Floravanti, dont il nous est resté un Ouvrage écrit en langue vulgaire, & intitulé mes Caprices médicinau: : dans cette étrange production . Il rapporte qu'un vieillard de Naples lui avoit attesté, que les vivres ayant manqué aux troupes Espagnoles & Francaises qui dévastoient la matheureuse Italie en 1456. les pourvoyeurs avoient ramassé en secret des cadavres humains, & en avoient préparé différentes espèces d'aliments, qui occasionnèrent une affection vérolique dans tous ceux qui en goûtèrent. Fioravanti, pour donner un ton de vraisemblance à ce conte, qui en est

falines, il existe encore dans le sang une assezgrande quantité de ser obéissant à l'aiman. Cette matière serrugineuse revient dans certaines personnes à une masse de quatre onces sur vingt-quatre livres de sang, dans d'autres elle est insinsment moindre. absolument destitué, ajoute qu'il a sait des expériences sur des cochons, sur des éperviers, & des chiens nours ris, pendant deux mois avec la chair d'autres chiens & d'autres éperviers; & au bout de ce temps, dit-il, je suis parvenu à envénimer ces animaux, à les déplumer, à les dépiler, à les couvrir des pustules, & à les inoculer ensin d'une maladie qui ne distère point du mal vénérien.

Le Chancelier Baçon, convaincu qu'il y avoit dans ce récit un anachronisme de plus de vingt ans, puis que le mal vénérien ne s'est déclaré en Italie qu'en 1494, rapporte une autre anecdote plus conforme à la date de l'événement, mais également opposée à la vérité de l'Histoire : il raçonte que des Marchands de vivres, ayant fait faler & encaquer de la chair humaine sur les Côtes de la Mauritanie, vinrent la vendre aux troupes Prançaises, persécutées par la disette au blocus de Naples : cette falaison les infecta, ajoute-til, de cette même indisposition qu'on a ensuite retrouvée chez les Cannibales du Nouveau Monde; ce qui patoit prouver que cette pesse tire son origine de l'abut de manger des hommes. (*)

Mr. Bacon, & tous ceux qui ont penché vers son sentiment, auroient dû résiéchir qu'à l'Îse de St. Domingue, où les Naturels n'étoient pas Anthropophages, la contagion vénérienne sévissoit plus qu'aileuts : ce qui fuine absolument cette hypothèse, puisqu'en ce sens le siège, ou le principal foyer de la masadie auroit dû être dans les Isses Caraïbes, & non dans les Antilles,

(*) Sylva Sylvarum, Cent. 1. Edit. in-fol. Lipfle.

Mr. A
de Fioravar
animaux av
respective,
mois, un o
santé de ce
ni le dégod
décrits par
vérité, qu'
rence sensit
conséquent
des Observa
des & putre
glantes & si
suivis, ont

S

Mais produit par tant o s'elle d'autres ge Français par ment de ts qui s'entre-leur espèce nourriture

fraiche, pr

^(*) Mo Médecin de Fioravanti, prévention Observateu

périences iens noura chiens & s , dit-il a les déplu-, & à les point du

H,

avoit dans ans, puifalie qu'en informe à pofée à la chands de humaine endre aux e au blooute-t-il, retrouvée e q'ii pade l'abus

vers fon t. Dominhages, la ce qui ce fens auroit du Antilles. Mr. Astruc, qui a voulu vérisier les expériences de Fioravanti sur les phénomènes de la nutrition des animaux avec la substance des individus de leur espèce respective, a eu la constance de repattre, pendant six mois, un chien avec de la chair canine, sans que la santé de cet animal se soit altérée, sans qu'il ait essuyé ni le dégoût, ni la dépilation, ni aucun des symptômes décrits par l'Empirique ultramontain. Il est possible, à la vérité, qu'une circonstance importante a mis une dissérence sensible dans le cours de ces expériences, & a par conséquent offert des résultats contradictoires aux yeux des Observateurs. Si Fioravanti a employé des chairs fétides & putrésiées, & si Mr. Astruc les a employées sanglantes & saines, il est sûr que les accidents qui s'en sont suivis, ont dû plus ou moins varier entr'eux. (*)

Mais comme il n'est question ici que de l'esse produit par l'aliment tiré des substances animales, en ant c l'elles ne sont pas viciées par la fermentation ou d'autres germes corrupteurs, le procédé du Médecin Français paroît suffisant pour démontrer, indépendamment de tant d'autres preuves, que tous les animaux qui s'entre-dévorent, & qui sont Anthropophages dans leur espèce, ne soussient rien de la qualité de cette nourriture si analogue à leur propre essence.

Scultet, qui dit que la chair humaine, quoique saiche, produit la lèpre dans ceux qui en mangent,

P 4

^(*) Monconis rapporte, dans ses Voyages, qu'un fameux Médecin de son temps, ayant répeté les expériences de Fioravanti, avoit observé les mêmes phénomènes; mais la prévention peut, au milieu des expériences, tromper les Observateurs.

ST

ainsi que la viande de cochon affecte les Levantins d'une espèce de Mentagre, a été plus hardi encore que Fioravanti: il ne cite aucune expérience, vrale ou sguffe, pour justifier cette assertion, qui n'a pas la moindre réalité.

Le pain d'os humains moulus que les Parisiens mangèrent pendant la Ligue, pour désobéir jusqu'à l'ex. rémité au meilleur des Rois, engendra, à la vérité. dans, leurs entrailles une maladie qui les conduisit au tombeau plus rapidement que n'auroit fait la faim méme . & ils trouverent, sans qu'on put les plaindre. l'excès de leurs maux dans le plus affreux des remèdes. Cependant ce fait, que les Iroquois n'entendroient lire. qu'avec effroi dans les Annales de la France, ne prouve pas que les humeurs du corps humain contiennent des. particules vénimeuses : si l'on avoit composé du pain avec des offements broyés d'autres animaux, il en auroit résulté des inconvénients exactement semblables, & l'on peut dire que l'Ambassadeur d'Espagne, qui iudiqua cette prétendue ressource aux Ligueurs faméliques, étoit à la fois un Politique dénaturé & un mauvais Physicien. Le Digesteur, inventé depuis par le célèbre Papin, a enseigné le vrai moven de tirer des substances osseuses une nourriture innocente.

Au reste, ce qui a induit en erreur & le Chanceller Bacon & plusieurs autres Naturalistes de son temps, c'est qu'ils ont supposé des Peuples entiers qui ne se sustentoient uniquement que de chair d'homme, supposition absurde s'il en sut jamais. Nier tout ce qu'on lit dans les Relations les plus véridiques ou les moins, sussente des Atac-apas de la Louisiane, des anciens Carasbes des Isses, des Carasbes modernes du Maramon, des 7 Pampas, des un pyrrhonif saturel qu'u mangeant for Sauvage que fondée : qu'i voilà une co principes; m qui exposero roit des har foid les men eurs de l'H prariquoient me loi de 1 bardiment d blable. Non

connoissoien ginelle du m dérément à mavoient inferme de Napqu'elle faison Europe : jourd'hui qu'elle port de Cébourgade de la sanie de

d'une

Fiors

, pour

riliens

vérité,

m mén

indre .

mèdes.

ent lire.

prouve ent des.

u pain

en au-

qui in-

n mau-

par le

rer des

Chance-

temps.

ne fe

e, fup.

e qu'on

anciens

Mara-

mon, des Tapuiges du Bresil, des Cristinaux, des Pampas, des Peguanchez, des Moxes, ce séroit établir un pyrrhonisme historique presqu'insensé : quol de plus saurel qu'un Sauvage rendu furieux par la faim, & mangeant son prisonnier, son ennemi? L'idée qu'a ce Suvage que son prisonnier lui appartient, paroit assez fondée : qu'il peut le manger, s'il aime cette viande, voilà une conféquence qu'il tire réguliérement de ses principes; mais il y a loin encore de là, à une Nation qui exposeroit au marché de la chair humaine, qui auwit des haras d'hommes, qui marchanderoit de sang fioid les membres de ses semblables. Quoique les Aueurs de l'Histoire universelle prétendent que les Jagas pratiquoient toutes ces abominations, & avoient fait me loi de ne vivre que de chair d'homme, on peut bardiment dire que cela n'est point vrai, ni vraisemblable. Non cadit in quemquam tantum nefas.

Comme plusieurs Médecins du seizième siècle ne connossibient point, ou presque point la source originelle du mal Vénérien, ils s'abandonnérent inconsidérément à une soule de conjectures sur les causes qui avoient insecté l'armée Française, campée au Royaume de Naples en 1494, d'une peste si meurtrière, qu'elle faisoit craindre la mortalité du genre-humain en Europe: ces conjectures ne sont remarquables avjourd'hui que par l'atrocité sur laquelle on les sondoit, à par les idées qu'on se faisoit alors du génie noir à frauduleux de Ferdinand le Catholique. Au rapport de Césalpin, les Espagnols, bloqués dans la bourgade de Somma, près du Vésuve, ayant mêté de la sanie de lépreux dans du vin grec, livrerent à des-

sein ce poste aux troupes de Charles VIII, qui burens avidemment ce vin mortel dont toutes les caves étoient pleines. La force du venin engendra dans leurs intestins cette contagion qu'on a nommée ensuite le mai de Naples.

Si l'on peut, à juste titre, s'étonner que Césalpin ait adopté ce conte digne d'Elien ou d'Hérodote, on n'est pas moins surpris que Fallope soutienne que les Espagnols délayèrent de la céruse dans le vin qu'ils surent boire à leurs ennemis, pour délivrer le Royaume de Naples. Ignoroit-it donc que toutes les préparations dangereuses qu'on tire du plomb, entraînent des accidents bien dissérents de ceux qui accompagnent le virus vénérien dans ses périodes successis? Il se seroit épargné ces raisonnements pitoyables, s'il avoit voulu s'instruire de la vérité dans Guichardin; s'il avoit consulté Rodérigue Dias de Isla, Médecin de Séville, & Auteur contemporain, qui dit dans son Ouvrage intitulé Contra Las Bubas, (*) que le mai Vénérien se

(*) Comme ce passage de Dias de Isla est fort remarquable, nous placerons ici les termes de l'Auteur, cité par Mr. Astruc.

, In Hispania morbus ille visus est anno 1493, Bar-

manifesta à Ba là comme un l'Univers con que l'expérier mingue en A verte par l'Ar mactèrent cett Indigènes : el d'embarqueme des symptôme aux fatigues d chacun felon que Colomb, d quer à Palos, 1 Barcelone, cès de l'expéd déclara tout d'i atteignit prefq veauté du fléa on ordonna de exhorta les Cit le Ciel irrité :

point. L'année

cionæ, quæ primum infecta, & sic deinceps Europa cum rejiquo orbe universo, cujus partes hodiè innotuerunt. Originem trexit in Insula Hispaniola, quod satis longa, certaque experientia compertum suit. Cum enim à Christophoro
Colono (sive Columbo) Thalassarcha reperta & detecta esset, militibus cum incolis conversantibus, quod affectus
contagiosus esset, facile communicatus est, & quam citissime
in exercitu grassabatur; cumque dolores ejusmodi numquam ab illis conspecti aut cogniti essent, aliassque occassones & navigationum molessias referebant, aliassque occassones, ut cuique probabile visum erat. Et cum eodem
tempore, quo Colonus Stolarcha appulerat, Reges Catholici
Barcionæ degerent, quibus itineris rationem reddebat, nu-

[&]quot; perque ab eo " morbo corripi " incognitus ha " nia, religiose

[,] nt Deus illos à , Rex Galliarun

n tiebatur, ingen n panorum qui h n vebant, adeo

[,] men quis qual , dus, credebar

intefe mal Calpin e, on ue les qu'ils vaume réparant des nent le feroit voulu it conéville. age inrien fe

purena

toient

quable, Aftruc. 3, Barcum rent. Ori-, certâtophoro ecta efaffectus

citiffime di numin maris que oceodem atholici bat, nu-

manifesta à Barcelone en 1403, & qu'il se répandit de là comme une épidémie sur l'Europe & le reste de l'Univers connu. Cette contagion, ajoute-t-il, ainsi que l'expérience l'a prouvé, est originaire de St. Domingue en Amérique. Cette Isle ayant été découverte par l'Amiral Colomb, ses compagnons y conmactèrent cette maladie par leur commerce avec les Indigènes : elle passa rapidement au reste des troupes d'embarquement, qui n'avant iamais vu ni éprouvé. des symptômes semblables, en attribuèrent l'origine aux fatigues de la mer & à d'autres caufes vagues chacun felon ses conjectures. Et comme au moment que Colomb, de retour du Nouveau Monde, vint débatquer à Palos, le Roi & la Reine d'Espagne réfidoient à Barcelone, où l'on alla leur rendre compte du fuccès de l'expédition & du voyage, le mai Vénérien se déclara tout d'un coup dans cette dernière Ville, & en atteignit presque tous les habitants à la fois. La nouveauté du fléau jetta chacun dans la consternation on ordonna des processions publiques, des jeunes, on exhorta les Citoyens à faire des aumônes, pour fléchir le Ciel irrité: on pria avec ferveur, & on ne se guérit point. L'année suivante, (1494) Charles VIII, Roi

[&]quot; perque ab eo reperta denarrabat, mox tota urbs eodem " morbo corripi cæpit latissme se dissundente..... Sed quia incognitus hactenus valdèque formidabilis videbatur jejunia, religiose devosiones alse, & eleëmosynæ institutæ sunt, " nt Deus illos à morbo tueretur. At sequente anno 1494, cum " Rex Galliarum Christianissimus Carolus, qui tum rerum pontiebatur, ingentem exercitum in Italiam duxisset, multi Hispanorum qui hostes illorum erant, ibidem hac lue insecti vivebant, adeo ut mox regiæ copiæ insicerentur; ignaræ tam en quis qualisve morbus esset, aut que nomine appellandus, credebant ex ipso aëre regionis subortum. Vocarunt

de France, ayant conduit une armée formidable en Italie, plusieurs régiments Espagnols, qu'on y envoya pour s'opposer à l'invasion de Charles, y portèrent avec eux les germes du mal d'Amérique, & le communiquèrent aux troupes Françaises, qui ne sachant d'où leur venoit cette épidémie, en accusérent le climat insalubre du Royaume de Naples, & imaginèrent le nom de mal de Naples, pour signifier cette maladie dont ils ne connoissoient que les ravages, sans en connoître l'origine. Les Italiens, qui n'avoient jamais entendu parler de ce nom inventé par des Français, appellèrent cette même indisposition le mal Français. Ensuite chacun le nomma comme il jugea à propos, selon le Pays d'où il le crut originaire.

Ce passage paroît prouver décisivement que la maladie vénérienne étoit dans son principe, & peu après sa transplantation, extrêmement maligne, contagieuse, & qu'elle se propageoit sans contact immédiat, sinon par celui de l'atmosphère ambiente. Comment entil été possible autrement que trente à quarante personnes, de retour de l'Amérique à Barcelone en 1493, (**) eussent infecté tout d'un coup cette Ville immense, trois sois plus peuplée alors qu'elle ne l'est de

nos jours, au p calamité qui p fion & la mare qu'il se transme que ceux de la n'est parvenu e mier, ignoroie bérie dès l'an 1 ans auparavant tour du Globe, en 1700.

On a accu

zième fiècle de

rations futures
de n'avoir pas
détruire les ge
venables pour
qu'ils eussent re
ques contre la l
temps, les pré
ia peste arrive
fondé, puisque
donné un extra
vaincre qu'on
trats & s'art de
d'un tel malheu
ce qui étoit in

La vivaci fon origine, qu donné: ils s'éc moyens imagin

^{,,} igitur Malum Neapolisanum: Itali autem & Neapolitani, qui-,, bus nulla ejus hucufque notitia, Gallicum nominabant. Dein-,, ceps vero, prout acciderat, quisque pro lubitu aliud nomen

[,] imponebat. Afruc de Morb. venereis, Lib. I, Cap. IX.

(**) Christophe Colomb ramena, à la vérité, de son premier voyage de l'Amérique, 82 personnes tant soldats que matelots, & neuf Américains; mais il n'y eut guères plus de quarante personnes qui l'accompagnèrent à Barcelone: le reste de l'équipage étant resté dans le port de Palos, pour s'y refaire des fatigues de la mer.

nos jours, au point qu'on s'y crût menacé de la dernière calamité qui puisse accabler l'humanité? La progression & la marche rapide de ce siéau consirme encore qu'il se transmettoit primitivement par d'autres organes, que ceux de la génération. Ceux qui ont prétendu qu'il n'est parvenu en Russie que sous le règne de Pierre premier, ignoroient apparemment qu'il sévissoit déjà en Sibérie dès l'an 1680, & s'étoit manisesté plus de soixante ans auparavant à Moscow, de sorte qu'il avoit achevé le tour du Globe, si l'on en excepte les Terres Australes, en 1700.

On a accusé les Médecins du quinzième & du seizième fiècle de n'avoir pas prévu tout ce que les générations futures auroient à souffrir de cette épidémie, & de n'avoir pas essayé tous les remèdes possibles pour en détruire les germes radicaux, ou les préservatifs convenables pour en retarder les progrès : on fouhaiteroit qu'ils eussent renouvellé les Loix Egyptiennes & Mosaiques contre la Lèpre, ou qu'ils eussent employé, de leur temps, les précautions dont on use aujourd'hui quand la peste arrive du Levant; mais ce reproche n'est pas fondé, puisque l'Edit du Parlement de Paris dont on a donné un extrait dans la première partie, doit nous convaincre qu'on consulta à la fois la prudence des Magistrats & l'art des Médecins, qu'on ipressentit les suites d'un tel malheur, & qu'on mit tout en œuvre, & même ce qui étoit inutile, pour garantir la postérité.

La vivacité des atomes pestilentiels étoit telle dans son origine, qu'on ne pouvoit les contenir dans un lieu donné: ils s'échappoient de toute part, & éludoient les moyens imaginés pour arrêter leur propagation. Au

e en voya èrent comchant e cli-

èrent aladie cons en-

çais , *nçais*, opos ,

ue la après ieuse, sinon t eut-

ne en Ville 'eft de

i, quiDeinnomen
X.
de fon

foldats guères Barcede Pal'Amérique n'ait pas été faite deux siècles plutôt, & dans un temps où notre Ancien Continent étoit désolé par la lèpre, & qu'il y avoit, selon Mathieu Paris, dixneus mille Hôpitaux dans la Chrétienté remplis de lépreux. Si ces deux maladies, si analogues, s'étoient réunies & comme alliées dans le centre de l'Europe, leur sunesse combinaison auroit pu porter ses ravages a un degré qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer.

Pline dit qu'on observa, à l'arrivée de l'Eléphantiase Egyptienne en Italie, qu'elle atteignit les personnes de qualité avant que de descendre au petit Peuple : si le mai d'Amérique n'a pas exactement suivi cette marche. en Europe, d'abord après sa transplantation, au moins estail certain qu'il attaque la plupart des Princes contemporains, dont les Médecins ont été assez indiscrets pour publier les foiblesses de leurs Mastres, afin de consoler apparemment le reste des hommes. L'Italien Breffavole ne fait aucune difficulté de dire qu'il a administré le bois de Gayac au Pape Pie second, & que Sa Sainteré en a été l'oulagée. Maître le Con dit qu'il a administré des frictions au Roi François I. (*) Les Médecins de l'Empereur Charles-Quint nous apprennent qu'ils avoient confeillé à Sa Majesté de quitter le bois de Gavac, pour se servir de la Squine Orientale, dont ce Prince fit usage jusqu'à sa mort.

Fin de la seconde Partie.

REC

LES

TRO

^{(*) ,,} il mourut à Rambouillet d'une ulcère entre l'anus & le feroton, cause par son incontinence, & qui l'avoit déja mis en danger de mort à Complegne, fix ou
s) sept ans auparavant. Daniel, Histoire de France, p. 434-

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMÉRICAINS.

TROISIEME PARTIE.

nes de la contra del contra de la contra del contra del la contra del cont

rte de Ot, & defolé de léit réu-

, leur

qu'il a es Méennent e bois

, dont

& que

re l'aui l'afix ou 484-

TR

tionales de neur de la Baie bulants & m terrein in de Nation,

Avant jusqu'à que recherchons des Zones rémités.

Aux Pinculées dan tient abordé heureux, pinutres, & to certains de l'apparence des êtres co

Tome I.

TROL

TROISIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Eskimaux.

Les Eskimaux habitent les parties les plus septentionales de l'Amérique, & s'étendent depuis l'intétieur de la Terre de Labrador, par les Côtes & les Isles de la Baie de Hudson, très-avant vers le Pole. Ambulants & dispersés en petites troupes, ils embrassent un terrein immense: si l'on les rassembloit en un corps de Nation, ils n'occuperoient pas cent Hameaux.

Avant que de continuer leur histoire, recherchons jusqu'à quel degré vers le Nord notre globe est habité: recherchons si l'espèce humaine peut résister au centre des Zones glaciales, comme elle résiste sur leurs extenités.

Aux Plages les plus lointaines, aux Isles les plus reculées dans le sein de l'Océan où les Navigateurs tient abordé, on a rencontré des hommes plus malheureux, plus soibles, plus abrutis les uns que les autres, & tous également mécontents de leur sort, & incernains de leur origine. Il y a néanmoins beaucoup d'apparence qu'au-delà du soiac, degré de latitude, des êtres constants comme nous ne sauroient respi-

rer pendant douze mois, à cause de la densité de l'athmosphère.

Te fis qu'on a soutenu plus d'une fois, que le froid n'augmente pas en raison de la plus grande obliquité des rayons folaires, parce qu'il y a au Pole, diton, des volcans dont les exhalaisons & les feux toujours renaissants tempèrent les Pays voisins: on ajoute que les vaisseaux qui se sont le plus élevés, ont eu moins de glaces au 85me. degré, qu'on n'en a ordinairement sur les parages de la Zemble & aux em. bouchures des fleuves de la Sibérie. Oui sans doute, parce que les glaces sont plus r'res dans la haute mer que sur les Côtes, où elles trouvent un point d'appui pour se former. Du reste, tout considéré & abstraction faite de quelques causes singulières & locales l'avoue cu'on ne peut guères douter de la progression réelle du froid pendant l'hiver en raison de l'éloignement de l'Equateur, ou de la proximité du Pole. Les expériences sont à cet égard trop décisives : les faits qu'on leur oppose, font où incertains, ou fans

Le feu qui s'échappe du bon de l'axe terrefre, est un seu imaginaire, qui n'existe que dans les hypothèses auxquelles les aurores boréales & les globes en flammés, qui se montrent quelquefois sur l'horizon des Terres Arctiques, ont donné lieu; comme si ces météores puisoient directement leur substance des entrailées d'un volcan intarissable, & e mjours allamé; ce qui est en Physique une absurdiré.

Le Truité de Mr. Mairan sur la formation des la mières septemulonales, porte tous les enractères d'une Théoric sondée, suivant inquelle il est manisesse que te ne font ni fulfureuses éle nent ces auroi étonnent les D'ailleurs, la phosphorique la moindre implus fensible. ciel s'éclaircir nyonner de 1 mais l'air, loin suffi froid que tout le firmame

Pontoppie soient produite lente que l'athn de l'axe, par la qu'en ce cas ce tes, perpétuelle en un autre : m beaucoup plus puis l'an 1716 mouvement div qui auroit du trompé. On o Mr. le Monnier australes font d les chevelures o culté à une autr l'état de la ques queues des Cor re ne sont ni les exhalaisons chaudes, ni les vapeurs sulfureuses élevées des Terres Polaires, qui occasionnent ces aurores, & les autres phénomènes aériens qui étonnent les Observateurs placés dans la Zone froide. D'ailleurs, la matière de ces lueurs paroît purement phosphorique, & la plus grande illumination ne sait pas la moindre impression sur le corps du Thermomètre le plus sensitie. On voit souvent, dans le Groenland, le ciel s'éclaireir tout-à-coup au milieu de le nuit, & myonner de mille couleurs lumineuses & slambées; mais l'air, loin de s'échausser pendant cet instant, reste sussi l'air, loin de s'échausser pendant cet instant, reste sussi s'roid que si l'obscurité eut continué de voilles sout le sirmament.

Pontoppidan, qui veut que les clartes du Nord soient produites par le frottement, ou l'agitation violente que l'athmosphère éprouve, aux deux extrémités de l'axe, par la rotation du globe, n'a pas fait attention qu'en ce cas ces lumières électriques, seroient constantes, perpétuelles, & éclateroient en un temps comme en un autre : mais on fait que ces phénomènes ont été beaucoup plus communs, beaucoup plus brillants depuis l'an 1716 qu'avant cette époque, fans que le mouvement diurne de la Terre ait été accéléré : ce qui auroit du arriver si Pontoppidan ne s'étoit pas trompé. On omet ici la discussion du sentiment de Mr. le Monnier, qui croit que les Aurores boréales & australes font de la même substance que les queues & les chevelures des Comètes : c'est substituer une difficulté à une autre difficulté, sans avancer d'un point l'état de la question, puisqu'on connoît bien moins les queues des Comètes que nos lueurs Arctiques.

Q 2

té de

e oblie, ditx touajoute
ont eu
a ordinx em-

ite mer d'appui abstraclocales,

doute.

gression éloignede. Les les faiu

errefire, es hypoobes enizon des ces més entrail-; ce qui

t des laes d'une leste que

244 RECHERCHES PHILOSOPH.

Le Capitaine d'un vaisseau Hollandais, qui s'est élevé , à an qu'il a dit, à vingt lieues du Pole, n'y a apperet, ou une vaste étendue de mer, sans la moindre apparence de quelque base terrestre qui supportat des montagnes brûlantes; mais fans entrer ici dans la question de l'applatissement du globe, qui ne sauroit être aussi considérable qu'en l'a prétendu, qu'on admette, si l'on veut, la réalité de ces montagnes brûlantes. Quelles conséquences en déduira-t-on res. pectivement à la température de l'air? L'Islande posfède un des plus terribles Volcans qu'on connoisse : il est fort souvent en travail, & vomit d'immenses tourbillons de flamme; cependant tout le feu qui s'élance par les quatre nouvelles bouches du Hécla, n'est pas en état de faire fondre les lits de neiges & de glacons qui recouvrent les racines communes de ce prodigieux groupe de rochers ardents à leur cime. Aust ressenton dans l'Islande, malgré la présence de ce foyer, un froid très-apre, & le Thermomètre de Réaumur y descend souvent à quatorze degrés au-dessous du point de la glace. On peut juger, après cela, de quelle nature, de quelle activité devroit être le Volcan qui échanfferoit les Régions Arctiques à deux cents lieues de circuit : la conflagration de tout le Pole n'y suffi-

quand j'ai dit que notre planète est probablement habitée par des hommes, jusqu'au 80me. degré de latitude, ie n'ai point hazarde une conjecture vague. Voici le reuves sur lesquelles je me sonde.

Boerhave d'au tres Médecins de nos temps, en voulant déterminer le vrai degré de froid qui congu-

leroit le si chaleur que calculs si stredire l'évse géleroit s'éteindroit termes, la axiome res ques : il n'y

Au 6
plus pur, le
ans; l'algui
le Nord; d
n'empêche p
tés que les
établiffement
de la congé
a, p ur s'e
coup d'oil
qu'elles fubfi
extrait des
de Norvège.

^(*) Mr. 1
grande chaleu
porter fon cal
mètre de Fare
de la précific
varie d'un in
bitude. Il en
fupporter le d
les Groenland
feroient étou
cains fupport

(**) Mr.
nne lifte des C

ni s'est

, n'y a

a moin-

pportát

dans la

fauroit

ntagnes

on ref-

de pos-

oiffe : il

les tour-

s'élance

r'est pas

glacons

odigieux

ressent-

yer, un

aumur y

du point

uelle na-

lcan qui

nts lieues n'y fuffi-

probable-

ome. de-

onjecture

emps, en

i coagu-

fonde.

qu'on

teroit le sang humain dans les veines, ou le degré de chaleur qui nous étousseroit, (*) ont produit des calculs si sautis, qu'on ne peut les adopter sans contredire l'évidence. Là où l'esprit de vin bien déslegmé se géleroit annuellement, a-t-on dit, la chaleur vitale s'éteindroit; ou ce qui est la même chose en d'autres termes, la circulation du sang seroit interdite. Cet axiome ressemble à tant d'autres décisions philosophiques: il n'y manque que la vérité.

Au 68me, degré de latitude, l'esprit de vin le plus pur, le plus rectissé, se gèle régulièrement tous les ans; l'alguille de la boussole cesse de s'y diriger vers ie Nord; & le mercure s'y sige très-souvent. Cela n'empêche pas que les Européans, bien moins aclimatés que les Eskimaux & les Groenlandois, n'aient des établissements encore plus voisins du Pole que le point de la congélation de l'esprit de-vin à l'air libre. Il n'y a, par s'en convaincre, qu'à jetter rapidement un coup d'oil sur l'état des Colonies Danoises, telles qu'elles subsissement au Groenland en 1764, suivant un extrait des Rectres de la Compagnie du Commerce de Norvège.

(**) Mr. Des Roches de Parthenay a publié, en 1763, me liste des Colonies Danoises au Groenland, dont toutes les

^(*) Mr. Boerhave, en voulant fixer le point de la plus grande chaleur que le corps humain puisse essuyer, auroit du porter son calcul au moins à dix degrés de plus du Thermomètre de Farenheit, & il se seroit rouvé alors moins éloigné de la précision; quoiqu'il soit difficile de déterminer ce qui varie d'un individu à l'autre, suivant la constitution & l'habitude. Il en est de même du froid; les Nègres ne sauroient supporter le degré de froid auquel les Groenlandois résistent: les Groenlandois, transportés subitement dans la Zone torride seroient étoussés en débarquant par la chaleur que les Africains supportent toute leur vie.

A Egedesminde, au 68me, degré, 10 minutes de latitude, habitent, pendant toute l'année, un Marchand, un Assistant, & des Matelots Danois.

Les loges de Christians-haab & de Claus-haven au 68me degré, 34 m. sont occupées par deux Négociants en chef, deux Aides, & un train de mousses. Ces loges touchent l'embouchure de l'Eyssiord, cette Baie si fameuse par les prodigieux glaçons qui en sortent, & qu'on prendroit de loin pour des montagnes slottantes : ces masses, après avoir nagé quelque temps dans le Detroit de Davis, vont échouer avec un fracas horrible contre les Côtes opposées de l'Amérique.

A Jacobs-haven, au 60me. degré, cantonnent en tout temps, deux Assissants de la Compagnie du Groenland, avec des Matelots & un Prédicateur pour le service des Sauvages. Les trois Colonies dont on vient de faire mention, péchoient ordinairement assez de baleines pour former à chaque saison une charge de quatre cents tonnes d'huile; mais en 1762, & pendant les années suivantes, leur vaisseau a cessé de voyager saute de cargaison, les poissons cétacés ayant disparu de ces parages, pour chercher ailleurs un abri contre les harponneurs.

A Rittenbenk, gisant au 60me. degré, 37 m. est l'établissement fondé, en 1755, par le Négociant Dalager: il y a là un Commis, des Pécheurs pour les chiens marins, & un Convertisseur pour les Groenlandois.

latitudes font fautives & tous les noms corrompus : nous avons corrigé ces erreurs d'après nos Mémoires mss. envoyés de Danemark sur la fin de 1765.

Enfin, le grame degré, i un train conve puis dix ans c glaciale, font core cette hab Nord, pour la

Si les Eur toutes les positions les naturels peuvent vivre sions Danoises dise qu'il n'exis fous le 67me. cau-delà de cett assurer; mais or jecture par le en remontant Eskimaux au 7 plus haut des cabanes.

Les Groei dent en canots nimement qu'i du 78me. degre point marqué à vivre même en verné fur une a un feul homme

Si les der

Enfin, la maifon de pêche de Noogfoak, au 71me. degré, fix m. est tenue par un Marchand, avec un train convenable. Les Danois, qui séjournent depuis dix ans dans cet effroyable canton de la Zone glaciale, sont sujourd'hui sur le point de reculer encore cette habitation de quinze lieues plus vers le Nord, pour la commodité de la traite.

Si les Européaus réfistent, comme on le voit dans soutes les positions indiquées, it est aisé de concevoir que les naturels, ou les indigènes des Terres Arctiques peuvent vivre au-delà du dernier terme des possessions Danoises. L'on uoit être surpris de ce qu'Ellis dise qu'il n'existe déja plus des hommes en Amérique, sous le 67me, degré de latitude N: n'ayant pas voyagé au-delà de cette hauteur, il lui a été impossible de s'en assurer; mais on peut démontrer la fausset de sa conjecture par le témoignage du Navigateur Bassins, qui en remontant le Détroit de Davis, trasiqua avec des Eskimaux au 73me, degré, & découvrit à trente lieues plus haut des tombes septentrionales & des ruines de cabanes.

Les Groenlandois de l'Iste de Disco, qui se hazardent en canots très-loin vers le Nord, rapportent unanimement qu'il y a des habitations humaines au-delà du 78me. degré, qui s'étendent probablement jusqu'au point marqué vers le 80me, sous lequel on peut encore vivre même en hiver, puisque les Hollandais y ont hiverné sur une roche du Spitzberg en 1633, sans perdre un seul homme de leur équipage.

Si les dernières demeures des habitants de ces Contrées approchent du Some. degré, il ne faut pas douter

nutes , un

Néuffes, cette

o foragnes elque aveo

l'A-

ie du

pour nt on affez harge

l'é de ayant a abri

m. est Dalachiena is.

voyés

qu'ils ne puissent, pendant trois mois de l'année, & au fort de leur été, faire des courses à quarante lieues plus avant vers le Pole; mais au-delà de cette latitude le froid doit devenir, dans le mois de Novembre, mortel aux hommes & peut-être aussi aux animaux terrestres, quoiqu'on en ait trouvé par-tout où l'on a pénetré; & au Spitzberg, qui paroît être la dernière Terre de notre hémisphère, il crost des ours à pieds palmés, des renards & des rennes fort chargés d'une graisse qui a la funeste qualité d'engendrer la dyssenterie boréale dans ceux qui en mangent.

Quoique ces animaux y soient en petit nombre & que l'excès du froid rende leur espèce, ainsi que la notre, foible & peu prolifique, la nature n'est pourtant morte qu'en apparence dans ces climats extrêmes : elle y dépense peut-être autant de force à animer les baleines, les phocas, les innombrables essaims de harengs & de morues, qui ont leur principal séjour dans le bassin du Pole, & ces nuées d'oiseaux aquatiques qui obscurcissent quelquesois la surface de l'Océan glacial, qu'elle emploie ailleurs de puissance pour faire crottre des plantes, des arbres, & produire une variété surprenante de créatures terrestres. Cette observation ne doit-elle pas nous convaincre qu'il v a pay-tout une même tendance à l'organisation, qu'il y a, tout autour du globe, une égale portion de cet esprit actif qui vivisie la matière modifiée à l'infini, sans que la différente température de l'air puisse mettre un obstacle sensible à ce dévéloppement continuel? Là où il y a moins d'animaux quadrupèdes, il y a plus de végétaux, plus d'insectes, plus de repules,

plus d'oises ges se multion de l'hotes, celle d tes, & met tendent nat qui n'éprouchaleur trop

Dans | les fubitane herbe ne p tissus subtils fation, ce tables voût leines qui f végétal enfa Buffon dit une groffe l & à la mass justesse; mi que les Cén Nord-capre un million o en coûte la organifés &

on aliment de petits infectes de glu, & qui les Baleines à ces infectes, que les Fourr

plus d'oiseaux : là où le gibier & les animaux sauvages se multiplient, les hommes manquent : la populagion de l'homme arrête celle du gibier, celle des insectes, celle des reptiles, celle des oiseaux, celle des plantes, & met des bornes à l'accroissement des forêts, qui tendent naturellement à envahir tous les Pays inhabités, qui n'éprouvent pas un degré de froid excessif, ou une re Terra chaleur trop brûlante.

Dans le voisinage des Poles, où l'athmosphère & les substances terrestres sont si comprimées qu'aucune herbe ne peut s'y fonder, ni préserver sa seve & ses. tiss subtils, on voit que la mer a recu, par compenfation, ce qui manquoit à la terre : sous d'épouvantables voûtes de glaçons amoncelés, nagent des baleines qui surpassent tout ce que le règne animal & végétal enfantent ailleurs de plus gigantesque. Mr. de Buffon dit qu'un grand arbre peut être comparé à une groffe baleine : si l'on ne s'attache qu'au volume & à la masse, cette comparaison peut avoir quelque justesse; mais elle n'en aura plus, si l'on considère que les Cétacées sont tous carnassiers, (*) & que le Nord-câpre ne peut se rassasser qu'en avalant par jour un million de harengs: à chaque fois qu'il respire, il en coûte la vie à une multitude surprenante d'êtres organisés & sensibles. La réproduction doit donc être

& au e lienes latitude vembre. aux teron a pé-

I.

palmés, e graisse terie bo-

nombre : fi que la est pourxtrêmes : nimer: les is de haal féjour ux aquae de l'Opuissance produire s. Cette qu'il y n , qu'il

n de cet l'infini; iffe metntinuel? , il y a

repules,

^(*) Ce que l'on nomme dans le Nord Walfisch-aas on aliment de Baleine, n'est qu'une prodigieuse quantité de petits insectes à deux nageoires, qui s'enveloppent d'une sorte deglu, & qui flottent sur la sursace de la mer; de façon que les Baleines à fanons, qui ne mangent presqu'autre chose que ces infectes, font des animank auffi véritablement carnaffiers que les Fourmilliers, qui ne vivent que de fourmis,

& très-rapide & très-abondante, par tout où cette engeance si énorme & si vorace vient se repaitre. La végétation de mille sapins ne coûte pas tant à la Nature.

On a vu quelquefois, dans un espace de cinquante lieues de mer, entre le Spitzberg & l'Isle de Mayn, trois cents cinquante vaisseaux pécheurs de différentes Nations, accompagnés de dix-sept cents chaloupes, harponner, en moins de trois mois, près de deux mille baleines, sans compter celles qui étant blessées à mort, avoient coulé à fond avec le dard, ou étoient allées échouer sur des Côtes perdues. (*) L'imagination est effrayée, lorsqu'on calcule la quantité de nour-sture qu'exigeoient tant de monstres: Horrebow afsure, dans sa Relation de l'Islande, qu'en éventrant une baleine ensablée sur un banc, on avoit retiré de son spacieux ventricule six cents morues, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & une provision de harengs de plusieurs tonnes.

L'homme, quoiqu'il soit le plus téméraire des animaux, n'auroit jamais osé, dans une barque fragile, se montrer devant les Cétacées des mers du Nord, si l'instinct de ces machines slottantes n'étoit aussi obtus, aussi borné que leurs organes sont grossièrement construits: on les détruit sans les combattre; & la chasse d'un seul lion est, sans comparaison, plus dangereuse dans les plaines de la Mauritanie, que la pêche de cent baleines sur les rivages de la Nouvelle Zemble. Cette facilité singulière à prendre de si gros poissons,

a tellement diples maritimes des navires, galent plus les flation pour cu l'isse de Mayr 77me, jusqu'au leines, à force cherché une au rapprochées ve quand elles se subsistance les dre sur un plus

Je n'éten fur l'histoire na ter à la fource, Pontoppidan; tion : il est fou nable, & de te été Olaus & R

Il faut éga fa crédulité n'a posé indifférem ports insidèles, qu'il n'avoit poi cerne l'origine, de la Zone gla Niel Horrebow leur Naturaliste n'auroit rien lai peintures, & s

^(*) Cranz, Histoire von Gronnland. Tome I, pag. 144. Parby 1765.

a tellement diminué leur nombre, que plusieurs Peuples maritimes se sont dégoûtés aujourd'hui d'y envoyer
des navires, puisque les produits de la capture n'égalent plus les fraix de l'équippement. La meilleure
station pour cette pêche étoit jadis entre le Groenland,
l'Isle de Mayn, le Spitzberg, & la Zemble, depuis le
77me, jusqu'au 70me, degré de latitude; mais les Baleines, à force d'être inquiétées à cette élévation, ont
cherché une autre retraite, & se sont probalement plus
mpprochées vers le Pole, d'où on les verra revenir,
quand eiles se seront repeuplées, & que le désaut de
subsistance les contraindra une seconde sois à se répandre sur un plus grand espace,

Je n'étendrai point davantage cette digression sur l'histoire naturelle du Septentrion; on peut remonter à la source, & puiser dans l'Ouvrage de l'Evêque Pontoppidan; mais il convient de le lire avec précaution: il est souvent fabuleux, quelquesois déraisonnable, & de temps en temps aussi enthousiaste que l'ont été Olaus & Rudbek.

Il faut également se désier du Consul Anderson : sa crédulité n'ayant pas connu de bornes, il s'est reposé indisséremment sur des traditions vagues, des rapports insidèles, contradictoires, & sur des observations qu'il n'avoit point faites: la partie de se écrits qui concerne l'origine, l'histoire, & l'état actuel des habitants de la Zone glaciale, n'est qu'un Roman médiocre. Niel Horrebow a corrigé Anderson avec aigreur : meilleur Naturaliste que lui, Observateur plus passionne, it n'auroit rien laissé à desirer, s'il avoit moins statté ses peintures, & si ses recherches, étendues au-delà des

ifeaux ufieurs

cette

a vé-

ture.

eante

ayn .

éren-

alou-

deux

ées à

toient

agina-

nour-

w af-

nt une

n spa-

ragile, ord, flootus, t conf-

chasse gereuse che de Lemble.

oisfons,

ag. 144.

252 RECHERCHES PHILOSOPH.

rivages de l'Islande, avoient embrassé un champ plus vaste.

Je ne parle pas de la description qu'a donnée du Groenland le Moine Mesanges, qui paroît avoir été en démence lorsqu'il a compilé cet absurde Ouvrage : il peuple le Septentrion de démons & d'oies sauvages, qui toujours en guerre ouverte avec les Groenlandois, les transportent au-delà des nues dans les espaces imaginaires : c'est une froide copie de la fable des Pygmées & des Grues.

Jamais un voyage n'eût pu devenir plus intéressant que celui du Bréton Ellis à la Baie de Hudson, si au-lieu d'y chercher un passage impossible à la mer du Sud, au travers des terres, au travers du centre des rochers, il s'étoit attaché davantage à considérer les Sauvages de ces Contrées; & si muni de Thermomètres moins fragiles, il eût fait de meilleures expériences pour éprouver la qualité du climat. Exact dans la description des objets qu'il a bien vus, il eût dû moins se livier au plaisir de conjecturer sur ce qu'il n'a pu voir : en vain s'appuie-t-ll sur le témoignage de Charlevoix pour étayer des conjectures forcées : elles n'en acquièrent pas plus d'autorité, parce que Charlevoix est lui-même un Relateur suspect, qui a tant écrit, que le temps lui a manqué pour observer ou pour résléchir.

L'Evêque Egede a fait un long féjour au Groenland, ce qui l'a mis a portée d'étudier les mœurs des habitants; car une telle étude exige du temps, & un Voyageur qui traverse un Contrée en est incapable. Si ce zélé Norvégien avoit possédé la moitié des connoissances physiologiques qui lui manquoient, ses ouvrages, plus ric infiniment plus (fidération parmi

Cranz a fi Groenland jusq Ouvrage contie des recherches f me les triftes és prédications famque trop que l'e

Entre les peut compter qu'y a que la Perréadamites, s'a pérance d'y déc n'avoit pas beso d'hui avec plais lande & du Gra la partie géograpait de grandes a trouvés.

Avec tous donner des éclair fur les Eskimaux éclairés, fi l'on a très importante, avoit toujours fi kimaux de l'Am landois, & qu'il Peuple, une me l'inftinct, les m

vrages, plus riches, plus approfondis, auroient acquis infiniment plus de célébrité en Europe, & plus de confidération parmi les Savants.

amp

e du

é en

: il

ges,

lois,

ima-

mées

ffant

i au-

er du

des

er les

omè-

érien-

ans la

moins

'a pu

Char-

n'en

evoix

, que

échir.

roen-

rs des

& un

pable.

con-

s ou-

Cranz a fuivi Egede, & a continué l'Histoire du Groenland jusqu'en 1765: le premier volume de cer Ouvrage contient des observations très-précieuses & des recherches fort intéressantes: le second, qui renserme les tristes égarements des Zinzendorsiens, & leurs prédications fanatiques sous le Cercle polaire, ne prouve que trop que l'enthousiasme est de tous les climats.

Entre les Ecrivains du seizième siècle, l'on ne peut compter que Blefkein: dans le siècle suivant, it n'y a que la Peyrere, qui, plein de ses idées sur les Préadamites, s'appliqua à l'histoire du Nord, dans l'espérance d'y découvrir les preuves de son système, qui n'avoit pas besoin de preuves: on lit encore aujourd'hui avec plaisir les Relations qu'il a publiées de l'Islande & du Groenland; mais cela n'empêche pas que la partie géographique n'en soit désectueuse, qu'il n'y ait de grandes sautes, & des saits absolument controuvés.

Avec tous ces secours, il ne seroit pas possible de donner des éclaircissements & des notions satisfaisantes sur les Eskimaux, si rarement visités par des Voyageurs éclairés, si l'on n'avoit fait depuis peu une découverte mès-importante, qui ve. Le ce que le savant Wormius avoit toujours soupçonné. On a reconnu que les Eskimaux de l'Amérique ne dissèrent en rien des Groenlandois, & qu'ils constituent tous ensemble un même Peuple, une même race d'hommes, dont l'idiome, s'instinct, les mœurs, & la figure sont parsaitement

254 RECHERCHES PHILOSOPH.

semblables. La Peyrere avoit avancé de son temps, sans la moindre preuve, que la langue qu'on parle au Groenland, n'étoit pas intelligible pour les Sauvages placés à l'Occident du détroit de Davis : Anderson avoit répété la même opinion; de sorte que tous les Savants modernes de la Suède & du Danemark s'étoient confirmés dans ce commun préjugé; mais en 1764 un Missionnaire Danois, qui avoit appris à fond le Groenlandois. entreprit à la follichation de Mr. Hugh Palliser, Gouverneur de Terre-Neuve, le voyage de l'Amérique septentrionale : il pénérra fort avant dans le Labrador; & après plusieurs courses, il rencontra, le 4 Septembre de la même année, une troupe de deux cents Eskimaux, auxquels il parla Groenlandois. Ces Américains le comprirent sans difficulté, & lui répondirent dans la même langue, qui est l'idiome national de leur Pays: (*) charmés de voir un étranger si instruit, ils l'accablèrent de caresses, le nommèrent seur ami & l'ami de seur Nation. & ne consentirent à son départ, qu'après lui avoir arraché une promesse solemnelle de revenir l'année d'ensuite : ils lui dirent qu'on ignoroit parmi eux les denominations d'Eskimaux ou d'Eskimantsik; que le véritable nom de leur Nation en général étoit Innuit ou-Karalit, & qu'ils qualificient à leur tour tous les Européans & tous les étrangers du titre de Kablunet . (**)

dont on se l'égard de s cessis en to

Le Vo chez les G fans pouvoi ufages, les nes, les car tions de ces

It est les América avoient vrai leur Contin que les Isla la fin du hu Groenland, tants qu'ils lis vécurent nuelles : ne capprivoiser, Côte Occide de leur mod

de croire que de Groenlan ayancées da Cette métho

^(*) En 1752 un Capitaine de navire Anglais avoit déja formé un vocabulaire de mots Eskimaux & Groenlandois * & s'étoit apperçu que ces mots avoient exactement la même fignification chez ces deux Peuples; mais il n'avoit fu tirer aucun fruit de cette découverte. Craniz, Hist. v. Groenland, T. 1. pag. 337.

^(**) Les Groenlandois se nommeut aussi eux-mêmes Innuit & Karalir, ce qui figulfic bommes dans leur Langue,

dont les mots dans les ancie Egode Histoire

ce qui revient à peu près à l'épithète de barbares, dont on se sert si indistinctement, & quelquesois à l'égard de ses voisins, parce que les hommes sont excessiss en tous,

Le Voyageur Danois, qui avoit long-temps vécu chez les Groenlandois, leur compara les Eskimanx, sans pouvoir démêler la moindre différence entre les usages, les physionomies, les vêtements, les cabanes, les canots, & même entre les idées & les inclinations de ces Sauvages.

Il est superflu de rechercher vers quelle époque les Américains se sont jettés dans le Groenland: ils avoient vraisemblablement déja occupé cette partie de leur Continent avant l'an 700 de notre ére, puisque les Islandois & les Norvégiens, qui formèrent, à la fin du huitième siècle, leurs premières Colonies au Groenland, trouvèrent dès-lors dans ce Pays, des habitants qu'ils nommèrent les Skralings, & avec lesquels ils vécurent dans une désiance & une inimité continuelles; ne comprenant par leur langue, ils ne purent les apprivoiser, & en voulant envahir une partie de la Côte Occidentale, ils ne donnèrent pas une haute idée de leur modération.

de croire que les Danois aient primitivement peuplé le Groenland, & que de la leurs filiations se soient ayancées dans l'immense Continent de l'Amérique. Cette méthode d'introduire les premiers hommes au

ps, fans Groenplacés à répété moderonfirmés Missionllandois.

r, Gou-

e feptenador; &
embre de
kimaux,
s le comla même
(*) charslèrent de
leur Nas lui avoit
mée d'en-

avoit déja andois & & e la même bit fu tirer

les deno-

le vérita-

it ou-Ka-

les Euro-

mêmes *In*r Langue,

Groenland ,

dont les mots de Skralings ou Skrelingers, qu'on rencontre dans les anciennes Relations, ne font que des corruptions. Egede Histoire naturelle du Greenland p. 9.

Nouveau Monde, a semblé si commode, si plausible aux yeux de quelques Savants, qu'ils ont adopté sans examen ce système romanesque comme une vérité historique: cependant rien n'est moins vrai; on auroit dû faire attention que toutes les Chroniques septentrionales conviennent que les Danois, les Islandois & les Norvégiens sont étrangers au Groenland, & qu'avant leur première apparition dans ce Pays, il étoit déja occupé par un Peuple affez répandu, réduit de nos jours à une poignée de malheureux, qui sont les restes des Eskimaux, qui les premiers possédèrent cette Terre de désolation: Mr. l'Evêque Egede, qui y a travaillé pendant quinze ans à recueillir avec beaucoup de soin les anciennes Traditions nationales, assure positivement que les Peuplades Groenlandoises, sans en excepter aucune, sont originaires de l'Amérique. Ce sentiment ne peut plus essuyer la moindre contradiction, depuis qu'il est démontré par les saits, que le langage des Eskimaux situés sur le rivage Occidental du détroit de Davis, est exactement le même que celui des Groenlandois, sans avoir la moindre affinité, la moindre analogie avec le Finnols, le Lappon, le Tartare, le jargon de l'Islande, de la Norvège, & de la Samosédie; ce qu'on peut facilement vérifier en confrontant les vocabulaires de ces différents idiomes, qu'on peut se procurer dans les Journaux des Voyageurs qui ont parcouru ces Contrées.

On a d'ailleurs une Grammaire Lapponne, & une Grammaire Groenlandoise, qui prouvent que ces deux Langues n'ont rien de commun, ni dans leurs étymologies, ni dans leurs fyntaxes.

le ne épouvantabl au Groenlan non du nôtt tacle par la Baie de Baff latitude , la comme on l'a récentes ont. des terres qui clair que le G l'Amérique , l'ont affigné à gner avec aut peut apparteni quand même il Baffins un de long-temps par & celui d'Ollui

Outre le c ont pu, & peu leurs canots de 1 large de trente éranglé au-delà endroits il n'y à l'autre. Les treprennent en e gues, & plus au les chiens marin pas jugé à prop naviguent annue

Tome I.

ble

ans

rité

roit

ten-

\$ &

vant

déja

nos

erre

vaillé

foin

ment

epter

senti-

ction.

ngage In dé-

ui des

moin-

rture,

molè-

ontant

n peut

ui ont

& une

deux

s éty-

Ie

Je ne conçois pas comment on s'est figuré de si épouvantables difficultés à faire passer les Américains au Groenland, qui est une parche de leur Continent, & non du nôtre : ils ont pu y venir sans le moindre obstacle par la Terre ferme, en côtoyant la pointe de la Baie de Baffins, entre le 70me. & le 80me. degré de latitude, la pointe de ce golfe n'étant pas percée. comme on l'a cru fi long-temps : auffi les Carrès les plus récentes ont-elles corrigé cette erreur, en marquant des terres qui gifent encore au-delà, de forte qu'il est clair que le Groenland fait partie de la Terre ferme de l'Amérique, à laquelle il est uni. Les Géographes qui l'ont affigné à l'Europe ou à l'Asie, auroient pu l'assiener avec autant de raison à l'Afrique ; puisqu'il ne peut appartenir à aucun district de notre Continent: quand même il y auroit eu dans le fond de la Baie de Baffins un détroit, ce détroit seroit comblé depuis long-temps par les glaces, ainsi que celui de Forbisher, & celui d'Ollum-lengri.

Outre le chemin par la Terre ferme, les Eskimaux ont pu, & peuvent encore de nos jours franchir, dans leurs canots de peaux goudronnées, le détroit de Davis, large de trente lieues vis-à-vis l'Isle de Disco, & it étranglé au-delà de cette hauteur, que dans plusieurs endroits il n'y à pas deux milles de mer d'une Côte à l'autre. Les Peuples pécheurs du Septentrion entreprennent en chaloupe des courses beaucoup plus longues, & plus audacieuses, pour chasser les baleines & les chiens marins : les habitants du Labrador, n'ayant pas jugé à propos de se cantonner à Terre-Neuve, y naviguent annuellement par le détroit de Belle-Ist ;

Tome I.

R

& se rembarquent des que leur pêche est achevée : les Samosèdes voyagent de même tous les ans à la Nouvelle Zemble, qu'ils laissent inhabitée le reste du temps.

Je ne doute nullement que les Danois, en transportant plus vers le Pôle leur dernier établissement de Noogsoack, ne s'appercevront un jour que les Groenlandois & les Eskimaux communiquent ensemble pendant l'été, & passent continuellement les uns chez les autres.

Les premiers individus de cette Nation qu'on ait vus en Europe, y avoient été amenés par le Navigateur Forbisher, qui présenta en 1577, trois Eskimaux à la Reine Elisabeth: on les promena sur de petits chevaux de Corse, & ils servirent pendant quelques jours d'amusement à la populace de Londres, toujours avide de spectacles insensés.

On a depuis exposé plusieurs de ces Sauvages avec moins d'indécence, ou plus d'humanité, à la curiosité du Public, dans quelques villes du Danemarck & de la Hollande, où les vaisseaux, revenus de la pêche de la baleine, en rapportent de temps en temps, après les avoir enlevés, contre le droit des gens, dans l'intérieur du détroit de Davis; comme les Académiciens Fraçais enlevèrent, au-delà de Torneo, deux Lappons, qui, obsédés & martyrisés par ces Philosophes, mourarent de désespoir en route.

L'amour du gain fit imaginer, il y a cinq à six ans, une fraude singulière à quelques Charlatans sorains d'Amsterdam: ils travestirent en secret un jeuns matelot en Eskimau, le goudronnèrent, le frottèrent d'une graisse noirâtre, l'accoutumèrent à avaler sam

répugnance proférer de rent de per fons, & l' l'ètre, ils l Sauvage, no grand ton d'

Les ve hommes . 8 tiffée davant au plus que dent cette m que ceux qu wes-charges mal affuré; membres, or née, dans ces centre & dé L'homme nés que les chêne xante-huitième arbres ni buiffe vages à trois c

Les Pygn tion, le teint trouve d'aussir c'est une pure Naturalistes m ces Ethiopiens penses d'érudit n'est pas un fai répugnance des gobelets pleins d'huile de baleine, & à proférer des mots barbares d'un ton rauque, l'habillèrent de peaux de chiens marins & d'intestins de poissons, & après l'avoir défiguré autant qu'il pouvoit l'être, ils le montrèrent pour de l'argent. Ce jeune Sauvage, né au Texel, fit son personnage avec un si grand ton d'ingénuité, qu'il dupa toute la vii

Les véritables Eskimaux sont les plus pe hommes, & la taille humaine ne peut pa tissée davantage par l'action du climat : ils au plus que quatre pieds de haut, & ceux qui dent cette mesure sont, sans comparaison, plus rares que ceux qui n'y atteignent pas. Quoique replets & nès-chargés d'embonpoint & de graisse, leur port est mal affuré; & en examinant les extrémités de leurs membres, on s'apperçoit que l'organisation a été gênée, dans ces avortons, par l'apreté du froid, qui concentre & dégrade toutes les productions terrestres. L'homme néanmoins résiste plus avant vers le Pole que les chênes & les sapins; puisqu'au-desa du soizante-huitième degré de latitude il ne croft plus ni arbres ni buissons; pendant qu'on rencontre des Sauvages à trois cents lieues au-delà de cette élévation.

Les Pygmées Septentrionaux ont, sans exception, le teint olivâtre : la Peyrere assure qu'on en
mouve d'aussi noirs que des Nègres Sénégals; mais
c'est une pure fiction; & les essorts qu'ont faits les
Naturalistes modernes pour développer l'origine de
ces Ethiopiens des Terres Arctiques, ont été des dépenses d'érudition : le fait qu'on a voulu expliquer,
n'est pas un fait.

Ra

Noutemps. tranfent de Groenle pen-

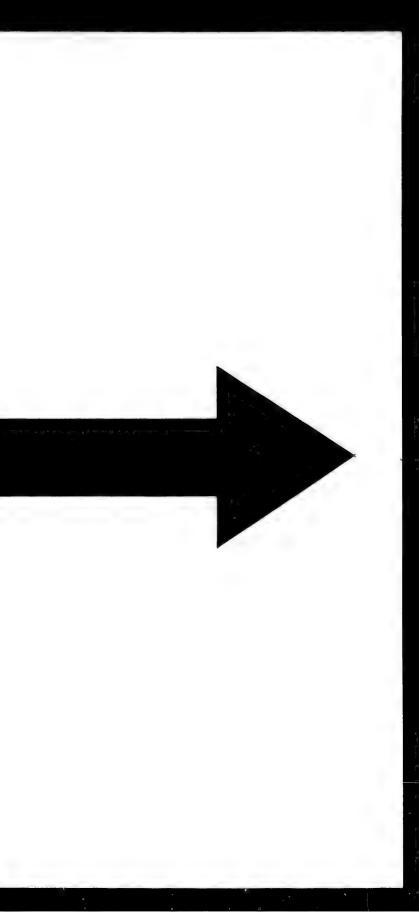
hez lee

u'on ait
Navigaskimaux
tits chenes jours
ars avide

ages avec curiolité ck & de pêche de après les l'intérieur ens Fran-Lappons, s, mouru-

einq à fix latans foun jeune frottèrent valer fan





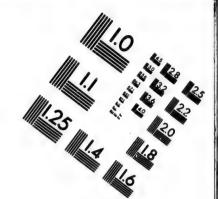
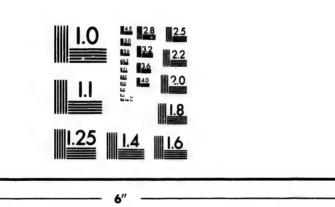


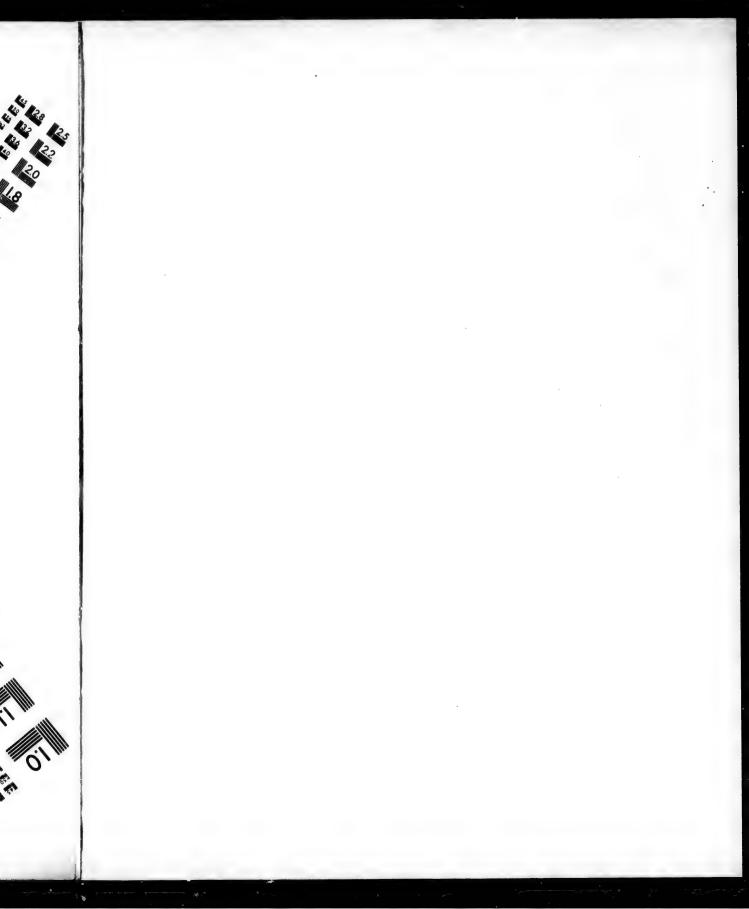
IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET WEBSTER, N.Y. 14580 (716) 872-4503

STATE OF THE STATE



260 RECHERCHES PHILOSOPH.

Davis, Forbisher, Baffins, Ellis, Egede, & Cranz, qui ont pénétré le plus avant dans le Pays, & qui ont vu toutes les différentes hordes de ce Peuple épars, n'y ont jamais rencontré une seule créature humaine dont l'épiderme sût naturellement noir : la couleur en est même si peu soncée dans le visage, qu'elle laisse transparottre le rouge, ou l'incarnat, qui colore les pommettes des joues : les parties du corps que les vêtements cachent, n'offrent qu'une légère nuance de brun.

Comme ils se nourrissent presqu'uniquement de poisson huiteux, leur chair en a, pour ainsi dire, contracté la substance; & ce symptome ou ce phénomène de leur constitution, me paroit bien plus remarquable que l'obscurité de leur teint, terni par la mal-propreté & la violence d'une athmosphère fort condensée. Leur fang, devenu épais & onctueux, exhale une odeur très-pénétrante d'huile de baleine; & en touchant leurs mains, elles paroissent poissées, parce qu'il suinte de tous les pores de leur peau une matière grasse & muqueuse, assez semblable à cette viscosité qui enveloppe les poissons sans écailles : aussi est-ce la seule Nation où l'on ait observé que les mères lèchent leurs enfants nouvellement nés, à l'instar de quelques animaux quadrupèdes. Cette matière gélatineuse qui recouvre l'épiderme des Groenlandois & des Eskimaux, est trèsdifférente de cette graisse luisante qui paroît sur la peau des Nègres; & lorsqu'elle s'obstrue dans le tissu cellulaire, il en résulte une sorte de lèpre, à laquelle les Peuples polaires qui vivent de poisson sont, au rapport de Pontoppidan, assez sujets; mais elle ne dégénère jamais en contagion.

plexio leur e ment . a'assem étouffé trop gr habitati chemine Quoiqu unces vouloier contre le d'algue d étant dei feu; mai les une l

pendent i

^(*) L chouent f de l'Island recherches voir des ce fur les class se sont epu il y a de p qui vienne où les flots d'un mat, cèdres de S débordées mer par l'ei de cette Co de l'Amériq & vers l'em les vents &

qui ont pars, n'y aine dont ur en est aisse transpommetvêtements run. uement de dire, conohénomène emarquable nal-propreté enfée. Leur une odeur uchant leurs il fuinte de raffe & mui enveloppe eule Nation leurs enfants nimaux quaecouvre l'éix, est wesaroît fur la dans le tissu à laquelle les ont, au rap-

elle ne dégé-

H.

& Cranz

Ce qu'il y a encore de frappant dans la complexion de ces barbares, c'est l'extrême chaleur de leur estomac & de leur sang : ils échaufsent tellement, par leur haleine ardente, les huttes où ils s'assemblent en hiver, que les Européans s'y sentent étouffés, comme dans une étuve dont la chaleur est trop graduée : aussi ne font-ils jamais de seu dans leur habitation en aucune saison. & ils ignorent l'usage des cheminées, sous le climat le plus froid du globe, Quoiqu'il ne croisse pas d'arbres chez eux, les subsances combustibles ne leur manqueroient pas s'ils vouloient en user , la mer chariant continuellement contre leurs Côtes du bois déraciné, (*) des monceaux d'algue & de mousse, & d'autres herbages marins, qui étant desséchés, pourroient être employés à nourrir le feu; mais ils se contentent d'entretenir dans leurs cases une lampe allumée, au-dessus de laquelle ils suspendent un chaudron de Smectide, ou de pierre oliaire.

^(*) Les arbres qui flottent dans la mer du Nord, & qui échouent sur les Côtes du Spitzberg, de la nouvelle Zemble, de l'Islande & du Groenland, ont long-temps été l'objet des recherches des Navigateurs & des Physiciens, qui faute d'avoir des connoissances sur le gisement des Terres Polaires, & sur les classes botaniques auxquelles ces arbres appartiennent, se sont épuisés en vaines conjectures. Entre ces bois flottés il y a de petits buissons d'aune, d'osser & de bouleau nait, qui viennent de la pointe la plus méridionale du Groenland, où les slots les déracinent : quant aux troncs de la grosseur d'un mât, ce sont des corps de trembles, de mélesses, de cèdres de Sibérie, de pesses, & de sapins, que les rivières débordées voiturent du centre de la Sibérie & portent à la mer par l'embouchure de l'Oby, & des autres grands seuves de cette Contrée. Il vient aussi du bois de la Côte occidentale de l'Amérique, qui se dirige vers les Plages du Kamschatka, & vers l'embouchure du Léna, où il se forme en tas, que les vents & les mouvements de l'Océan dispersent.

destiné à cuire leurs viandes; car ils ne mangent la chair du gibler & du poisson entiérement crue, que quand ils sont fort éloignés de leurs habitations, qu'ils ne creusent pas sous terre, comme on l'a répété tant de fois: ils bâtissent avec de gros cailloux, à rez du sol, où il leur seroit impossible de pratiquer des caves ou des tanières; parce que la terre, éternellement gelée, y a acquis la dureté du granit ou du roc vis: le plus sort dégel n'essieure, pour ainsi dire, que la superficie de cette glace interne, & s'étend rarement à cinq pieds de prosondeur. D'ailleurs la sonte subire des neiges les submergeroit, s'ils avoient l'imprudence de se loger, comme des Troglodytes, dans des grottes ou des souterrains.

Tous les individus qui appartiennent à la famille des Eskimaux, se distinguent par la petitesse de leurs pieds & de leurs mains, & la groffeur énorme de leurs têtes: plus que hideux au jugement des Européans, ils font parfaitement bien faits à leurs propres yeux, quoiqu'ils aient la face plate, la bouche ronde, le nez petit sans être écrasé, le une de l'œil jaunâtre, l'iris noir & peu brillant, ur mâchoire inférieure dépasse celle d'en-haut, & la lèvre en est aussi plus grosse & plus charque; ce qui désigure étrangement leur physionomie, & imprime même aux jeunes gens un air de vieillesse : leur chevelure est d'un noir d'ébène, d'un poil rude & droit; mais ils manquent, comme tous les Américains, de barbe, tant aux lèvres, qu'à la circonférence du menton : & quand, dans un âge très avancé, il leur en naît quelques épis, ils les épluchent.

Les f les males , 1 pouces. E & fur les p fuie de lam fine, entre empreinte ! & si flasqu au-dessus de parmi tant de l'Asie, e les enfants, tes les fois sein de la m fes hanches tinuelle am melles, dor Eskimauses moins affiri l'observe au femmes bas

Olearin fille Groenl ne leur déc mis à la té Pays n'essu fe trompe pendant le Au reste il qu'elles acc

nuance plus

ngent la
tue, que
s, qu'ils
bété tant
rez du
les caves
ment gec vif : le
la fupernt à cinq
abite des
dence de
s grottes
la famille

Ŧ.

la famille de leurs de leurs péans, ils ux, quoi-, le nez jaunatre. nférieure auffi plus angement ines gens oir d'ébènt, comk lèvres. dans un , ils les

Les femmes, plus laides, plus petites encore que les mâles, ne sont guères élevées que de quarante-sept pouces. Elles se tracent sur le visage, sur les mains & sur les pieds, des lignes noires avec un fil graissé de suie de lampe, qu'on tire, par le moyen d'une aiguille fine, entre l'épiderme & la peau, où il dépose une empreinte ineffaçable. Leurs mamelles sont si longues & si flasques, qu'elles peuvent allaiter, sans peine. au-dessus de l'épaule : cette difformité, que l'on retrouve parmi tant d'autres Peuples sauvages de l'Amérique & de l'Asie, est purement factice, & provient de ce que les enfants, qui y tettent pendant cinq à six ans, & toutes les fois que l'envie leur prend, tirent fortement le sein de la mère, le fatiguent, & grimpent même contre ses hanches, pour en saisir le bout : cette tension continuelle amollit & alonge la forme naturelle des mamelles, dont l'aréole est, dans les Groenlandoises & les Eskimauses, d'un noir de charbon. On ne peut néanmoins affirmer que ce caractère leur soit propre; on l'observe aussi aux Samoièdes, & en général toutes les femmes basanées ou olivâtres ont l'iris du sein d'une nuance plus foncée que le reste du teint,

Olearius rapporte qu'on visita une semme & une sille Groenlandoise à Coppenhague en 1655, & qu'on ne leur découvrit point de poil sur tout le corps, hormis à la tête, Quand il ajoute que les semelles de ce Pays n'essuient jamais l'écoulement périodique, it se trompe: l'Evêque Egede s'est assuré du contraire pendant le temps qu'il a prêché la Foi au Groenland, Au reste il est certain qu'elles sont peu sécondes, & qu'elles accouchent rarement cinq sois en leur vie, La

dépopulation de la Terre de Labrador, des Côtes de la Baie de Hudson, de la Samorède, & du Groenland, dont les habitants subsistent principalement de la pêche. paroît réfuter le sentiment de Mr. de Montesquieu. qui avoit cru que les parties huileuses du poisson sont plus propres à fournir cette matière incompréhensible qui sert à la génération, que toute autre espèce d'aliment : ce seroit une de ces causes, sjoute-t-il, de ce nombre infini-de Peuple qui est au Japon & à la Chine. où l'on ne vit presque que de poisson. On pourroit répondre, à la vérité, que les races Septentrionales font une exception à la règle commune, parce que le froid excessif met un obstacle à la multiplication de ces Ichthyophages; mais comme il est avéré qu'on consomme, à la Chine, vingt à trente fois plus de riz que de poisson, il semble qu'on devroit attribuer plutôt la population de cet Empire à l'usage du riz qu'à toute autre nourriture. Il y a tant de causes qui concourent à augmenter le nombre d'hommes, dans un Pays plus que dans un autre, que la quantité plus ou moins grande de poisson qu'on y mange, ne peut être comptée pour une cause principale ou unique. La longue paix dont jouissent les Japonois & les Chinois, n'a pas peu contribué à l'accroissement de leur population : pendant que les misérables guerres que se font sans cesse les Souverains de l'Europe, y détruisent l'espèce dans des flots de sang.

Mr. de la Condamine, qui a rédigé, sur les Mémoires de Madame T. H. l'histoire de la fille sauvage trouvée, en 1731, dans la forêt de Songi, près de Châlons, prétend que cette créature étoit née au Pays des

Eskimaus

agé de d

dents &

porté, à

Labrador

D'ailleurs

le fein, r

fignaleme

pour réali

En

village de vert de hanne calot comme u affomma pour la fiteffe éton nuit. On bre, fans pas des c

& condu elle devin put reman de fon co à proport apparence

Le l

Blanc, a t Songi, ave p'a jamais

ôtes de la

roenland.

la pêche.

ntesquieu.

oisson sont

réhenfible

pèce d'ali-

t-il, de ce

la Chine.

n pourroit

entrionales

rce que le

ion de ces

n confom-

riz que de

utôt la po-

qu'à toute

i concou-

s un Pavs

é plus ou

peut être

nique. La

s Chinois,

eur popu-

ue se font

détruisent

Eskimaux. Il est difficile de persuader qu'un enfant. agé de dix ans, ait été, par une combinaison d'incidents & un concours d'incrovables aventures, transporté, à l'insu de tout le monde, depuis la Terre de Labrador jusques dans les bois de la Champagne, D'ailleurs cette fille n'avoit ni les traits, ni la taille, ni le sein, ni l'habit des Eskimauses : elle n'avoit aucun fignalement, aucune marque nationale affez décifive pour réalifer une conjecture si extraordinaire.

En 1731, elle entra un jour, vers le soir, dans le village de Sougi, avant les pieds nuds, le corps couvert de haillons & de peaux, les cheveux redressés sous une calotte de calebasse, le visage & les mains noires comme une Négresse ; armée d'un gros bâton, elle en assomma un dogue que les gens du lieu avoient laché pour la surprendre, & grimpa ensuite, avec une prestesse étonnante, sur un arbre fort élevé, où elle passa la nuit. On peut assommer un dogue & grimper sur un arbre, sans être né au Pays des Eskimaux, où il ne crost pas des calebasses dont on puisse faire de coëffures.

Le lendemain, le Vicomte d'Epinov la fit prendre & conduire dans fon Château de Songi : on la baigna & elle devint blanche comme une Européane, sans qu'on put remarquer d'autre singularité, dans toute l'habitude de son corps, sinon la grosseur extrême de ses pouces, à proportion du reste de ses mains. Il y a donc toute apparence que cette jeune Sauvage (*) étoit née en

ur les Mée fauvage ès de Châ-

Pays dea

^(*) Cette jeune Sauvage, devenue ensuite Madlle. le Blanc, a toujours affuré qu'elle avoit eu, dans les forêts de Songi, avec elle une autre fille également sauvage, dont on n'a jamais pu découvrir la retraite : on suppose qu'elle est

France; comme l'on a toujours supposé que l'homme trouvé dans les forêts d'Hanovre étoit né en Allemagne, quoiqu'il marchât à quatre pattes, quoiqu'il eût perdu la faculté de se tenir en équillibre sur ses pieds; pendant qu'il paroît démontré, par le méchanisme de notre articulation, que l'homme est un véritable bipède. Ce solitaire, rabaissé au niveau des quadrupèdes, n'avoit conservé qu'une soible étincelle de la raison, & de la puissance que nous exerçons sur tous les animaux, parce qu'il n'y en a aucun qui soit aussi ingénieusement organisé que nous: il ôtoit très-adroitement les appas des pièges aux loups, & savoit se garantir contre le jeu du ressort.

On peut avec les mêmes traits peindre les mœurs des Eskimaux & des Groenlandois. Nés dans un pays formé par des glaçons couverts de neige & de mousse, ils aiment leur patrie plus passionnément qu'aucune Nation de la terre n'a jamais aimé la sienne sous le ciel le plus serein, & le plus fortuné: la cause qui attache ainsi les dernlers habitants du Nord à leur climat natal, paroit purement physique: ils se sentent mal par-tout ailleurs que chez eux: à Coppenhague, à Amsterdam, l'athmosphère est déja trop tiède, pour qu'ils puissent la respirer long-temps. Ils sont naturellement mélancoliques à cause du scorbut qui épaissit leur sang: la conscience de leur soiblesse les rend laches & farouches; ils seroient peut-être plus cruels, s'ils étoient plus forts. Il est vrai qu'on a exagéré, à bien des égards,

morte des suites d'une blessure à la tête, qu'elle avoit reçue en se battant avec sa compagne, pour la propriété d'un chapelet de verre, que le hasard leur avoit sait trouver.

fatrocité de chef, & av duisent pas foin de se 1 & affreux. si précieux'. les payer p aux fermons a fourni des tes, brûlant refusé, ils s les Baleines téchismes, c de l'eau-depatience d'é géliques ou le centre du & les exces la magie, à nées, ne val tique d'Aller

En 173
prétexte d'af
répandre en
que dangere
landois qu'o
de Coppenh
il conçut l'id
version des
naires de sa
croyable qu

fatrocité de leur instinct. Sans loix, sans culte, sans chef, & avec très-peu d'idées morales, ils ne se conduisent pas si mal qu'on auroit dû s'y attendre. Le soin de se procurer la nourriture, dans un Pays ingrat & affreux, les occupe sans cesse : les instants leur sont si précieux', qu'ils ont toujours prétendu qu'on devoit les payer pour le temps qu'ils employoient à affister aux sermons des Missionnaires Danois: tant qu'on leur a fourni des vivres, ils ont paru d'excellents Néophytes, brûlants de zèle & de piété; dès qu'on leur en a refusé, ils sont retournés dans leurs canots, harponner les Baleines, en se moquant des instructions & des catéchismes, qu'ils ne comprenoient pas. Enfin, pour de l'eau-de-vie & des aiguilles d'acier, ils ont eu la patience d'écouter jusqu'aux prêches des Frères Evangéliques ou des Zinzendorfiens, qui ont été porter dans le centre du Groenland leurs extravagances mystiques. & les excès de leur imagination échauffée; comme si la magie, à laquelle les Nations Polaires font très-adonnées, ne valoit pas à tous égards les délires d'un fanatique d'Allemagne.

En 1731, le fameux Comte de Zinzendorf, sous prétexte d'affister au couronnement de Chrétien VI, alla répandre en Danemarck ses sentiments, plus absurdes que dangereux. A la vue d'un Nègre & d'un Groenlandois qu'on venoit de baptiser dans la grande Eglise de Coppenhague, son enthousiasme parut redoubler: il conçut l'idée de travailler à ce qu'il nommoit la conversion des Sauvages, en leur envoyant des Missionnaires de sa secte naissante. Comme il est presqu'incroyable qu'un jeune homme, né en Silésie, auroit pu

Altema'il eût
pieds;
fime de
able biadrupèe la raicous les
auffi inadroite; fe ga-

omme

mœurs
in pays
nouffe,
me Nale ciel
attache
it natal,
cout ailerdam,
puiffent
mélanang: la
t farou-

it reçue un cha-

étoient

égards.

se persuader de bonne soi qu'il importoit au salut des Africains & des Lappons de connoître les sottises pleuses qui lui avoient passé par l'esprit depuis sa sorte du Collège, on a supposé que des vues de sortune, adroitement cachées sous le voise du plus haut fanatisme, avoient dirigé les entreprises de ce Novateur singulier : il commença apparemment, comme tous les Chess de secte, par être la dupe de sa vanisé & de son imagination ardente, & sinit par se désabuser aux dépens d'autrui. Il se désabusa sans doute, lorsqu'à sorce de prêcher le mépris des richesses, il vit neus cents mille écus réunis dans la caisse commune de ses adhérents, dont il s'étoit réservé les cless.

En 1733, des Catéchistes Zinzendorsiens partirent pour le Groenland; & ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'un dévot de Venise sit les fraix de cette expédition, & fournit de l'argent à deux vagabonds qui devoient aller, au nom du Seigneur, inculquer des impertinences à de malheureux Sauvages au bout du monde. Ces Zinzendorsiens trouvèrent, à leur arrivée, le Groenland ravagé par le siéau de la petite vérole, que d'autres Missionnaires y avoient apporté avant eux.

Les habitants échappés à cette contagion s'étoient retirés très-loin dans le Nord, pour éviter les Prédicateurs d'Europe, qu'ils regardoient comme des pessifiérés, dont la venue avoit occasionné une épidémie si épouvantable, qu'on ne se souvenoit pas d'avoir essué un semblable malheur depuis l'époque de la mort noire, qui éteignit presque toutes les Nations Septentrionales au quatorzième stècle.

Ce ne étant un peu le rapprocher pourvus de se mes de glace ces Sauvages . plades, comm in Paraguai & des Lettres Edi ils affurent ha leur faveur pl Davis , qu'elle petite mer de du Comte de diminue par d sements du Gre

Le dogme Egede, déja l'arrivée des p métaphysiques si compliquées garde contre d'ageurs prétent a innée de sa spi agrelle n'essac primitive, mai misonnement d'qu'on s'est élepas la cherches qui ne raiso la religion des

Ce ne fut qu'en 1758 que les Groenlandois s'étant un peu repeuplés & enhardis, commencèrent à fe rapprocher du canton où les nouveaux Apôtres, dépourvus de secours, se désespéroient sur des montames de glace : ils firent d'abord de petits présents à ces Sauvages, afin de les fixer & d'en former des Peuplades, comme celles que les Jésuites ont rassemblées au Paraguai & à la Californie : enfuite ils publièrent des Lettres Edifiantes, ou des Relations, dans lesquelles ils affurent hardiment que la Providence a opéré en leur faveur plus de miracles sur le bord du Détroit de Davis, qu'elle n'en opéra jamais fur les rivages de la petite mer de Tibériade. Cependant, depuis la mort du Comte de Zinzendorf, la ferveur de ces Saints a diminué par degrés, & l'on dit que leurs deux établifsements du Groenland menacent ruine.

Le dogme de l'immortalité de l'ame avoit, selon-Egede, déja pénétré au-delà du cercle Polaire avant l'arrivée des premiers Européans; mais si les opinions métaphysiques des Peuples policés sont si incertaines, si compliquées, si difficiles à éclaireir, il saut être en garde contre ces magnifiques systèmes que les Voyageurs prétent aux Sauvages. Si l'homme avoit une idée innée de sa spiritualité, je crois que la vie animale & agreste n'effaceroit jamals de son cœur cette notion primitive, mais si ce n'est que par une gradation de raisonnement & un enchaînement d'idées résechies qu'on s'est élevé à cette hypothèse sublime, il ne faut pas la chercher parmi des barbares totalement abrutis, & qui ne raisonnent pas. En général ce que l'on lit sur la religion des Peuples ambulants & di ses par petite

le prêmille frents, partiremar-

ut des

pieu-

tie du

adroi-

tisme.

rulier 1

efs de

nagina-

d'au-

s fraix deux gneur, Sauvarouvéléau de voient

étoient rédicaiférés, épouuié un e, qui les au troupeaux, doit nous paroître suspect; parce que l'on ne sauroit assirmer positivement qu'on pense dans une famille comme dans une autre, là où chacun se sorge des Fétiches, des Manitous, des Pénates variés à l'insini.

Par-tout où il n'y a point de Société, il ne peut y avoir ni dogmes, ni préceptes, ni idole commune; comment donc veut-on définir le fond d'une Religion, là où il n'y a pas de Société?

Il resteroit, à la vérité, un moyen pour s'assurer si une telle horde a eu de telles ou de telles idées; ce seroit d'examiner si dans son langage on démêle des mots précis pour énoncer ces opinions abstraites. Or, en suivant cette méthode, il s'ensuivroit que les Eskimaux & les Groenlandois n'ont jamais eu la moindre notion distincte ni de la Divinité, ni de l'immatérialité de l'ame; puisque leur idiome, borné aux seuls objets sensibles, aux seuls besoins, ne contient pas des termes pour rendre le sens que nous croyons attacher à ces expressions.

Un autre point, non moins contesté, c'est de savoir si les habitants de la Zone glaciale ont réellement
la coutume d'offrir leurs femmes aux étrangers: Mr.
Surgy a recusé le témoignage de tous les Voyageurs,
qui soutiennent que cet usage existe de temps immémorial: il dir, pour ses raisons, que ce qui est indécent à nos yeux, ne sauroit plaire à personne, & cite
le Journal de la Mothraye, le valet-de-chambre de
Mr....., qui parcourut la Lapponie sans que personne lui sit aucune politesse de cette nature; mais
l'autorité de la Mothraye ne paroît pas suffisante pour
rejetter le rapport presqu'unanime de plus de vingt

Boréal, & control dont ils ont de ces trifte Eskimaux de leurs femmes trations possible de voir l'équ

L'Eveq les Groenlas mœurs, dit q me du plus ex un autre, san

Si la jalo chauds, on i vice contrai cela les incli fluences; ma yeux des Nai des éttangers élevée : ils es tuits, leur ra ce sentiment i est encore pluis prétendent ne faut pas cr ment à toute persuadés d'ay

^(*) An au West passage by (**) History ene 1763.

Européans de considération qui ont dépassé le cercle Boréal, & qui n'ont pu tous se tromper sur la façon dont ils ont été accueillis par les différentes Peuplades de ces tristes climats. On voit, dans Ellis, que les Eskimaux de la Baie de Hudson présentèrent, en 1747, leurs semmes aux Anglais, en faisant toutes les démonstrations possibles pour exprimer la jole qu'ils auroient de voir l'équipage s'en accommoder. (*)

Murer s; ce

e des

or,

indre

rialité

objets

es ter-

her à

de sa-

ement

: Mr.

eurs .

mmé-

indé-

z cite

re de

per-

mais pour

vingt

L'Evêque Egede, à qui quinze ans de séjour chez les Groenlandois ont acquis le droit de décrire leurs mœurs, dit que s'on regarde parmi eux comme un bomme du plus excellent carattère celui qui prête sa femme à un autre, sans en témosguer la moindre répugnance. (**)

Si la jalousse outrée est le vice physique des Pays chauds, on ne devroit pas tant s'étonner de voir un vice contraire dans des climats opposés; puisqu'en cela les inclinations ne feroient que se plier aux influences; mais ce n'est ni un désaut, ni un abus aux yeux des Nains du Septentrion d'offrir leurs épouses à des éttangers d'une stature prévenante, robuste & élevée: ils espèrent de fortisier, par ces mélanges fortuits, leur race abâtardie par l'inclémence de l'air; & ce sentiment intime qu'ils ont de leur propre soiblesse, est encore plus remarquable que le moyen même dont ils prétendent se servir pour embellir leur postérité. Il ne saut pas croire qu'ils fassent cette civilité indistinctement à toute sorte d'étrangers; ils doivent être trèspersuadés d'avance qu'on n'est venu chez eux que dans

^(*) An account of Voyage for the Discovery of a North-West passage by Hudsons Streights, in the year 1746 and 1747. (**) Histoire naturelle du Greenland, p. 108. Coppenhangue 1763.

des vues pacifiques, sans la moindre intention d'abuser de leur simplicité: les habitants de la Lapponie n'eurent garde de présenter leurs épouses aux Enrôleurs Suédois qui voulurent, sous Gustave-Adolphe, lever un régiment Lappon, & qui employèrent la ruse & la violence pour arracher de leurs cabanes de jeunes Sauvages, qui moururent de frayeur avant que d'avoir mis l'uniforme; de sorte qu'on a du renoncer pour jamais au projet de les saire servir dans les armées.

Comme les Eskimaux doivent tirer toute leur nourrirure de la mer, la nécessité les a fendus téméraires sur ce seul élément : rien n'est plus leste, ni plus agile que leurs canots cousus de peaux, & tellement conftruits, que les vagues qui les renversent, ne sauroient les engloutir : exactement fermés autour du rameur, ils sirnagent après avoir plongé. C'est dans ces barques qu'ils maffacrent les chiens marins & les baleines, dont l'huile leur est d'un usage indispensable; c'est la seule drogue qui puisse entretenir la chaleur de leur estomac. Aussi observe-t-on que tous les animaux aquatiques, volatiles, & quadrupedes, confinés par la nature dans les recons les plus septentrionales; sont extrémement pourvus de lard, & chargés d'une graisse huiseuse qui empêche leur sang de se figer; & leurs muscles & leurs carrilages de se roidir : les arbres mêmes qui fe plaisent le plus avant vers le Pole, sont pour la plupart réfineux; tels que les pins, les pesses, les fapins rouges & blancs, les genévriers, les melefses, & les cèdres de Sibérie.

Le danger d'être aveuglés par la neige, a encore enseigné aux Eskimaux à se servir d'une espèce de lunes-

funettes. iont deu droits av de forte pour le . attachie si paroft plu en Sibéri fionné par qui y co mois. Ge venir enti ces Pays caufé par leve de la où doiven les pendan vers : tapis qu'ils ne f culfeutrées ler par auc and infecte poulmons ... tes - furpren le 68me. d fections fcon qui se plais emble avoi pour être 1 bient dans in Telephini

Tome I.

l'abufer de n'euproleurs , lever fe & la des Sauvoir mis ar jamais

úte leur téméraini plus ellement ne faur du raest dans ns & les enfable; haleur de animaux es par la font exne graisse & leurs bres mele, font s pesses: es melef-

> encore pèce de luner

functies qu'ils portent tout l'été fur les veux ce iont deux planches minces, percées en deux endroits avec une alène ou une arrête de poisson : de forte qu'il n'y a qu'une très-petite ouverture pour le passage de la lumière : cet instrument, qu'on attache derrière la tête avec un boyau de phocas. paroît plus propre que les crépes dont on le fert en Sibérie pour empêcher l'éblouissement occafionné par le réflet des rayons du soleil sur la neige. qui y couvre la surface de la terre pendant neuf mois. Ces préservatifs ne peuvent capendant prévenir entiérement la cécité, très commune dans ces Pays, mais point si universelle que le scorbut causé par l'excès du froid par la brume qui s'é leve de la mer au fort de la gelée de l'inaction où doivent se tenir les Indigenes des Plages boréales pendant leurs longues nuits & leurs longs his vers : tapis alors dans de chétives cabanes . Il étroites qu'ils ne sauroient s'y promener, & si exactement calfeutrées que l'air intérieur ne peut le renouveller par aucun soupirail, ils respirent dans un brouiland infecte, qui en passant continuellement per leurs poulmons altère la masse de leur fang. Il est nes-furprenant que les Groenlandois , fitués fous le 68me degré ne se servent pas contre les afsections scorbutiques, du Cochlearia, l'unique herbe qui se plaise dans leur climat, & que la Providence emble avoir planté tout exprès sous leurs pieds, pour être le remède de leur mal endémique : ils ment dans ces cas du gramen marin, des racines in Telephium & de l'Angélique; mais ils témoi-Tome L.

gnent, en tout temps, une répugnance singulière à fe noursir d'herbages. (*)

Je n'entrerai dans aucun détail fur la forme de leurs habits fourrés, de leurs vestes d'intestins de possions, de leurs dards, de leurs harpons: ces objets ont été décrits & dessinés par des Voyageurs qui ne savoient dessiner & décrire que de semblables minuties; car il s'en faut de beaucoup que l'on nous ait donné de la physionomie de ces Nations des portraits gravés; aussi vrais que le sont les figures des Samosèdes, dont on est redevable au crayon du cétèbre Corneille de Bruin.

L'Historien de la Nouvelle France, qui fait un cableau si hideux & si extravagant des Eskimaux, qu'il connossioit si superficiellement, dit qu'ils ont la taille avantageuse, les cheveux blonds, & qu'ils sont les seuls d'entre les Américains qui aient de la barbe & le teint blanc, ce qui me persuade, ajoute-t-il, qu'ils tirent leur origine du Groenland. (**) Cet admirable Ecrivain ignoroit que les Groenlandois sont eux-mêmes imberbes & basanés.

Rien ne paroit, jusqu'à présent, plus incertain que l'existence de ces hommes barbus qu'on place dans le Labrador, & qu'on présend être les grands Estimarx : tous ceux que le Missionnaire Danois rencontra en 1764, n'avoient point de poil au menton : ceux qui trassquèrent avec les Anglois en 1747, étoient également imberbes. Comme ils rabattent

pendant l' garantir d tromper d quelques-u réellement fauvages q ginaires de tants, prefi toujours le longs voya au Groenlar tophe Colo Monde. E historiques que Thordn dre , Jonas nous ont co végiens navig fiècle, touch vers le 40m dit-on, des F le Markland les Côtes de T turiers laiffére

^(*) Cranz, Historic de la Nouvelle France, T. V, p. 262.

Paris 1744.

^(*) Mr. M tif, en parlant l'Histoire du Da lant prouver ce discours un an où chercher au aborderent, & de très-bons ra vinum ferentes?

pendant l'été leurs cheveux dans le visage pour se garantir de la piquure des moustiques, cela a pu tromper des Voyageurs inattentifs qui en ont vu quelques-uns de loin. Si cependant l'on découvre téellement, entre les Américains à menton ras, des fauvages qui ont de la barbe, ils font fans doute originaires de la Norvège ou de l'Islande, dont les habitants, pressés par cette inquiétude singulière qui agita toujours les Scandinaviens, ont jadis entrepris de longs voyages de mer; & par leur seul établissement au Groenland en 770, ils pourroient disputer à Christophe Colomb la gloire d'avoir découvert le Nouveau Monde. En pénétrant plus avant dans les ténèbres historiques répandues sur les monuments du Nord. que Thordmod Torfaus, Adam de Breme, Lyfcandre , Jonas Arngrim , & la Chronique de Sturiesen nous ont conservés, on croit entrevoir que ces Norvégiens navigateurs & conquérants ont, dans l'onzième siècle, touché aux Plages de l'Amérique septentrionale. vers le 40me degré de latitude : ils y déconvrirent dir-on, des Provinces, qu'ils nommerent le Helleland. le Markland, & le Weinland, (*) qu'on prend pour les Côtes de Terre - Neuve & du Labrador : fices avenfuriers laissérent des Colonies dans ces Contrées : il est

So

re a

e de

s qui s minous

s por-

lu cé-

ait un
, qu'il
a mille
ont les
barbe

e-t-il, *) Cet tois font

77 . **.

ncertain n place nds Efois rennenton :

1747, abattent

202

^(*) Mr. Masset auroit du prendre un ton moins affirmatif, en parlant de ces découvertes dans son Introduction à l'Histoire du Dansmarck : il ne s'est pas apperçu qu'en voulant prouver ce qui est fort douteux, il s'est glisse dans son discours un anachronisme de plus de roo ans. D'ailleurs où chercher aujourd'hui ce Pays à vignes où les Norvégiems aborderent, & où il croissoit, au rapport d'Adam de Breme, de très-bons raissus, quod thi vites sponte nascantur optimum binum ferentes? Le Botaniste Calm, qui a voyage tour exprés

possible qu'il y existe encore aujourd'hui des Sauvages barbus, parce qu'ils sont d'extraction Européane, & aussi étrangers en Amérique que l'ont été les Maures en Espagne.

Les Groenlandois qui habitent aux environs du Stadthouk disent aussi qu'en avançant dans leur Pays vers le Nord-Est, on trouve une Peuplade où les hommes ont de la barbe : ceux - ci tirent également leur origine d'une Colonie Islandoise fondée au huitieme siècle. & dont on n'a jamais pu avoir des nouvelles certaines, parce qu'elle a été en partie dissipée . & en partie éteinte par la peste de 1350. Les foibles restes de cet établissement, abandonnés à leur destin par le Danemarck, en proje à des malheurs plus grands, auront avec le temps petdu jusqu'à la mémoire de leur Métropole, & la nécessité les aura réduits à la vie sauvage. Tous les efforts que l'on a faits de nos jours, pour aborder à leurs Côtes, ont été infructueux, les glaces s'y étant tellement accumulées, que l'abordage est devenu impraticable aux moindres bâtiments; de sorte que l'on ignore l'état actuel de tout le rivage oriental du Groenland, où il v a eu jadis une ville, un Evêché, & plus de cent bourgades.

Nous terminerons cet Article par une observation fur les Peuples Septentrionaux en général. Ceux qui

pour retrouver l'ancien Weinland, le place dans le Labrador, en il a découvert quelques pieds d'une vigne agrefte, dont le fruit, toujours verd, rend un suc horriblement aigre : on dit que les Islandois en rapporterent quelques seps dans leur sile, qui y moururent de froid. Il est certain que le penchant pour le vin a sait entreprendre plusieurs expéditions aux Septentrionaux, & qu'ils ont fait la guerre pour se metwe en possession des Pays à vignobles.

habitent l'ex Cercle Polai de, l'iris de vigoureuse, guerriers & jours portés qu'ils croient der jusqu'en partie de l'As n'y a pas de du Nord, ou trionales.

Quand pépinières de font fortis ce pris de les deux millions & d ment à fon ces Etats n'or policés qu'ils étoit-elle don produifoit qu l'on y ignoro

finlande & la l en quarré, à 6 égard à cette i mes, fi le froic tagnes n'y mer Le Baron de I Suède pourrois ants; mais il y

VI

ne ,

2114

du

leur

OU

ale-

211

des

liffi-

Les

leur

plus

mé-

a ré-

on a

ont

ccu-

aux

t ac-

l y a

ades.

ation

qui dor,

dont

: OR

leur

chant

aux

ette

habitent l'extrémité de la Zone tempérée en-deçà du Cercle Polaire, ont pour la plupart la chevelure blonde, l'iris de l'œil bleu, le teint blanc, la complexion vigoureuse, la taille haute: ils sont hardis, courageux, guerriers & inquiets: un penchant secret les a toujours portés à s'expatrier, & à envahir le globe entier; qu'ils croient formé pour eux; on les a vus se déborder jusqu'en Afrique: toute l'Europe, & une grande partie de l'Asie sont peuplées par jeurs descendants. Il n'y a pas de Nation parmi nous qui ne tire son origine du Nord, ou qui ne soit mêlée avec des races septenarionales.

Quand on parcourt aujourd'hui ces prétendues pépinières de l'espèce humaine, & ces Contrées d'où sont sortis ces grands essaims d'hommes, on est surpris de les trouver désertes : le Danemarck n'a que deux millions d'habitants, la Suède n'en a que deux millions & demi : (*) l'Empire de Russie, respectivement à son étendue, est une solitude. Cependant ces Etats n'ont jamais été ni plus désrichés, ni mieux policés qu'ils le sont de nos temps : la population y étoit-elle donc plus considérable, lorsque le sol n'y produisoit que des forêts au-lieu de moissons, lorsque l'on y ignoroit jusqu'au nom des Arts, & qu'on n'y

^(*) Suivant le calcul de Tempelmann, la Suède, la Finlande & la Lapponie Suédoife contiennem 228000 milles en quarré, à 60 milles fur le degré: il dit que ce Pays, eu égard à cette furface, pourroit nourrir 45 millions d'hommes, fi le froid, les glaces, les neiges, les lacs, les montagnes n'y mettoient d'invincibles obstacles à l'Agriculture. Le Baron de Flemming/croît que malgré ces obstacles, la Suède pourroit pousser sa population à 20 millions d'habitants; mais il y a loin de la pessibilité à l'esset.

connoissoit que la vie sauvage? Non sans doute, car cette affertion feroit à la fois absurde & contradictoire. L'on ne peut donc expliquer les anciennes émigrations des Septentrionaux, qu'en supposant que plusieurs petites Nations vagabondes qui occupoient une immense étendue de terrein, se soient tout-à-coup confédérées pour s'expatrier; de façon que le Pays restoit, après leur sortie, absolument vuide & dépeuplé pendant six à sept générations ; aussi remarque-t-on que ces nuées d'émigrants du Nord, qui trainoient après eux leurs femmes, leurs enfants, & leurs bestiaux dont ils subsistoient pendant la route, n'ont paru que de temps en temps, comme des orages, & qu'il y a toujours eu de grands intervalles entre une irruption & une autre. Depuis cent & quarante ans, les Tartares ne se sont pas remués : on les prendroit pour les mortels les plus équitables & les plus pacifiques de l'univers; mais ce calme & cette tranquillité ne viennent que de la foiblesse de leur population épuisée par la dernière conquête de la Chine & de l'Asie, qui sera dorenavant d'autant plus exposée à leurs invasions, que l'Europe entiérement policée, & toujours en armes, leur oppose des barrières insurmontables.

Les Sauvages situés directement sous le Cercla Boréal, ou reculés au-delà, sont bien différents de ceux dont nous venons de parler; & cette différence est également sensible, soit qu'on considère leurs figures, soit qu'on fasse le parallèle de leurs mœurs & de leurs inclinations. Petits, basanés, soibles, dégénérés du genre-humain, ils paroissent constituer la race la plus chétive & la plus méprisable : on ne peut

zomparer lei naurels de chaleur extr fur les facul causes, si des effets qu Arctiques . n'ont jamais vouloient c froyable. le en deça du leur passage mais heure la Patrie, qu les limites qu ration de le que les aut fouhaiter.

Tant q on le verra barie: s'ils roit périr; p les, est imp neiges & de

Quant jamais été l'est de no & rapideme petite - véro froide : les porté un co

Cat

oire.

igraplu-

coup

Pays

uplá

t-on

pienz

bef-

paru qu'il

Tup-

, les pour

es de

vien-

e par i fera

ions,

n ar-

ercla

ts de

ence

figu-

k de

éné-

race

peut

comparer leur lacheté & leur poltronnerie qu'à celle des naturels de la Zone torride. L'excès du froid & la chaleur extrême agissent donc à peu près de même sur les facultés & la constitution de l'homme, & ces causes, si contradictoires en apparence, produisent des effets qui se ressemblent. Les habitants des Terres Arctiques, au contraire des autres Septentrionaux. n'ont jamais été tentés de l'envie de s'expatrier : s'ils vouloient chercher vers le Sud un féjour moins effroyable, les Peuples vaillants & belliqueux, placés en deca du Cercle Polaire, les extermineroient sur ieur passage, ou les repousseroient sans combattre; mais, heureusement pour eux, un singulier amour de la Patrie, qu'eux seuls peuvent almer, les retient dans les limites que la Nature leur a marquées, & la modération de leurs desirs équivant à toutes les richesses que les autres Nations possèdent, ou qu'elles osent fouhaiter.

Tant que le climat restera le même à seur égard, on le verra persévérer dans l'abrutissement & la barbarie: s'ils se réunissoient en société, la faim ses seroit périr; parce que l'agriculture qui nourrit les Villes, est impraticable dans teurs solitudes couvertes de neiges & de frimats,

Quant à leur population, elle n'a peut-être jamais été si foible, depuis la Peste noire, qu'elle l'est de nos jours, & leur nombre a constamment & rapidement décrû, depuis quarante ans que la petite-vérole a étendu ses ravages dans la Zone froide : leur commerce avec les Européans leur a porté un coup mortel, comme si c'étoit la dessinée

omin los

de tous les Peuples sauvages de s'éteindre, dès que des Nations policées viennent se mêler & s'établir parmi eux.

On a déja dit qu'en 1730 l'on comptoit, sur toute la Côte occidentale du Groenland, trente-mille Indigenes; en 1746 il n'en restoit plus que dixneuf mille: & à peine en compte-t-on encore maintenant sept mille. Les Eskimaux, qui ont eu moins de communication avec nous, & qui se sont moins ressentis de la petite-vérole, ont maintenant leur nombre à peu près dans l'ancienne proportion, qui est de huit cents personnes, ou de deux cents samilles, sur une lisière de Côtes de cinquante lieues de France : car dans la profondeur des terres, on ne voit aucune habitation humaine. La pêche étant presque l'unique ressource de ces barbares, la disette détruiroit bientôt ceux d'entr'eux qui prétendroient s'habituer & se cabaner fort avant dans le Continent, où ils errent seulement pendant quelques mois. Au temps que les harengs émigrent du Pole, & que tous les monstrueux poissons du Nord se mettent en mouvement, ils les suivent en canots, & en son de grofses provisions, qu'ils amènent au rivage où ils ont envie d'hiverner; car ils changent presque tous les ans de demeure, & font toujours chez eux : ils voyagent en péchant & en chassant, & rien ne leur conte moins que de construire une misérable hutte partout où la mauvaise saison les surprend. Leur terre n'est à personne; le gibier & le poisson sont à tous; ils ignorent ce que c'est que la propriété, & la servitude qui en émane; & cet avantage vaut bien les

melons, les se nourrit l'e Turquie,

Les Savant avec les Géar de la conftrué leurs doigts, fonne d'entr'e leurs corps.

Si, pour rassembler les Vovageurs au précaution de ce tiffu d'éte la fable con demi. Si l'o les moindres quand le co cèle plus, à bondance des font-elles les de voyages : réunies en un les volumes un fait intér melons, les pistaches, les sorbets & les pilaux dont se nourrit l'esclave le plus titré de la Perse & de la Turquie,

SECTION II.

Des Patagons.

Les Savants de l'Europe se sont long-temps amusés avec les Géants de l'Amérique : ils ont parlé hardiment de la construction de leurs cerveaux, de la grosseur de leurs doigts, de la proportion de leurs pieds; & personne d'entr'eux n'a jamais été certain de l'existence de leurs corps.

Si, pour faire connoître les Patagons, il a fallu rassembler les rapports & les dépositions de tous les Voyageurs qui ont abordé à leurs Côtes, on a eu la précaution de raccourcir, autant qu'il a été possible. ce tissu d'éternelles contradictions qui ont fait lutter la fable contre la vérité pendant deux siècles & demi. Si l'on avoit voulu se charger de discuter les moindres particularités, le loisir eut manqué, quand le courage eut suffi. D'ailleurs rien ne décèle plus, à mon avis, la flérilité d'un sujet que l'abondance des détails : aussi la prolixité & la disfusion sont-elles les communs défauts de toutes les relations de voyages : les vigoureux compilateurs qui les ont réunies en un corps, ont aigri le mal, & ont multiplié les volumes sans avoir écrit un Livre. Pour y démêler un fait intéressant, confondu & comme submergé

L ber-

mille dixnainnoins

t de , fur : car

ique oiener & er-

inps les

ont les

nte parerre us :

ferles dans des circonstances infiniment petites, on doit rewoir mille pages vuides ou fastidieuses, qui impatientent & désespèrent; on est dans le cas d'un Botaniste qui, pour trouver une plante dont il veut connostre les caractères, est quelquesois contraint de parcourir des forêts, des landes, des rochers, des précipices, & d'herboriser dans toute une Province avant que d'étre satisfait.

La méthode des abrégés a également ses inconvénients : en écartant les détails intermédiaires, en dépouillant les faits de leurs accessoires, elle resserre l'auteur dans un cercle si étroit, qu'il y est comme en captivité; sa narration en devient aride, & cette aridité est un vice essentiel, qu'on ne peut racheter que par l'intérêt qu'on suppose que le Lecteur prend aux matières, qu'on traite sommairement pour ménager son temps : si entre ces deux écueils il y avoit une route, il ne faudroit pas balancer à la suivre.

La patrie des Patagons est proprement cette Plage qui s'étend depuis la rivière des Sardines jusqu'à la bouque orientale du détroit de Magellan, & qu'on nomme dans les Cartes la Côte déserte des Patagons; parce que c'est un Pays désolé & presqu'inhabitable, où les Européans n'ont aucun établissement, & où ils n'en auront vraisemblablement jamais. Le sol y est nud, pâle, mêté de sable, de gravier, de nitre, de talc, & de coquillages sossiles: toutes ces matières hétérogènes, consusément entassées par les vagues de la mer, ne forment que des collines en pic, dont des dépouilles marines mpisseut le sommet, & des vallées

des buiffons i lées, & peu manque prefq couvert que t puife dans les de falpètre qu la forme du vainent dans

Ce Pays
tempérée auft
y est cachée
ciel voilé par
y dominent
point de par
yigateurs.

C'eff fur Espagnols cri ques : d'autre énormes mort bitent sur les où la nature d le gibier plut che : une troi à la Côte ou l'Isle de Child opinion les si devroit plutô sable, voitur ques volcans y ont allume inégulières où aucun arbre ne végète : on n'y voit que des puissons rampants, quelques tousses d'herbes essilées, & peu de plantes alimentaires : l'eau douce y manque presqu'entièrement, au moins n'y a-t-on découvert que très-peu de bonnes sources; celle qu'on puise dans les sondrières, est saumache & impregnée de salpètre qui s'attache au penchant des Dunes sous la sorme du verglas, & que les pluies délaient & entrainent dans les bas-sonds.

Ce Pays, quoique situé au centre de la Zone tempérée australe, éprouve de longs hivers : la terre y est cachée alors sous des tas de neiges, & le ciel voilé par des nuages noirs & affreux : les vents y dominent avec tant de véhémence, qu'il n'y a point de parage dans l'Océan plus redouté des Navigateurs.

C'est sur ce rivage enchanté que les premiers Espagnols crurent voir une race d'hommes gigantesques : d'autres Voyageurs, qui n'ont pu rencontrer ces énormes mortels à la Côte déserte, assurent qu'ils habitent sur les bords intérieurs du Détroit de Magellan, où la nature du terrein est, à la vérité, plus séconde le gibier plus multiplié, & le règne végétal plus riche : une troisième opinion place les prétendus Géants à la Côte occidentale du Nouveau Monde, depuis l'Isse de Chiloë jusqu'au Cap Victoire : une quatrième opinion les relègue dans la Terre Del Fuego, qu'on devroit plutôt nommer un amas de différents bancs de sable, voituré par les slots contre la pointe de quelques volcans que les mouvements intessins du globe y ont allumés.

patientanifie tre les courir pices, te d'é-

s, en efferre comme cette cheter efteur ement cueils lancer

ncon

Plage

n'à la

qu'on

gons;

able,

x où

fol y

itre,

tières

es de

t des

allées

** RECHERCHES PHILOSOPH.

trées ne conflituent plus une Nation originelle ou indigène; mais qu'ils se sont consondus avec d'autres Peuplades de La Plata & du Chyli, qui pour se soustraire à l'insupportable joug des Espagnols, auront cherché un résuge dans les solitudes qui bornent l'Amérique au Sud. Ces mélanges & ces émigrations ont commencé vraisemblablement vers la fin du dixseptième siècle; car Mrs. Wood & Narborough, qui décrivirent les Terres Magellaniques avec toute l'exactitude possible en 1670; n'y appercurent encore qu'une seule & même espèce d'hommes, exactement semblables par les linéaments de la physionomie & les mœurs farouches.

Leur taille égale celle des Européans; & je ne sais pourquoi un Géographe s'est tant étonné de co que les Patagons n'étoient ni aussi petits, ni aussi rabougris que les habitants des Terres Polaires Atctiques; c'est qu'ils n'essuient point un degré de froid comparable à celui qui concentre l'organisation des Eskimaux & des Groenlandois. Du reste, ils n'ont ni barbe ni poil sur tout le corps : leur chevelure, d'ailleurs très-noire, est beaucoup plus rude sur le front jusqu'à l'occiput, qu'ils ont sous applati; cette dissormité vient de la structure grossière de leurs berceaux, que la mère, toujours en voyage ou en course, emporte sur ses épaules; ce qui sait beaucous sousses, comporte sur ses épaules; ce qui sait beaucous sousses.

Ces Sauvages ont la poirrine large, les doigts courts, les oreilles petites, les dents hien ferrées : en parlant ils gloussent & râlent du gosier ; la voix des

femmes est suffi plus d mille plus p face avec d de la terre une couche vigateurs qu cound un g plus Engulie Lappons, le indépendant

Ce qui n'est ni si ap Labrador, o toute l'anné tête dans de n'ont que de & des chaus de loutres sa tent tout nu

La mid riles effraie battre, com faim & la d chent, avec fins, des cra coquillages.

Ils ne maux dome dans toute i couverte :

semmes est plus douce ou moins muque : elles ont suffi plus de corporance, le visige plus plein, & la mille plus petite. Les uns & les autres se peignent la face avec de la sanguine ou de l'ocre détrempée dans de la terre glaise, & s'appliquent sur tous les membres une couche de graisse & de couleur; mais les Navigateurs qui ont communiqué avec eux, leur ont recount un goût décidé pour le rouge, goût d'autant pas s'agulier qu'on le retrouve chez les Iroquois, les Lappons, les Samosèdes, les Tunguses, & les Tartares indépendants.

Ce qui prouve que le climat de la Magellanique n'est ni si apre, ni si rigoureux que celui de la Terre de Labrador, c'est que les Eskimaux se tiennent, pendant toute l'année, enveloppés depuis les pieds jusqu'à la tête dans des fourrures : les Patagons, au contraire, n'ont que des manteaux qui leur recouvrent les épaules, & des chaussons de dépouilles de vigognes & de peaux de loutres fausilées. Quand ils sont en action, ils se mettent tout nuds, sans qu'ils paroissent trembler de froid.

La misère de leur vie ambulante par des Pays stériles estrale l'imagination : ils ont très-souvent à combattre, comme tous les Peuples chasseurs, contre la faim & la disette. Quand le gibier leur manque, ils péchent, avec des silets de boyaux, des moules, des oursins, des crabes, des buccins, des hustres, & vivent de coquillages.

Ils ne connoissoient anciennement d'autres animaux domestiques que les chiens muets, qui existoient dans toute l'étendue de l'Amérique, au temps de la découverte : aujourd'hui ils se servent aussi de chevaux

ou indiautres fe foufauront nt l'A-grations

encore Rement mie & Lie ne

du dix-

gh, qui

l'exac-

de ce nuffi ratiques: compas Eskiil barbe ailleurs jufqu'à é vient que la rte fur

doigu es ; en ix des que les Chillens, réfugiés parmi eux, leur ont sans doute appris à dompter. Ces chevaux sont de race Européane: transplantés au Nouveau Monde, & lachés dans les forêts du côté de Buénos-Ayrès, ils ont éprouvé, comme la plupart de nos quadrupèdes, une dégénération sensible, sont devenus moins puissants, plus petits, & très-peu propres à porter des géants, qui ne bougeroient jamais de leur place, s'ils vouloient se saire transporter sur de pareilles montures, quoi qu'en dise le Commodor Biron, qui parost avoir oublié qu'il écrivoit dans le dix-huitième siècle.

Le caractère moral des Patagons n'a rien qui les distingue du reste des Indiens occidentaux. Malgré leur foiblesse & leur lacheté, ils s'irritent, ginst que les animaux, contre quiconque les offense, & se laissent captiver par les caresses & les procédés généreux : on les a trouvés féroces ou traitables, fuivant qu'on a bien ou mal agi à leur égard. La cruauté des premiers Espagnols est la grande époque dont ils ne perdront la mémoire en aucun age : quand ils se sont vus en nombre contre quelques Européans égarés qui leur paroissoient être Espagnols, ils les ont assaillis à Loups de traits : quand leur faim Lété dévorante ; ils n'ont pas fait difficulté de les manger. Ceux qui viennent de mille lieues loin pour envahir leur terre natale & la liberté qu'ils tiennent du Ciel, ne sont, disent-ils, ni leurs frères, ni leurs femblables, & voila pourquoi ils les mangent, felon le droit des gens adopté parmi eux.

Leurs mœurs & leur condition s'adoucissent à mesure que l'on avance vers le 47mes degré, en tirant

for Buenosnombreuses de subordin Chef d'une Anglais du rope des Na prisonniers 1 accroire. (1 dans fon err risoient beau Géants qu'o pas furprena des Europé l'égard des élevée de d toujours été

Si ces affurément à qué parmi e hurlements e des actes rel affifé à de i qu'il affure é d'un Etre fi qui n'ont d' l'observation ment s'acco vellement d'autres de la

^(*) Voyag mandamis le ve

nt fans

le race

z láchés

ils ont

es, une

iffants .

géants,

ouloient

, quoi

r oublié

ien qui

k. Mal-

t, amfi

, & fe

s géné-

fuivant

auté des

it ils ne

fe font

arés qui

ffaillis à

ante ils

ui vien-

e natale

fent-ils,

ourquoi

té par-

iffent à

n tirant

fur Buénos-Ayrès: là ils composent des hordes plus nombreuses, où l'on croit entrevoir quelque apparence de subordination. En 1741, le Pacha-Choui, ou le Chef d'une de ces troupes, demanda aux Officiers Anglais du Wager, s'il étoit vrai qu'il y avoit en Eutope des Nations entières de Géants, comme quelques prisonniers Espagnols le lui avoient apparemment sait accroire. (*) Les Anglais confirmèrent ce Cacique dans fon erreur, en lui assurant que nos elimats favotisoient beaucoup la propagation des plus monstrueux Géants qu'on eut jamais vus sous le soleil. N'est-il pas surprenant que les Patagons se trompent à l'égard des Européans, comme ceux-ci se sont trompés à l'égard des Patagons, à qui l'on a donné une taille élevée de dix pieds, mesure d'Espagne, qui n'a pas toujours été la mesure du bon sens ?

Si ces barbares avoient une Religion, elle serois assurément absurde; mais jusqu'à présent on n'a remarqué parmi eux aucun vestige de custe. Les cris & les hurlements qu'ils jettent à la pleine lune, ne sont pas des actes religieux, puisque Mr. l'Abbé de la Caille a assisté à de semblables cérémonies chez les Hottentots, qu'il assure être dépourvus de toute idée sur l'existence d'un Etre suprême. Je crois bien que des Sauvages qui n'ont d'autre moyen pour calculer le temps, que l'observation des phases de la lune, peuvent insensiblement s'accoutumer à faire quelques signaux au renouvellement de l'illumination, pour s'avertir les uns les autres de la saison propre à chasser, ou à pécher de

^(*) Voyage à la mer du Sud, fait par quelques Officiers, commandants le veisseau le Wager, p. 127, in-4tel. Lyon 1736.

certains animaux de passage, sans avoir la moindre envie de faire des oraisons. Ceux-ci d'ailleurs sons trop pauvres pour avoir des Prêtres : on ne gagneroit ni à les tromper, ni à les instruire. Aussi n'ont-ile jamais été visités par ces aventuriers qu'on nomme des Missionnaires, & qui présèrent, comme tout le monde sait. les perles de la Californie, & l'or du Paragual. aux sables Magellaniques, & au salut de leurs misérables habitants. Quelques Auteurs difent qu'ils craignent si fort les spectres, qu'ils n'osent marcher seuls dans les ténèbres, & qu'à force d'avoir toujours peur des fantômes, ils sont parvenus à en voir partout où leur imagination frappée les accompagne : les vapeurs & les feux-follets qui s'échappent de leur terre compofée de substances sulfureuses, salines, métalliques, ont peut-être donné lieu à ces fréquentes apparitions qui les font évanouir : ils ne sont pas les seuls d'entre les Américains, où l'on ait observé cette terreur panique : les esprits nocturnes étoient un véritable sléau pour la plupart des Sauvages du Nouveau Monde; parce que l'homme est peureux à porportion qu'il est ignorant & abruti : les Météores, les Eclipses, les Comètes le consternent. & les exhalaisons lumineuses qui paroissent pendant la nuit, sont pour lui de redoutables farfadets

Après cet exposé, qui suffit pour donner une notion des Peuples Magellaniques, examinons, selon l'ordre des temps, les témoignages des Voyageurs qui ont nié ou affirmé l'existence des Géants Américains.

Le premier équipage qui répandit ce faux bruit en Europe, fut celui du vaisseau la Vistoire, arrivé au Détroit

Détroit de lien Pigafei nvoit fait le ies plus gra Contrées : parce qu'ay de bas & d pattes d'ani Port St. 7 res, exhaus contre Mage de se faisir v envie; mais Burga, (*) piter l'Aumón fado il caim dats d'aller p amena deux rut au bout d ne vouloir pr jusqu'à son ai ma. Les Espa lever & de m de le baptiser. ble parmi des massacré leur

^(*) Cet Evenbarque fur le sinqu'on alloit fist. Julien, il fit la vue de favo Chef d'Escadre Diocèse: il sut Tome 1.

Détroit de Magellan ou de Magalians en 1519. L'Italien Pigafetta, qui, sans fonction & sans caractère. avoit fait la course sur ce navire, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de ces Contrées : il dit que son Général les nomma Patagons. parce qu'avant chaussé des peaux de bêtes, en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux : il dit que ce fut principalemeut au Port St. Julien qu'on vit ces hommes extraordinaires, exhaussés de huit pieds. Une conspiration tramée contre Magellan ne lui permit pas, dans cet instant. de se saisir de quelques Patagons, comme il en avoit envie; mais après avoir fait pendre l'Evêque de Burga, (*) auteur du trouble, après avoir fait décapiter l'Aumônier du Vaisseau, & écarteler Gaspar Quefado i il calma l'équipage mutiné, & ordonna à ses soldats d'aller prendre quelques Géants du Pays: on en mena deux enchaînés à bord, dont le premier moumt au bout de quelques jours, parce qu'il s'obstina à ne vouloir prendre aucune nourriture : le fecond vécut insqu'à son arrivée à la mer du Sud, où le scorbut le ma. Les Espagnols, qui n'avoient eu aucun droit d'enlever & de martyriser ce malheureux, n'oublièrent pas de le baptiser, par un zèle de Religion très-remarquable parmi des gens qui avoient pendu un Evêque & massacré leur Confesseur.

Tome I.

ndre

font

croit

t-ils

e des

onde

guai 🕹

iféra-

crai-

feuls

peur

ut où

Deurs

mpo-

ques ,

ritions

l'entre

ar pa-

e fléau

onde 1

n'il est

es Co-

es qui

louta-

e ho-

felon

ins.

bruit

vé au

étroit

^(*) Cet Evêque de Burga, pendu en Amérique, s'étoît embarqué sur le vaisseau de Magellan pour avoir part au buinqu'on alloit faire dans les Isles Philippines. Arrivé au Port st. Julien, il sit soulever l'équipage contre Magellan, dans la vue de favoriser un de ses parents, qu'il vouloit faire Chef d'Escadre, comme il avoit sait des Prêtres dans son Diocèse: il su très-justement châtié.

Tel est à peu près en substance le rapport de Plgafetta : car ce qu'il ajoute des démons qui assistent réguliérement à la mort des Patagons, pour ravir leur ame: ce qu'il dit de leur prodigieux gosier, où ils s'enfoncent une flèche de la longueur d'une demi-coudée. & d'où ils vomissent une bile verte, mêlée de fang est trop puérilement imaginé pour que l'on soumette de pareils détails à l'examen d'un Lecteur raisonnable. Pourquoi le vaisseau la Victoire n'apporta-t-il en Espagne aucune dépouille de ces deux Sauvages monstrueux expirés à son bord? Pourquoi ne ramena-t-il point leurs os, leur crâne, enfin tout un squelette? Il ne faut pas croire qu'il en sut empêché par la superstition des matelots Espagnols, qui refusent, dit-on, de manœuvrer sur les batiments où il y a des cadavres humains; puisque l'on sait que le corps de Christophe Colomb fut après sa mort embarqué à Cadix, & conduit à St. Domingue sur un navire servi par des mariniers Espagnols.

Si l'on lit en entier la Relation de ce Pigafetta dont il est ici question, on se convaincra que l'on ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que l'a été cet Ultramontain; & que ce seroit faire tort à ses propres lumières, que d'accorder la moindre consiance

à des fables si grossières.

Quiros, qui navigea aux Terres Magellaniques en 1524, par ordre & aux fraix de Carjaval, Evêque de Plaisance, n'y vit point de Géants; mais en revanche il essuya des tempêtes, des malheurs horribles, & amena, dans les caisses de son navire, les premiers tats qu'on ent vus au Pérou, où ces animaux, qui emblent croyables val retira

Deputirent, fout margo, & tes des Pauloffale décontraint de Port de La pour se proments sur les recherchele extraores

Drake, écri trépide mari du globe, & par les crabes & qu'il y co vit que des

Le Ro

de l'escadre de cette cour

^(°) The files, and there Ce Naviga Amerique, il va quoiqu'il für a dut fuccomber qu'on connoint les bras & la t vre jufqu'aux

Emblent suivre l'homme, firent dans la suite d'incroyables ravages; & ce fut l'unique fruit que Cariaval retira de sa conteuse entreprise.

e Pr

listent

r leur

où ils

i-cou-

lée de

e l'on

ecteur n'ap-

s deux

urquoi

in tout

empêqui re-

ents où que le

ort em-

fur un

Pigafetta e l'on ne

que l'a ort à ses

onfiance

llaniques

Eveque

n revan-

orribles

premiers

aux , qui

Depuis l'an 1525 jusqu'en 1540, les Espagnols firent, sous la conduite de Garcie de Loaise, de Camargo, & d'Alcazova, trois voyages fameux aux Cotes des Patagons, & n'y trouvèrent point cette race colossale décrite par Pigafetta. Un vaisseau de Camargo contraint d'hiverner dans le Détroit de Magellan, au Port de Las-Zorras, laissa l'équipage affez de loisir pour se procurer des connoissances & des éclaireissements sur l'intérieur du Pays; mais il ne put maleré fes recherches, découvrir le moindre vestige d'un Peuple extraordinaire.

Le Routier original de la navigation de l'Amiral Drake, écrit en Anglais, (*) nous apprend que cet intrépide marin, qui le premier de sa Nation sit le tour du globe, & qui finit enfin par être mangé tout vivant par les crabes, arriva aux Terres Magellaniques en 1577 L & qu'il y communiqua avec les Indigenes, en qui il ne vit que des hommes d'une taille commune.

Le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de l'escadre de Drake; a publié un Journal particulier de cette course, où il s'exprime en ces termes. " Le 22

^(*) The famous Voyage of Sir Francis Drake into the Southlea, and there bence about whole globe of the earth.

Ce Navigateur étant descendu dans l'Isle des Crabes en Amerique, il y fut à l'instant environne par ces animaux ; quoiqu'il fut armé, quoiqu'il fit une longue resistance, il dut succomber. Ces monstrueux crustaces, les plus grands qu'on connoisse dans le monde, lui coupèrent les jambes, les bras & la tête avec leurs ferres, & rongèrent son cadavre Julqu'aux ost gehi is udit alet sie in eight bisache sun.

292 RECHERCHES PHILOSOPH.

, de Juin 1578, nous eûmes, dit-il, un démélé fort vif navec les Patagons, qui tuèrent un de nos Matelots, & un de nos Officiers nommé Mr. Gunner. Ces sauvages ne font pas de si grande taille que les Espagnols le disent; il y a des Anglais plus grands que te plus haut d'entr'eux: les Espagnols ont sans doute abusé des termes dans leurs relations, n'imaginant pas que nous viendrions sitôt ici pour les convaincre de mensonge.

Ce ne fut pas là le seul fruit que cet Officier retira de son voyage; il rapporta encore en Europe l'écorce aromatique, dépouillée d'un arbre sort commun dans l'intérieur du Détroit de Magellan, & que l'on a nommé depuis le Cannellier de Winter, dont il paroît qu'on n'a pas tiré parti; c'est une excellente épice, qui sans avoir le seu de la cannelle de Ceylan, en possède tous les autres qualités. (*)

Qui n'auroit cru qu'après le retour de cinq voyageurs, dont aucun n'avoit retrouvé les Géants de Pigafetta, cette fable ne se seroit évanouse d'elle-même?
Mais, tout au contraire, un Corsaire Espagnol, nommé
Sarmiento, qui croisa en 1579 à la pointe méridionale
de l'Amérique, y rencontra, au rapport de son Historien Argensola, des Sauvages hauts de douze pieds.
Il faut remarquer qu'aucune relation n'a jamais depuis
porté la taille des Patagons à une mesure si folle & si
excessive: aussi convient-on généralement qu'Argen-

fola étoit miento un les fables Palais, & par faire le

Il per rochers du delle , fou terdiroient du Sud : c pable, & étá l'homm phie; puis nir dans la fans embou feau ne pa pe II, ne piastres pou déplorable : dans ce con réunir en u partit d'Esp quement : glais en enle riva à sa de de forces po reuse Bourg dans une sa ne germeren guols fans re Pays pour y

^(*) Quelques Botanistes définissent ce cannelier Persclymenum arborescens, erectum, foliis laurienis, corsice acri, aromatico. On tire de cet arbre l'écorce sans pareisse & la gomme alouchi; mais on en fait peu d'usage.

fola étoit un Ecrivain romanesque, & l'hérorque Sarmiento un visionnaire qui crut voir, dans les dunes & les sables de la Terre Del-Fuego, des Châteaux, des Palais, & des édifices d'ordre Corinthien, & qui finit par faire le ridicule établissement de Philippeville.

Il persuada au Roi d'Espagne de bâtir, entre les rochers du Détroit Magellanique, une Ville & une Citadelle, sous prétexte que les batteries des remparts interdiroient aux vaisseaux ennemis le passage à la mer du Sud : ce projet contenoit plus d'une absurdité palpable, & on peut en inférer que Sarmiento doit avoir éts l'homme de son temps le plus ignorant en Géographie; puisqu'il ne comprenoit pas qu'on pouvoit venir dans la Mer pacifique par deux chemius différents, fans embouquer le canal de Magellan, où aucun vaisseau ne passe plus de nos jours. Cependant Philippe II, ne dépensa pas moins de quatre millions de piastres pour fonder cette Ville, dont le destin fut déplorable : elle ne subsista que trois ans, & éprouvadans ce court espace tous les désastres qui peuvent se réunir en un siècle. La flotte destinée à sa fondation partit d'Espagne avec quatre mille hommes d'embarquement : une tempête en noya trois mille : les Auglais en enlevèrent cinq cents : le reste découragé arriva à sa destination sans vivres, & eut à peine assez. de forces pour jetter les fondements de cette malheureuse Bourgade : les graines d'Europe qu'on sema dans une faison contraire, dans une terre sauvage, ne germèrent point : la famine augmenta : les Espaguols sans ressource, voulurent se disperser dans le Pays pour y vivre de chasse; mais les Patagons, qu'ils

T 3

mmun l'on a paroit e, qui offède

rt vif

lots.

Ces

s Ef-

s que

doute

nt pas

aincre

er re-

e l'é-

VOVAe Pigamême? nommé dionale Hiftopieds. depuis e & fi Argen-

e & 14

avoient indignement traités à leur arrivée, saisseme cette occasion pour se venger; ils désirent les Colons saméliques en détail, & mangèrent les moins malades & les moins malagres. Sarmiento, en allant implorer du secours pour son établissement, sut sait prisonniez par le célèbre Raleig, qui avoit fait de son côté la recherche de vel-Dorado, & qu'on décapita ensuite à Londres, pour avoir le premier appris aux Anglais à sumer du mbac; au moins les Juges alléguèrent-ils ce prétexte, pour immoler un grand homme, qu'ils avoient le malheur de hair : s'il est vrai que l'Angleterre gagne aujourd'hui 20 millions par an sur cette plante Américaine, il est surprenant que Raleig n'ait pas encore une statue.

Le Chevalier Pretty, qui accompagna en 1586 Thomas Candish dans sa navigation aux Terres des Patagons, en a donné une Relation très-bien écrite: il y dit que l'on ne vit rien, dans ce Pays de désolation, qui ressemblat le moins du monde à un Géant; mais il assure que les Sauvages de cette Côte lui avoient paru séroces, brutaux; & on les soupçonne, ajoute-t-il, d'avoir mangé plusieurs Espagnols, délaissés à Philippeville par l'inconsidéré Sarmiento.

En 1592, l'infatigable Candish retourna une feconde fois au Détroit de Magellan: cette expédition a été décrite par deux Auteurs différents; par Jane, Secrétaire du Contre-Amiral, qui ne parle point de Géants; & par Knivet, qui prétend avoir rencontré a au Port défiré, des Patagons dont la taille équivaloit à 16 palmes; il mesura deux cadavres nouvellement anterrés sur le rivage, & les trouva de 14 empans de long: iv obfi lien, qui i Sauvages de font, dit-il, pas cinq em

S

Knivet portion à c Service de l Portugal, ou favoriler l'o Le ton emp veilleux, & ractérisent te impossible q Lecteurs ere

Un Genommé Chid
l'équippeme
vers l'extré
fes bâtiment
trouva que
ayant pris (
pèrent fur l
qui vouloio
frayé par les
Plage, & pre
en Europe
malades, &
les parages (

Richar de Magellar irent

olona

lades

loren

nnier

a re-

lite a

lais à

nt-ils

qu'ils

ingle-

cette

n'ait

1586

es Pa-

: il y

, qui

nais il

paru

t-il,

ippe-

ne fe-

tion a

Se-

t de

atré .

aloit

ment

s de

-

long: l'observa un autre Patagon, pris au Port St. Julien, qui lui parut élevé de 13 palmes. Quant aux Sauvages des deux bords du Détroit Magellanique, ils sont, dit-il, si vilains, si chétifs, si petits, qu'ils n'ont pas cinq empans de taille.

Knivet, après avoir placé des Pygmées sans proportion à côté d'une Nation colossale, abandonna le Service de la Grande-Bretagne, & entra dans celui du Portugal, où il craignit trop les Auto-da-sé pour ne pas savoriser l'opinion adoptée sur l'existence des Géants. Le ton emphatique, une passion décidée pour le merveilleux, & les contradictions les moins ménagées caractérisent tellement la relation de ce transsuge, qu'il est impossible qu'elle puisse faire impression, même sur des Lecteurs crédules.

Un Gentilhomme Anglais du Comté de Devon, nommé Chidley, entreprit, en 1590, à ses propres fraix, l'équippement de trois navires, avec lesquels il cingla vers l'extrémité australe de l'Amérique. Un seul de ses bâtiments territ aux Côtes Magellaniques, où il ne trouva que des barbares d'une taille ordinaire, qui ayant pris Chidley pour un Pirate Espagnol, s'attroupèrent sur le rivage, & assommèrent sept de ses gens qui vouloiont débarquer. Le reste de l'équipage, esfrayé par les inclinations seroces des Habitants de cette Plage, & par le mauvais temps qu'on y essuya, retourna en Europe sur un navire dégarni de vivres, rempli de malades, & qui alla s'entr'ouvrir contre un rocher sur les parages de la Bretagne.

Richard Hawkins, qui fit route pour le Détroit de Magellan en 1593, a composé lui-même une Rela-

tion confuse & trainante de ses aventures & de ses malheurs : il dit qu'étant arrivé au Port St. Julien, il s'y présenta un nombre d'Américains de si grande taille, que plusieurs Voyageurs les ont qualisiés de Géants : façon de parler extrêmement vague, puis qu'il n'est pas si difficile de décider si un homme a cinq pieds de haut, ou s'il en a dix, lorsqu'on est à portée de le mesurer. Pour prouver au reste quel fond on peut faire fur le témoignage de Hawkins, il suffit d'ajouter qu'il s'étoit entêté d'un système fort singulier : il soutenoit qu'une Colonie Anglaise avoit, au douzième siècle, peuplé tout le Continant de l'Amérique, & que c'étoit à elle qu'on devoit l'obligation d'y retrouver des Géants, puisqu'ils descendoient en droite ligne d'Owen-Guineth, Prince de North-Galles, dont les enfants, s'embarquèrent un jour, sans qu'on ait jamais på avoir de leurs nouvelles : donc, conclut Hawkins, ces enfants allèrent en Amérique. Quelques Savants de la Grande-Bretagne n'out pas manqué d'accueillir cette fable. & de l'appuver dans des Dissertations Philolegiques, où ils démontrent que la Langue Cimraëque du Pays de Galles, qui est un dialecte du Celtique, entre pour beaucoup dans la composition des languges Américains.

Les Marins Hollandois, Simon de Cordes & Sebald de Wert, firent en 1598 le voyage de la Magellanique: un Allemand, qui se trouva sur l'escadre, je ne sais comment, en publia un Journal très-mal raisonné; il raconte que le Vice-Amiral sit à la Baie-Verte rencontre de quelques canots navigés par des Sauvages de dix à onze pieds de haut: on en tua sur te champ quatres gagne arbres pour quel ils fe cher aussi de Cependant tite fille Pa Amsterdam sétoit de per atteint quatre croissance. du Germain

Trois i Wert pour l y envoyèren meux Olivie

La rela
nyme, peutil affure que
au Port Déj
tuèrent trois
nus de la fr
avoit inspiré
Nassau; &
vingt- trois
les examina,
doient pas, le
trant plus a
avoient voul
deux filles &
l'on jugea, p

le fes

en, il

rande és de

puif

a cinq

ortée

id on

fuffie

ulier:

dou-

ique.

'y re-

droite

ont les

amais

kins.

its de

cette bilolo-

ue du

e, en-

gages

k Se-

lagel-

adre.

s-mal

Baie-

des

a fur

le champ quelques-uns à coups de mousquets; & les autres gagnèrent le rivage, où ils arrachèrent de gros arbres pour en faire un retranchement, derrière lequel ils se cachèrent, & où l'Auteur auroit du se cacher aussi de honte d'avoir écrit des fables si insipides. Cependant de Wert emmena en Hollande une petite fille Patagonne, qui a vécu quelques années à Amsterdam: la mère à qui on arracha cette enfant, étoit de petite taille, & l'enfant lui-même n'a jamais atteint quatre pieds & demi, après avoir achevé sa croissance. Ainsi les faits déposent contre le récit du Germain Jantzsoon.

Trois semaines après le départ de Sebald de Wert pour l'Amérique Australe, les Provinces-Unies y envoyèrent une seconde flotte, aux ordres du fameux Olivier du Nord, le Magellan de la Hollande.

La relation de ce voyage a été écrite par un anonyme, peut-être bon Pilote, mais mauvais Logicien; il assure que quelques gens de l'équipage apperçurent au Part Désiré, des Patagons de grande stature, qui tuèrent trois Matelots débarqués: les Hollandais, revenus de la frayeur que cette brusque réception leur avoit inspirée, poursuivirent leurs ennemis à l'Isle Nassau; & pour trois de leurs Matelots ils tuèrent vinge-trois Patagons, dont les cadavres, lorsqu'on les examina, n'avoient rien de gigantesque, & n'excédoient pas la taille ordinaire de l'homme. En pénétrant plus avant dans la caverne où ces Sauvages avoient voulu se résugier, on y découvrit six ensants, deux silles & quatre garçons, qu'on mena à bord, où l'on jugea, par la proportion de leurs membres, qu'ils

n'atteindroient jamais à la hauteur de cinq pieds. Un de ces ensants, dit le Relateur, ayant appris la Langue Hollandaise en trois jours, se mit à faire des contes à l'équipage pour le désennuyer : il rapporta, entr'autres choses, que dans un Pays nommé Coin il existoit une engeance de Géants nommés Tiremenen, hauts d'onze pieds. Ceux qui étudieront la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martinière, y verront que rien n'est plus réel que ce Pays de Coin & ces Géants Tiremenen; mais ceux qui réfléchiront, s'appercevront combien il est ridicule de supposer qu'un enfant sauvage puisse dans un instant apprendre le Hollandais, & être à la fois un excellent Géographe, sur l'autorité duquel on atteste des saits qui contredisent la nature autant qu'elle nous est connue.

Spilberg partit pour les Terres Magellaniques en 1614: Corneille de Maye, qui a rédigé le Routier de cette navigation, crut distinguer de loin sur les collines de la Terre Del-Fuego un seul homme colossal, occupé à sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable. Le navire ayant ensuite touché à l'Isle Pinguin, on y découvrit deux sépultures, qu'on fouilla avidement, dans l'espérance d'en tirer les ossements d'un Géant; mais les Hollandais ne surent pas médiocrement surpris de n'y voir que le corps d'un Patagon de la taille ordinaire d'un Européan, emmaillotté dans des peaux de Pinguins: l'étonnement augmenta, lorsqu'on sortit le sécond squelette, qui n'avoit que deux pieds & demi de long. On peut donc accuser Corneille de Mayè d'avoir eu une illusion optique, en

regardant le pris la poin pour un hon nettes.

Les Ar noms ne for Jason, déco pour entrer Cap Hoorn Le Commis cette course page n'eut ples Côtes M I spe du Roi conjecturer onze pieds d

Après Maire & Sch s'accuserent relation de controuvés ments exhui qu'ils eurent cher, qu'ils

Il y a c ger au bout les meilleure voyage.

Garcie en 1618, av du nouveau . Un

angue

ntes A

itr'au-

exif-

enen .

Géo-

Marti-

Pays

ui ré-

de de

nftant

ellent

s faits

s eft

es en

ier de

ollines

ccupé

inimi-

guin ,

avide-

d'un

locre-

on de

as des

lorf-

que ccufer

e, en

regardant les collines de la Terre Del-Fuego: il aura pris la pointe d'un rocher, ou le tronc d'un arbre, pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes,

Les Argonautes le Maire & Schouten, dont les noms ne sont pas si sonores que ceux de Hylas & de Jason, découvrirent, en 1615, un nouveau passage pour entrer dans la mer du Sud, & doublèrent l'affreux Cap Hoorn au 56me. degré de latitude méridionale. Le Commis de leur vaisseau, qui publia le Journal de cette course mémorable, nous apprend que l'équipage n'eut pas le bonheur de voir un seul Géant sur les Côtes Magellaniques; mais qu'en creusant vis-à-via l'Isse du Roi, on déterra quelques ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moina onze pieds de haut.

Après la publication de ce Journal, le vieux le Maire & Schouten eurent occasion de se brouiller, & s'accuserent mutuellement d'avoir fait insérer, dans la relation de leur Commis Aris, des saits absolument controuvés : s'ils ne dirent rien de ces prétendus ossements exhumés par le travers de Fise du Roi, c'est qu'ils eurent des mensonges si importants à se reprocher, qu'ils oublièrent celui-là comme une minutie.

Il y a des hommes à qui il est plus facile de voyager au bout du Monde que de dire la vérité; & avec les meilleures intentions il est difficile d'écrire un bon voyage.

Garcie de Nodal, envoyé par la Cour d'Espagne en 1618, avec deux caravelles, pour apprendre la route du nouveau Détroit trouvé par le Maire deux ans auparavant, sit inutilement la recherche d'un Peuple prodigieux sur les Plages Magellaniques; mais le Pilote de son second navire rapporta qu'il avoit communiqué avec des Sauvages d'une taille immense, sans nommer la Côte où il les avoit rencontrés; omission qui peut donner une idée de la négligence avec laquelle on a composé le Journal de cette flottille Espagnole.

L'Amiral Hollandois Jacques l'Hermite, qui partit en 1623 de Rotterdam avec une escadre d'onze vaisseaux, destinée à faire la conquête du Pérou, donne ordre au Capitaine Decker de composer l'Histoire de cette expédition, dont cet Officier s'acquitta avec beaucoup d'intelligence: on trouve dans son Ouvrage de très-grands détails sur les habitants de l'extrémité de l'Amérique, qui sont, dit-il, d'une complexion asse vigoureuse, & d'une taille qui égale celle des Européans.

Jamais les Côtes des Paragons n'ont été décrites plus exactement que par Mrs. Wood & Narborough: ces Anglais ont examiné ce Pays plutôt en Philosophes & en Naturalistes qu'en Navigateurs curieux, & ont possédé à la fois l'art difficile de saire des observations intéressantes, & le talent, plus difficile encore, de peindre naïvement les objets qu'ils avoient observés. Partis par ordre de la Cour de Londres en 1670, ils employèrent beaucoup de soin à reconnoître la pointe méridionale du nouveau Continent, où ils entrèrent en liaison avec les indigènes, qu'ils nous représent tels qu'on les a vus décrits dans l'introduction de ce Chapitre.

Les Français, qui ont de tout temps laissé faire

aux autres attendirent aux Terres chene-Got Magellan leurs escad

" Ce " dinaire " " bouillent

, font touj

" gion, fan

, chages, c

" à l'abri d " ques Aut

, dont ils i

, fobres, (
, pieds.

Pour de article, on ont cotoyé le est, par ex Cap Hoorn e nandez un se doute que l'onommé Alexvince de Fif ans quatre moù le barbar

aux autres Nations les fraix des grandes découvertes, attendirent la fin du dix-septième siècle pour naviger aux Terres Magellaniques. Mrs. de Gennes & Beauchene-Gouin entrèrent successivement au Détroit de Magellan en 1696 & en 1699 : les deux Historiens de leurs escadres s'accordent sur la posture des Patagons.

" Ce font, disent-ils, des Sauvages de taille ordinaire, qui se peignent le visage de rouge, & se barbouillent tout le corps. Quelque froid qu'il sasse, ils
font toujours nuds, à l'exception des épaules, qu'ils
couvrent de manteaux fourrés: ils vivent saus religion, sans aucun souci, sans demeure assurée; leurs
cases consistent seulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils plantent & entrelacent pour se mettre
ha l'abri du vent. Ce sont là ces Patagons que quelques Auteurs nous disent avoir dix pieds de haut, &
dont ils sont tant d'exagérations, jusqu'à leur faire
avaler des seaux de vin. Ils nous parurent sort
fobres, & le plus haut d'enrieux n'avoit pas six
pieds.

Pour donner le moins d'étendue possible à cet article, on a supprimé le rapport des Voyageurs qui ont côtoyé le rivage des Patagons sans y relâcher. Tel est, par exemple, le Capitaine Roggers qui para le Cap Hoorn en 1709, & délivra de l'Isle de Juan Fernandez un Sostaire dont les aventures méritent sans doute que l'on en dise un mot. C'étoit un Ecossois, nommé Alexandre Selkirk, né à Largo, dans la Province de Fise, qui avoit vécu seul, pendant quatre aus quatre mois, dans l'Isle inhabitée de Fernandez, où le barbare Capitaine Stradling l'avoit délaissé avec

ire de beauige de ité de la affaz

s Eu-

uple

iloto

niqué

mmer

peut

on a

partit

e vaif-

donna

écrites
rough:
fophes
& ont

e pein-Partis ployète métrèrent

orésenion de

é faire

fes habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac; une hache, un couteau, un chaudron, une Bible, quelques volumes qui traitoient de matières de Religion, ses instruments & ses Livres de marine. Durant les huit premiers mols la mélancolie accabla ce malheureux au point qu'il médita de se détruire : il eut beaucoup de peine à soutenir son ame abattue contre l'horreur d'une si épouvantable solitude. Quand sa provision de poudre sut consommée, il s'exerça à la course pour prendre des chevres, & s'étoit rendu si agile qu'il courroit par les rochers avec une vitesse incroyable.

La follicitude & le soin de sa subsistance avoient tellement occupé son esprit, que toutes ses idées morales s'étoient effacées : aussi sauvage que les animaux. & peut-être davantage, il avoit presqu'entiérement oublié le secret d'articuler des sons intelligibles : & son libérateur Roggers observa avec étonnement, qu'il ne prononcoit plus que les dernières syllables des mots d'où l'on peut inférer que s'il n'eut eu des Livres, ou si son exil eut duré encore deux ou trois ans, il seroit parvenu au point de ne plus parler du tout. L'homme n'est donc rien par lui-même; il doit ce qu'il est à la société : le plus grand Métaphysicien , le plus grand Philosophe, abandonné pendant dix ans dans l'Ise de Fernandez, en reviendroit abruti, muet, imbécille. & ne connoîtroit rien dans la nature entière. On peut affurer qu'il effuyeroit exactement les mêmes changements qu'avoit éprouvé Selkirk, qui fut infortuné dans son désert aussi long-temps qu'il conserva la faculté de faire des réflexions; mais lorsque distrait

par les bei état, le pe L'histoire Roman de Foë, qui duction pl

Mr. des fortific Chili en 1 chene - Bat il publia la qui ait che pour des r l'Amerique tent dans le chure du D de Géants; telots Franc nombre, q qu'ils étoie que Mr. F moins, qui qui avoient que s'il y l'Amérique puis long-t vifs ou mo en Europe feroit remp que tous le réfolution d par les besoins physiques, il cessa de résléchir sur son état, le poids de l'existence l'accabla beaucoup moins. L'histoire réelle de ce Solitaire a sourni le sujet du Roman de Robinson Crusoë, composé par Daniel de Foë, qui auroit pu tirer d'un sonds si riche une production plus achevée.

Mr. Frésier, originaire de Savoie, & Directeur des fortifications de la Bretagne, s'embarqua pour le Chili en 1711, sur un vaisseau commandé par Duchene-Battas : cinq ans après son retour en France il publia la relation de ce voyage. Il est le premier qui ait changé & transporté la patrie des Patagons. pour des raisons que j'ignore, de la Côte orientale de l'Amérique à la Côte d'Occident : il veut qu'ils habitent dans les Terres entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du Détroit, où il ne vit, à la vérité, aucune trace de Géants; mais un Gouverneur Espagnol & deux Matelots Français lui dirent qu'on en trouvoit un grand nombre, qu'on avoit souvent eu à faire avec eux, & qu'ils étoient élevés de neuf pieds. Il est surprenant que Mr. Frésier se soit laissé persuader par de tels témoins, qui ont voulu ou se jouer de sa crédulité, ou qui avoient été dupes de la leur. Il auroit du savoir que s'il y avoit des Peuples montrueux au Sud de l'Amérique, leur existence auroit été démontrée depuis long-temps par les individus qu'on auroit saisis vifs ou morts, rien n'étant plus aifé que d'envoyer en Europe des squelettes de Géants d'un Pays qui en seroit rempli. & où des Navigateurs débarquent presque tous les ans avec des armes à feu, dans la ferme tésolution d'égorger, pour l'avancement de la Physique,

chauent de res de meolie de fe n ame

ée . il

s'étoit

ec une

woient
moramaux,
rement
& fon
u'il ne
mots;
es, ou
l feroit
'homu'il eß
e plus
s dans
t, im-

ntière. nêmes

infor-

rva la

liGrait

le premier Patagon colossal qui viendroit à la portée du fusit ou du canon.

Ce n'est qu'à la vue même de plusieurs squelettes conservés & entiers qu'on doit se décider, & non sur des fragments postiches, détachés de quelque grand quadrupède, avec lesquels on a tant de sois trompé le vulgaire. Les os qu'on promena par toute l'Europe en 1613, & qu'on montra pour les restes du Géant Teutobochus, surent reconnus par un Naturaliste, qui prouva que c'étoient des débris d'un squelette éléphantin. Mr. Hans-Sloane dit qu'un Charlatan lui sit voir un jour les os de la main d'un Géant : il les examina & les reconnut pour les ossements du devant de la nageoire d'une baleine. On pourroit citer mille faits de cette nature, qui doivent inspirer de la désiance à quiconque n'a jamais sait la moindre étude de l'Anatomie comparée. (*)

En 1741, le fameux chef d'Escadre George Anfon relacha aux Côtes Magellaniques, tant à l'Orient qu'à l'Occident du Détroit, sans y découvrir le moindre indice qui pût lui faire soupçonner que ce Pays

Etoit peuple en voulant faillie d'une le Wager . (tre une Isle Anglais, jett entr'eux; & que leur nau lamités : le p Lieutenant, ses compagn heureux furer pendant huit quent, affez o & la figure de la taille ordin heur d'habiter doute acquis font pas des d'une plus gra de tous les Vo aux Terres M

Tome In

^(*) En 1678, on envoya de Constantinople à Vienne un grand os, qu'on disoit être une dent canine d'un prétendu Géant Hog, que Moïse massacra, selon une ancienne tradition orientale qui est fausse: quand on examina cette pièce avec attention, on découvrit que c'étoit le débris d'un squelette éléphantin que la main d'un Sculpteur avoit tant soit peu désiguré, asin de le masquer. Le Charlatan possesseur de cette relique, qu'il disoit avoir été enlevée par des Arabes qui avoient souillé dans les tombeaux de la Terre-Sainte, en demandoit deux mille sequins; mais l'Empereur, assez raisonnable pour ne point s'accommoder de ce prix, renvoya cet os à Constantinople, & ne voulut point des dépouilles du Géant Hog.

Les Turcs penchant qu'ave venoit de la Pa tous les aus de France, felon qu'ans l'un on l'autigué de voir ar curiofités, s'ap examiner la firutes os avoient a compatriotes d'Negres le donne de l'est per le de l'est per le donne de l'est per l'est

Koit peuplé par une race monstrueuse. Son Escadre: en voulant débouquer du Détroit de le Maire, fut as faillie d'une tempête horrible, qui démâta le vaisseau le Wager, qu'un autre coup de vent fit échouer contre une Isle de la Côte occidentale des Patagons : les Anglais, jettés sur ce rocher inhabité, se brouillèrent entr'eux; & cette division de fentiments, plus funestè que leur naufrage, les plongea dans un abyme de calamités : le plus grand nombre : sous la conduite du Lieutenant, tira vers le Bresil; & abandonna huit de ses compagnous sur un rivage inculte a où ces malheureux furent pris par les Patagons, qui les retinrent pendant huit mois parmi eux : ils eurent, par conféquent, assez de loisir pour étudier les mœurs, l'instinct; & la figure de ces Sauvages, qu'ils nous dépeignent de la taille ordinaire de l'homme. Quand on a eu le malheur d'habiter huit mois chez les Patagons, on a sans doute acquis le droit de décider s'ils sont ou s'ils ne sont pas des Géants ; & cette décision me paroit être d'une plus grande autofité que les témoignages réunis de tous les Voyageurs qui n'ont fait qu'une apparition aux Terres Magellaniques.

Les Turcs, qui connoissoient admirablement blen le penchant qu'avoient les Chrétiens d'alors pour tout ce qui venoit de la Palestine sous le citre de relique, envoyoient ous les aus de ces grands os, tantôt en Autriche, tantôt en France, selon qu'ils supposoient de trouver plus de dupes dans l'un on l'autre de ces Pays, mais Mr. de Peyresch, saigué de voir arriver, par la voie de Marseille, toutes ces curiosités, s'appliqua plus que les autres Savants; à en examiner la structure; & il parvint ensin à démontrer que tes os avoient appartenu à des éléphants, & conseilla à ses compatriotes d'aller acheter de l'ivoire en Afrique, où les Nègres le donnoient à meilleur marché que les Turcs.

Tome I:

du

ttes

fur

rand

é le

rope

éant

qui

han-

voir

na &

2 ng-

ts de

qui-

tomie

e An-

Drient

moin-

Pays

étoit

ienne tendu

dition

e avec

elette

ı defi-

tte re-

voient indoit

pour nstan-

log. Les

306 RECHERCHES PHILOSOPH.

On peut juger, après cela, du crédit que mérite la Tournal du Commodor Byron, qui, pour se prêter aux vues du Ministère Anglais, a bien voulu se déclarer Auteur d'une Relation que le moindre Matelot de son escadre n'auroit ofé publier. Byron dit que son Vaisseau le Dauphin relacha, en 1764, le 22 de Décembre, à la Terre Del-Fuego: il dit qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés fur des chevaux défaits, décharnés, & qui n'avoient pas treize paumes de taille. Aussi-tôt que ces Géants, montés fur des chevaux-nains, eurent appercu le Commodor & fon escorte, ils mirent pied à terre, vinrent au-devant de lui, l'enlevèrent dans leurs bras énormes, & le caressèrent beaucoup, en lui donnant des baisers acres : les femmes lui firent de leur côté essuyer des politesses encore plus expressives: Elles badinerent si férieusement avec moi, dit-il, que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser. (*) Elles firent aussi amitié au Lieutenant Cumins, & lui mirent la main sur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement souffrir, qu'il resfentit, pendant huit jours, des douleurs aigues dans cette partie blessée par le poids de la main robuste des Sauvagesses.

Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par sa petite taille & son Journal Britannique, se hâta extrêmement d'y ajouter soi, & de divulguer cette sable dans les Pays

(°) Cet Extrait est tiré du Voyage auseur du monde, dont le vaisseau du Roi le Dauphin, commandé par Mr. Byron, Chef d'escadre. Traduit de l'Anglait.

Il faut observer que Mr. Byron n'a pas marque la lati-

tude du lieu où il dit avoir vu des Géants.

etrangers.

" L " en a vu

» l'Améri » puissance

Ce ti Buffon , le la matière veau Mono chevée de déclaré enf thèse qu'au dre l'homm l'Amérique réflexion d bien adressé tant que l'A d'hommes g n'y est plus produit, dar ordinaires , r Géants du I une puissance ou dans fon de ses lumièr tants. Si la t blement affoil que pourroit horde moins . est très-peu n

etrangers. Voici comme il s'exprime dans sa Lettre adressée à Mr. de La Lande.

"L'existence des Géants est donc confirmée: on , en a vu & manié plusieurs centaines. Le terroir de , l'Amérique peut donc produire des colosses, & la , puissance génératrice n'y est point dans l'enfance.

Ce trait est, sans doute, dirigé contre Mr. de Buffon, le seul Kuuraliste qui ait jamais soutenu que la matière ne s'est organisée que depuis peu au Nouveau Monde, & que l'organisation n'y est point encore schevée de nos jours : mais comme Mr. de Buffon a déclaré ensuite, qu'il n'étendoit cette étrange hypothèse qu'aux plantes & aux animaux, sans y comprendre l'homme Américain, qu'il ne croit pas originaire de l'Amérique comme le Quinquina & la Vigogne; la reflexion du Docteur Maty n'est ni heureuse ni bien adressée. D'ailleuts, en supposant pour un instant que l'Amérique possedat réellement une espèce d'hommes gigantesque, s'ensuivroit-il que la Nature n'v est plus dans l'adolescence? Si la vieille Nature neproduit, dans l'ancien Continent, que des hommes ordinaites, ne devroit-on pas en conclure que les Géants du Nouveau Monde doivent leur existence à une puissance créatrice qui est encore dans sa vigueur ou dans son enfance? Mais c'est abuser de sa raison & de ses lumières, que d'approfondir des systèmes si révolunts. Si la totalité de l'espèce humaine est indubitablement affoiblie & dégénérée au nouveau Continent, que pourroit-on inférer de la découverte d'une petite horde moins Jébile & moins altérée que le reste, & qui est très-peu nombreuse, au rapport même de ceux qui

ndres en tite taille ment d'y les Pays

ite la

r aux

Au-

efca-

eau le

, à la

mmes

mon-

voient

éants.

Com-

vinrent

ormes.

baifers

yer des

ent fi sé-

de peine

mitié au

l'épaule

qu'il ref-

uës dans

robuste

onde, dons yron, Chef

ué la lati-

en attestent la réalité? Au-lieu de recourir à la puisfance créatrice, que nous ne connoissons pas, ne vaudroit-il pas mieux de dire que cette petite horde jouit d'un climat plus pur, d'un air plus sain, d'une terre plus bénigne, qu'elle use d'aliments plus succulents que les autres races Américaines? Mais le comble du ridicule est de vouloir expliquer des phénomènes incontestablement faux,

Depuis le voyage du Commodor Byron, on nous a communiqué deux relations différentes sur les Patagons, une de Mr. Guiot, & l'autre de Mr. Chenard de la Giraudais. Le premier, commandant la frégate l'Aigle, sit voile des Isles Malouines en 1766, & arriva le 6 Mai de la même année au Détroit de Magellan, où il vit, dit-il, des Sauvages dont le plus petit avoit cinq preds & demi : ce n'étoient donc point des Géants comparables à ceux du Commodor Byron.

Dix Charpentiers Français mirent trente de ces Patagons en fuite, & en hacherent trois en pièces, qu'on enterra avec beaucoup de promptitude fur le champ du combat. On plaça, ajoute Mr. Guiot, leurs peaux & leurs souliers sur la fosse, pour que les autres reconnussent l'endroit où ils étoient, & ne s'imaginas-fent pas qu'on les avoit mangés.

Si les Français firent cet assassinat sans raison, de sans froid, & pour montrer leur bravoure, les Sauvages n'auroient point eu si grand tort de prendre ces Français pour des Anthropophages.

Mr. de la Giraudais, montant la flûte du Rol l'Etoile, parut le 31 Mai 1766 dans le Détroit Magellanique, où heureusement il ne sit massacrer per-

fonne:
2 307 de
Sud, il
fleurs av

N'ei qui fe tro le même Patagons font dans portance : peu avant est déja r moins en

De to de rapport on conclu Géants? I mous, que fortuitement la Caille dit un Hottent on ne concertes conflitte

Si l'on les autres V laniques, n ples aventur corder le ti quel poids p

Tome XXV 2

fonne: s'étant acheminé à la Bale Boucaut, qui est à 307 degrés de longitude & à 53 degrés de latitude Sud, il y rencontra des habitants du Pays dont plusieurs avoient environ six pieds de haut. (*)

Duis.

Vau-

iouit

terre

ulents

le du

es in-

nous

Pata-

henard

frégate

arriva

an, où

it cing

Géants

de ces

bièces .

fur le

. leurs

autres

aginaf-

on, de

Sauva-

re ces

u Roi

it Maer perN'est-il pas surprenant que deux Observateurs qui se trouvent, la même année, au même mois, dans le même lieu, varient d'un demi-pied sur la taille des Patagons? cependant six pouces de plus ou de moins sont dans cette dimension un objet de la dernière importance; un homme de cinq pieds est d'une stature peu avantageuse; un homme de quatre pieds & demi est déja remarquable par sa petitesse; six pouces de moins en seroient un nain.

De tant de témoignages contradictoires, de tant de rapports démentis les uns par les autres, que peuton conclure, sinon que les Patagons ne sont pas des Géants? Il peut y avoir parmi eux, comme parmi nous, quelques individus fortuitement plus grands, sortuitement plus robustes que d'autres. L'Abbé de la Caille dit avoir mesuré, au Cap de Bonne-Espérance, un Hottentot haut de six pieds, sept pouces, dix lignes: on ne conclura pas de ce fait, je crois, que les Casfres constituent aussi une famille colossale.

Si l'on excepte Mrs. Wood & Narborough, tous les autres Voyageurs qui ont visité les Terres Magellaniques, n'étoient que de simples marins, on de simples aventuriers, à qui on ne peut, en aucun sens, accorder le titre de Philosophe ou de Naturalisse : de quel poids peut donc être le témoignage de ceux d'en-

^(*) Cette Relation est tirée du Journal des Squants 1767.

tr'eux qui, en attessant l'existence des Géants, ont rempli leurs Relations de plusieurs sausseurées, relativement à des objets qui nous sont aujourd'hui parfaitement connus? Les seuls Physiciens qui aient côtoyé la pointe méridionale de l'Amérique, ont été le Père Feuillé, Handyside, & l'Espagnol Ulloa, qui ne disent pas un mot de la posture monstreuse des Patagons.

Il est bien vrai qu'il régnoit chez les Américains, comme chez tous les anciens Peuples de la terre, une tradition, suivant laquelle il devoit y avoir eu aux Indes Occidentales de véritables Géants, qu'un Dieu soudroya, à cause de leur penchant à aimer des garçons, qui étoient probablement aussi des Géants; puisque le judicieux Garcilasso observe que ces hommes énormes àyant écrasé, par leur masse, les semmes du Pérou en voulant s'en servir, se déterminèrent entr'eux à la Sodomie, comme moins périlleuse; (*) mais Garcilasso & Torquemada, en prétendant débrouiller la Mythologie Péruvienne, ont expliqué l'absurde par l'absurde, selon la méthode de leur siècle & les bornes de leur génie.

Cette engeance, si célèbre par ses violences & ses crimes, avoit, au rapport des Indiens, séjourné dans ce quartier du Pérou que l'on nomme la Terre des brûlés, & en Espagnol del Pueblo quemado: les laves, les pierres-ponces, le soufre, & les velnes de bitume qu'on y rencontre, déposent que ce lieu a été le soyer d'un ancien volcan, éteint ou épuisé. En 1543, Jean

de Holmo & l'on y deur éton dents long Gentil, o partie de de fembla de Ste. He jourd'hui l'Amérique gellanique

Waffe querque, Médecins afin de les d'accord o mains; ma plus habile ver cette o Madrid, v Cela n'emp ces offems fieurs gran

^(*) Histoire du Péreu, Livre IX, Chap. IX, Traduction de Baudouiu.

d'offements prouver quanimaux ter foffile de la voyoit qu'il que c'étoit Pere Torru tres articles préjugés, a

s. one

ées, re-

ui par-

ent co-

t été la

qui ne les Pa-

ricains.

e, une

aux In-

eu fou-

arcons.

fque le

normes

Pérou

ux à la

. Garci-

iller la

de par

bornes

s & fes lé dans

rre des

laves,

bitume

foyer

, Jean

duction

de Holmos, Lieutenant de Puerto-Vejio, y sit sossoyer; & l'on y déterra des débris de squelettes d'une grandeur étonnante, & des cranes rompus, dont on tira des dents longues de quatre doigts, & larges de trois. Mr. le Gentil, qui y passa en 1715, y trouva encore une partie de ces ossements prodigieux. On en a exhumé de semblables au Mexique, à Tescuco, dans les Isles de Ste. Hélène & de Puna; & l'on s'est convaincu aujourd'hui qu'on en découvre dans toute la longueur de l'Amérique, depuis le Canada jusqu'aux Terres Magellaniques.

Waffer dit que de son temps le Duc d'Alburquerque, Gouverneur du Mexico, sit assembler les Médecins & les Professeurs de la Colonie Espagnole, asin de les consulter sur ces dépouilles: ils tombèrent d'accord qu'elles avoient appartenu à des corps humains; mais il auroit fallu couvoquer des Naturalistes plus habiles que ue l'étoient ces Espagnols, pour prouver cette opinion, que se Père Torrubia, Franciscain de Madrid, vient de renouveller dans sa Gigantologie. (*) Cela n'empêche pas que tous les Savants ne regardent ces ossements comme des restes indubitables de plusieurs grands animaux quadrupèdes, que quelques-uns

^(*) Ce Religieux fait mention d'une grande quantité d'offements prodigieux, déterrés dans l'Amérique; & pour prouver qu'ils ont appartenu à des Géants, & non à des animaux terrestres ou marins, il fait la description d'un os fossile de la première grandeur, tellement configuré qu'on voyoit qu'il avoit servi à recevoir la tête de la cuisse, & que c'étoit l'istèlium détaché de l'issum & du pubis; mais le Pere Torrubia a pu se tromper en cela, comme en tant d'autres articles de son Histoire naturelle d'Espagne, remplie de préjugés, de crédulité, d'erreurs, & de suffisance.

312 RECHERCHES PHILOSOPH,

ont soutenu être des Mammouts, qui, au calcul de Mr. de Buffon, ont excédé six sois en grandeux le plus grand des éléphants; de sorte que leur machine atteignoit en longueur 133 pieds, & 105 en hauteur.

Mr. de Buffon a bien voulu convenir après coup, qu'il s'étoit trop hâté en établissant, avec tant d'exactitude, les proportions d'un être sabuleux, ces Mammouts n'ayant jamais existé, smon dans l'imagination de Muller, & de quelques Physiciens, entraînés comme aui, au malheur des Sciençes, par un amour aveugle du merveilleux.

Les quadrupèdes qui fournissent les plus grands os, sont l'élephant, le rhinoceros, la girasse, l'hippopotame, le chameau, & le dromadaire. Or en Amérique il n'y a ni dromadaires, ni chamaux, ni hippopotames, ni rhinoceros, ni éléphants, ni girasses; quelle est donc l'origine des grands os sossies qu'on y déterre? N'est-on pas sorcé de conclure qu'il y a eu anciennement dans cette partie du monde des quadrupèdes de la première grandeur, qui n'y existoient plus au moment de la découverte de cet hémisphère par Christophe Colomb, en 1492?

Les causes qui ont détruit ces animaux, les espèces auxquelles ils ont appartenu, forment les plus grandes difficultés, & en même temps les points les plus intéressants de la physique du globe, & de l'histoire des êtres.

Les os qu'on tire de la terre en Sibérie, ont été reconnus pouz des véritables débris d'éléphants,

On leur giner qu l'inondati baffe, pe zeurs de orientale. zeindre. & qu'elle qu'elle co pour le p fera peutprétenden guerres c vers le G les flèche trop oppo a tenté d' recourant giskan: o ces Tartar guerres in donner la tirer en S OP

que l'Ar

Gmelin

foultraire

d'autre che que les élé tion partic contraire, phère.

que l'Ambassadeur Isbrand-Ydes, (*) & son Copiste Gmelin supposent s'être sauvés dans ce Pays, pour se foustraire à un déluge survenu dans la Zone torride. On leur a objecté qu'il n'étoit point raisonnable d'imaginer que ces animaux, en cherchant un asyle contre l'inondation, se seroient enfuis dans une région fort basse, pendant qu'ils avoient plus près d'eux les hauzeurs de l'Afrique & l'immense élévation de la Tartarie prientale, où un déluge ne peut pas si facilement atteindre. Quoique cette objection ne soit que spécieuse, & qu'elle ne porte pas la dernière atteinte au système qu'elle combat, on n'en a pas moins rejetté çe système pour se procurer le plaisir d'en bâtir un autre, dont on fera peut-être aussi mécontent. Il y a des Auteurs qui prétendent que les Chinois ont, dans leurs anciennes guerres contre les Tartares, trainé des éléphants armés vers le Geniska, où ces masses animées ont péri par les flèches de l'ennemi, ou les influences d'un climat trop opposé à leur naturel. D'un autre côté Mr. Surgy a tenté d'expliquer ce point d'Histoire Naturelle, en recourant à l'Infloire Politique des successeurs de Gengiskan: on trouve dans Abulgazi, que quelques Princes Tartares, de la race de Gengis, impliqués dans des guerres intestines, se virent contraints en 1366 d'abandonner la Bukarie supérieure & le Tangut, pour se retirer en Sibérie, où ils fondèrent un Empire, dont les

ul de ndeur r ma-

exacti-Mamnation omme

grands
I'hipOr en
naux,
s, ni
ds os
e de
e pargrania délomb,

les it les points & de

ont ants,

^(*) Voyage de la Chine, p. 31. Feu Mr. Gmelin n'a fait d'autre changement au système d'Isbrand, sinon qu'il suppose que les éléphants ont été poussés en Sibérie par une inondation particulière survenue entre les Tropiques: Isbrand, au contraire, admet un déluge général dans sout notre Hémischère.

ruines sont aujourd'hui cachées dans des solitudes, sous des monceaux de sable. N'est-il pas naturel de supposer, ajoute Mr. Surgy, (*) que ces Princes sugitifs ont sait mener avec eux des éléphants, que Gengiskan avoit enlevés dans l'Asie méridionale, lorsqu'il la dévasta, selon l'horrible manie des conquérants?

Je ne sais si l'une ou l'autre de ces opinions, ou toutes ensemble, peuvent expliquer l'origine de l'ivoire sossille, si incroyablement abondant en Sibérie; mais en accordant que les éléphants ont été conduits par des Chinois ou par des Tartares, ou qu'ils se sont égarés d'eux-mêmes au-delà des plaines de Tobolks, il reste toujours à savoir comment, & par où ces animaux ont pénétré dans l'Amérique septentrionale, où l'on a découvert en 1738, au rapport de Mrs. du Pratz & Lignery, quatre de leurs squelettes de la plus parsaite confervation. Comme il est démontré que l'Amérique ne touche, par aucun Issem, par aucun point de terre, à l'ancien Continent, les difficultés vont en augmentant, & les ténèbres s'épaississen.

Quand même le Détroit de mer qui sépare actuellement le Nouveau Monde d'avec l'ancien, au soixanteseptième degré de latitude Nord, vers la pointe de Tchutzkoi, n'auroit point toujours été un Détroit; quand il y auroit en une terre de communication dans le même endroit où est de nos jours l'Océan, il est certain que ni les éléphants, ni la plupart des quadrupèdes indigenes de la Zone torride, n'auroient jamais pu fe phère tance détruit mence pouffer treize l'homm par ava

decouv

fuppose

par la v que cet vir de fo de plusi autre ce plus réc circonvo même p tion de ou en d dre à ne céder l'é Aftronon à de no tient que & invari s'accorde

presente à

^(*) Abrègé l'Histoire Naturelle , &c. Tome III , p. 85.

ides .

rel da

rinces

, que

. lorf-

rants?

s, ou

ivoire

ais en

ar des

égarés

il reste

ux ont

a dé-

& Li-

e con-

que ne

erre, à

ntant .

actuel-

xante-

nte de

troit :

dans

il est

adru-

amais

0. 85.

pu se servir de ce passage pour traverser d'un Hémisphère à l'autre, puisque le désaut absolu de subsistance & l'excès du froid les auroient infailliblement détruits à cette hauteur du Pole. D'ailleurs quelle démence, quel dérangement de leur instinct auroit pu les pousser à voyager au travers des glaçons, à douze ou treize cents lieues de leur Terre natale? Il n'y a que l'homme qui s'écarte à de telles distances de son séjour, par avarice, par ennui, par inquiétude, par curiosité.

Quelques Physiciens ont attribué ces étonnantes découvertes de débris animaux aux vicissitudes qu'ils supposent que notre malheureuse planète a éprouvées par la variation de l'obliquité de l'Ecliptique : j'avoue que cette supposition, que l'on a tant de fois sait servir de fondement à la Théorie de la terre, rend compte de plusieurs phénomènes; mais il me paroit, d'un autre côté, que les supputations astronomiques les plus récentes & les plus exactes, s'opposent à cette circonvolution générale & à ce transport successif d'un même point terrestre par différents climats. La variation de l'Ecliptique, en se redressant vers l'Equateur, ou en déclinant vers les Poles, ne peut jamais atteindre à neuf degrés, selon Mr. Euler, (*) ni même excéder l'espace de deux degrés & demi, selon d'autres Astronomes qui ont soumis l'hypothèse de Mr. Euler à de nouveaux calculs. Un troissème sentiment soutient que l'obliquité de ce cercle est absolument fixe & invariable, & que si les observations des anciens ne s'accordent pas à cet égard avec celles des modernes.

^(*) Dans son Mémoire sur la variation des Etoiles fixes, présente à l'Académie de Paris.

c'est que les Astronomes de l'Antiquité n'ont pas sait attention à la réfraction, & qu'ils ont pris souvent la rénombre pour l'ombre vraie; ce qui a dû alonger la projection du Gnomon.

Je ne dissimulerai pas qu'il y a encore une autre objection à faire contre ceux qui s'imaginent que les grands offements que l'on rencontre en tant d'endroits du globe terraquée, rendent témoignage que ces endroits ont été jadis situés dans la Zone torride, à quelque distance qu'ils en soient éloignés de nos jours. Quelle énorme suite de siècles ne compteroit-on point depuis la date où le Canada se trouvoit entre les Tropiques? Il se seroit écoulé depuis cette époque plus de six cents trente mille ans : la durée de cette période n'a rien d'extraordinaire par elle-même; mais ie ne sais s'il est probable que des squelettes d'animaux, exposés presque à sieur de terre, pourroient se conserver pendant un tels laps de temps, qui suffiroit pour décomposer & dégrader des montagnes : les os ramassés près de l'Ohio, dans le Nord de l'Amérique loin de se ressentir d'une telle vétusté, n'étoient pas notablement endommagés, quoiqu'ils fussent par leur situation exposés aux atteintes & au choc de l'air ambiant; car il n'est pas vraisemblable que les Sauvages les avoient apportés dans cet éndroit après les avoir déterrés dans un autre. (*)

Qu d'où on tique a inondati malheurs drupède Monde la taille quateur, des offen fois plus cependan de l'arriv

continent ous strouvé le pager just contraire pouvoir nature étable, il portion da pu épre

Il s'

^(*) La majeure partie de ces os fossiles, trouvés dans le Nord de l'Amérique, a été déposée dans le Cabinet d'Histoire Naturelle de Paris. On peut lire tous les détails concernant cette découverte dans la Relation de la Louisiane, par Mr. le Page du Pratz, & dans le Tome XI de l'Histoire des animaux, par Mrs. de Bussiles d'Aubenton, in-Ato. 1754, au Louvre,

Mr. 1'
fur les os s
trouvé & r
oit donc
noissoit do
pas donné
faire un r

Quoi qu'il en soit, il faut toujours revenir au point d'où on est parti: il faut convenir, dis-je, que l'Amétique a jadis nourri différents genres d'animaux que des inondations, des révolutions physiques, & d'étonnants malheurs ont entiérement éteints. Le plus grand quadrupède indigène qui existe aujourd'hui au Nouveau Monde entre les Tropiques, est le Tapir, qui n'a que la taille d'un veau, tandis qu'en y creusant sous l'Equateur, on tire de la terre, à de petites prosondeurs, des ossements qui ont constitué des animaux six à sept sois plus massis & plus volumineux que le Tapir, & cependant on n'en a vu aucun analogue vivant au temps de l'arrivée des premiers Européans.

Il s'ensuit de cette observation, que le nouveau Continent a souffert des vicissitudes beaucoup plus violes, beaucoup plus terribles que l'ancien Monde, ous les animaux de la première grandeur ont arouvé le moyen de se garantir des eaux, & de se propager jusqu'aux temps présents : dans l'Amérique, au contraire, ils ont péri faute de ressource, faute de pouvoir découvrir un asyle contre les seconsses de la nature ébranlée. Si cette conséquence est incontestable, il ne s'agit plus d'examiner comment cette portion du globe, maigré l'élevation de ses montagnes, a pu éprouver des inondations si destructives pour le

s fait ent la ger la

droits es enqueljours. point s Troe plus

te pémais
d'aniient fe
iffiroit
les os
rique
nt pas
r leur
ir arn-

ans le floire rnant Mr. le

re.

vages

avoir

Mr. l'Abbe de Brancas, dans un Mémoire particulier fur les os fossiles, répete à chaque page qu'on n'en a jamais trouvé & qu'on n'en trouvera jamais en Amérique; il ignoroit donc tous les faits dont on vient de parler; il ne connoissoit donc pas le sujet sur sequel il écrivoit, & ne s'étoit pas donné la moindre peine pour s'instruire : il auroit pu faire un roman ou un conte, & on le lui auroit pardonné.

318 RECHERCHES PHILOSOPH.

règne animal. On ignore si ces catastrophes ont été uniquement causées par les eaux, on ignore quel étoit l'état local de ce Pays avant que d'avoir été bou-leversé par les éléments : s'il a toujours été, comme il l'es de nos jours, un groupe continu de rochers & de montagnes, cela n'empêche pas que les bas-sonds & les vallées n'aient été submergés. Les animaux de la taille de l'éléphant n'ont pas grimpé sur le mont Chimboraço du Pérou, qui étant élevé de 3220 toi-ses, (*) est par sa hauteur même inaccessible & inhabitable. Pour se saumaux doivent se retirer, non pas

(*) Ulloa, dans ses Observations astronomiques & physques, p. 114, donne au Chimboraço 3380 toises de hauteurs je crois qu'on ne varie sur l'élevation de cette montagne qu'à cause de la façon dont on l'a mesurée au baromètre, cette méthode étant désectueuse en bien des points.

Suivant les expériences de Mr. Cassini, aucun animal ne fauroit vivre à la hauteur de 2446 toises au-desus du niveau de la mer; parce qu'il suppose que l'athmospère est à ce point une fois plus dilatée qu'à la superficie de la terre; & l'air une fois plus dilatée que l'air ordinaire, tue, dans la pompe pneumatique, tous les animaux qu'on y condamne: cependant les Espagnols ont grimpé au Pérou sur le sommet d'un mont qui est élevé de 2935 toises, & la subtilité ou la dilation de l'air ne les a point incommodés, quoiqu'ils sussent à 489 toises plus haut que le point indiqué par les expériences de Mr. Cassini, sur lesquelles il ne faut donc pas trop tabler.

Les Observateurs envoyés pour la mesure de la terre sous l'Equateur, ont long-temps vecu sur la crête du mont Pichincha, qui a 2471½ toises de hauteur au-dessus du niveau de la mer; ils étoient par consequent à 25½ toises au-dessus du point indiqué par les mêmes expériences de l'īr. Casini: ce n'est pas tout, ces Observateurs campés sur le Pichincha, voyoient souvent voler des vautours qui se soutent à deux cents toises au-dessus du sommet de la montagne: ces animaux vivoient dans un air où le mercure du baromètre ne se service de la contra de la crète du norde la crète du norde la crète du norde la contra de la crète du norde la crète du

des éléva fournir à au-deffus notre pla cien Conblabies er

Qual rapporter occidental feulement & transporter appartenu molaires o bords de la chelieres o Amérique

Les

dionales na décrites produce : i du monde première qui fistent ma fes & de ne faut po Savants d'ament des e me de Na dans l'Afriraisons, pl

été

quel

bou-

mme

rs &

onds

naux

mont

toi

in-

fine .

n pas

pbys-

teur :

tagne ètre

nal ne iveau

point

ir une pneu-

nt les nt qui

e l'air

oifes. Caf-

fous

veau

leffus

Caf-

oute-

non-

des élévations convexes qui alent affez de furface pour fournir à leur nourriture, & affez de hauteur pour être au-dessus du niveau de la plus forte inondation que notre planète essuie alors. Or il est certain que l'ancien Continent possède un plus grand nombre de semblables endroits que l'Amérique.

Quant aux classes génériques auxquelles se doivent rapporter les grands quadrupèdes anéantis dans les Indes occidentales, on n'en peut rien dire de positif; on sait seulement que les ossements recueillis dans le Canada, & transportés en France par Mr. de Longueil, ont appartenu à des squelettes éléphantins, & que les dents molaires que ce même Officier a aussi rapportées des bords de l'Ohio, ont paru être de véritables dents mâchelieres d'Hippopotames, qu'on ne trouve non plus en Amérique que les éléphants.

Les dépouilles déterrées dans les Provinces méridionales n'ont point été assez exactement observées & décrites pour qu'on puisse les rapporter à une espèce connue : il est d'ailleurs très-possible que cette moitié du monde a possédé plusieurs races animales de la première grandeur, très-dissérentes de celles qui subsistent maintenant. Le globe a soussert assez de crises & de révolutions pour justifier cette conjecture : il ne saut pourçant pas l'outrer comme ont sait quelques Savants d'Italie, qui prétendent qu'il y a manciennement des éléphants sauvages en Toscane & au Royaume de Naples, de même qu'on en voit de nos jours dans l'Afrique & le Sud de l'Asse : ils citent, pour leurs raisons, plusieurs découvertes de dents éléphantines,

dont les Romains faisoient trop de cas, disent-ils. pour les avoir jettées ou enfoules. Quoique Mrs. Gori & Tozzeti (*) aient faisi toutes les probabilités posfibles pour venir au secours de cette opinion, s'il est permis de parler ainsi, leurs efforts ne l'ont pas affermie ; pour que la Toscane ait pu nourrir des éléphants sauvages, il faut que son climas ait été alors aussi brufant que celui de la Zone torride; ce qui n'a pu arriver que par le changement de l'obliquité de l'Ecliptique : il failoit donc avant tout, démontrer la réalité de ce changement, sans quoi les consequences déduites d'un principe contesté prouvent moins que rien. On fait que les éléphants apprivoisés peuvent vivre pendant quelque temps en Italie, en France, & même en Suède, loriqu'on les habille de pelisses, & qu'on les tient dans des étuves chaudes, comme on y tient les végétaux exotiques; mais il v a une différence totale entre un animal transplanté, auquel l'homme prête son industrie & ses services pour le garantir contre l'apreté du froid, & lui préparer sa nourriture, & un autre animal transplanté qu'on voudroit abandonner à ses propres ressources, à son propre destin dans nos forêts; les éléphants ainsi délaissés ne sauroient résister ni en Toscane, ni en Espagne, ni en Portugal, ni en Perse.

L'ivoire fossile d'Italie paroît donc provenir uniquement des éléphants domptés, & amenés aude-là de la mer par les Romains, les Carthaginois, les Epirote, & d'autres Peuples, amis ou ennemis,

qui

qui ont dont l'Hi

Je péans qu Détroit d des Ame mains da les annale foient en commune foit voilée conjecture rité, il n' Théologies Genèse, le orientale (globe n'est globe plus avant nous tojent, par qui jugea à mière race offements i & la fable Après la de humaine .

Si l'oi

foudroyée à

^(*) Voyez Relationi d'alcuni viaggi del S. J. Toznetic

^(*) Voye que , par E. . Tome I.

qui ont pu se rendre dans ce Pays avant les temps dont l'Histoire a conservé le souvenir.

Isa

ort

-loc

eft

ffer-

ants

bru-

arri-

ipti-

é de

nites

On

pen-

ie en

n les

nt les

totale

e fon

preté

e ani-

opres

; les

Tof-

venir

s aunois a

emis .

etic

qui

Je me suis souvent imaginé que l'idée des Européans qui ont voula découvrir des Géants autour du Détroit de Mugellan, a eu sa source dans la tradition des Américains sur l'existence de ces énormes humains dans des temps fabuleux. Il est étonnant que les annales de toutes les anciennes Nations de la terre foient enrichies de cette tradition & que l'origine commune d'un préjugé si universellement répandu . soit voilée de ténèbres si épaisses : entre les dissérentes conjectures qu'on a hazardées pour percer cetté obscurité, il n'y en a pas de plus singulière que celle d'un Théologien moderne, qui ayant cité tour-à-tour la Genèse, les Métamorphoses d'Ovide, & la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, assure sérieusement que notre globe n'est qu'un amas de décombres & de ruines d'un globe plus beau & plus parfait, où les Anges ont habité avant nous, & où ils habiteroient encore, s'ils ne s'étoient, par leur inconduite, attiré le courroux du Ciel, qui juges à propos de les foudroyer : c'est à cette première race, dit-il, (*) qu'on doit attribuer les grands ossements fossiles parsemés dans les deux Continents, & la fable des Titans si accréditée dans les Mythologies: Après la destruction des Anges, on vit nattre l'espèce humaine, qui fait tout ce qu'elle peut pour être foudrovée à son tour.

Si l'on lisoit dans une Relation de l'Indoustan, qu'un Pakir ravi en exusse avoit sait ce rêve

^(*) Voyez Estat fur l'origine de la population de l'Amérique, par E... Tome II, p. 298. Amsterdant 1767.

Tome I. X

au bord du Gange en invoquant Brama, à peine le croiroit-on.

L'Abbé Pluche pensoit que la fable des Géants n'étoit que l'histoire allégorique des anciennes révolutions de notre planète, & que tous les Peuples avoient personnisié les phénomènes occasionnés par les déluges & les grands incendies du globe. En examinant & en analyfaut les noms de la plupart des Géants qui ont combattu; tant qu'ils ont pu, contre les Dieux, on voit en effet qu'ils ne signifient que des dérangements survenus à la terre, à l'athmosphère, & aux éléments: le nom de l'épouvantable Briarée, désigne l'obscurité ou la lumière éclipfée; celui d'Othus . le renverfement du temps & des saisons : celui d'Arges. l'éclair; celui de Mimas, les eaux tombantes; celui de Parabyrion , les fentes & les crévasses de la terre : celui de Typhée signifie un tourbillon de vapeurs enflammées; celui de Brantes, le tonnerre; celui d'Encelade. le roulement des torrents : celui d'Ephialtes , les l'oures effrayants ou les nuages noirs. On ne fauroit nier qu'il n'y ait dans cette foule d'étymologies rapprochées un sens très-clair; mais ce qui n'est pas également clair, c'est ce prétendu consentement de tous les Peuples du monde à perfonnifier de la même façon. fous les mêmes emblémes, des météores & des catastrophes physiques : que les Egyptiens, les Indous, les Japonois, les Péruviens, les Norvégiens, les Mexicains, & les Bretons, se soient exactement rencontrés dans leurs allégories, & sient conspiré à métamorphoser les phénomènes terrestres & aériens en Géants; cela, dis-je, est toujours remarquable. En admetdition de ne fauro l'Edda de Livres l'ens, de trait cet dams Incerempla: l'an 149 duction d'apparer

Con cordent i me des é rent des émurent l le Ciel pi venir que ble dans polage qu avec les vant la N la puissance dans le d Les homm effrayés pa même impi inondation lée, & cou ciétés anéa tant que les Grecs & les Hébreux aient puisé cette tradition dans l'Egypte, il n'en est pas moins vrai que l'on ne sauroit supposer que les Norvégiens qui ont composé l'Edda des Islandois, aient eu quelque connoissance des Livres Egyptiens: l'on ne sauroit supposer que les Péruviens, qui n'ont jamais su ni lire ni écrire, aient extrait cette sable des anciens Livres Japonois, des Védams Indous, on des Ecritures hébrasques, dont aucun exemplaire n'avoit pénétré au Nouveau Monde avant l'an 1492 è d'ailleurs on n'en a jamais sait aucune traduction en aucune Langue Américaine, & il n'y a pas d'apparence que quelqu'un s'en avise à l'avenir.

Comme les Théogonies de tous ces Peuples s'accordent à nous représenter les prétendus Géants comme des êtres malfaisants & redoutables, qui renverserent des montagnes, qui déracinèrent des Isles, qui émurent l'Océan, qui s'armèrent contre le Ciel, & dont le Ciel put à peine réprimer les attentats; il faut convenir que l'on ne sauroit distinguer un sens raisonnable dans ces peintures qui le sont si peu, qu'en supposent qu'elles cachent quelque rapport allégorique avec les grandes vicissitudes physiques, qui en soulevant la Nature contre elle-même, qui en combinant la puissance du seu & de l'eau, ont mis notre globe dans le dernier danger & au penchant de sa ruine. Les hommes de tous les climats ont dû être également effrayés par cette combustion, & la frayeur a dû faire la même impression sur l'esprit de ceux qui, échappés aux inondations & aux volcans, ont repeuplé la terre défolée, & couverte de lange, de laves, & des débris des sociétés anéanties : le fouvenir de ce malheur, en passant

X 2

e të

éants
voluvoient
déluninant
ts qui
rieux ;

x élél'obfenvers, l'éelui de escelui enflamrelade, fonges

at nier
capprous égade tous
façon,
atastrous, les
Mexi-

contrés

famor-

Géants;

admet-

de génération en génération, aura pris infensiblement la forme d'une histoire fabuleuse & incroyable pour ceux qui n'ayant vu'que l'harmonie des éléments & la marche uniforme de la Nature calmée, n'auront pu croire aux révolutions dont ils n'avolent pas été témoins.

L'exagérateur Garcilasso de la Vega place dans une Province du Pérou des statues colossales, & des batiments d'une fabrique & d'une grandeur démésurée qu'il est tente de prendre pour l'ouvrage des anciens Géants du Pays. Comme il convient qu'il n'a jamais vu ces monuments, qu'il décrit sur la soi de Ciéca de Léon, & de Diego d'Alcobasa, deux Auteurs si obscurs qu'on connoît à peine le titre de leurs Ouvrages, & qu'aucun Voyageur moderne n'a pu découvrir ces constructions merveilleuses; je suis très-porté à croire qu'elles n'ont jamais existé, ou du moins que ce ne font que des tas de pierres monstrueuses & figur es, ainsi que celle qu'on nomme en Angleterre la chausse des Géants, & que tout le monde sait être une production naturelle du regne minéral : il n'y a guères de Provinces en Europe où l'on ne voie de ces pierres que la crédulité du vulgaire suppose avoir été taillées & transportées par des bras gigantesques. Mrs. Bouguer, de la Condamine, & Ulloa, qui ont pris la peine de mesurer la hauteur des portes d'une vieille masure Péruvienne. presque la seule que l'on connoisse, ont trouvé ces ouvertures si basses & si étroites, qu'un homme de cinq pieds & demi ne peut y passer à son aise. (*)

simil Si leur uf voue y Géants vient gr res colo n'est ni que por Antique d'œuvre édifices faillantes pas oble dont not avoir été des éclat mes end doit renc de Caylu produit d été à cet fongères au moins part fur l feins & l din & B restes d'un vée par l

l'ouverture occasion d où nous i description

^(*) Voyez la Description d'un ancien Edifice du Pérou, nommé Cagnar. Les portes ont trois pieds de large, & à peur près une toise de haut; mais les jambages n'étant pas paral·lèles, & se rapprochant par seurs sommets, cela étrangle

nt le

ceux

mar-

roire

dans

esba-

urée .

ciens

amais

ca de

obf-

rages,

ir ces

croire

ce ne

ur es .

bau/lee

e pro-

res de

es que

tranf-

de la

efurer

enne 🖫

es ou-

cinq

Pérou ,

à peu

paral-

rangle

1.

Si les Géants du Pérou avoient bâti des maisons à leur usage, où il leur eut été impossible d'entrer, j'avoue volontiers que cela seroit plus admirable que les Géants mêmes. Que des hommes d'une taille commune aient groffiérement façonné des blocs de pierre en figures colossales avec des haches de cuivre trempé, cela n'est ni fort surprenant, ni fort admirable : & ce n'a été que pour dire quelque chose de neuf sur l'Architecture antique, que le Comte de Caylus range entre les chefd'œuvres de cet art les ruines de Persépolis, & les grands édifices du Pérou, dont il admire sur-tout les sculptures fuillantes; pendant que les Académiciens François n'ont pas observé une seule pierre sculptée dans la masure dont nous venons de parler, & qui paroit néanmoins avoir été un logis des Incas. Mr. le Gentil n'a vu que des éclats de rochers calcinés & foudroyés dans ces mêmes endroits, où . suivant la tradition des Péruviens, on doit rencontrer ces bâtiments majestueux que le Comte de Caylus présère à tout ce que la Grèce & l'Italie ont produit de plus achevé; mais si cet illustre Ecrivain a été à cet égard induit en erreur par les relations mensongères de Garcilasso & de ses semblables, on se seroit au moins attendu à un jugement plus équitable de sa part sur les ruines de la prétendue Persépolis : les desfeins & les plans fidèles que nous en ont donné Chardin & Bruin, prouveront à jamais que ce sont des restes d'une construction défordonnée, irrégulière, élevée par la magnificence barbare des despotes Asiati-

l'ouverture à peu près d'un demi-pied. Nous aurons encore occasion de parler de cet édifice dans le fecond Volume, où nous marquerons la différence qui se trouve entre la description de Mr. de la Condamine & celle d'Ulloa,

ques, en qui la corruption du goût est le premier fruit du pouvoir abfolu.

Nous n'ajouterons point, à ce Traité sur les Patagons, les raisons qu'on pourroit tiret de l'unisormité de l'espèce humaine dans les quatre parties du monde, pour démontrer qu'il ne peut y avoir une famille gigantesque dans une petite Province de la Magellanique : on s'est uniquement borné à considérer les faits. & à calculer le degré de probabilité des différentes relations, publiées depuis l'an 1520 jusqu'à nos jours, d'où il ne résulte aucune preuve déclive; puisque le témoignage des Voyageurs qui nient le fait, contrebalance celui des Voyageurs qui l'affirment. S'il y avoit un Peuple de Géants en Amérique, on en auroit montré des individus vivants, on des squelettes, en Europe. Cet argument est sans replique pour les personnes raifonnables; & s'il ne l'est pas pour les partisans aveugles du merveilleux, ce n'est pas notre faute; s'ils veulent croire à l'existence des Géants du Nouveau Monde, il ne tient qu'à eux. Si le Père Baltus veut croire que c'est le Démon qui a rendu les Oracles. Il ne tient qu'à lui, disoit Mr. de Fontenelle.

FIN DU TOME



conter

l'hypo des es Abrégés , 282. Abus , il des in Abyffinie deffus 102. Acadómic rifent Acadie, 28. Accouche conda 151: Acéphale

> a don Acofta , novi or Adanfon en Af Afrique Arabe couler

Athiops 188. Agricult me,

. .

TABLE

MATIERES

contenues dans le Texte & dans les Notes du premier Volume.

A.b., (Eveque d') refute l'hypothèse de la retraite des eaux de la mer, 103. Abrégés, leurs inconvénients,

r fruit

Pataormité onde,

He gi-

rellani-

faits. tes rejours, que le

ureba-

avoit

mon-

urope.

es rai-

eugles

eulent

onde.

e que

tient

ICC I'C

11 3.

200

Abus, il ne faut pas en tirer des inductions, 127.

Abyffinie, fon élévation audeffus du niveau de la mer,

Academicions Français, martyrifent deux Lappons, 258. Acadie, abatis qu'on y a faits,

Acconcheufes de l'Europe, on . condamne leur procédé, 151:

Acéphales fabuleux, ce qui y a donné lieu, 151.

Acesta, son ouvrage de situ novi orbis, 102.

Adanfon , (Mr. d') fes travaux en Afrique, 185.

Afrique, conquise par les Améric-Vespuce voit des sem-Arabes, qui y changent de mes nues, 62. Ce qu'il dit couleur, 186.

Ashiops animal, ce que c'eft,

Agriculture, a police l'homme, 99.

Abnitzel, accufé par les Espagnols d'avoir égorgé 4000 hommes dans un Temple,

Aboual, arbre, fes propriétés, 76.

Akanfans, la plus belle race Américaine, 134. Alburquerque (le Duc de) fait

affembler à Mexico les Médecins Espagnols, 311.

Alexandre VI (Pape) vent faire fon batard Empereur d'Allemagne, 79. Ses idées romanesques , ibid. Ses bas-

fesses, ibid.

Alexis, Medecins des Sauvages, leurs fecrets, 46.

Almagre, son origine & son caractère, 85.

Alphonie V demande la posfession de l'Afrique à Rome, 92.

du gonflement du membre viril, 63. Ce qu'il dit de la profitution des Américaines, 70.

Américaines , voyez Femmes.

Américains abrutis qu'ils pensent de l'origine du mai Venerien, 19. Sont enerves, 35. Leur taille, leur foiblesse, ibid. Pris pour des Orang-Outangs, ibid. N'approchent pas les femmes pendant leur écoulement, 60. Les maltrattent, 61. Les premiers Americains amenes en Europe enragent, 73. Ne tirent point leur origine de la Scythie, 113. Ils fort moins laids que les Kalmouques, 135. En quoi ils ressemblent aux Tungufes, 140. Ce qui empêche. leur peau de noircir, 194. Leur teint n'a pas changé depuis l'arrivée des Espagnols, 197. Leur tradition fur l'existence des Geants. 310. 17/ 1/41

Amirique, ne nourrit pas de grands animaux quadrupèdes, 12. Ce qu'elle contient en lieues quarrées, 95. Elle a nourri des quadrupèdes de la première grandeur, qui n'existent plus, 312.

Amour, lien de la fociété, 113. Manquoit aux Américains, ibid. L'amour de la liberré n'est pas plus fort dans les Américains que dans les autres hommes, 1.5.

Anacarde, les Médecins varien fur ses propriétés,

Anderson, Bourguemattre de Hambourg, son Histoire du Groenland remplie de fables, 251.

Anglais, leurs relations faty-

riques induisent en erreur,

Animaux, defectueux en Amérique, 12. Ceux de l'Afie & de l'Europe degénèrent en Amérique, hormis les cochons, ibid. Animaux qui meurent de faim, 125. Ingratitude de leurs petits, ibid. Ceux des régions boréales font chargés de graiffe, 272. Quels animaux fournifient les plus grands os, 312.

Anson (le Lord) découvre les progrés des Jésuites en Californie, 158. Ne découvre point de Géants. Patagons, 304. Aventure de huit hommes de son équipage, 305.

Antermeny, (Mr.) ce qu'il dit des Tungufes, 136.

Anthropophages Américains, leur nombre exagéré, 218. Trois espèces d'Anthropophages en Amérique, 219, 220, Leurs différents goûts, 224.

Anthropophagie, fon origine, 210, 218.

Antiquités anti-diluviennes, on n'en connoît point, 104.
Antiquités Péruviennes décrites par les Académiciens.
Français, 324.

dans les Américains que Avoille (Mr. d') réfuté, 33.
dans les autres hommes Applatissement du Globe, moins
considérable qu'on ne l'a

cru, 244. Arshes, divises en Tribus,

Arbres Americains, n'enfoncent pas leurs racines, 9. Arbres à noyaux ne prospèrent pas en Amérique, 14. Arbres fruitiers de l'Europc., i exotic flottan Nord., & leu ces., 2

Artilleria que, 7; Arum, pl tés, 6. Aftruc, (1

ces fur Atabaliba j au Moin di, 83. Atac-apas

de la Lo
Atkins, fe
différent
mes, 188
Augustin, (
extraordi

pie, 152.
roles cité
Aurores bor
flonnées
terrestres
ne fait pa
les thermo
puis quan

Auteurs ven Madrid, Auteur de (l'Abbé

Auto-da-Fi.,;
que les re
les , 210.
Axe terrestre

ne vomisse 242.

Bacon, (le opinion

pe, font pour la plupart exotiques y 110. Arbres Nord, d'où ils viennent, & leurs différentes espèces, 261. n.

ur

en

de.

gé-1017

\ni-

im,

eurs

ré-

rgés

ani-

plus

les

en

dé-

ants.

ture

fon

dit

ns ,

218.

po-

119,

ûts , ne., .

es, ..

04.

dé-

ens

33. .

ns

l'a

Arras de la Guiane, 195. Artillerie, inutile en Amérique, 77.

Arum, plante, fes propriétes, 6.

Aftruc, (Mr.) fes experiences fur la nutrition, 231. *Atabaliba* pris , 75. Sa réponfe

au Moine de la Valle-viridi, 83. Sa rançon, 86. Atac-apas, Anthropophages

de la Louissane, 219. Atkins, ses erreurs sur les différentes espèces d'hom-

mes, 188, 189. Augustin, (Saint) fes visions extraordinaires en Ethiopie, 152. Ses propres paroles citées, ibid.

Aurores boréales', non occafionnées par des vapeurs terrestres, 243. Leur lueur ne fait pas d'impression sur Bedar de Cellan, sont sauvages. les thermomètres, ibid. Depuis quand devenues frequentes, ibid,

Auteurs vendus à la Cour de Madrid, imposteurs, 67. Auteur de l'Origine des Arts (l'Abbe Goujet) refute,

Auto-da-Fi, moins excufables que les repas des Cannibales , 210.

Are terrefire, ses extremités ne vomissent point de feux,

Bacon, (le Chancelier) fon opinion fur l'origine du mal Vénérien . 228. Son sentiment réfuté, 230.

flottants dans la mer du Baffin, le navigateur, trouve des Efquimaux fous le 73me degré de lat. N, 247.

Bagues de la Chine, ce que c'est, 66.

Baie de Baffin , n'est point percée à son extrémité, 257. Baleines, furpassent en grandeur toutes les productions de la Nature, 249.

Barbe , manque à tous les Américains, 37. Raifon de ce defaut, ibid.

Barcelone, première Ville de l'Europe où le mal Vené. rien se déclare, 234.

Barque des Canaries portée par des vents contraires en Amérique, 195.

Bataille de Brème, 116. Baumgarten, son Histoire de l'Amerique est puerile,

Beauchene - Genin (Mr.) no trouve pas de Géants aux

& ont le teint blanc, 191. Beering, ses navigations malheureuses, 171.

Bellin, sa Carte cylindrique, ce qu'elle dit des Russes echoues, 173.

Benjamin, (le Juif) les Observations qu'il fait en 1173 dans l'Abyffinie, 187.

Bentink, ses Relations, 136. Berecillo, gros chien, fes fervices fignales & recompenfés . 78. 21 1

Bergeron , fa Collection de Voyage citee, 133.

Bible, inconnue en Amérique avant l'an 1492, n'a point été & ne sera jamais tra-

duite en Américain, 323.

Bissalos, rivière en Espagne,
les habitants de ses bords
ont les oreilles longues,
154.

Blessiers faites à la tête entrainent la stupidité, 147. Besspore, (Mr.) en quoi il s'est mépris, 244, 245.

Baufi & bufles, n'exidoient pas en Amérique, 111. Bonbeur, s'il y en a plus dans la fociété que dans la vie fauvage, 127.

Bonses, n'ont jamais été en Amérique, 32.

Betanique, unique étude du Sauvage, 52.

Bouebo, (le Sr.) sa poudre nutritive copiée sur celle des Sauvages, 109.

Bouquet, (le Colonel) son expedition sur l'Ohio, 116. Boussole, où elle cesse de se

diriger, 245.

Brancas, (Mr.l'Abbé de) fon
Memoire fur les os fossiles,
317. n.

Braffavole, fon indiferction envers le Pape Pie II, 238. Braffi, calculs fur l'or qu'il produit, 85.

Brusus, gros chien, ses exploits, sa mort, 79.

Bruyn (Corneille de) dessine des Samoïedes près d'Archangel, 274. Dessine fidélement les antiquités de Persépolis, 325.

Bnache (Mr. de) marque les limites de la Californie sans la connostre, 159.

Buellis (le Moîne) est un des premiers qui apporte le mal Vénérien en Europe, 18. Excommunie Christophe Colomb, ibid. Buffon (Mr. de) réfuté, 23. Ce qu'il dit de l'antiquité des Américains, 197. Son hypothèse sur l'organisation de la matière en Amérique, 307. Ne croit point les Américains originaires de l'Amérique, ibid.

Bulle originale qui déclare les Américains hommes, 36. Bulle de Clément XI, déclare la race quarteronne blanche en Amérique, 199. Bulle d'Alexandre VI, par laquelle il donne l'Amérique à l'Efpagne, 80. Texte original de cette Bulle, ibid. Réflexion à ce fuiet, 81. Bulle qui autorife le commerce des Nègres, 93.

Byron (le Commodor) public une Relation abfurde fur les Patagons, 306.

c.

Caamini arbuite, fes propriétés, 48.

Caille (Mr. l'Abbé de la) réfute Kolbe, 119. Ce qu'il dit de la Religion des Hottentots, 287. Mesure un Hottentot au Cap de Bonne-Espérance, 309.

Calculs fur les Nègres transplantés en Amérique, 29. Sur la population en Amérique, 58. Calculs fur le produit des mines du Nouveau Monde, 85. Sur les finances de l'Espagne, 88. Sur fa population, ibid. Sur la destruction des Américains, 94. Sur la population du Groenland, & du Pays des Esquimaux, 280. Californis, restée long-temps

Incontion,
coliforni
portra
Calm, (I
botani
l'Ame
dit des
veau
mer di
Canada,
ver da
par le
cliptique
Candisb,
par le C

294. Il feconde Cannellier finition Canots des coulent Cantharide

ne trou

aux Ter

pifme, Capitaine I à un de Caractère Nord de

remmen Caraïbes, le fonnées hommes

qu'on y
Carpi, déc
re, 22.
Carthagène

ferpents Caribaginoi qu'ils ave plus facr 223.

Caffration, Cat, (Mr. gres dans

inconnue, 158. Sa description, 159.

é, 25.

iquité

7. Son

ganifa-

Ame-

t point

inaires

lare les

s , 36.

II, dé-

eronne

e , 199.

VI, par

Améri-

. Texte

le, ibid.

et, 81.

le com→

) public

rde fur

proprié-

e la) ré-

Ce qu'il

les Hot-

fure un

de Bon-

es tranfue , 29.

n Amé-

fur le

iu Nou-

Sur les

ne, 88.

bid. Sur

Ameri-

popula-

, & du x, 280.

g-temps

Coliforniens, Peuples, leur portrait & caractère, 168.

Calm, (Mr.) fes découvertes botaniques dans le Nord de l'Amérique, 48. Ce qu'il dit des coquillages du Nouveau Monde, 103. De la mer du Nord, ibid.

Canada, quand il a pufe trouver dans la Zone Torride par le changement de l'E-

cliptique, 316.

Candish, fon voyage, écrit par le Chevalier Pretty; il ne trouve pas des Géants aux Terres Magellaniques, 294. Il y retourne pour la feconde fois, ibid.

Cannellier de Winter, sa définition, 292. n.

Canots des Groenlandois, ne coulent jamais à fond, 272. Cantharides, excitent le Pria-

pifme, 65.

Capitaine Hollandais, s'éleve à un degré du Pole, 244. Caractère des Sauvages du Nord de l'Amérique diffé-

remment dépeint, 121. Caraïbes, leurs flèches empoifonnées, 76. Mangent 6000

hommes, 219.

Caribane, Sauvages finguliers qu'on y rencontre, 152. Carpi, découvre le mercu-

re , 22.

Carthagène, affligée par des

ferpents, 8.

Carthaginois, violent la parole qu'ils avoient donnée de ne plus facrifier des enfants, 223.

Cafiration, fon origine, 224. Cat, (Mr. le) place des Nègres dans le Nord, 178. casaclyfme, les Prêtres Egyptiens en reçoivent la tradition des Abyssins, 102.

Caufes de la dégénération des Américains, 105. De leurs guerres nationales, 116. Caufes qui refroidiffent l'air en Amérique, 192.

Cavazzi, Auteur ridicule,

Cartier, (Jacques) fes relations menfongères, 132.

Caylus, (Comte de) fon fentiment fur les antiquités Péruviennes, 325.

Clicit, maladie particulière aux Nations polaires, 273. Cliaftrus, plante, décrite, 48. Clibataires en Espagne, leur nombre, 88.

Cendres de bois caustiques en Amérique, 7:

Cifalpin fait un conte ridicule fur le mal Venerien, 233, 234.

Cifar Borgia, monfire, 91. Citacis, poissons carnassers, 249. Leur instinct grosser, leurs organes obsus, 250.

Chair humaine, un Auteur prétend que son usage n'est pas contraire à la Loi naturelle, 213. Si elle engendre la maladie Vénérienne dans ceux qui en mangent, 228.

Chaleur, ses effets sur la constitution de l'homme, 179. Chameaux, ne peuvent propager au Nouveau Monde,

13.

Chardin, (Mr.) fes plans de Persépolis exacts, 325. Charles - Quint abandonne le

bois de Gayac, pour le fervir de la racine de la Chine, 238.

Charleville, (Mr. de) mangé par les Américains, 219.

Charlevoix refute, 38.

Chaffe, entretient la guerro parmi les Peuples chaffeurs, 118. Elle ne fournit qu'une subsistance précaire, & familiarite Phomme avec le carnage, 221, 222. Chaffeurs, (Peuples) leurs mœurs, 101.

Chenard de la Giraudais, fa relation fur les Patagons,

308, 309.

Cheveux longs, permanents, & non frises des Ameri-

cains, 53.

Chidley trouve les Patagons de taille ordinaire, 295. A un démêlé avec eux, ibid.

Chieus Européans, perdent leur instinct au Nouveau Monde, 13. Sont employés à la conquête de l'Amérique, 78. Reçoivent une paie comme les soldats, ibid. Forment la première ligne au combat de Caxamalca, ibid. Leur animosité contre les Américains dure encore, ibid. Chiens attelés à des trasneaux en Sibérie, 144. Chiens Espagnols préfèrent la chair des hommes à celle de semmes en Amérique, 226.

Chiliens, se défendent contre les Espagnols, 77.

Chinois, ont les dents autrement arrangées que nous, 215. S'ils fe font fervi d'éléphants dans leurs guerres contre les Tartares, 313. A quoi l'on attribue leur population, 264.

Chinoifes, leurs petits pieds feroient croire que les Chinois n'ont pas le sens com, mun, 153.

Chiriguai, fa dépopulation,

Christians, leurs excès, 77.
Christophe Colomb, aide par
une fille, 70. Son étonnement en arrivant en Amérique, 175. On embarque
son corps pour l'enterrer à
St. Domingue, 296.

Cimraëque (la langue) est un dialecte du Celtique, 296.

Climat de l'Amérique, contraire aux animaux, & plus encore aux hommes, 4. Plus froid que celui des parties correspondantes de l'ancien Continent, 12. Moyen pour juger de sa nature, 14. Le climat du Nouveau Monde se corrige, 23.

Climats contraires au Christia-

nisme, 167.

Cluvier, fon fentiment fur l'origine de l'Anthropophagie, réfuté, 210, n.

Coca, fes propriétés, 48.
Cochiaria, plante, les Groenlandois ne s'en fervent pas contre le fcorbut, 273. ' Cochans, changent de forme

en Amerique, 13.

Colonies en Amerique, leur fort, 91. Leur commerce interlope, ibid.

Commerce pernicieux entre l'Amérique & la Chine, fupprimé par le Roi d'Efpagne, 166.

Communauté de biens, excite des guerres civiles, 114. Comparaison des deux Hémis-

phères de notre globe, 94. Compilateurs de voyages, les maux qu'ils ont faits, 281. Sacrer cains,

Condamia expéri dit du cains, Anthro l'Amér

Conquéran
éprouv
famille
de diffé
Conquére

quelle f te, 75. les ont Constantin

lière, 2 Continent (fert des v tructives Contre-poiss

the & di Coquillages point fu montagne & de l'Eu beaux fe de la Cal

Cordellieres
neiges et
Cordes, (Sin
ge aux I
ques, ec

296, 297. Corps muque 180. Sa o bafanés & Corsez, le no

pes, 58, Couleur des . Caufe de Nègres, 1 titue poin dans le règ

le vegetal

Concile de Lima, refuse les Sacrements aux Américains, 36.

COM

tion .

, 77.

par

onne-

Amé-

arque

rrer à

est un , 296.

con-

& plus

S. , 4.

ii des

tes de

de fa

nat du

corri-

ristia-

nt fur

popha-

48. Groen-

ent pas

73.

forme

, leur merce

entre

hine,

excite

114. emif-

, 94.

, les

281.

12.

Condamine, (Mr. de Ia) fes expériences, 11. Ce qu'il dit du teint des Américains, 196. Ce qu'il dit des Anthropophages du Sud de l'Amérique, 224.

Conquérants de l'Amérique, éprouvent l'horreur de la famille, 4. Ils font attaqués de différentes maladies, 26.

Conquête de l'Amérique, de quelle façon elle s'exécute, 75. Conquêtes, où elles ont été rapides, 76.

Constantin fait une loi singulière, 206.

Continent (le nouveau) a fouffert des vicifitudes plus deftructives que l'ancien, 317. Contre-poifon tiré de l'abfin-

the & du rocou, 6.

Coquillages, on n'en trouve
point fur les plus hautes
montagnes de l'Amérique
& de l'Europé, 23. Les plus
beaux fe trouvent à la Côte
de la Californie, 61.

Cordellieres, couvertes de neiges éternelles, 193.

Cordes, (Simon de) fon voyage aux Terres Magellaniques, écrit par Januzíoon, 296, 297.

Corps muqueux, ce que c'est, 180. Sa couleur dans les basanés & les blancs, ibid.

Cortez, le nombre de ses troupes, 58, & 75.

Couleur des Américains, 175.
Caufe de la couleur des
Nègres, 182. Elle ne confritue point les espèces ni
dans le règne animal ni dans
le végétal, 189. Couleur

rougeatre des Américains inhérente dans leur liqueur spermatique, ainsi que celle des Nègres, 199.

Cour de Rome, ses excès honteux, 92.

Courage, la vie fauvage ne l'éteint pas, 106.

Crane, sa flexibilité dans les enfants, 151.

Cranz, (David) le premier volume de fon Histoire du Groenland est intéressant le second pitoyable, 253.

Crocodiles, abatardis en Amérique, 9.

Cultivateurs en Amérique, n'ont pu dompter le terrein, 5.

D.

Danois, état de leurs Colonies au Groenland en 1764, 245, 247. Ils n'ont pas les premiers peuplé le Groenland, 255.

Dapper réfuté, 58.

Docker (le Capitaine) écrit le voyage de Jacques l'Hermite, 300. Dit que les Patagons ne font point des Géants, ibid. Auteur estimé, ibid.

Découverte du Nouveau Monde, accompagnée de circonstances ridicules. 79. Malheurs qui en eussent résulté, si elle s'étoir faite plutôt, 238.

Diginitration, commence parles femelles, 54.

Déluge particulier de l'Amérique, 102. Preuve de cet événement, 103.

Dents, il en manque deux à quelques nations, cause de ce défaut, 155. Dents canis

hes, n'excèdent point le nombre de quatre dans l'efpèce humaine, 215. Dents molaires fomles trouvées en Amérique, 319.

Dipopulation de l'Amerique, les causes, 57. Des Terres Arctiques, 264.

Diputés des fauvages, leur déclaration, 117.

Despetes, comparés à Tibère,

Détroit de Forbisher bouché par la glace, 257.

Dias le Jésuite, les Sauvages veulent le manger, 226.

Diffionnaire Encyclopédique, l'article Jagar y est double & exagéré, 223. n.

Différences des deux Hémifphères de notre globe, 95. Réflexions à ce fujet, ibid. Disdere de Sicile parle d'An-

Diodoro de Sicile parle d'Antiquités anti-diluviennes,

Donnion du Pape, sert de titre aux Espagnols, 82.

Dorado (El) cherche par les Jéfuites; & ce qu'en dit Gumilla, 164, 165. Drako (l'Amiral) fait le tour

Drake (l'Amiral) fait le tour du monde, 291. Mangé vivant par les Crabes, ibid. Trouve les Patagons de la taille ordinaire de l'homne, ibid.

Droiss facrés de l'homme mal défendus, 93.

Duclos, (Mr. l'Abbé) fon Mémoire fur les Druides excite des querelles, 207.

cite des querelles, 207. Dumont (Mr.) cité, 8. Ce qu'il dit de la façon de guérir la folie, 149.

Ē.

Zanz Gagnantes, mortelles en

Amérique, 5. Exhalent des brouillards chargés de fel, sbid.

Ecliptique, A fon obliquité est constante, 315.

Ecoulement du Sexe, peu chondant dans les Pays froids & chauds, 15.

Edda, ancien Livre fur les Islandois, \$23.

i'die singulier du Parlement de Paris touchant le mal Vénérien, 19.

Egoss, Evêque de Graenland, manquoit de connoissances physiologiques, 252.

Eldphant Egyptienne, attaque les gens de qualité, 238.

Eléphants, jamais transplantés en Amérique, 14, &c. S'il est vrai qu'ils se sont fauvés en Sibérie, 313, 314. Transplantés où ils peuvent vivre, 320.

Ellis, où il fixe les bornes des habitations Américaines, 247. Son voyage à la Baie de Hudfon ausoit pu être plus intéressant, 252. Se fonde mal à propos sur le témoignage de Charlevoix, ibid.

Emboupoint des Américaines leur fert de tablier, 54.

Emigrations des Septentrionaux, comment il faut les expliquer, 278.

Empire Romain, causes de sa décadence, 89.

Enfants Européans, meurent en Amérique, 28. Ceux des Américains méridionaux naissent, dit-on, avec une tache brune sur le dos,

Epiceries, leur commerce en-

tre les

Epiderme point 181. n.

Erreurs v

184. Eskimaux ble dan 131. Il ties les de l'An diffèrer Groenia nom pr disent à nois, il Groenla chemin 257. N Terre-N les pren trés en : Eskimat terdam . Eskimai trouve be, 262 Espagnols, les autr Hons pai

epuifées de vertig aux écr ment ils 155. Leu en Amér rifent un tifent, 2

27. Leu

gérée , il

fines, 66 245. Isladiforman an Nouve

tre les mains des Vénitiens,

Epiderme de l'homme, n'est point composé d'écailles, 181. n.

Erreurs vraisemblables, peuvent conduire à la vérité,

184.

nt des

e fel .

ité eft

peu

Pays

ur les

ement

e mal

nland .

ffances

ie, at-

ualité 🛦

nsplan-4, &c. se sont

, 313, où ils

bornes

néricai-

ige à la roit pu

t, 252.

pos fur

Charle-

icaines

, 54. entrio-

faut les

es de fa

eurent

eridio-

, avec

le dos ,

rce en-

Ceux

Eskimaux, variété remarquable dans l'espèce humaine, 131. Ils habitent les parties les plus septentrionales de l'Amérique, 241. Ils ne diffèrent en rien d'avec les Groenlandois , 253. Leur nom propre, 254. Ce qu'ils disent à un Missionnaire Danois, ibid. S'établissent au Groenland, 256. Par quel chemin ils y font venus, 257. N'habitent point à Terre-Neuve, ibid. Quand les premiers ont été montrés en Europe, 258. Faux Eskimaux montré à Amfterdam, ibid. Portrait des Eskimaux, 259. Si l'on en trouve qui ont de la barbe, 262, 274.

Espagnols, se mangent les uns les autres, 4. Huit millions passent en Amérique, 77. Leur population exagérée, ibid. Leurs sinances épuisées, 84. Sont frappés de vertige, 88. Sont sujets aux éérouelles, & comment ils cachent ce défaut, 155. Leurs infames actions en Amérique, 227. Martyrisent un Patagon & le bap-

tisent, 289.

Esprit de vin, dissout les réfines, 66. Où il se gele,

245

An Nouveau Monde, infec-

tés de bêtes vénimeufes, 7.
Ealer, (Mr.) ce qu'il dit du
changement de l'Ecliptique, 315.

Aurops, fi elle a gagné à connotre l'Amérique, 89. Le
prix des denrées y hausse
huit sois, ibid. Quand elle
a cesté d'être sauvage, 110.
Européans, leur mauvaise conduite envers les Américains, 118. Ils n'auroiene
pas du les détruire, 120.
Pourquoi ils ont voulu
trouver des Géants aux
Terres Magellaniques, 321.
Expériences sur le climat du
Nouveau Monde faites au
thermomètre, 11. Pour
blanchir les Nègres, 187.

F.

Fable des Géants, adoptée par tous les Peuples, 323. Fallope fait un conte ridicule fur l'origine du mal Vénérien, 234.

rien, 234.
Fanatiques de la Ville de Tentire, mangent un fanatique de la Ville d'Ombe, 217.

Femmes Américaines, leur laideur, 54. Accouchent fans douleur, ibid. Abondance de leur lait, ibid. Se font tetter par des chiens, 55. Leur écoulement irrégulier, ibid.

Fer, on en trouve dans le fang humain, 229. n. Incomu chez les Sauvages 113.

chez les Sauvages, 113.
Ferdinand, (Roi d'Espagne)
emprunte de l'argent d'un
domestique pour conquérir l'Amérique, 84.
Fiel déserveux dans les

Fiel, defectueux dans les Americains, 45.

Figures différentes imprimées sux têtes des enfants Américains, 150, manden

Fills faurage trouvée dans les bois de la Champagne, n'étoit pas née au Pays des Eskimaux, 264, 265. Ses aventures, ibid.

Fioravanti, (Sigr.) fes caprices médicinaux cités, 229. Ses expériences, 230.

Foi, (David) Auteur du Roman de Robinfon, 303. Folio guérie par l'Anacarde,

149.

Foreis, les plus grandes sont en Amérique, 193. Elles contribuent à refroidir l'air, ibid. Envahissent les terreins dépeuplés, 49.

Formation spontanée, pourquoi elle a occupé les anciens

Philosophes, 96.

Fourmis, ravagent le Bréfil, 8. Biquent les femmes qui ont eu leur écoulement, 60.

Fous, respectes en Orient, en Turquie, en Suisse, & chez les Sauvages, 147.

Françair, se mangent les uns les autres, 5. Font un Traité fingulier & glorieux av. les Atac-apas, 223. Laiffent faire aux autres Nations les grandes découvertes, 301.

François I meurt du mal Vénérien, 19. A reçu des frictions mercurielles par Mai-

tre le Coq, 238.

François d'Affise fait l'espion, 84.

Fréret, (Mr.) ses calculs chronologiques, 104:

Fresier, (Mr.) fon voyage aux Terres Magellaniques, 303. Change la patrie des Patagons, ibid. Se laisse induire en erreur par de faux témoins, ibid.

Froid, augmente par degrés jusqu'aux Poles, 242.

G.

Galien d'Acapulco chargé par les Jéfuites, pris par les Anglais, 166.

Garcitaffo, ce qu'il dit de la Sodomie des Péruviens, 68. Réfuté, ibid. Ce qu'il dit des anciens bâtiments Péruviens est exagéré, 324.

Géanis Patagons, on auroit apporté de leurs fquelettes s'ils existoient, 303. Etymologie de leurs noms,

322.

Gengiskan devaste l'Asie, 314. Ses Successeurs se font la guerre, & fondent un Empire en Sibérie, 313.

Gennes (Mr. de) ne trouve point de Géants aux Terres Magellaniques, 301.

Genre-bumain, s'il a'a qu'une tige ou viuneurs, questions inutiles, 189.

Gentil la Barbinai (Mr. de) voit de grands offements au Perou, 311.

Gibier, peu nombreux dans les Pays peuplés, 249. Giraffes, n'existent pas en

Amerique, 312.

Glands de chêne, on en fait du pain, 100.

Glaces, on n'en trouve point dans la haute mer, & pourquoi, 242.

Gmelin, (Mr.) fa description de la Sibérie, 142.

Goftres ,

Golttes . ne, r Goltrous que, Gonfleme bre v par de Grenouil me, 8 Groenland ont ur le 71n de lati cienne: lies , Contin 257. S devenu Greenland l'Amer qu'ils d

> même l kimaux differe pons, 2 259, 26 du feu 261. Po mes, 26 payés p mon, 26

habitati

de Day

Sauvage: ces guer Guiano, fa Singulièr fes Roine

Guiot, fa r tagons, j Gumilla le travagan

Haller, (M. tion fur le Tome I.

Coltres, ce qui les occationne , 154. Goffroux , hommes en Améri-

que, 154.

e des

Te in-

e faux

legrés

ge par

ar les

de la

viens,

e qu'il

iments

gere ,

auroit

quelet-

, 303.

noms,

e, 314.

font la

un Em-

trouve

Terres

qu'une

nestions

Ar. de)

ements

x dans

49. pas en

en fait

e point

pour-

ription

oftres ,

3.

.

Gonflement énorme du membre viril, 38. Occasionne par des insectes, 63.

Grenouilles d'un poids énorme, 8.

Groenland, les Européans y ont un établissement sous le 71me, degré 6 minutes de latitude, 247. Ses anciennes traditions recueillies , 256, Fait partie du Continent de l'Amérique, 257. Son rivage oriental devenu inabordable, 276.

Groenlandois, originaires de l'Amérique, 30, 256. Ce qu'ils disent des dernières habitations dans le détroit de Davis, 247. Parlent le même langage que les Efkimaux, 254. Leur langage diffère de celui des Lappons, 256. Leur portrait, 259, 260. Ne font jamais du feu dans leurs huttes, 261. Portrait de leurs femmes, 263. Ils doivent être payés pour affifter au fermon, 267.

Guerres perpétuelles entre les Sauvages, 114. Raison de

ces guerres, ibid. Guiane, fa depopulation, 57. Singulière occupation de ses Roitelets, 60.

Guiot, sa relation sur les Pa- Hoffmann (Mr.) se déclare vitagons, 308.

Gumilla le Jesuite, ses extravagances, 94.

Haller, (Mr.) fon observation fur les coquillages, 25. Tome 1.

Hans - Sleane (Mr.) conford

un charlatan, 304. Howkins (Richard) s'explique vaguement sur la taille des Patagons, 296. Prétend que les Anglais ont les pre-miers peuplé l'Amérique, ibid, Son opinion absurde defendue par des Savans, ibid.

Hecla, ses tourbillons de fen ne fauroient fondre la glace, 244. Hémispheres de notre globe,

féparés par un détroit, 314. Herbe Paragnaife, ses pro-

prietes, 53. Hermite, (Jacques 1') fon Terres Magellaniques, 300.

Herrera, peinture qu'il fait du Temple de Menico, 2004

Hippopotames, n'existent pas en Amerique, 312.

Histoire de la traite des Negres, 18, 19. Histoire, elle est en défaut sur l'origine des Nations, 97. Histoire universelle, Ouvrage ridi-cule, 137. Ce qu'elle dit des Jagas, 223, n. Histoire naturelle & civile de

la Californie, Ouvrage tresfingulier & plein d'impostures, 158.

Historien de la nouvelle France, fait un portrait absurde des Eskimaux, 274.

vement contre l'usage de l'Anacarde, 149.

Hog, pretendu Geant dont on veut vendre une dent pour 2000 sequins, 304, n.

Hollandais, apprivoisent les Hottentots 118.

palent leur terrein, 119. Hivernent au Spitzberg, 247. Mangent le cœur de De Wit, 217. Mesurent ux cadavres de Patagons à l'isse Pinguin, 298.

Liolmos (Juan de) fait folloyer près de Puerto-Vejio, 311. Hommes à une jambe, ce qu'en disent les émissaires du Pape, 132. Hommes marins fabuleux The Tommes ruminants, opinion fur cette maladie, 155. Hommes ventriloques, thid. Hommes noirs, on n'en a pas trouves en Amérique, 192. Plus les hommes sont basa: nes, plus leur liqueur spermatique est colorée, 201. Leur aveuglement, 210. Ne fauroient vivre au-delà du 80me. degré de latitude Nord, 241, 242. A quelle hauteur an dessus du niveau de la mer, ils peuvent vivre, 218, n.

Homme fauvage trouve dans le Hanovre, devenu quadrupède, 266.

Hopfraux de lepreux, leur nombre dans la Chrétieuté, 238.

Jorn, (Georges de) fon Livre de Originibus Américan. Ouvrage ridicule, 137.

Horrebow (Niel) fon Hiftofre d'Islande estimée, 251.

Hoffie, origine de ce mot,

Hottentols, se connoissent en plantes, 52. Demandent un miracle 1719. Leur discours aux Hollandais, ibid.

Hur de l'athmosphère en

Hons leurs expeditions, 137. Innocent W (le Pape) envoie

Hypothèse singulière for le teint des Nègres, 176.

I.

Jaiofes cabanes au Sénégal,

Jamaique, maladies qui y re-

Jauniss des enfants, 45.

Idées relatives d'amitié, manquent aux Américains sauvages, 113.

Idiomer différents multipliés en Amérique & en Tarta-

rie , 138.

Jorome (St.) se fait limer les dents mal à propos, 215. Jésuites, font souvent communier les Paraguais, & pourquoi, 36. Ne sont jamais veridiques, 61. Executent le projet de Las Cafas', 120. Quand ils se sont introduits en Californie, 1(5. Etat de leurs missions dails cette Province , 161. Ils fascinent l'esprit il Roi d'Espagne, 163. Con andent les troupes en Californie, & y volent des per les, ibid. Leurs recherches inutiles sur l'origine des

Américains, 170.

Iguans, leur chair aigrit le germe variolique, 15. Elle n'est pas si pernicieuse en Asie, ibid. Description de

l'Iguan , 16.

Immortalité de l'ame, fi fee Sauvages en ont quelque idée ; 269, 276.

Incas, font des Loix contre les Sodomites, 69.

Incesse, commun chez les Sauvages, 62.

Jongleur trepre folie d à la L Jonston, Thaum 42 , m. Joppe , (disent lin, I Irlande, ner les dans le 204. Iroquoifes gnent l Ha, (Die intitule cité, 2 Islands . les ther dent, 2 Ifte de la l') fes.

nomiqu

du Nore

oublie e

restantes

géograp

Ifte, (Mr.

tine

Kan

le,

res,

jet,

Chin

glete

174.

plies

203.

les t

mort.

Insensibi. 72. L

Inscript

Infectes .

Inocula

for le 76.

inegal . ui y re-

45. .. , manins fau-

altipliés Tarta-

imer les 05, 215. nt comiais, & font jaбі. Ехеe Las Cas fe font

lifornie, missions ce ,4161. it ... Roi Con. anen Calides pe

cherches gine des aigrit le 15. Elle ieuse en

ption de fi les quelque

k contre hez les

envoie

une Ambassade ridicule au Kan des Tartares, 133.

Inoculation de la petite-vérole, ses différentes manières, 51. Mémoire à ce fujet, ibid. Inoculation à la Chinoise mortelle en Angleterre, ibid.

Inscriptions lapidaires fausses,

Infectes, excessivement multiplies dans les Pays incultes, 203. L'huile & la fumée les tuent, ibid, & 204.

Insensibilité des Américains, 72. Leur fait méprifer la mort, ibid.

Jongleurs , (Medecins) entreprennent de guerir la folie de leurs compatriotes à la Louisiane, 148.

Jonston, (le Naturaliste) sa Thaumathographie citée . 42 , n.

Joppe, (la Ville de) ce qu'en disent Mela, Pline, & Solin , 104.

Irlande, on doit y goudronner les bestiaux qui paissent dans les prés jour & nuit,

Iroquoifes , (femmes) graignent l'enfantement, 61.

Isla, (Dias de) son Ouvrage intitule Contra las Bubat cité , 234.

Islande ; jusqu'à quel degre les thermomètres y descen-

dent, 244. 1') fes observations astronomiques faites fur la mer du Nord, 173.

Ine, (Mr. Nicolas de l') a oublie des positions interessantes dans ses Cartes Lapins, ravagent l'Espagne, geographiques, 173

Iftes de l'Archipélague Indien, leurs habitants ne font pas Nègres, 192.

Juift, ne fe mefallient pas. par fanatisme, 187.

Ivoire fossile de Sibérie, co qu'en dit Mr. Surgy, 313. Ivoire fossie d'Italie, ce qu'on en dit, 319, 321.

Kamfebatka, on y parle un langage différent de l'Américain, 172.

Kamschatkadales amenes en Amerique, 172,

Karalit, nom que le donnent les Eskimaux & les Groenlandois, 254. Skreling en est une corruption, ibid, n.

Kniver, exagère la taille des Patagons, 294. Passe au service de Portugal, & craint un Auto-da-Få , 295.

Kolbe, (Pierre) fes impostures, 119.

Kraft, fon Livre moins impertinent que celui de Lafiteam, 124. communication of the contraction of the

Lacs, leur grand nombre en Amérique, 102. Restes d'une inondation, ibid. Lait des hommes en Améri-

Que, 42.

Lama, (le Grand) fon culte explique, 33. On mange fes excrements, 34. On lui fait faire diète, ibia. Son pouvoir comparé à celui du Pape, 81.

Langueur des Américains en amour, 62.

Lappens, on ignore leur antiquité, 30. Font de la fumée avec des éponges pour chasser les infectes, 204. Ne peuvent servir dans les armées, 272.

Lapponnes, (femmes) eprouvent l'écoulement mens-

truel, 56.

Las Cafas, (Barthélemi) fes calculs fur la destruction des Indiens, 93. Son projet pour policer les Américains, 120. Offre un Mémoire à la Cour d'Espagne sur la traite des Nègres, ábid. Esprit intriguant, ibid. Lipreux, vivent long-temps.

47. Leontopodion , plante , fes pro-

prietes, 65.

Lettres édifiantes, source im-

pure , 59.

Leuwenboek, illusions optiques de ses microscopes, 181, **.

Liberté, elle a à se plaindre des despotes & des esclaves, 136.

Lieue quarrée (une) peut nourrir 800 personnes, 52. Linneus, (Mr.) sa Flora Lap-

ponica citée, 56. Lions Américains, abatar-

dis, 8.

Lifter, réfuté, 64.

Lobelia, plante antiverolique, décrite, 47.

Boix Soliques, défendent de manger de la chair humaine, 217.

Lopez d'Azevedo, sa harangue

ridicule, 92.

Louisiane, les femmes y sauvent les Français, 71.

Loup ou Lupus, Commentasour de St. Augustin, tâche d'excuser les vissons de ec Pere de l'Eglise, 152.

Loups, quand ils fe font introduits dans la Californie, 160.

Lunesses des Eskimaux & des Groenlandois, leur ufage, 273.

M.

Macoco, (le grand) es qu'on dit de fes repas, 222, n.

Magellan, fait pendre l'Eveque de Burga, & décapiter l'Aumonier de fon vaiffeau, 289. Fait prendre deux Patagons, ibid.

Maillet (Mr. de) fon Tellia-

med cité, 132.

Mairan, (Mr.) fon Traité sur les Aurores boréales, es-

time , 242.

Maire, (le) double le Cap Hoorn, 299. Trouve un nouveau détroit, ibid. Déterre de grands offements, ibid. Se brouille avec fon compagnon Schouten, ibid. Mai de Siam, 52.

Mai Vinérien, donné en échange de l'Evangile, 19. Les Français le reçoivent des Espagnols, & pourquoi appellé mai de Naples, 235, 236. Avoit fait le tour du monde en l'an 1700, 237.

Mai pédiculaire, où il est endémique, 203, n.

Maladio Vénérienne, sa véritable cause, 46. Moins violente en Amérique qu'ailleurs, 49.

Maladies différentes du Nord de l'Amérique, 52.

Malbeur commun des hommes, 114.

Mallet, (Mr.) ce qu'il dirdes

découve giens de à l'Hiffe 273, n. Mamelles d

44. Leur quoi alo mes fau aréole e Eskimau des, *ibia*

Mammout, cru réel fon, 316 Mandesse, hommes

Manet, (M tife des métamos que, 18 l'Afrique sbid.

Manibot, i Maranes, bafanes, brois, i Alexand afyle, i Margraff, i

Maricus fe 205, n. de le m Marina, m

Cortez, fes conce Martinière Géograp cieux et 298.

Maty (le I fable de cains, & propos, veut ref Mr. de Maures,

découvertes des Norvégiens dans fon Introduction à l'Hissoire du Danemarch, 275, n.

Mamelles des animaux mâles, 44. Leur ufage, ibid. Pourquoi alongées dans les femmes fauvages, 263. Leur aréole est noirâtre dans les Eskimaufes & les Samoyedes, ibid.

Mammout, animal fabuleux, cru réel par Mr. de Buf-

fon, 312.

Mandello, ce qu'il dit des
hommes blancs établis
unis la Zone torride, 184.

Manet, (Mr. l'Abbé de) baptife des enfants Portugais métamorphofés en Afrique, 185. Son Histoire de l'Afrique Française citée, ibid.

Manibot, fes qualités, 6.
Maranes, chasses d'Espagne,
basanés, comme les Cala-

brois, 187, 188. Le Pape Alexandre VI leur vend un afyle, *ibid*.

Margraff, ses observations, 9.
Maricus se dit Dieu incarné,
205, n. Les lions resusent
de le mordre, ibid.

Marina, maîtresse de Fernand Cortez, la seconde durant ses conquêtes, 70.

Martinière, son Dictionnaire Géographique peu judicieux en bien des points.

Mary (le Docteur) croit à la fable des Géants Américains, & la divulgue mal à propos, 306. Comment il veut réfuter l'hypothèse de Mr. de Buffon, 307.

Maures , chasses d'Espagne ,

portent le mai Vénérien en Afrique, 20. Ils font moins noirs que les Nègres, 178. Nombre de leurs générations en Espagne, 187. N'y ont pas changé de couleur, 161d.

Mays, auroitdû policerles fauvages de l'Amérique, 110. Mead, (Mr.) fa Méchanique des venins citée, 228.

Meckel, (Mr.) fes Recherches anatomiques citées,

Midailles, elles n'ont aucune antiquité respectivement à la durée du monde, 104. Voyez Phidon.

Médecins du XV & XVI fiècle, de quoi on les accufe, 237. Médecins Espagnols, ce qu'ils difent des os fossiles trouvés au Mexique, 311.

que, 311.

Mer, (du Nord) se retire,
dit-on, de quarante-cinq
pouces en un siècle, 103.

Mercure, où il se fige, 245.

Mercian, (Mademoiselle de)

fes infectes defines, les figures en font frappantes, 7. La meilleure édition de fon Ouvrage est celle de 1719, à Amsterdam, ibid.

Mesanges, le Moine, sa description du Groenland est puérile, 252.

Mitifi, nes d'un Américain & d'une Européane ont de la barbe, 199. Métifs du Pérou, leur portrait, 201. Mexicains, payoient un tribut

en pucerons, 8. D'où ils paroissent être venus, 198. Mexique, sa population exa-

gerce, 57. Mines du Nouy. Monde, les

Y 3

de ec

nt inornie.

& des lage,

qu'on 1, #. l'Evéécapi-1 vaif-

endr**e** Tellia-

ité sur s, ese Cap ve un

d. Ddnents, ec fon , ibid.

e, 19. oivent irquoi , 235, ur du , 237, ift en-

vėris vioju'ail-

Nord hom-

irdes

hommes de notre Continent n'y reliftent pas, 53. Miracle fait par A. Van der

Steel , 119.

Missionnaires, manges par les Antropophages, 225. N'ont jamais été chez les Patagons, & pourquoi, 288.

Missifipi, les rivages de son embouchure submerges, 198.

Mobius, fes extravagances, 31.

Monde , (le nouveau) les Peuples de l'Afrique n'y avoient pas passe avant l'arrivée des Europeans, 195. Monnier, (Mr. le) fon fenti-

ment fur les lueurs boréales & australes, 243.

Montagnes, c'est à leur penchant, ou fur leur fom-met qu'on a découvert les Nations les plus anciennement rassemblées en Amérique, 198. Si l'on peut vivre fur une montagne haute de 2446 toises, 318, m.

Montesquieu, (Mr. de) en quoi il s'est mepris, 107. Ce qu'il dit de la propagation des Peuples Ichthyophages femble très - fuf-

pect, 264.

Montezuma, accufé par les Espagnols d'avoir égorgé 20000 enfants en un an,

Montezuma, (frère de l'Empercur) premier Américain mort de la petite-vérole, 20.

Morera, fes aventures, 173, Morts, pourquoi respecta-

Mutilations, ne peuvent allervir la nature, 40,

Naires de Calicut, ont des jambes monstrueuses, 131. Narborough, décrit les Terres Magellaniques avec beaucoup d'exactitude, 300.

Nature, elle n'est morte qu'en apparence dans les Terres Arctiques, 248: Donne à l'Ocean ce qu'elle refuse à la terre, 249. Si elle eft encore en enfance au N. Monde, 307.

Naufrage, (droit de) & Strand - recht , brigandage difficile à extirper, 172.

Negres, préfèrent la chair des ferpents & des léfards à toute autre, 17. Ne se policeront jamais, 99. N'existent que dans la Zone torride, 178. Ne font pas la donzième partie du genrehumain', comme on l'a cru, ibid. La substance de leur cerveau, de leur moëlle, de leur glande pinérale, de leur fang, de leur sperme, est noiratre, 179. Leur epiderme vu au Microscope, 181. Leur sueur noircit le linge blanc, ibid. Leur peau paroît échauffée, 182. Pourquoi on en fait de bons esclaves, ibid. Cause de leur stupidité, ibid. Pourquoi ils fe découpent la peau du visage, 206.

Negres dont les pleds font faits en queue d'écrevisse, ce qui a donne lieu à cette

fable, 134.

Negres à physionomie de tigre, fabuleux, 216. Negrillous & Negrittes, nail-

. fent . noi: pari - men Nodal . - ge Nos , o Nord-C Nors, un a gicie : abfui Norvegi tous : naux Nunnez rer p que - Cour Tauve la Co

Exp

ques

hare

297.

297,

Groe

nomr

70. (

Nourris

reed

nee,

Odeur fo des A quoi Oiseaux bleme Terre

Olearius pe , 2 Ollum-L bouch

fent blancs, & n'ont du noir qu'aux ongles & aux parties génitales, 182, 183. Explication de ces phénomènes, ibid.

Nodal, (Garcie de) fon voyage aux Terres Magellani-

ques , 299.

nt des

5, 131.

Terres

e qu'en

Terres

onne à

efuse à

elle est

au N.

le) &

andage

hair des

fards

fe po-

N'exis-

ne tor-

pas la

genre-

l'a cru,

de leur

noëlle,

rale, de

perme.

eur épi-

fcope,

ircit le

e,182.

de bons use de

. Pour-

pent la

ls font

evisse.

à cette

de ti-

, naif-

Leur

172.

300.

Not, ou sa chaloupe s'arrêta fuivant un Theologien, 31. Nord-Capre, destructeur des

harengs, 249.

Nort, (Olivier du) part pour les Terres Magellaniques, 297. Son voyage écrit par un anonyme mauvais Logicien, qui fait des contes abfurdes sur les Patagons, 297, 298.

Norvégiens, inquiets comme tous les Peuples septentrionaux, 275. Découvrent le Groenland en 770, ibid.

Numez, (Valco) fait dévorer par les chiens le Cacique de Quarequa & fes Courtifans, 66. Est surnommé Hercule, ibid. Est sauvé par les Américaines, 70. Ce qu'il rapporte de la Cour de Quarequa, 194. Noueriure des Américains tirée d'une plante empoisonnée, 6,

0

Odear forte qu'exhale le corps des Américains : & pourquoi, 205.

Oifeaux aquatiques, incroyablement multiplies aux Terres polaires, 248.

Olearius, en quoi il s'est trompe, 263.

Ollum-Lengri, (Détroit de) bouché par les glaces, 257.

Or, regardé comme marchandite, 90.

Oreilles alongées, à la mode en Amérique, 153. Les fucs nourriciers de la tête favorifent l'alongement factice des oreilles, 154.

Orientaux, adonnés de tout temps à la magie astrologi-

que, 1417

Orenoque, pourquoi les Jesuites s'y cantonnent, 164.

Os fossiles exhumés en Amérique, 104. Ce que les savants en disent, 311. Os fossiles de la Sibérie, ce qu'on dit de leur origine, 312, 314. Os fossiles déterrés au Canada, 311, 314. Apportés à Paris, 316, m, 319. Sentiment de l'Auteur sur ces découvertes, 317. Opinion ridicule d'un Théologien sur l'origine des grands os fossiles, 321.

Os du prétendu Géant Teutobochus promenés en Europe, ce que c'étoit, 304. Os de baleine montrés pour ceux d'un géant, ibid.

Oviedo apprend la vertu du

Gayac, 22.

Owen - Guineth . Prince de North-Galles , ses enfants s'embarquent , on ne sait pour ou , 296.

P.

Pacha-Choui, chef des Patagons, ce qu'il demande aux Anglais, & comme on le trompe, 287.

Page du Pratz, (Sr. le) fon Histoire de la Louisiane citée, 219, n. Donne la Relation de la découverre des

4

grands os fossiles fur l'Ohio, 316, w.

Panama afflige par des ferpents, 8.

Papin, son Digesteur par le moyen duquel on peut tirer une nourriture saine des os, 232.

Paraguai, ses productions & sa situation défavorable au commerce interlope, 158. Paresse, excessive dans les Americains, 123.

Parisiens, mangent du pain fait d'os humains, 232.

Parole remarquable de Tibère, 126.

Paffeurs, (Peuples) leurs mœurs, 99.

Pâtes alimentaires, leur composition & leur usage chez les Sauvages, 109.

Pattagons ou Patagons, comment on doit s'y prendre pour les connoître, 281, 282. Description de leur Pays, 282, 283. Comment les voyageurs varient fur leur patrie, ibid. Ils ne forment plus une nation originelle, 284. Pourquoi ils ne sont pas si petits que les Eskimaux, ibid. Leur portrait, 284. Leur caractère moral, 286. Etymologie de leur nom, 289. Pourquoi les Espagnols n'ont jamais rapporté de leurs offements, 290. Ne font point des géants, 309.

Pays inconnu qu'on foupçonne être au Nord-Est de la Californie, 163. Pays le plus chaud en Amérique, 198. Paysans du Palatinat, paient

un tribut en têtes de moi-

neaux, 8.

Penux des bêtes adorées chez les Peuples chasseurs, 143. Péche des perles, abondante en Californie, 161.

Pêche de la baleine, sa meilleure station, 251.

Pédérastie, en vogue au Nouveau Monde, & pourquoi,

Perles dérobées par les Jésuites, & ce que le Rol d'Espagne pense de ce vol,

Perfépolis, jugement fur son architecture, 325.

Pécuviens, paient un tribut en pucerons, 8. Leur population exagérée, 57. Leur taille & leur physionomie, 144. Beaucoup d'hommes defectueux parmi eux, ibid. Ils arrosent de sang humain leur pain facré, 213.

Peste Egyptienne, sa marche, 47. Pefte noire, ravage les Terres Arctiques & le Groenland au quatorzième

siècle, 276.

Peuples chaffeurs, allaitent long-temps leurs enfants, 54. Peuples laboureurs, les premiers dans l'ordre moral parmi les Sauvages, 99. Peuples Pécheurs, leurs mœurs, 100. Peuples habitants entre le Tropique du Cancer & la Côte des Patagons décrits, 145. Tous les Peuples ont sacrifié des hommes dans leurs cérémonies religieuses, 121. Peuples qui se liment les dents, 216.

Peuple qui perfectionne ses mœurs, est a plaindre quand il ne peut perfectionner fa

religion, 213.

Peyro Phido L'A cro Philip Philip Elle Philof. Physici cle, Pica, Pic A froid Pic de geur met que Pie II. véne Pierre lière phèt Pigafet trop que, le fi fur I Ame

17

qu

25 lat

la

file 385

déti

terr

175.

latio

fes ti

ne,

Pifon C

Pizarre

Plantes

Pogreso, (le Sr. la) place des Nègres dans le Groenland, 178. Pourquoi il s'applique à l'histoire du Nord, 253. Jugement sur ses relations, ibid.

Peyresch (Mr. de) reconnoît la nature des grands os fosfiles envoyés du Levant,

Phidon

ches

, 143.

dante

meil-

Nou-

quoi,

Rol

e vol,

ir fon

tribut popu-

Leur

omie 🖫

mmes

i, ibid.

umain

rche,

ravage

& la

zième

laitent

fants.

eurs,

ordre

rages.

leurs

es hapique

e des

Tous

é des

céré-

121.

it les

fes

uand

er fa

Phidon, sa médaille passe pour la plus ancienne, 104. L'Auteur l'examine & la croit fausse, ibid.

Philippe II, ruine, 88.

Philippeville, bâtie dans le détroit de Magellan, 293. Elle éprouve des défastres terribles, ibid.

Philosophie rurale citée, 91. Physiciens du quinzième siècle, ce qui les désespère,

175. **Pica**, maladie, 215.

Pic Adam , fou fommen eft

froid, 190.

Pic de Ténériffe, les voyageurs gelent fur fon fommet, d'où l'on voit l'Afrique occidentale, 190, 191. Pie II, Pape, attaqué du mal

venerien', 238.

Pierre I, (Czar) fa loi fingulière par rapport aux Prophètes de Sibérie, 142.

Pigafetta, ce qu'il dis des Antropophages de l'Amérique, 216. Répandle premier le faux bruit en Europe fur l'existence des Géants Américains, 289. Ses relations sont absurdes, 290.

Pifon cite, 9.

Pizarre, dénombrement de fes troupes, 75. Son origine, fon caractère, 83.

Plantes tendres de nos cli-

mats, ligneuses en Amérique, 7. Plantes parasites très-multipliées au Nouveau Monde, 9. Plantes potagères, sont pour la plupart exotiques en Europe, 110.

Poëme épique sur une expédition de voleurs, 77.

Poëte qui compose le premier des vers sur le mai Vene-

rien , 21.

Poil fingulier qui croît aux enfants fauvages en Amérique, 39. Sa végétation, ibid. Pourquoi laineux dans les Nègres, 181. Les Groenlandoifes n'en ont pas, hormis à la tête, 263.

Poissons extrêmement multipliés dans la mer du Nord

248.

Fole Arctique, fa nature, 242.
Polygamie des Américains, 60.
Preuve de leur tiédeur en

amour, ibid.

Postoppidan, (l'Evêque) fon hypothèse sur les aurores boréales est fausse, 243. Jugement sur son Histoire naturelle de la Norvège, 251. Porto-belo, affligé par des cra-

pauds, 8.

Portugais, demandent à Rome la permission de doubler le Cap de Bonne-Espérance, 92. Leur métamorphose en Afrique, 186.

Portugal, ses finances, 87. Son agriculture & sa popu-

lation, ibid.

Potofi, fon produit, 85.

Pouls accéléré & vif des Ne-

gres, 182.

Préjugés, excufent les vices, & ne pardonnent aucun ridicule, 148.

Préfemption des Sauvages, 124.

Prise de possession ridicule,

Prisonniers, traités de différentes façons chez différents Peuples, 218.

Progression de la vie sociale,

Pronostic sur la durée du mal vénérien, 21.

Propriété, excite des guerres,

Pyrrhonisme historique, doit avoir des bornes, 233.

Q

Quadrupèdes de la Zone torride de l'ancien Continent, n'ont pu passer par le Nord pour aller en Amérique, 314, 315.

Querelles théologiques fur l'incarnation de la Divinité, 217.

Quinte-Curce, ne favoit ni le Perfan ni le Scythe, 122. Quiola, fes habitants ne font pas Nègres, quoique fitués près de l'Equateur, & pour-

quoi, 191. Quivira, (Pays de) chimérique, 171. niros, apporte le premier

les rats & les fouris au Pérou, 290.

R,

Raleig, ce qu'il dit des Peuples de la Guiane, 194. Cherche l'El-Dorado, ibid. Est décapité à Londres pour avoir appris à fumer le tabac aux Anglais, 294. Devroit avoir v. le statue, ibid. Ramufio, sa collection, faite fans goût, 64.

Rapidité surprenante du mal vénérien, 21.

Rats & fouris portés en Amérique, 290.

Recette des Sauvages de l'Amérique contre la folie, 148.

Recherches, pour connoître jusqu'à quel degré de latitude le Globe est habité,

Religions, idées affreuses sur lesquelles elles sont sondées, 211. Religion des Sauveges, ce que les voyageurs en disent est suspect, 269, 270. Elle est difficile à définir, 270. Les Patagons n'en ont pas, 287, 288.

Renaudot, (Mr. l'Abbé) on cite fa Relation de la Chine, 212, n.

Réproduction, est très-rapide dans la mer du Nord, 249,

Réfine élaftique, ufage extraordinaire qu'en font les Sauvages, 65.

Riz, il fon usage favorise la multiplication de l'espèce humaine, 264.

Rhennes, fauvages en Amerique, domptés en Lapponie, 111.

Rhinoceros, n'existe point en Amérique, 312.

Robinfon Crufor, ce qui a donné fujet à ce Roman, 303.

Ramer, (Mr.) ce qu'il dit dans sa description de la Guiane, 214.

Roggers le Navigateur, en quoi il le trompe, 196. Il

de de Roma qui Rome bri Roups leu Ruisz les veu

Sacrific me , Salvate fuite

Ruffie 8'y

Ses f Fact Salfepa Samoïèa leme ble,

Sang d

Vifq Sarmien tes d a des Delridic d'Efr

Sauvage tent i Ne 123. i ibid. tous, vieill queu

pris

parle vants bafan

délivre un Solitaire de l'Ise de Fernandez, 301, 302. Romains, comment ils conquièrent l'Espagne, 77. Rome, cause de son insalu-

brité, 28.

aite

mal

mė-

l'A.

lie,

oftre

e la-

oité,

s fur

fon-

des

oya-

oećt,

ficile

Pata-

287 2

) on

Chi-

apide

2493

extra-

t les

ife la

ſpèc**e**

Amé-

appo-

nt en

don-

303. I dit

de la

en

6. II

Roupies Indiennes, on ignore leur antiquité, 104.

Ruitz, (le Jésuite) pourquoi les Sauvages du Paraguai veulent le manger, 225. Ruffie, quand le mal vénérien s'y est déclaré, 237.

Sacrifice humain fait à Rome, 211, n.

Salvaterra, Provincial des lesuites, son caractère, 160. Ses fripponneries, 161. Son Factum, 162.

Salsepareille, son usage, 47. Samoièdes, naviguent annuellement à la nouvelle Zemble, 258.

Sang des Américains mélangé, 40, Mal-élaboré, 42.

Visqueux, 46.

Sarmiento, croife fur les Côtes des Patagons, 292. Il a des visions dans la Terre Del-Fuego, 293. Confeil ridicule qu'il donne au Roi d'Espagne, ibid. Est enfin pris par les Anglais, 294.

Sauvages du Nord, tourmentent leurs prisonniers, 71. Ne perfectionnent rien, 123. Sont toujours enfants, ibid. Ils fe ressemblent tous, 113. Maltraitent leurs vieillards, 125. Sauvages à queue, les Auteurs qui en parlent, 31. Sauvages vivants dans les bois, moins bafanes que ceux des plaines, 199. Se frottent le corps de graisse, 202. Craignent les spectres, 288.

Savants de la Suède, leur opinion sur la retraite de la mer du Nord, 103. Sur l'origine des Groenlandois.

Savanois, on exagère leur bart

barie, 219.

Schouten, fon voyage aux Terres Magellaniques, 299.

Scorbut, peu dangereux, 47, Endémique chez les Nations polaires, & fa caufe, 273.

Scorpions, feur morfure excite le priapisme, 65.

Scroton, sa longueur dans quelques Sauvages de l'Amérique, 38.

Scultet, ce qu'il dit de la chair humaine, 231.

Scythes, leurs mœurs, 113. Sees, fon Thefaurus R. N.

cité, 24.

Sel-Marin, propre à la propagation, 39. Les Sauvages n'en usent point, ibid. Contrepoifon contre les flèches envénimées, 76. Le fel abonde dans le fang humain, 228.

Selkirk, (Alexandre) vit feul pendant quatre ans & quatre mois dans l'Isle de Fernandez, 301. Ses aventures, 302. Oublie à parler, ibid. Devient fauvage, ibid.

Septentrion. , adonnés à la Magie par inspiration, 142. Leur portrait & leur caractère, 277.

Sépulture, fi elle se ressent du climat, 140.

Sépulveda, ennemi de Las Cafas, ne lui objecte pas fon

Mémoire sur la traite des Nègres, 121.

Serpents, très-multipliés en Amérique, 7. Ceux du Paraguai violent les filles, à ce que dit le P. Charlevoix, 157.

Siamois, ont naturellement les oreilles longues, 154.

Sicile, laissée en friche, 89.
Soldats Espagnols, mécontents des Jésuites, 163.

Solis, (Antonio) fes exagérations, 209.

Sotto, (Ferdinand) conquiert la Floride par le moyen d'une fille, 711

Speciacle de la Nature, l'Abbé
Pluche y infulte Newton &
Defcartes, 176. Son fentiment sur l'origine des niment sur l'origine des nigres, ibid. Ce qu'il dit dans
son Histoire du Ciel sur les
Géants, 322.

Spilberg, fon voyage aux Terres Magellaniques, 298.

Spitzberg, il y a là des animaux quadrupèdes, 248.

Squelettes éléphantins, montrés pour des squelettes de Géants, 304.

Geants, 304.

St. Domingue, dévasté, 75, 76. Ses habitants empoifonnent l'air, ibid.

Strabon, cité, 39.

Sucre, contre-poifon contre les flèches envénimées, 76. Suède, fa population & fon étendue, 277, n.

Suicide, commun parmi les Américains, 74.

Suppression des règies, n'empêche pas la génération, 56.

Surgy, (Mr. de) rejette malà-propos le rapport des voyageurs, 270. Susmilch, (Mr. de) sa Table des Vivants vicieuse, 59.

Ter

Titte

n

le

16

te

le C

N

où

on

pa

M

· rac

Tigre

Timbe

ran

les

Ré

gin

ges

ler

ruv

gan Tofcan

élé Tozze

fur

à N

Tribu.

de l

enn

trei

Toyna

Tite-

Torqu

Torru

Théon

Ther

Tota

T.

Tabac Sawage, croît dans tout le Nouveau Monde, 170. Table généalogique des Métifs & des Nègres de générations mêlées, 180, n. & 199.

Tablier des Hottentotes exagéré, 54. Tacite, cité sur l'incarnation

de la Divinité chez les Germains, 33.

Tapir, le plus grand quadrupède de l'Amérique méridionale, 317.

Tartares, divifés en Tribus, 114. Leur réponse aux Ambailadeurs du Pape, 133.

Tartares, (les petits) portent des chemifes enduites de fuif, 203, n.

Telephium, plante; les Groenlandois s'en fervent contre le fcorbut, 273.

Tempelman, fes calculs fur l'Afie, 59.

Temples de México, leur nombre exagéré, 209.

Terrein fétide de l'Amérique, produit plus d'arbres vénimeux que les autres parties du monde, 6. Il est froid fous l'Equateur, 9. Terrein stérile, cause de la vie sauvage, 108. Son élévation contribue beaucoup à refroidir l'athmosphère, 190. Terreins sablonneux, les plus grands font en Afrique, 193. Sont plus exhaussés en Amérique qu'en Afrique, 194.

Terres, éternellement gelées dans la Zone glaciale, 262,

Terres Magellaniques, les Efpagnols y font plusicurs voyages, 291. Bien décrites par Narborough & Wood, 300.

able

tout

170.

etifs

era-

199.

exa-

tion

Ger-

dru-

bus,

Am-

rtent

es de

roen-

ontre

s .fur

nom-

méri-

rbres

utres

Il est

, 9.

de

Son

eau-

mof-

a fa-

ands

Sont

iéri-

lees

2624

33.

neri-

Terres des bralds , ce que c'est , 310.

Tites pyramidales, 146. Coniques, ibid. Têtes de boule, Peuple de l'Amérique, ib. l. Têtes plates, ibid. Tê-

tes cubiques, 147.

Théologiens, injustes envers leurs prédécesseurs, 176. Ce qu'ils difent du teint des Nègres, ibid.

Thermomètre, dans les climats où il monte à 38 degrés, on rencontre des Nègres parfaits, 190.

Théorie des Loix civiles par Mr. Linguet, pleine de pa-

· radoxes, 118.

Tigres Américains, poltrons, 9. Timberlacke, compare les harangues des Sauvages à celles de Démosthène, 121. Réfuté, ibid.

Tite-Live, accuse les Carthaginois d'être Antropopha-

ges , 209.

Torquemada, veut débrouiller la mythologie des Péruviens, 310.

Torrubia, (le Moine) sa Gigantologie, 311.

Toscane, si elle a nourri des éléphants, 319, 320.

Tozzetti, (Sigr.) fon opinion fur les éléphants, 319, 320.

Toynard, (Mr.) fait un conte à Mr. l'Abbé de Longuerue, 222, n.

Tribus, tirent leur institution de la vie sauvage, 114. Sont ennemies les unes des autres, ibid.

Tschirikow, sa navigation,

Tungufer, adonnés à la forcellerie, 141. Leurs Schames, ce que c'eft, ibid. Leurs mœurs, 139. Pourquoi ils portent un petit réchaud fuspendu au bras, 203, 204.

le, Peuple de l'Amérique, Tures, ont connu la foiblesse db. 1. Têtes plates, ibid. Tê-des Chrétiens, 305, n.

U

Ukraine, fon climat favorable aux fauterelles, 203, n. Ulloa, (Dom Juan d') cité, 72. Ce qu'il dit du mont

Chimboraço, 318, n.

Usage des Septentrionaux
d'offrir leurs femmes aux
étrangers, fon origine, 270,

Ufages bizarres, leur énumération, 220, 221.
Utilité, elle a déifié différence

objets, 143.

v.

Vaisseaux envoyés à la pêche de la baleine, leur nombre, 250.

Valle-Viridi, (le Moine de la) fon difcours impertinent, 82. Sa fripponnerie, 84.

Vapeurs de la mer, refroidiffent l'air, 190.

Variétés dans l'espèce humaine en Amérique, 131. Elles ne sont pas circonscrités par une ligne réelle, 190.

Vegetaux aquatiques, reuffiient au Nouveau Monde,

ennemies les unes des au- Velleda, déffée, 32. Son poutres, ibid. voir, ibid.

Vengeance, vice communaux Sauvages, 124.

Vinitions, leur demande extravagante à Rome, 92.

Vent d'Est, ne rafratchit pas tant l'air en Amérique qu'on l'a cru, 193.

Vérole, (la petite) donnée en échange de la grande, 19. A fon foyer au Paraguai, 49. Portée par les Hollandais chez les Hottentots, ibid. Chez les Groenlandois par les Missionnaires Danois, ibid. Y occasionne des ravages terribles, 50. Portée par les Suédois chez les Lappons, par les Russes chez les Tunguses, ibid. Par les Tunguses chez les Tartares, ibid. Fait le tour du globe, ibid. Se desfèche lentement fur le corps des Nègres, 181.

Vers rongeurs des vaisseaux, apportés de l'Amérique, 10. Vers Ascarides & cylindriques, tourmentent les Amé-

ricains, 45.

Vice fecret qui arrête la population au Nouveau Monde, 28.

Victime, étymologie de ce mot, 211.

Victimes humaines, combien on en avoit immolées sous le règne de Montezuma,

Vie suvage, peut rendre l'amour périodique, 62.

Vignes, ne reuffissent pas au Nouveau Monde, 167.

Vin de la Californie, sa qualité, 167.

Virginie, fa dépopulation, 57.
Volcans, ne fauroient échauffer les terres polaires, 244. W.

Walfisch-nas, ce que c'est,

Weinland, trouvé par les Norvégiens, 275. Ce qu'en dit Adam de Breme, ibid. n.

Wert, (Sébald de) voyage aux Terres Magellaniques, 296. Ramène une fille Patagonne en Hollande, 297. Winter, (le Capitaine) con-

BRUDGE

Winter, (le Capitaine) contredit les Espagnols sur la taille des Patagons, 292. Rapporte une écorce aromatique en Europe, ibid. Witsen, sa relation de la Tar-

tarie , 136.

Wood, bon Observateur, decrit les Terres Magellaniques avec exactitude, 300. Woodwart, réfuté, 24.

Wormius, fon sentiment sur l'origine des Groenlandois se trouve vérisie, 253.

X.

Xanten, défendu par deux légions Romaines, & pris par Claudius-Civilis, 33. Ximenes, le Cardinal, rejette le projet de la traite des Nègres, 18.

Y.

Taws & Erabyaws, maladie des Nègres, 22.

Tsbrand-Ides, sa Relation citée, 141. Il visite les sorciers en Sibérie, ibid.

Z

Zacharie, Pape, déclare que l'Amérique n'existe pas, 91.

Zarate, bon Historien, cité,

Zinzendorf, (le Comte de)
fon projet sur la converfion des Sauvages, 267.
Zinzendou fiens, vont prêcher
leurs extravagances au
Groenland, 267. Se défefpèrent à leur arrivée, 269.
Publient des relations menfongères, ibid. Disent que
Dieu a fait plus de miracles sur les bords du Détroit de Davis, que sur les
rivages de la mer de Tibériade, ibid.

Zone glaciale, ses habitants aiment extramement leur patrie, 266. S'il est vrai qu'ils offrent leurs femmes aux étrangers, 270. Ils sont poltrons, & ne s'expatrient jamais, 279. En quoi consiste leur bonheur, ibid.

Zone sorride, comment les Européans y vivent, 184, 185. Symptômes que les étrangers y éprouvent, 185. Son étendue & sa largeur, 190. N'est pas toute habitée par des Peuples Nègres, ibid.

Fin de la Table du Tome L.

s Nor-'en dit d. n.

c'eft,

d. n.
voyage
iques,
ile Pai, 297.
confur la
, 292.

la Tarir , déellani-

e aro-

ent fur andois

deux & pris , 33. rejette te des

aladie

on cis for-

e que as, 91.

